
HD WIDENER
HW NNML 9


SIGILLVM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV ANG
ET
VE RI TAS
CHRISTO ECCLESIAE

MONTAIGNE.

I.

ESSAIS

DE

MONTAIGNE,

PUBLIÉS D'APRÈS L'ÉDITION LA PLUS AUTHENTIQUE, ET AVEC DES SOMMAIRES ANALYTIQUES ET DE NOUVELLES NOTES,

PAR AMAURY-DUVAL,
MEMBRE DE L'INSTITUT.

> Ie me suis presenté moy mesme à moy pour argument et pour subiect. C'est le seul livre au monde de son espece.
>
> ESSAIS, L. II, C. VIII.

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez CHASSÉRIAU, Éditeur, au Dépôt Bibliographique, rue de Choiseul, N°. 3.

1820.

PRÉFACE.

Lorsque j'entrepris de publier, réunis dans une seule collection, les ouvrages de nos sept Moralistes les plus célèbres, mon intention fut non-seulement d'en donner des éditions plus exactes, plus soignées, mais (et c'est là le principal objet de mon travail) de comparer les principes de ces auteurs, leurs systèmes; de mettre, pour ainsi dire, en contact leurs observations sur l'homme, en général, sur ses passions, ses vices, ses mœurs, à différentes époques de la civilisation, sur ses vertus et ses crimes, sa force et sa faiblesse.

« Chacun de ces auteurs, disais-je dans le Prospectus de cette entreprise, a son caractère particulier, et des opinions qui lui

sont propres; chacun a peint de couleurs variées, la société de l'époque où il vivait; a plus ou moins pénétré dans les abîmes du cœur humain. Mais, bien qu'ils se contredisent quelquefois et se combattent en apparence, tous n'ont eu qu'un même but, celui de rendre l'homme plus heureux, en lui indiquant ses erreurs pour qu'il les évite, ses devoirs pour qu'il les observe. C'est par des faits, des exemples, par des considérations tantôt fines et légères, tantôt graves et profondes, qu'ils ont démontré combien l'oubli des lois éternelles de la morale et de la sagesse entraîne de maux, combien leur stricte observation est profitable et nécessaire ».

De là résultaient et la nécessité de rapprocher leurs ouvrages, et celle d'indiquer par des notes claires et précises, les opinions qui leur sont communes, et les opinions qui ont été controversées entre eux, ou com-

battues par d'autres moralistes : et comme quelques-uns ont souvent déguisé, ou mal exprimé leur pensée, de là aussi la nécessité d'un commentaire interprétatif. Mes notes auront donc un double objet : le rapprochement et la comparaison des idées, l'interprétation et l'éclaircissement des passages difficiles ou obscurs des auteurs.

J'aurais pu, sans doute, faire entrer dans cette réunion de Moralistes, un bien plus grand nombre d'écrivains. Il en est tant qui ont consacré leur vie à la recherche de la sagesse, qui en ont été ou qui ont cru en être les ministres et les interprètes ! Mais les uns, comme Nicole, Bossuet, Bourdaloue, Massillon, étaient intéressés à ne donner qu'une base unique à la vertu, à voiler souvent ou à défigurer la vérité; les autres, tels que Voltaire, Rousseau, Diderot, Helvétius, et même Condillac, ont établi des *systèmes* qui n'ont point été généralement

admis, qui ont trouvé presqu'autant d'adversaires que de partisans. Ajoutons que, parmi ces derniers, plusieurs se sont livrés à des déclamations violentes contre de vieilles institutions qui leur paraissaient dangereuses et funestes, mais qu'il ne fallait pas chercher à renverser sans leur en substituer de meilleures, et sans avoir long-tems préparé les esprits à ces innovations. J'ai dû donner la préférence à des Sages dont les écrits ont eu l'approbation des hommes de tous les partis et de toutes les sectes; à des Sages qui ne peuvent être odieux ni au dévot ni au philosophe. D'ailleurs, il ne me sera pas difficile de prouver, dans mes notes, que tout ce que les prédicateurs dans les chaires, les philosophes modernes dans leurs écrits, ont dit et répété de bon, de vrai, de juste, d'utile en morale, avait été proclamé d'avance par l'un ou l'autre des Moralistes qui composent ma *Pléïade.*

Montaigne, le premier, a dû fixer mon choix. On peut dire, sans crainte d'être démenti, qu'il apprit aux Français à penser, peut-être à écrire avec force et liberté. Qui peut-on citer avant lui? Des prédicateurs frénétiques ou ridicules; des théologiens subtils et inintelligibles. Il s'étudia, s'analysa lui-même, s'offrit nud aux regards du public. En découvrant ses défauts, il signala ceux des autres; en révélant ses pensées les plus intimes, il accoutuma les hommes à s'observer, leur fit un besoin de se connaître.

Charron, son élève et son imitateur, fut quelquefois plus hardi que son maître. Moins brillant et moins vif, mais plus méthodique et plus froid, il prouva avec tout l'art de la dialectique, des vérités que son prédécesseur n'avait cru devoir présenter qu'avec l'accent du doute, et comme s'il n'eût voulu que converser avec ses lecteurs, et jouer, pour ainsi dire, avec eux.

Pascal, le profond et sombre Pascal aurait pénétré plus avant encore que ces deux sages, dans la connaissance de l'homme, si, moins religieux, moins timoré, il n'eût frémi d'offenser la divinité, en cherchant à expliquer des mystères qu'elle semblait avoir cachés à dessein dans une inquiétante obscurité; si, presque toujours, il ne se fût contenté d'adorer et de craindre. Mais qu'il est grand, qu'il est sublime, lorsqu'il se courbe, s'humilie devant la majesté divine, tout plein de l'accablante idée de sa misère et de son ignorance!

La Rochefoucauld, doué d'un esprit observateur et juste, aperçut clairement, ce que les autres n'avaient qu'entrevu, que l'intérêt personnel, l'amour-propre est le vrai mobile de toutes nos actions. Ce principe qu'il avait énoncé d'une manière si vive et si piquante, a été, depuis, développé, et peut-être exagéré par des moralistes plus

savans sans doute, mais moins spirituels et moins aimables.

La Bruyère a peint les hommes dans tous les états, dans toutes les situations. En vieillissant, ses portraits, comme ceux qu'a tracés Molière, n'ont presque rien perdu de leur vérité. Nous retrouvons encore, quoique sous d'autres noms et sous d'autres costumes, les personnages vicieux ou ridicules qu'il a, ou flétris, ou livrés aux risées du public.

Vauvenargues semble jeter sur le monde où, comme Pascal, il ne fit qu'apparaître, un regard mélancolique. Indulgent et doux, il ne tonne point contre le vice, qu'il regarde pourtant comme la cause des malheurs de l'espèce humaine; mais il voudrait pour leur propre intérêt, rappeler les hommes à la vertu. Dans le petit, mais substantiel ouvrage qu'il nous a laissé, on voit déjà quelques traces de cette philosophie scrutatrice

et hardie, qui, surtout dans la dernière moitié du XVIIIe siècle, changea entièrement l'ancienne direction des idées, et appela le mépris sur des objets qui jusqu'alors avaient paru respectables et sacrés.

Duclos a peint avec une grande vérité les travers des hommes de son tems; et il avait raison de dire : « j'apprendrai aux fils ce qu'étaient leurs pères ». Comparés aux portraits vigoureux que nous offre La Bruyère, les siens paraîtront pâles et effacés : c'est que les mœurs, les caractères avaient changé; les passions étaient toujours les mêmes, mais non la trempe des ames.

Telle sera ma *galerie de Moralistes*. C'est à dessein que je les ai pris en différens siècles, et d'opinions et de mœurs différentes. En étudiant leurs ouvrages dans l'ordre chronologique que je leur ai assigné, on pourra suivre toute l'histoire de la science

de la Morale en France ; et, en rapprochant et comparant leurs opinions, on pourra trouver la vérité.

Pour faciliter ces rapprochemens et ces comparaisons, une table analytique et raisonnée, qui complétera le dernier volume de la Collection, offrira la substance de tout ce que mes sept Moralistes ont pensé et écrit sur les mœurs, sur les passions, sur l'esprit de la société à diverses époques ; sur les moyens de perfectionner le moral de l'homme, et de le conduire à la vertu et au bonheur.

On doit voir, à présent, quel a été mon véritable but, en réunissant, dans un seul corps d'ouvrage, les productions de nos Sages les plus estimés. Je me flatte d'avoir ainsi préparé les matériaux d'un code universel et complet de morale et de philosophie. Mais, dira-t-on peut-être, les lois de la morale sont si naturelles, si simples ; elles se réduisent à un si petit nombre de prin-

cipes que tout le monde connaît et avoue !... S'il en était ainsi, pourquoi, depuis tant de siècles, disputerait-on sur les véritables bases du juste et de l'honnête; sur la meilleure manière de régler ses passions, de se conduire dans la société au milieu de laquelle on est destiné à vivre? La vérité est que ce code, dont je rassemble ici les matériaux, n'a jamais été complètement rédigé, n'existe point encore.

Amaury-Duval.

VIE DE MONTAIGNE.

MONTAIGNE dit, dès la première page de ses Essais : *Ie suis moy-mesme la matiere de mon livre*. Aussi y trouve-t-on disséminés en divers chapitres, tous les documens dont se sont servis jusqu'à ce jour ses éditeurs, pour composer l'histoire de sa vie.

C'est lui qui nous apprend qu'il naquit au château de Montaigne, dans le Périgord (à une lieue de Castillon, petite ville sur la Dordogne, et à dix lieues de Bordeaux), le dernier jour de février 1533, *entre onze heures et midi* (1). On voit que, dans tout ce qui le concerne personnellement, il n'oublie pas la plus petite circonstance.

Son père s'appelait Pierre *Eyquem*, seigneur de *Montaigne*, et avait été jurat et ensuite maire de Bordeaux. Ce premier nom d'*Eyquem* était celui d'une famille connue en Angleterre (2); et pourtant rien ne prouve que celle de Montaigne fût originaire de ce pays.

Notre auteur, Michel de Montaigne, était le troisième enfant de Pierre Eyquem qui résolut de lui donner une éducation toute particulière. Dès les pre-

(1) *Essais*, L. I, c. XIX.

(2) *Ibid.* L. II, c. XVI.

miers jours de sa naissance, son père le confia à une pauvre famille d'un village voisin (3) : il voulait ainsi l'accoutumer aux mœurs simples et à la frugalité du peuple. Quelques années après, l'ayant fait revenir dans la maison paternelle, il lui donna pour maître, ou si l'on veut, pour gouverneur, un savant allemand à qui il fut enjoint de ne lui parler que latin. Toute la famille, sa mère même, en apprit assez, pour ne lui point parler dans une autre langue (4). Cet usage du latin passa du château de Montaigne dans les villages d'alentour, où l'on prétend qu'aujourd'hui même plusieurs métiers, outils, etc., ont encore conservé leur dénomination latine.

C'est ainsi que Montaigne parvint à l'âge de six ans, sans savoir un mot de périgourdin ni de français; mais il parlait assez bien le latin, par routine.

C'est encore lui qui nous a appris que son père, pour ne pas lui causer une trop vive sensation, le faisait éveiller par le son de quelqu'instrument de musique (5). Ce bon père, dont il fait souvent l'éloge, quoique peu instruit, aimait les lettres; et, plein de vénération pour les savans et pour les philosophes, il dédaignait, à leur exemple, quelques préjugés de son siècle.

Montaigne fut envoyé, à six ans, au collége de Bor-

(3) Essais, L. III, c. XIII.

(4) *Ibid.* L. I, c. XXV.

(5) *Ibid.* L. I, c. XXV.

deaux où l'on comptait alors, parmi les professeurs, des hommes d'un vrai mérite ; Nicolas Grouchy, auteur d'un ouvrage sur les *Comices de Rome*, Guillaume Guérente, commentateur d'Aristote, l'Écossais George Buchanan, célèbre poète et historien, et le fameux orateur Muret (6). A l'en croire, il fit très-peu de progrès au collége, malgré l'habileté de ses maîtres ; il était docile, mais nonchalant ; et la contrainte dans laquelle il était forcé de vivre, le contrariait beaucoup. Il se dédommageait de l'ennui du collége, en lisant, en cachette, Virgile, Ovide, tous les bons poètes latins que, grâce à sa première éducation, il pouvait facilement entendre : à treize ans, il avait fini son cours.

Son père le destinant à occuper une place dans la magistrature, il lui fallut fréquenter les écoles de droit ; et il ne tarda pas à être pourvu d'une charge de conseiller au parlement de Bordeaux. Rien ne lui convenait moins que cette profession. Il témoigne souvent son dégoût pour la science de la législation : et c'est sans doute là qu'il conçut tant d'horreur pour la barbarie de nos lois criminelles, qui admettaient la *torture*.

Mais, à cette même époque aussi, il connut Étienne de la Boëtie, autre conseiller au parlement, qui, comme lui, aimait les lettres et l'étude. Après quatre années de la plus étroite amitié, il vit mourir, sous ses

(6) Essais, L. I, c. xxxv.

yeux (en 1563) ce second lui-même, et ne put jamais se consoler entièrement de sa perte. Rien de plus touchant que les regrets qu'il exprime, en plusieurs endroits de son livre, sur cette douloureuse séparation.

A trente-trois ans, il se laissa marier à une demoiselle Lachassaigne, fille d'un conseiller de Bordeaux.

Sur l'invitation de son père, il avait traduit la *Théologie naturelle* de Raymond *Sebonde*, savant espagnol. Il la fit imprimer en 1568, et la dédia à son père. Ce fut le premier ouvrage qu'il publia. Le père de Montaigne mourut l'année suivante.

Montaigne avait quitté depuis quelques années la magistrature. La mort de son père le laissant maître d'une fortune honnête, il résolut de se livrer entièrement à ses goûts pour l'indépendance et la solitude.

Mais il voulut, auparavant, rendre un dernier hommage à la mémoire de son unique ami. Étienne de la Boëtie lui avait légué, avec sa bibliothèque, tous ses manuscrits; Montaigne les mit en ordre et les publia, en 1571 et 1572.

Il paraît que ce fut à cette époque, ou peu auparavant, qu'il se rendit à la cour de Charles IX, et qu'il servit de secrétaire à Catherine de Médicis, pour les *instructions* qu'elle voulait donner à son fils, sur la manière de régner. On conserve encore ces instructions. Il est vraisemblable que ce fût alors aussi qu'il reçut pour récompense, mais sans l'avoir demandé, le cordon de l'ordre de Saint-Michel; faveur que l'on

n'avait point encore prodiguée au point de lui faire perdre toute espèce de prix.

Montaigne n'était pas ennemi de l'agitation des cours : il l'avoue lui-même ; mais il faut croire que les lâches intrigues, les perfidies dont il dut être témoin à la cour de Charles IX et de sa mère, lui inspirèrent tant de dégoût qu'il s'empressa de retourner dans la solitude de son château.

L'affreuse scène de la Saint-Barthélemi avait éloigné pour long-tems tout repos de la France. Ce beau royaume n'était plus qu'un théâtre de désolation et de terreur. Catholiques et Huguenots continuaient, avec plus de fureur que jamais, une guerre d'extermination. Au milieu de tous ces ravages, et quoiqu'il se fût prononcé pour le parti catholique, Montaigne n'éprouva d'abord presque aucune persécution. Long-tems, comme il le dit lui-même, sa maison fut *vierge de sang et de sac*(7) : sans doute on respectait son noble caractère, son esprit de paix et de conciliation. Mais, dans la suite, il fut persécuté par les deux partis, et sa maison fut pillée. *Au gibelin i'etais guelphe*, dit-il, *et guelphe au gibelin*.

Au milieu de tous ces troubles, il se réfugiait dans sa bibliothèque, qu'il avait placée dans une tour de son château : là il observait les hommes, et surtout il s'observait lui-même ; enregistrait ses idées, ses opinions ; censurait ou louait avec franchise les mœurs

---

(7) *Essais*, L. III, c. IX.

et les usages, les grands et le peuple. Sans ambition, sans passions vives; n'aimant ni la chasse, ni le jeu, ni la table, qu'avait-il à faire de mieux que de lire, se recueillir en lui-même, rappeler ses sensations passées, les comparer, en chercher les causes, en suivre les résultats, enfin philosopher?

Car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe!

Mais il n'est pas donné à tout le monde, de *songer* comme Montaigne.

C'est ainsi qu'il composa les *Essais*, ouvrage unique dans son genre, qu'on lira, qu'on relira, qu'on citera sans cesse, tant qu'il y aura au monde, des hommes amis de la franchise et de la vérité.

Il fit paraître en 1580, deux livres des Essais: dans cette première édition, on ne trouve que peu de ces citations d'auteurs, que, depuis, il y a tellement prodiguées. Cette même année, le goût qu'il avait toujours eu pour les voyages, se ranima tellement en lui, qu'il se décida à parcourir l'Allemagne et l'Italie. Un autre motif que la curiosité, le portait à visiter les eaux thermales de ces deux pays : il avait senti quelques atteintes d'une colique néphrétique, et ne doutait pas que son père ne lui eût transmis le germe d'une maladie (la gravelle) qui conduit presque toujours au tombeau, après de longues souffrances. Il espérait, en faisant usage de ces eaux, sinon la guérison de sa maladie, du moins quelque soulagement.

On a trouvé et publié assez récemment, le journal manuscrit de son voyage. Mais, il en faut convenir, il

ne contient guères que des détails très-fastidieux sur l'état de sa maladie. C'étaient des notes qu'il écrivait et plus souvent dictait, sans soin, sans songer qu'elles dussent être un jour recueillies et passer à la postérité. Quelquefois, mais trop rarement, on y reconnaît Montaigne, et son génie observateur.

A Rome, on lui *octroya*, comme il le dit lui-même (8), une bulle authentique de *bourgeoisie romaine;* et ce vain titre flattait singulièrement sa vanité.

Il était à Venise lorsque les habitans de Bordeaux l'élurent maire de leur ville. Il accepta, après quelque hésitation, la magistrature qu'on lui déférait, et se hâta de rentrer dans sa patrie. On lui reprocha, même pendant sa gestion, d'agir avec trop de mollesse et de douceur. Mais il prouve fort bien dans son ouvrage, que ce système de modération était commandé par les circonstances; qu'il eût été dangereux d'irriter des partis en présence; qu'il était d'une sage politique de tenir, entre eux, la balance égale. Et ce qui prouve que sa conduite était aussi juste que bien raisonnée, c'est que la ville resta calme, pendant tout le tems de sa mairie, et qu'il fut encore réélu pour deux autres années; honneur qui n'avait encore été accordé que rarement à d'autres avant lui.

A peine le terme de ses fonctions fut-il arrivé qu'il se hâta de retourner dans sa demeure champêtre, qu'il appelait avec raison, ses *dulces latebræ*. C'est là qu'il composa ou finit le troisième livre des *Essais*,

---

(8) Essais, L. III, c. IX.

et fit un grand nombre d'additions aux deux livres de cet ouvrage, qu'il avait publiés, comme on l'a vu plus haut, en 1580.

En 1588, il se trouvait à Paris, soit pour y suivre quelques affaires qui intéressaient la ville de Bordeaux, comme l'ont prétendu quelques uns de ses biographes; soit, ce qui est plus vraisemblable, pour y donner une nouvelle édition des Essais, augmentée d'un troisième livre. Cette édition parut, en effet, en 1588, chez Abel L'Angelier, en un vol. in-4°.

Pendant son séjour à Paris, son amour propre dut être flatté, de la visite qu'il reçut de la jeune et savante demoiselle Marie Le Jars de Gournay, que la lecture de son ouvrage avait charmée. De la Normandie où elle vivait à la campagne, elle était venue à Paris, accompagnée de sa mère, pour voir de près l'auteur des Essais. Ainsi commença entre elle et lui, une liaison pure et douce, qui ranima dans son ame vieillie, mais encore sensible, cette passion de l'amitié qu'il avait éprouvée dans sa jeunesse, pour Etienne de La Boëtie. Elle lui demanda et elle obtint le titre de *sa fille d'alliance*. Dans les additions qu'il fit à son ouvrage, durant les quatre années qu'il survécut, il parle de sa fille d'alliance, avec une tendresse, une effusion de cœur qui les honore l'un et l'autre.

Cette demoiselle acquit, depuis, une espèce de renom dans les lettres. Elle savait la plupart des langues savantes, et entretint, pendant sa longue vie, une correspondance littéraire avec les premiers érudits de

l'Europe. J'aurai occasion d'en parler encore, lorsque j'indiquerai les meilleures éditions qui ont été données du livre des Essais.

Après avoir surveillé la publication de la seconde édition de ses Essais, Montaigne retournant dans sa retraite (en 1588), passa par Blois, où étaient assemblés les États de la France, et qui devait être bientôt le théâtre des plus tragiques événemens. Rien n'annonce qu'il y vint par un motif politique. Il paraît pourtant qu'il avait été employé autrefois par la cour, dans quelque négociation assez délicate. C'est du moins ce que semble indiquer une confidence qu'il fit alors à De Thou, qui la rapporte dans son histoire. Montaigne, selon cet historien, prétendait qu'il avait tenté d'opérer un rapprochement entre le duc de Guise et le roi de Navarre (le père de Henri IV); que celui-là y paraissait très-disposé; mais que le roi n'avait voulu se prêter à aucune réconciliation. Si notre philosophe eut, en effet, quelques missions de cette espèce, il est assez étonnant qu'il n'en ait fait aucune mention dans ses Essais. Tant de réserve ne lui est pas ordinaire.

Le même motif qui l'avait autrefois éloigné de la perfide cour de Charles IX, je veux dire le spectacle des plus criminels attentats, le décida à quitter Blois, et à retourner dans sa retraite de Montaigne, d'où il ne devait plus sortir. Il y employa les quatre années qu'il lui était encore donné de vivre, à faire des corrections et des additions à l'ouvrage dont la composition avait fait le bonheur, le charme de sa vie.

Mais, au mois de septembre 1592, il fut attaqué d'une violente esquinancie, qui paralysa sa langue ; et il mourut le 13 de ce même mois, sans avoir pu proférer une parole. Tout annonce qu'il vit s'approcher la mort avec courage. En vain s'était-il promis, comme on le voit en plusieurs chapitres des Essais, de continuer de jouer, en ce dernier moment, le rôle d'observateur. Nous ne pouvons connaître quelles furent alors ses pensées, ses méditations. Et c'est un regret pour la philosophie.

Montaigne, lorsqu'il mourut, n'avait pas encore atteint sa soixantième année. Quoique sa carrière n'ait pas été très-longue, il a vécu sous les règnes de six rois : François I, Henri II, François II, Charles IX, Henri III et Henri IV.

Cet homme qui nous a peint, avec tant de candeur, son ame, nous a donné aussi une idée de sa figure. Voici le portrait qu'il a tracé de lui-même : « I'ai la taille forte et ramassee, le visage non pas gras, mais plein, la complexion entre le iovial et le melancolique, moyennement sanguine et chaulde ;

Undè rigent setis mihi crura, et pectora villis :

la santé forte et alegre, iusques bien avant en mon age, rarement troublee par les maladies (9). » C'était là à peu près la figure, la physionomie d'Horace; et il y a aussi bien des rapports entre leurs idées, leur

(9) Essais, L. II, c. XVII.

philosophie, et même dans la couleur de leur style.

Montaigne eut plusieurs enfans, qu'il perdit dans leur âge le plus tendre : il n'avait conservé qu'une fille, qui, dans la suite, épousa, dit-on, un vicomte de Gamaches.

Voici les épitaphes qui furent gravées sur le magnifique tombeau que sa femme lui fit élever dans une église de Bordeaux.

D. O. M. S.

Michaeli Montano Petrocorensi Petri F. Grimundi. N. Remundi Pron. Equiti torquato, civi Romano, civitatis Biturigum Viviscorum ex-Majori, viro ad naturæ gloriam nato. Quojus morum suavitudo, ingenii acumen, extemporalis facundia, et incomparabile judicium supra humanam sortem æstimata sunt. Qui amicos usus reges maxumos, et terræ Galliæ primores viros, ipsos etiam sequiorum partium præstites, tamen etsi patriarum legum, et sacrorum avitorum retinentissimus, sine quojusquam offensa, sine palpo, aut pipulo, universis populatim gratus, utque antidhac semper advorsus omnes dolorum minacias mœnitam sapientiam labris et libris professus, ita in procinctu fati cum morbo pertinaciter inimico diutim validissime conluctatus, tandem dicta factis exæquando, polcræ vitæ polcram pausam cum Deo volente fecit.

Vixit ann. LIX. *mens.* VII. *dieb.* XI. *obiit anno salutis* CIƆ IƆ VIIIC *idib. septemb.*

Francisca Chassanea ad luctum perpetuum heu relicta marito dolcissimo univira unijugo, et bene merenti mœrens P. C.

Ηρίον, ὅστις ἰδὼν, ἠδ' οὔνομα τοὐμὸν ἐρωτᾷς,
Μανθανε Μοντανός. Παύεο θαμβοπαθεῖν.

Οὐκ ἐμὰ ταῦτα, δέμας, γένος εὐγενὲς, ὄλβος ἄνολβος,
Προστασίαι, δυνάμεις, παίγνια θνητὰ τύχης.
Οὐρανόθεν κατέβην, θεῖον φυτὸν, εἰς χθόνα Κελτῶν,
Οὐ σοφὸς Ἑλλήνων ὄγδοος, οὔτε τρίτος
Αὐσονίων· ἀλλ' εἷς πάντων ἀντάξιος ἄλλων,
Τῆς τε βαθεῖ σοφίης, ἄνθεσί τ' εὐεπίης.
Ὃς καὶ χριστοσεβεῖ ξυνῶσα διδάγματι σκέψιν
Την Πυῤῥωνείην, Ἑλλάδα δ' εἷλε φθόνος,
Εἷλε καὶ Αὐσονίην, φθονερὴν δ' ἔριν αὐτὸς ἐπισχὼν,
Τάξιν ἐπ' Θὐρανίδων, πατρίδα μευ, ἀνέβην. (*)

(*) M. de la Monnoye a rendu ainsi en vers latins, le sens de cette épitaphe :

Quisquis ades, nomenque rogas, lugere paratus,
Montani audito nomine, parce metu.
Nil jacet hîc nostri, nec enim titulosque, genusque,
Fasces, corpus, opes, nostra vocanda puto.
Gallorum ad terras superis demissus ab oris
Non alter cecidi Chilo, Cato ve novus;
Ast omnes equans unus, quoscumque vetustas
Enumerat, celebres corde vel ore Sophos;
Solius addictus jurare in dogmata Christi,
Cætera Pyrrhonis pendere lance sciens.
Jam mihi de sophiâ Latium, jam Græcia certent,
Ad Cælum reducem lis nihil ista movet.

JUGEMENS ET CRITIQUES

DE DIVERS AUTEURS (1)

SUR

LES ESSAIS DE MONTAIGNE.

I.

MONTAIGNE.

Ie ne veis iamais pere, pour teigneux ou bossé que feust son fils, qui laissast de l'advouer; non pourtant, s'il n'est du tout enyvré de cette affection, qu'il ne s'apperçoive de sa desfaillance; mais tant y a qu'il est sien: ainsi moy ie veoy mieulx que tout aultre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage; un peu de chasque chose et rien du tout : à la françoise...

Quoy qu'il en soit, veulx ie dire, et quelles que soient ces inepties, ie n'ay pas deliberé de les cacher; non plus qu'un

---

(1) J'aurais pu augmenter de cent autres noms, cette liste des auteurs qui ont bien ou mal jugé l'ouvrage de Montaigne. Je m'en suis tenu à des auteurs bien connus; et je les ai rangés dans un ordre à peu près chronologique, en commençant par MONTAIGNE, qui, dans presque tous ses chapitres, se juge lui-même, et souvent avec beaucoup de sévérité.

mien pour traict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis, non un visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; ie les donne pour ce qui est en ma creance, non pour ce qui est à croire : ie ne vise icy qu'à descouvrir moy mesme, qui seray par adventure aultre demain si nouvel apprentissage me change. Ie n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruict pour instruire aultruy.

Essais, L. I, ch. xxv.

Le monde regarde tousiours vis à vis : moy, ie replie ma veue au dedans; ie la plante, ie l'amuse là. Chascun regarde devant soy: moy; ie regarde dedans moy : ie me considere sans cesse, ie me contreroolle, ie me gouste. Les aultres vont tousiours ailleurs, s'ils y pensent bien; ils vont tousiours avant:

nemo in sese tentat descendere :

moy, ie me roule en moy mesme. Cette capacité de tirer le vray, quelle qu'elle soit en moy, et cett' humeur libre de n'assubiectir ayseement ma creance, ie la doibs principalement à moy ; car les plus fermes imaginations que i'aye, et generales, sont celles qui, par maniere de dire, nasquirent avecques moy : elles sont naturelles et toutes miennes. Ie les produisis crues et simples, d'une production hardie et forte, mais un peu trouble et imparfaicte : depuis, ie les ay establies et fortifiees par l'auctorité d'aultruy, et par les sains exemples des anciens ausquels ie me suis rencontré conforme en iugement; ceux là m'en ont asseuré de la prinse, et m'en ont donné la iouissance et possession plus entiere.

Ibid. L. II, ch. xvii.

Mon langage n'a rien de facile et fluide : il est aspre, ayant ses dispositions libres et desreglees : et plaist ainsi; sinon par mon iugement, par mon inclination. Mais ie sens bien

que par fois ie m'y laisse trop aller, et qu'à force de vouloir eviter l'art et l'affectation, i'y retumbe d'une aultre part.

Ibid. L. II, ch. XVII.

... Que si ces Essais estoient dignes qu'on en jugeast, il en pourroit advenir, à mon advis qu'ils ne plairoient guere aux esprits communs et vulgaires, ni guere aux singuliers et excellents : ceux-là n'y entendroient pas assez, ceux-cy y entendroient trop : ils pourroient vivoter en la moyenne region.

Ibid. L. I, ch. LIV.

II.

LA FILLE D'ALLIANCE DE MONTAIGNE.

(Mlle. DE GOURNAY).

LES autres livres enseignent la sagesse; cestuy cy desenseigne la sottise : et a bien eu raison de vouloir vuider l'ordure hors du vase, avant que d'y verser l'eau de Naffe. Les autres discourent sur les choses : cestuy cy sur le discours mesme autant que sur elles. Ceux là sont l'estude du physicien, du metaphysicien, du dialecticien, du mathematicien, ainsi que du reste : cestuy cy l'estude de l'homme. Il esvente cent mines nouvelles, mais combien difficilement esventables? D'avantage il a cela de propre à luy, que vous diriez qu'il ait espuisé les sources du iugement, et qu'il ayt tant iugé qu'il ne reste plus que iuger apres. Et me semble qu'il ayt encore quelque chose de nouveau et peculier en delices et floridité perpetuelles...

Pour quelque legiere obscurité qu'on reprend en nos Essais, ie diray que la matiere n'etant pas aussi bien pour les novices, il leur a deu suffire d'accomoder le style à la portee

des profez seulement : on ne peut traicter les grandes choses, selon l'intelligence des petites et basses ames : car la comprehension des hommes ne va guere outre leur invention. Ce n'est pas icy le rudiment des apprentifs, c'est l'alcoran des maistres : œuvre non à gouster par une attention superficielle, mais à digerer et chilifier, avec une application profonde : et de plus, par un tresbon estomach : encores est-ce d'avantage ; un des derniers bons livres qu'on doibt prendre : comme il est le dernier qu'on doibt quitter. Qu'est-ce, dirai-je à ce propos, que Plutarque trouveroit plus à dire au bonheur de son siecle, que le manquement de la naissance de ce livre ? Et que feroit plus volontiers Xenophon, s'il retournoit, que de l'estudier avec nous ? Il se peut enfin nommer la quintessence de la vraie philosophie, le throsne judicial de la raison, l'hellebore de la folie, le hors de page des esprits et la resurrection de la verité morale et humaine ; c'est à dire la plus utile et seule accessible : je laisse tousjours à part celle que Dieu nous communique par le don de l'Evangile et de sa grace paternelle (1).

Préface DES ESSAIS, (édition de 1635).

III.

JUSTE-LIPSE (dans ses Lettres à Montaigne).

....*Non blandiamur inter nos. Ego te talem censeo, qualem publicè descripsi uno verbo ;* (il l'avoit appelé le Thalès

---

(1) L'exagération de ces éloges, les a fait traiter d'*extravagans* par Coste lui-même. Mais tel était l'enthousiasme de Mlle. de Gournay pour son *père d'alliance*, qu'elle ne trouvait aucun auteur qui lui fût comparable. Ce qui vaut mieux que ses ridicules préfaces, c'est qu'elle a donné d'excellentes éditions de notre auteur.

français). *Inter septem illos te referam, aut, si quid sapientius illis septem. Nam externa et polita ista doctrinarum, sermonis et linguarum ad fastum et fastidium (audi intimum meum sensum) sperno ego valde, nisi cum prudentiâ quadam et recti judicii normâ conjuncta dirigantur ad usum vitæ. Ea duo postrema in te esse vidi, et illa non deesse...*

MISCELLANEA. *Epistola* XLI.

....*Diù est cùm te novi, nec novi, à mente et scriptis, non à corpore, et admiratus sum (nihil hîc vanum) rectitudinem judicii tui, eò magis fortasse quòd in plerisque simillimum id meo. Nam fateor: in Europâ non inveni, qui in his talibus sensu mecum magis consentiret. Utinam plura tibi scribere mens, aut otium! Quamquam istud fortasse, non illa: quia aversum te ab omni gloriâ video, etiam verâ. Non debebas, et habere in oculis si non æternitatem temporum, at miseriam hominum; qui talibus monitorum auxiliis omnino ducendi, fulciendi.*

Ibid. Epist. LV.

IV.

DE THOU.

Michael Montanus eques haut sexagenario major vitæ ultimum diem clausit XX. *Kalen.* : VIII *cr. in Montibus Petrocoriorum, à quibus nobili familiâ nomen, ita dictus, olim in Burdigalensi senatu Assessor dignissimus cum Stephano Boëtiano, quem et vivum indissolubili amicitiâ prosecutus est, et mortuum summâ religione coluit; vir libertatis ingenuæ, quam* CONATUS *ejus, sic enim immortalia sui ingenii monumenta indigitavit, ad omnem posteritatem testabuntur. Burdigalæ Major, quæ dignitas primaria provinciæ,*

proceribus atque adeo præfectis defertur, dum Venetiis esset, electus, et à Jacobo Matignone Aquitaniæ præside consiliis de rerum summâ per hos motus adhibitur: mihi dum in eâ provinciâ, in aulâ, atque adeo Lutetiæ posteà cum ipso versarer, studiorum et voluntatum consensione conjunctissimus.

(HISTORIARUM, L. CIV; *ad annum* 1592.)

V.

BALZAC.

.... NOUS demeurasmes d'accord, que l'autheur qui veut imiter Seneque, commence partout et finit partout. Son discours n'est pas un corps entier : c'est un corps en pièces; ce sont des membres coupez, et quoique les parties soient proches les unes des autres, elles ne laissent pas d'être séparées. Non seulement il n'y a point de nerfs qui les joignent; il n'y a pas mesmes de cordes, ou d'aiguillettes, qui les attachent ensemble, tant cet autheur est ennemi de toutes sortes de liaisons, soit de la nature, soit de l'art......

Ma pensée étoit donc, et je suis encore de mesme advis, que Montaigne sçait bien ce qu'il dit; mais sans violer le respect qui luy est deu, je pense aussi qu'il ne sçait pas toujours ce qu'il va dire. S'il a dessein d'aller dans un lieu, le moindre objet qui luy passe devant les yeux le fait sortir de son chemin pour courir après ce second objet. Mais l'importance est qu'il s'esgare plus heureusement qu'il n'alloit tout droit. Ses digressions sont très agréables, et très instructives. Quand il quitte le bon, d'ordinaire il rencontre le meilleur; et il est certain qu'il ne change guères de matière, que le lecteur ne gagne en ce changement. Il faut advouer qu'en certains endroits il porte bien haut la raison humaine;

il l'esleve jusqu'où elle peut aller, soit dans la politique, soit dans la morale. Pour le jugement qu'il fait des livres et des autheurs, c'est une autre chose. Assez souvent il prend la fausse monnoye pour la bonne, et le bastard pour le legitime. Il hasarde les choses comme il les pense d'abord, au lieu de les examiner après les avoir pensées; au lieu de se desfier de sa propre cognoissance, et de s'en rapporter à son Turnebe, plustost que de s'en croire soi-mesme.

Aux autres lieux de son livre, je suis tout à fait pour sa liberté. Ce qu'il dit de ses inclinations, de tout le détail de sa vie privée, est très agréable. Je suis bien aise de cognoistre ceux que j'estime, et, s'il y a moyen, de les cognoistre tout entiers, et dans la pureté de leur naturel. Je veux les voir, s'il est possible, dans leurs plus particulieres et leurs plus secrètes actions. Il m'a donc fait grand plaisir de me faire son histoire domestique.

(DISSERTATIONS CRITIQUES. XIXe.)

.... Celui de qui je vous parlois hier, vivoit sous le règne des Valois, et de plus il estoit Gascon. Par conséquent, il ne se peut pas que son langage ne se sente des vices de son siècle et de son pays. Il faut advouer avec tout cela que son âme estoit éloquente; qu'elle se faisoit entendre par des expressions courageuses; que dans son stile il y a des graces et des beautez au-dessus de la portée de son siècle.

(*Ibid.* DISSERT. XX.)

VI.

PASCAL.

LES défauts de Montaigne sont grands: il est plein de mots sales et déshonnêtes. Cela ne vaut rien. Ses sentimens sur

l'homicide volontaire et sur la mort, sont horribles. Il inspire une nonchalance du salut, sans crainte et sans repentir. Son livre n'étant point fait pour porter à la piété, il n'y était pas obligé; mais on est toujours obligé de n'en pas détourner. Quoiqu'on puisse dire, pour excuser ses sentimens trop libres sur plusieurs choses, on ne saurait excuser, en aucune sorte, ses sentimens tout payens sur la mort; car il faut renoncer à toute piété, si on ne veut au moins mourir chrétiennement: or il ne pense qu'à mourir lâchement et mollement partout son livre.

(PENSÉES. chap. XXVIII.)

Le sot projet que Montaigne a eu de se peindre ! et cela non pas en passant, et contre ses maximes, comme il arrive à tout le monde de faillir; mais par ses propres maximes et par un dessein, premier et principal : car de dire des sottises par hasard et par faiblesse, c'est un mal ordinaire; mais d'en dire à dessein, c'est ce qui n'est pas supportable, et d'en dire de telles que celles-là (1).

(*Ibid.* chap. XXIX.)

Ce que Montaigne a de bon, ne peut être acquis que difficilement. Ce qu'il a de mauvais, j'entends hors les mœurs, eût pu être corrigé en un moment, si on l'eût averti qu'il faisait trop d'histoires, et qu'il parlait trop de soi.

(*Ibid.* chap. XXXI.)

---

(1) Voici comme Voltaire répond à cette pensée de Pascal :

« Le charmant projet que Montaigne a eu de se peindre naïvement, comme il a fait! Car il a peint la nature humaine; et le pauvre projet de Nicole, de Mallebranche et de Pascal, de décrier Montaigne»! *Lettres philosophiques.*

VII.

MALLEBRANCHE.

C'est la beauté, la vivacité et l'étendue de l'imagination, qui font passer pour bel esprit. Le commun des hommes estime le brillant, et non pas le solide, parce que l'on aime davantage ce qui touche les sens que ce qui intéresse la raison. Ainsi, en prenant beauté d'imagination pour beauté d'esprit, *Montaigne* avoit l'esprit beau, et même extraordinaire. Ses idées sont fausses, mais belles; ses expressions irrégulières ou hardies, mais agréables; ses discours mal raisonnez, mais bien imaginez. On voit dans tout son livre un contraste d'original qui plait infiniment : tout copiste qu'il est, il ne sent point son copiste, et son imagination forte et hardie donne toujours le tour d'original aux choses qu'il copie. Il a enfin ce qu'il est nécessaire d'avoir pour imposer; et..... ce n'est point en convainquant la raison qu'il se fait admirer de tant de gens, mais en leur tournant l'esprit à son avantage, par la vivacité toujours victorieuse de son imagination dominante.

(Recherche de la Vérité. L. II, Part. iii, Ch. 5.)

VIII.

LA BRUYÈRE.

Deux écrivains ont blâmé Montaigne, que je ne crois pas, aussi bien qu'eux, exempt de toute sorte de blâme. Il paraît que tous deux ne l'ont estimé en nulle manière. Balzac ne pensoit pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup; le père Mallebranche pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles.

(Caractères. Chap. I, *des Ouvrages d'Esprit.*)

IX.

NICOLE.

MONTAIGNE me représente un homme qui, après avoir promené son esprit sur toutes les choses du monde, pour juger ce qu'il y a en elles de bien et de mal, a eu assez de lumières pour en reconnoître la sottise et la vanité.

Il a très-bien découvert le néant de la grandeur et l'inutilité des sciences; mais comme il ne connoissoit guères d'autre vie que celle-ci, il a conclu qu'il n'y avoit donc guères rien à faire qu'à tâcher de passer agréablement le petit espace qui nous est donné.

(PENSÉES.)

X.

VOLTAIRE.

MONTAIGNE, avant lui (Corneille), était le seul livre qui attirât l'attention du petit nombre d'étrangers qui pouvaient savoir le français; mais le style de Montaigne n'est ni pur ni correct, ni précis, ni noble : il est énergique et familier; il exprime naïvement de grandes choses : c'est cette naïveté qui plaît; on aime à voir le caractère de l'auteur; on se plaît à se retrouver dans ce qu'il dit de lui-même, à converser, à changer de discours et d'opinion avec lui. J'entends souvent regretter le langage de Montaigne, c'est son imagination qu'il faut regretter : elle était forte et hardie; mais sa langue était bien loin de l'être.

(DISCOURS A L'ACADÉMIE.)

.... Quelle injustice, de dire que Montaigne n'a fait que commenter les anciens! Il les cite à propos, et c'est ce

que les commentateurs ne font pas. Il pense, et ces messieurs ne pensent point; il appuie ses pensées de celles des grands hommes de l'antiquité; il les juge; il les combat; il converse avec eux, avec son lecteur, avec lui-même : toujours original dans la manière dont il présente les objets, toujours plein d'imagination, toujours peintre; et, ce que j'aime, sachant toujours douter. Je voudrais bien savoir, d'ailleurs, s'il a pris chez les anciens tout ce qu'il dit sur nos modes, sur nos usages, sur le Nouveau-Monde découvert presque de son tems, sur les guerres civiles dont il était le témoin, sur le fanatisme des deux sectes qui désolaient la France.

(LETTRE A M. DE TRESSAN).

MONTAIGNE, cet auteur charmant,
Tour-à-tour profond et frivole,
Dans son château paisiblement,
Loin de tout frondeur malévole,
Doutait de tout impunément,
Où se moquait très-librement
Des bavards fourrés de l'école;
Mais quand son élève Charron,
Plus retenu, plus méthodique,
De sagesse donna leçon,
Il fut près de périr, dit-on,
Par la haine théologique.

EPITRE SUR L'ENVIE.

XI.

DIDEROT.

L'IGNORANCE et *l'incuriosité* sont deux oreillers fort doux; mais pour les trouver tels, il faut avoir la tête aussi bien faite que Montaigne.

(PENSÉES PHILOSOPHIQUES).

Je connais les dévots, ils sont prompts à prendre l'alarme..... Si je ne suis qu'un déiste et un scélérat, j'en serai quitte à bon marché. Il y a long-tems qu'ils ont damné Descartes, Montaigne, Locke et Bayle, et j'espère qu'ils en damneront bien d'autres. Je leur déclare cependant que je ne me pique d'être ni plus honnête homme, ni meilleur chrétien que la plupart de ces philosophes.

(*Ibid.*)

XII.

DELILLE.

Riche du fonds d'autrui, mais riche par son fonds,
Montaigne les vaut tous : dans ses brillans chapitres,
Fidèle à son caprice, infidèle à ses titres,
Il laisse errer, sans art, sa plume et son esprit,
Sait peu ce qu'il va dire, et peint tout ce qu'il dit.
Sa raison, un peu libre et souvent négligée,
N'attaque point le vice en bataille rangée ;
Il combat en courant, sans dissimuler rien;
Il fait notre portrait en nous faisant le sien.
Aimant et haïssant ce qu'il hait, ce qu'il aime,
Je dis ce que d'un autre il dit si bien lui-même :
C'est lui, c'est moi. Naïf, d'un vain faste ennemi,
Il sait parler au sage, et causer en ami.
Heureux ou malheureux, à la ville, en campagne,
Que son livre charmant toujours vous accompagne!

(de l'Imagination, chant vi.)

XIII.

DE LA HARPE.

Montaigne était sans doute un esprit d'une trempe fort supérieure; ses connaissances étaient plus étendues et mieux digérées que celles de Rabelais : aussi se proposa-t-il un objet

bien plus relevé et plus difficile à atteindre. Ce ne fut pas la satire des vices et des abus de son tems, attaqués déjà de tous côtés, ce fut l'homme tout entier, et tel qu'il est partout, qu'il voulut examiner en s'examinant lui-même. Il avait voyagé et beaucoup lu; mais il fondit son érudition dans sa philosophie. Après avoir écouté les anciens et les modernes, il se demanda ce qu'il en pensait; l'entretien fut assez long, et il y avait en effet de quoi parler long-tems. Avouons d'abord les défauts : c'est par là qu'il faut commencer avec les gens qu'on aime, afin de les louer ensuite plus à son aise. Sa diction est incorrecte, même pour le tems, quoiqu'il ait donné à la langue des expressions et des tournures qu'elle a gardées comme de vieilles richesses; il abuse de la liberté de converser, et perd de vue le point de la question établie ; il cite de mémoire, et fait des applications fausses ou forcées de plus d'un passage; il resserre trop les bornes de nos conceptions sur plusieurs objets que, depuis lui, l'expérience et la réflexion n'ont pas trouvés inaccessibles. Tels sont, je crois, les reproches qu'on peut lui faire ; ils sont effacés par les éloges qu'on lui doit. Comme écrivain, il a imprimé à la langue une sorte d'énergie familière qu'elle n'avait pas avant lui, et qui ne s'est point usée, parce qu'elle tient à celle des sentimens et des pensées, et qu'elle ne s'éloigne pas, comme dans Ronsard, du génie de notre idiôme. Comme philosophe, il a peint l'homme tel qu'il est, sans l'embellir avec complaisance, et sans le défigurer avec misanthropie. Ses écrits ont un caractère de bonne foi qui leur est particulier : ce n'est pas un livre qu'on lit, c'est une conversation qu'on écoute. Il persuade d'autant plus qu'il paraît moins enseigner. Il parle souvent de lui, mais de manière à vous occuper de vous ; il n'est ni vain, ni ennuyeux, ni hypocrite, trois choses très-difficiles à éviter quand on se met soi-même en scène dans

ses écrits. Il n'est jamais sec; son ame ou son caractère est partout; et quelle foule d'idées sur tous les sujets ! Quel trésor de bon sens ! Que de confidences où son histoire est aussi celle du lecteur ! Heureux qui retrouvera la sienne propre dans ce chapitre sur l'amitié, qui a immortalisé le nom de l'ami de Montaigne ! Ses *Essais* sont le livre de tous ceux qui lisent, et même de tous ceux qui ne lisent pas.

(COURS DE LITTÉRATURE.)

XIV.

QUELQUES AUTEURS D'ÉLOGES DE MONTAIGNE.

UN grand nombre d'écrivains ont publié des *éloges de Montaigne.* Dans le XVIIIe. siècle, dans ce siècle où les idées philosophiques étaient devenues dominantes, un auteur, tel que Montaigne, devait trouver des admirateurs et même des enthousiastes. Aussi les éditions des Essais se multiplièrent, se succedèrent avec rapidité, pendant tout ce période : aussi vit-on plusieurs académies proposer son éloge au concours. Ce fut un chanoine de Besançon (l'abbé Talbert) qui remporta, en 1774, le prix proposé sur ce sujet, par l'académie de Bordeaux : et son ouvrage que l'on a joint à quelques éditions de Montaigne, fait très-bien connaître le caractère et la philosophie de l'auteur des Essais. Dom de Vienne, bénédictin, auteur d'une bonne histoire de Bordeaux, donna aussi au public, en 1775, un excellent éloge de Montaigne, suivi d'une dissertation sur sa religion.

Mais jamais ce philosophe ne fut plus dignement célébré qu'en 1812, lorsque l'Académie française décerna le prix qu'elle avait proposé pour son éloge. Onze discours, presque tous remarquables par les pensées ou par le style, avaient été envoyés au concours. Le prix fut adjugé à M. *Villemain*, professeur de rhétorique, alors âgé de moins de vingt-deux ans. Un autre discours, dont l'auteur était M. *Jay*, obtint l'accessit; et l'Académie décerna de plus une médaille d'or à l'auteur d'un troisième discours (M. *Droz*), qu'elle avait plus particulièrement distingué.

Tous ces éloges, et même ceux de quelques autres concurrens moins

heureux, ont été publiés. Je regrette de ne pouvoir rapporter ici qu'un seul passage de l'orateur couronné, M. Villemain.

L'ouvrage de Montaigne est un vaste répertoire de souvenirs, et de réflexions nées de ces souvenirs. Son inépuisable mémoire met à sa disposition tout ce que les hommes ont pensé. Son jugement, son goût, son instinct, son caprice même lui fournissent à tout moment des pensées nouvelles. Sur chaque sujet il commence par dire tout ce qu'il sait, et, ce qui vaut mieux, il finit par dire ce qu'il croit. Cet homme qui, dans la discussion, cite toutes les autorités, écoute tous les partis, accueille toutes les opinions, lorsqu'enfin il vient à décider, ne consulte que lui seul, et donne son avis, non *comme bon, mais comme sien.* Une telle marche est longue, mais elle est agréable, elle est instructive, elle apprend à douter; et ce commencement de la sagesse en est quelquefois le dernier terme. Peut-être aussi cette manière de composer convenait mieux au caractère de Montaigne, ennemi d'un long travail et d'une application soutenue. Il parle beaucoup de morale, de politique, de littérature, il agite à la fois mille questions; mais il ne propose jamais un système. Sa réserve tient à sa paresse autant qu'à son jugement. Il lui en coûterait de poser des principes, de tirer des conséquences, et d'établir, à force de raisonnemens, la vérité, ou ce que l'on prend pour elle. Cette entreprise lui paraîtrait trop laborieuse, et la justesse de son esprit l'avertit que souvent elle ne serait pas moins utile que téméraire. Il aime mieux se borner à ce qu'il voit au moment où il parle, et semble vouloir n'affirmer qu'une chose à la fois. Ce n'est pas le moyen de faire secte; aussi jamais philosophe n'en fut plus éloigné que Montaigne; il dit trop naïvement le pour et le contre. Au moment où vous croyez tenir sa pensée, vous êtes déconcerté par un changement soudain, qu'au reste il ne prévoyait pas lui-même

plus que vous. Une pareille incertitude, qui prouve plus de franchise que de faiblesse, n'aurait pas dû, ce semble, exciter la sévère indignation de Pascal. Cet inexorable moraliste, si grand par son génie encore au-dessus de ses ouvrages, ne craint pas d'affirmer que Montaigne *met toutes choses dans un doute si universel et si général, que, l'homme doutant même s'il doute, son incertitude roule sur elle-même dans un cercle perpétuel et sans repos.*

FIN DES JUGEMENS, etc.

NOTICE

SUR LES PRINCIPALES ÉDITIONS

DES ESSAIS,

ET PARTICULIÈREMENT SUR CETTE NOUVELLE ÉDITION.

Peu d'ouvrages ont été aussi souvent réimprimés que les *Essais de Montaigne ;* mais de toutes ces éditions, il n'y en a guères que quatre ou cinq qui méritent de fixer l'attention des bibliographes : elles sont les seules qu'il soit indispensable pour tout nouvel éditeur de cet ouvrage d'avoir continuellement sous les yeux.

La première est celle qui fut donnée par Montaigne, en 1580 (2 vol. petit in-8º.), et qui ne contient que deux livres des *Essais ;* il n'avait point encore composé le troisième. Dans cette première édition, on trouve très-peu de citations d'auteurs : ce fut plus tard que l'auteur, se conformant au goût de son siècle, se décida à faire montre d'érudition, et crut devoir appuyer d'une foule d'autorités et d'exemples puisés dans les ouvrages des anciens, et même des modernes, les propositions et les maximes qu'il avait d'abord énoncées sans tout cet appareil de citations et de preuves.

Si l'on en croyait Mlle de Gournay, *le vulgaire fit d'abord un froid accueil aux Essais*[1]. On voit pourtant que dès

---

1 Préface de l'édition de 1635.

l'année même où ils parurent, ils occupaient le monde littéraire, même en Italie, puisque Juste-Lipse appelait l'auteur un *nouveau Thalès.* A Rome, où Montaigne se trouvait alors, il apprit que son livre était entre les mains des examinateurs, qui déjà en avaient censuré plusieurs passages. J'ajouterai que, durant les huit années qui suivirent l'édition de 1580, les *Essais* furent réimprimés cinq fois. Tel n'est point le sort d'un ouvrage *froidement accueilli* du public.

En 1588, Montaigne, comme je l'ai dit dans sa Vie, fit imprimer à Paris, sous ses yeux, chez *Abel L'Angelier,* les *Essais,* augmentés d'un troisième livre, et de 600 additions faites aux deux premiers. Ce serait incontestablement la meilleure édition, et la seule que tous les nouveaux éditeurs devraient préférer, si Montaigne, durant les quatre années qu'il survécut encore, n'eût fait, sur plusieurs exemplaires, des changemens et d'importantes intercallations.

Il ne faut pas prendre à la lettre ce que dit Montaigne, qu'il ajoutait à son livre, mais qu'il ne corrigeait point; que *celui qui a hypothéqué au monde son ouvrage n'y a plus le droit* etc. [1]. La vérité est que Montaigne non seulement faisait à ses écrits des additions nombreuses, mais qu'il changeait et des mots et des phrases entières. On en aura la preuve dans un grand nombre de notes de cette édition, où je cite les variantes qui m'ont paru les plus remarquables.

Ce fut sur un exemplaire de l'édition de 1588, où se trouvaient des corrections et additions faites par Montaigne jusqu'à l'époque de sa mort, et qui fut remis par sa veuve à Mlle de Gournay, que fut publiée l'édition qui parut, en 1595, chez Abel L'Angelier. Cette demoiselle y déclare qu'elle a revu les épreuves avec le plus grand soin. La préface qu'elle y mit

---

[1] *Essais*, L. III, c. IX.

Dans son excellent *Essai sur les meilleurs ouvrages de la langue française*, qui a paru l'année dernière, M. François de Neufchateau se plaint de ce que nous ne possédions point encore une édition de Montaigne, qui puisse satisfaire complétement les amis de la morale et de la littérature, et il indique à peu près ce qui reste à faire pour en donner une qui mérite leurs suffrages.

Je ne me flatte pas d'avoir atteint le but; j'espère seulement qu'on me tiendra compte de mes efforts.

Pour la réimpression du texte, j'ai choisi l'édition de feu Naigeon, de préférence à toute autre. Je sais que les éditions de Mlle. de Gournay contiennent quelques passages qui ne se trouvaient point sur la copie dont Naigeon a fait usage; j'avoue de plus que, dans quelques endroits, mais très-rarement, le style de Montaigne y paraît plus clair ou plus pur que dans l'édition de Naigeon. Mais, d'un côté, cet éditeur a eu toujours soin de prendre dans les éditions de Mlle. de Gournay, les passages qui manquaient dans sa copie, parce qu'il ne pouvait douter qu'ils fussent véritablement de Montaigne; de l'autre, il a indiqué au moins une partie des corrections faites au style, lorsqu'elles lui ont paru heureuses, et j'en ai mis en note un plus grand nombre encore qu'il avait négligées. Mais ce qui doit décider la question en faveur de l'édition faite sur la copie de Bordeaux, c'est qu'elle offre des phrases, des passages entiers ajoutés par l'auteur, et qui ne se trouvent point dans les éditions données par Mlle. de Gournay. C'étaient là bien des motifs pour préférer le texte de l'édition de 1802. En voici d'autres encore.

Je pouvais, moins que personne, balancer sur le choix: j'ai eu long-tems, entre les mains, la copie de Bordeaux; j'y ai vu écrit de la main de Montaigne, les instructions qu'il donnait à son imprimeur sur l'orthographe de certains mots : c'était donc bien là l'exemplaire qui devait servir à la réimpression

des Essais ; et très-probablement c'est celui que la veuve de Montaigne avait gardé, en remettant les papiers de son mari à Mlle. de Gournay. C'est un fait que cette dernière semble nous indiquer elle-même dans sa préface de l'édition de 1595, où, pour prouver qu'elle n'a point fait de notables changemens dans le Montaigne qu'elle publie, elle dit : *J'en appelle à tesmoing une autre copie qui reste en sa maison* [1].

A l'exemple de tous les autres éditeurs, depuis Coste, j'ai fait sur le texte trois espèces de NOTES. Les unes ou historiques, ou indicatives des emprunts faits par Montaigne à d'autres auteurs ; les secondes, interprétatives des citations nombreuses de passages grecs, latins, etc ; les dernières, interprétatives des mots souvent bizarres ou inusités, employés par l'auteur avec une espèce de prédilection. J'ai augmenté celles de la première espèce, mais assez peu : l'érudit Coste avait, depuis long-tems, indiqué presque toutes les sources où Montaigne avait puisé ; il ne fallait que raccourcir ses notes prolixes, mais exactes : celles de la seconde espèce contenaient des traductions qui ne m'ont pas toujours paru bien écrites et surtout fidèles ; j'ai tâché, par des corrections, de mieux rappeler le texte de ces citations : quant aux notes interprétatives des mots inusités et des phrases obscures, j'en ai singulièrement multiplié le nombre, et j'ai quelquefois donné l'étymologie, qui m'a semblé la plus probable, des vieux mots. Plus l'époque où écrivait Montaigne s'éloigne, moins son style, ou si l'on peut ainsi parler, sa langue devient intelligible. Cette espèce de notes est donc de plus en plus nécessaire [2].

---

[1] *Voy.* la fin de l'avant-dernière page de la préface de l'édit. de 1595.

[2] Un homme de lettres qui s'adonne, par goût, à des recherches d'érudition et de philologie, m'a aidé dans cette partie de mon travail. Il revoit, avant moi, les épreuves de l'ouvrage, m'indique les passages qui lui semblent avoir besoin d'interprétation, et me fait part de toutes les observations critiques que lui suggère la lecture du texte et de mes notes.

est remarquable par la boursoufflure et l'emphase du style, par le pédantisme des idées, et par l'exagération des louanges qu'elle y donne à son père d'adoption. Sans doute elle sentit plus tard la faiblesse et le ridicule de cette préface, puisqu'à la tête des nombreuses réimpressions qui furent faites des *Essais*, depuis l'édition de 1595, on ne trouve plus qu'un avertissement dans lequel elle dit en propres termes : *je me retracte de ceste preface que l'aveuglement de mon aage, et d'une violente fievre d'ame me laissa nagueres eschapper des mains.*

Cependant elle la reproduisit, en grande partie, à la tête de sa dernière édition des *Essais*, qu'elle donna quarante ans après (en 1635), et qu'elle dédia au cardinal de Richelieu. Cette préface est meilleure, comme le remarque Bayle [1] : elle y répond avec chaleur, et quelquefois victorieusement, aux détracteurs de Montaigne; mais on a pu voir par la citation que j'ai faite d'un passage (dans les *Jugemens* sur Montaigne), qu'elle n'en avait point fait disparaître les défauts les plus essentiels.

Cette édition de 1635, a, sur toutes les précédentes, un grand avantage, celui de contenir la traduction plus ou moins exacte des passages grecs et latins, et l'indication d'une grande partie des sources où Montaigne avait puisé ses citations.

Lorsqu'après un assez long intervalle, Coste entreprit de donner au public une nouvelle édition des *Essais*, avec un commentaire, il la publia d'après celles de 1595 et de 1635. Elle fut bien accueillie : on lui sut gré de son utile travail sur notre philosophe. Aussi, depuis 1724, jusqu'en 1747, il publia plusieurs autres éditions du même ouvrage, plus ou moins corrigées ou augmentées. Ces éditions ont servi de modèles, ou plutôt de *copies*, pour toutes celles qui ont été

[1] Dans son Dictionnaire, article *Gournay*.

publiées depuis, jusqu'en 1802, que parut l'édition stéréotype donnée par M. Naigeon.

Cette édition a été faite sur un exemplaire des *Essais*, que Montaigne avait surchargé de notes et d'additions. Ce précieux exemplaire avait appartenu autrefois aux Feuillans de Bordeaux; et M. François de Neufchateau l'avait découvert dans la bibliothèque publique de cette ville, où il était resté long-tems ignoré. A l'aide de cette copie, M. Naigeon rétablit le texte dans toute sa pureté, et le fit imprimer, en suivant avec scrupule l'orthographe de Montaigne. Je dirai bientôt les raisons que j'ai de regarder cette édition comme la meilleure des *Essais;* mais elle est presque sans notes, sans explication des mots qui ne sont plus d'usage, presque sans alinéa, et d'un caractère très-fin, ce qui en rend la lecture fatigante, et a beaucoup nui à son succès.

M. Naigeon avait joint à l'ouvrage un très-long *avertissement*, dans lequel il semblait avoir eu pour principal objet de prouver que Montaigne était non seulement irréligieux, mais athée. Cette production d'une tête ardente et d'un esprit faux, était là très-déplacée! Accuser Montaigne d'athéisme, et même d'irréligion, c'était une injustice et une calomnie. L'auteur eut du moins la pudeur de supprimer ce honteux écrit: on ne le trouve plus que dans quelques exemplaires.

Enfin, dans ces dernières années, on a publié une belle édition de Montaigne, en cinq volumes in-8°. L'estimable et savant littérateur qui s'était chargé de ce travail, a cru devoir préférer l'édition de 1635 à celle de Naigeon. Les raisons qu'il allègue ne m'ont pas paru péremptoires. Le seul reproche, au reste, qu'on lui ait fait, c'est d'avoir été trop avare de notes.

J'ai fait connaître les principales éditions de Montaigne; il me reste à parler de celle que j'offre au public.

A toutes ces notes, j'en ai ajouté de critiques et de philosophiques, dans lesquelles j'ose quelquefois discuter et même combattre les opinions de Montaigne; où le plus souvent j'indique les emprunts, ou, si l'on veut, les vols que des auteurs modernes ont faits, sans les avouer, à notre philosophe.

Mais, et c'est ce que l'on n'avait point encore tenté, j'ai donné, dans des SOMMAIRES qui suivent les titres des chapitres, un tableau exact de tout ce que ces chapitres contiennent. On y verra que Montaigne est bien moins desordonné dans ses écrits, bien plus méthodique qu'on ne le croit communément; que presque toujours ses idées partent d'un principe général, et sont enchaînées par un lien commun. Il est vrai qu'il évite ou ne prépare point assez les transitions; qu'il s'arrête souvent sur des idées accessoires, plus long-tems que sur l'idée qui aurait dû être le principal sujet de ses méditations. Mais combien de fois n'éprouvera-t-on pas, en lisant Montaigne, qu'en le suivant dans mille détours où l'on croit qu'il s'égare, on arrive, sans presque s'en douter, au but qu'il avait d'abord signalé. J'ose croire que l'on me saura quelque gré de ces Sommaires, que je crois propres à rendre l'étude des Essais, plus facile et plus instructive. Classés avec méthode, et d'après un plan que je me suis fait, ils formeront, à la fin de l'ouvrage, le tableau le plus complet qu'on ait présenté jusqu'ici, des opinions, de la philosophie de Montaigne.

Aux Essais de notre philosophe, j'ai cru devoir joindre, pour que l'on n'eût rien à regretter de ce qui est sorti de sa plume:

1°. Les *Lettres* qui nous restent de lui. Elles n'offrent pas toutes de l'intérêt; mais on aimera à retrouver celle où il raconte d'une manière si touchante, la mort de son ami De la Boëtie.

2°. Quelques passages extraits de sa traduction de la *Théologie naturelle* de Raymond de Sébonde, que l'on appelait, sans trop de raison, *le Philosophe Espagnol*. Cet ouvrage n'est qu'un long tissu de rêveries monacales, et ne mérite guères d'être tiré de l'oubli ; mais comme Montaigne lui a donné, ainsi qu'il le dit lui-même, « un accoustrement à la françoise, et qu'il l'a devestu de son port farouche et maintien barbaresque », on pouvait du moins en offrir quelques lambeaux à la curiosité des lecteurs.

3°. Le petit Traité *de la Servitude volontaire*, par Étienne De la Boëtie. C'est un ouvrage politique, très-hardi pour le tems. Montaigne avait comme adopté cette production de son ami, et voulait d'abord le joindre à son chapitre de l'*Amitié* ; mais il renonça à ce projet, pour ne pas fournir un aliment de plus aux partis qui divisaient alors la France.

4°. Un extrait du *voyage de Montaigne en Italie*. Je ne citerai que peu de morceaux de cette production informe, publiée seulement en 1774, et que l'auteur n'avait pas destinée à l'impression.

5°. Des *Instructions* ou *Avis donnés par Catherine de Médicis à Charles* IX. Je présenterai, dans une note, la preuve que cette pièce, qui fait très-bien connaître les mœurs du tems, est, au moins en grande partie, l'ouvrage de Montaigne. Elle n'a paru dans aucune édition de ses Essais.

Enfin j'ai cru devoir mettre en tête de tout l'ouvrage, non-seulement une *Vie de Montaigne*, mais divers *jugemens* publiés, à différentes époques, sur son ouvrage.

Voilà comme j'ai tâché de remplir les devoirs imposés à un nouvel éditeur de Montaigne. *C'est ici un livre de bonne foi*, disait-il, en offrant son ouvrage au public ; je désire qu'on en puisse dire autant du commentaire.

L'AUTHEUR
AU LECTEUR.

C'EST icy un livre de bonne foy, lecteur. Il t'advertit dés l'entrée, que ie ne m'y suis proposé aucune fin, que domestique et privée : ie n'y ay eu nulle consideration de ton service, ny de ma gloire : mes forces ne sont pas capables d'un tel dessein. Ie l'ay voué à la commodité particuliere de mes parents et amis : à ce que m'ayant perdu (ce qu'ils ont à faire bientost) ils y puissent retrouver aucuns traicts de mes conditions et humeurs, et que par ce moyen ils nourrissent plus entiere et plus vifve la cognoissance qu'ils ont eu de moy. Si c'eust esté pour rechercher la faveur du monde, ie me fusse mieulx paré *[1], et me presenterois en une marche estudiee. Ie veulx qu'on m'y voye en ma façon simple, naturelle et ordinaire, sans contention *[2] et artifice : car c'est moy que ie peins. Mes defauts s'y liront au vif *[3] et ma

*[1] Je me fusse paré de beautés empruntées, ou me fusse tendu et bandé en ma meilleure démarche. *Édition de* 1580.

*[2] *Estude* au lieu de *contention. ibid.*

*[3] Mes imperfections et ma forme. *ibid.*

forme naïfve, autant que la reverence publique me l'a permis. Que si i'eusse esté entre ces nations qu'on dict vivre encores soubs la douce liberté des premieres loix de nature, ie t'asseure que ie m'y fusse tres volontiers peint tout entier et tout nud. Ainsi, lecteur, ie suis moy-mesme la matiere de mon livre: ce n'est pas raison que tu employes ton loisir en un subiect si frivole et si vain. A Dieu donq. De MONTAIGNE, ce premier de mars mil cinq cents quatre-vingt [1].

---

[1] Malgré cet *Avertissement* si naïf, J. J. Rousseau ne croyait pas à la bonne foi de Montaigne. Il dit dans ses *Confessions*, (livre x) : « J'avais toujours ri de la fausse naïveté » de Montaigne, qui, faisant semblant d'avouer ses défauts, » a grand soin de ne s'en donner que d'aimables : tandis que » je sentais, moi qui me suis cru toujours, et qui me crois » encore, à tout prendre, le meilleur des hommes, qu'il n'y » a point d'intérieur humain, si pur qu'il puisse être, qui ne » recèle quelque vice odieux ». Cette critique de Montaigne me semble injuste et déplacée. Il est possible que notre philosophe n'ait pas avoué, comme l'a fait depuis Rousseau, quelques faiblesses honteuses, des turpitudes. Mais s'en est-il fait moins connaître? et en dévoilant son cœur, n'a-t-il pas dévoilé le cœur humain, en général? A-t-on le droit aussi de l'accuser de vanité, quand on dit de soi : *Je me crois, à tout prendre, le meilleur des hommes?*... Jamais Montaigne n'aurait écrit, ni même pensé rien de semblable.

ESSAIS
DE MICHEL
DE MONTAIGNE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

Par divers moyens on arrive à pareille fin.

SOMMAIRE. — I. Par une extrême valeur, ainsi que par la soumission, on peut désarmer la colère. — II. On parvient au même but, en inspirant l'estime et l'admiration. — III. Quelquefois aussi un courage obstiné irrite le vainqueur et le rend implacable.

Exemples tirés de l'histoire du prince Édouard, de Scanderberg, de Conrad; — de l'histoire du Peuple Thébain, de Denis de Syracuse, de Pompée; — de celle d'Alexandre.

I. LA plus commune façon d'amollir les cœurs de ceulx qu'on a offensez, lors qu'ayants la vengeance en main, ils nous tiennent à leur mercy, c'est de les

esmouvoir, par soubmission, à commisération et à pitié : toutesfois la braverie, la constance et la résolution, moyens tous contraires, ont quelquesfois servy à ce mesme effect.

Édouard [1], prince de Galles, celuy qui régenta si longtemps nostre Guienne, personnage duquel les conditions et la fortune ont beaucoup de notables parties de grandeur, ayant esté bien fort offensé par les Limosins, et prenant leur ville par force, ne peut estre arresté par les cris du peuple et des femmes et enfants abandonnez à la boucherie, luy criants mercy, et se iectants à ses pieds; iusqu'à ce que, passant tousiours oultre dans la ville, il apperceut trois gentilshommes françois qui, d'une hardiesse incroyable, soustenaient seuls l'effort de son armee victorieuse [2]. La consideration et le respect d'une si notable vertu reboucha premièrement la poincte de sa cholere, et commencea par ces trois à faire misericorde à touts les aultres habitants de la ville.

Scanderberch [3], prince de l'Epire, suyvant un sol-

---

[1] Les Anglais, à cause de la couleur noire de ses armes, le nommaient *the black Prince* (le Prince noir). Il était fils d'Édouard III, roi d'Angleterre, et fut père de l'infortuné Richard II. Il mourut en 1376, à 46 ans.

[2] C'est Froissart qui cite ce trait. Il nomme les trois chevaliers.

[3] Scanderberch (*Alexandre-Bey*). C'était le surnom de Georges Castriot, roi d'Albanie, né en 1404, mort en 1467.

dat des siens pour le tuer, et ce soldat, ayant essayé par toute espèce d'humilités et de supplications de l'appaiser, se resolut à toute extremité de l'attendre l'espee au poing : cette sienne resolution arresta sus bout la furie de son maistre, qui, pour luy avoir veu prendre un si honnorable party, le receut en grace. Cet exemple pourra souffrir aultre interpretation de ceulx qui n'auront leu la prodigieuse force et vaillance de ce prince là.

L'empereur Conrad troisiesme, ayant assiegé [4] Guelphe duc de Bavieres, ne voulut condescendre à plus doulces conditions, quelques viles et lasches satisfactions qu'on luy offrist, que de permettre seulement aux gentilsfemmes*[1] qui estaient assiegees avecques le duc, de sortir, leur honneur sauve, à pied, avecques ce qu'elles pourroient emporter sur elles. Et elles, d'un cœur magnanime, s'adviserent de charger sur leurs espaules leurs maris, leurs enfants, et le duc mesme. L'empereur print si grand plaisir à veoir la gentillesse de leur courage, qu'il en pleura d'ayse, et amortit toute cette aigreur d'inimitié mortelle et capitale qu'il avoit portee à ce duc;

Il reconquit sur les Turcs son royaume, dont son père avait été dépouillé par Amurat II. — Voyez sa vie, par le Père Duponcet. 1 vol. in-12. 1709.

4 En 1140, dans Winsberg, ville de la haute Bavière.

*1 Dames nobles, femmes de *gentils*hommes.

et dez lors en avant traicta humainement luy et les siens [5].

L'un et l'aultre de ces deux moyens m'emporteroit ayseement; car i'ay une merveilleuse laschetė vers la misericorde et mansuetude. Tant y a, qu'à mon advis ie serois pour me rendre plus naturellement à la compassion qu'à l'estimation : si est la pitié passion vicieuse aux Stoïcques; ils veulent qu'on secoure les affligez, mais non pas qu'on flechisse et compatisse avecques eulx. Or ces exemples me semblent plus à propos, d'autant qu'on veoit ces ames, assaillies et essayees par ces deux moyens, en soustenir l'un sans s'esbranler, et courber soubs l'aultre. Il se peult dire que, de rompre son cœur à la commiseration *[2], c'est l'effect de la facilité, debonnaireté et mollesse, d'où il advient que les natures plus foibles, comme celles des femmes, des enfants et du vulgaire, y sont plus subiectes; mais, ayant eu à desdaing les larmes et les prières, de se rendre à la seule reverence de la saincte image de la vertu, que c'est l'effect d'une ame forte et imployable, ayant en affection et en honneur une vigueur masle et obstinee.

II. Toutesfois ez ames moins genereuses, l'eston-

---

[5] Ce trait se trouve dans plusieurs chroniques, et, entre autres, dans l'*opus chronologicum* de *Calvisius*.

*[2] Dans la 1re. édition (1580), on lisait ces expressions plus claires, mais moins énergiques : *se laisser aller à la compassion et pitié*.

nement et l'admiration peuvent faire naistre un pareil effect : tesmoing le peuple thebain, lequel, ayant mis en iustice d'accusation capitale ses capitaines, pour avoir continué leur charge oultre le tems qui leur avoit esté prescript et preordonné, absolut à toute peine*3 Pelopidas, qui plioit soubs le faix de telles obiections, et n'employoit à se garantir que requestes et supplications; et au contraire Epaminondas, qui veint à raconter magnifiquement les choses par luy faictes, et à les reprocher au peuple d'une façon fiere et arrogante, il n'eut pas le cœur de prendre les balotes *4 en main; et se departit l'assemblee, louant grandement la haultesse du courage de ce personnage [6].

Dionysius le vieil, aprez des longueurs et difficultés extrêmes, ayant prins la ville de Regge, et en icelle le capitaine Phyton, grand homme de bien, qui l'avoit si obstineement deffendue, voulut en tirer un tragique exemple de vengeance. Il lui dit premierement, comme le iour avant il avoit fait noyer son fils, et touts ceulx de sa parenté : à quoy Phyton respondit seulement « Qu'ils en estoient d'un iour plus heureux que luy ». Aprez il le feit despouiller et saisir à des bourreaux, et le traisner par la ville,

---

[6] Plutarque. Dans son traité, *comment on peut se louer soi-méme.* Chap. 5.

*3 Avec bien de la peine.

*4 Petites balles avec lesquelles on donnait les suffrages.

en le fouettant tres ignominieusement et cruellement, et en oultre le chargeant de felonnes *[5] paroles et contumelieuses : mais il eut le courage tousiours constant, sans se perdre; et, d'un visage ferme, alloit au contraire ramentevant *[6] à haulte voix l'honnorable et glorieuse cause de sa mort, pour n'avoir voulu rendre son païs entre les mains d'un tyran; le menaceant d'une prochaine punition des dieux. Dionysius, lisant dans les yeulx de la commune de son armee, que, au lieu de s'animer des bravades de cet ennemy vaincu, au mespris de leur chef et de son triumphe, elle alloit s'amollissant par l'estonnement d'une si rare vertu, et marchandoit de se mutiner et mesme d'arracher Phyton d'entre les mains de ses sergeants, feit cesser ce martyre, et à cachettes l'envoya noyer en la mer [7].

Certes c'est un subiect merveilleusement vain, divers et ondoyant, que l'homme : il est malaysé d'y fonder iugement constant et uniforme. Voylà Pompeius qui pardonna à toute la ville des Mamertins, contre laquelle il estoit fort animé, en consideration de la vertu et magnanimité du citoyen Zenon, qui se chargeoit seul de la faulte publicque, et ne requeroit aultre grace que d'en porter seul la

---

7 Diodore de Sicile. Liv. XIV, chap. 29.

*5 Brutales, cruelles.

*6 Rémémorant, rappelant.

peine [8]. Et l'hoste de Sylla, ayant usé, en la ville de Peruse [9], de semblable vertu, n'y gaigna rien ny pour soy ny pour les aultres.

III. Et, directement contre mes premiers exemples, le plus hardy des hommes et si gracieux aux vaincus, Alexandre, forceant, aprez beaucoup de grandes difficultez, la ville de Gaza, rencontra Betis qui y commandoit, de la valeur duquel il avoit pendant ce siege senti des preuves merveilleuses, lors seul, abandonné des siens, ses armes despecees, tout couvert de sang et de playes, combattant encores au milieu de plusieurs Macedoniens qui le chamailloient de toutes parts; et luy dict, tout picqué d'une si chere victoire (car, entre aultres dommages, il avoit receu deux fresches bleceures sur sa personne) : « Tu ne mourras pas comme tu as voulu, Betis; fais estat qu'il te fault souffrir toutes les sortes de torments qui se pourront inventer contre un captif » : l'aultre, d'une mine non seulement asseuree, mais rogue et altiere, se teint sans mot dire à ces menaces. Lors Alexandre, voyant

---

8 Plutarque : *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'état.* Il y nomme Sthenon, celui que Montaigne appelle Zenon.

9 Plutarque, d'où ceci a été tiré, dit Préneste, ville du Latium. (Voy. *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'état*, ch. 17.) Peruse ou Perouse est aujourd'hui dans les États de l'Église.

son fier et obstiné silence : « A il flechy un genouil? lui est il eschappé quelque voix suppliante? Vrayement, ie vaincqueray ce silence; et si ie n'en puis arracher parole, i'en arracheray au moins du gemissement » : et, tournant sa cholere en rage, commande qu'on luy perceast les talons; et le feit ainsi traisner tout vif, deschirer et desmembrer au cul d'une charrette [10]. Seroit ce que la force de courage lui feust si naturelle et commune, que, pour ne l'admirer point, il la respectast moins? ou qu'il l'estimast si proprement que sienne, qu'en cette haulteur il ne peust souffrir de la voir en un aultre, sans le despit d'une passion envieuse? ou que l'impétuosité naturelle de sa cholere feust incapable d'opposition? De vray, si elle eust receu bride, il est à croire que, en la prinse et desolation de la ville de Thebes, elle l'eust receue, à veoir cruellement mettre au fil de l'espee tant de vaillants hommes perdus, et n'ayants plus moyens de deffense publicque; car il en feut tué bien six mille, desquels nul ne feut veu ny fuyant, ny demandant mercy; au rebours, cherchants qui çà, qui là, par les rues, à affronter les ennemis victorieux, les provoquants à les faire mourir d'une mort honnorable. Nul ne feut veu si abbattu de bleceures, qui n'essayast en son dernier souspir de se venger encores, et, avec les armes du desespoir, consoler sa mort en la mort

[10] Quint-Curt. L. IV, ch. 6, num. 26, 27, 28.

de quelque ennemy. Si ne trouva l'affliction de leur vertu aulcune pitié, et ne suffisit pas la longueur d'un iour à assouvir sa vengeance : ce carnage dura iusques à la derniere goutte de sang espandable, et ne s'arresta que aux personnes desarmees, vieillards, femmes et enfants, pour en tirer trente mille esclaves[11].

[11] Diodore de Sicile. Liv. XVII, chap. 4.

CHAPITRE II.

De la tristesse.

SOMMAIRE. — I. Effets singuliers des grandes douleurs. — II. Effets des passions extrêmes; de la joie, de la haine, etc.

Exemples : Psammeticus, roi d'Égypte; Raisciac, seigneur allemand; — Sophocles; Denis le tyran; Diodore le dialecticien, etc.

I. IE suis des plus exempts de cette passion, et ne l'aime ny l'estime; quoyque le monde ayt entreprins, comme à prix faict, de l'honnorer de faveur particuliere : ils en habillent la sagesse, la vertu, la conscience : sot et monstrueux ornement! Les Italiens ont plus sortablement baptisé de son nom*[1] la malignité : car c'est une qualité tousiours nuisible, tous-

*[1] Le mot italien *tristezza* signifie malignité.

iours folle; et comme tousiours couarde et basse, les Stoïciens en deffendent le sentiment à leur sage.

Mais [*2] le conte dict que Psammenitus, roy d'Aegypte, ayant esté desfaict et prins par Cambyses, roy de Perse, voyant passer devant lui sa fille prisonniere habillee en servante, qu'on envoyoit puiser de l'eau, touts ses amis pleurants et lamentants autour de lui, se teint coy, sans mot dire, les yeulx fichez en terre; et, voyant encores tantost qu'on menoit son fils à la mort, se mainteint en cette mesme contenance : mais qu'ayant apperceu un de ses domestiques [*3] conduict entre les captifs, il se meit à battre sa teste, et mener un dueil extreme [1].

Cecy se pourroit apparier à ce qu'on veit dernierement d'un prince des nostres, qui ayant ouy à Trente, où il estait, nouvelles de la mort de son frère aisné, mais un frere en qui consistait l'appuy et l'honneur de toute sa maison, et bientost aprez d'un puisné sa seconde esperance, et ayant soustenu ces deux charges d'une constance exemplaire; comme,

---

[1] Hérodote. L. III.

[*2] Dans l'édition de 1580, le chapitre II commence à ces mots, *le conte*. Ainsi tout ce qui précède fut ajouté après coup par Montaigne.

[*3] Domestique signifie ici familier, ami de la maison. En italien, ce mot est encore pris dans le même sens: *domestichezza* signifie familiarité, et *domestico* un intime ami.

quelques iours aprez, un de ses gents veint à mourir, il se laissa emporter à ce dernier accident, et, quittant sa résolution, s'abandonna au dueil et aux regrets, en maniere qu'aulcuns en prinrent argument qu'il n'avait esté touché au vif que de cette derniere secousse : mais, à la vérité, ce feut que, estant d'ailleurs plein et comblé de tristesse, la moindre surcharge brisa les barrieres de la patience. Il s'en pourrait, dis je, autant iuger de nostre histoire, n'estait qu'elle ajouste que, Cambyses s'enquerant à Psammenitus pourquoi, ne s'estant esmeu au malheur de son fils et de sa fille, il portait si impatiemment celuy d'un de ses amis : « C'est, répondit il, que ce seul dernier desplaisir se peult signifier par larmes, les deux premiers surpassants de bien loin tout moyen de se pouvoir exprimer ».

A l'adventure reviendroit à ce propos l'invention de cet ancien peintre, lequel, ayant à représenter, au sacrifice de Iphigenia, le deuil des assistants selon les degrez de l'interest que chascun apportoit à la mort de cette belle fille innocente, ayant espuisé les derniers efforts de son art, quand ce veint au pere de la vierge, il le peignit le visage couvert, comme si nulle contenance ne pouvoit rapporter ce degré de dueil [2]. Voylà pourquoy les poëtes feignent cette miserable mere Niobé, ayant perdu premierement sept fils, et

[2] Valer. Max. L. VIII, chap. 2.

puis de suite autant de filles, surchargee de pertes, avoir esté enfin transmuee en rochier,

Diriguisse malis[3],

pour exprimer cette morne, muette et sourde stupidité qui nous transit lorsque les accidents nous accablent, surpassants nostre portee. De vray, l'effort d'un desplaisir, pour estre extreme, doibt estonner toute l'ame et lui empescher la liberté de ses actions: comme il nous advient, à la chaulde alarme d'une bien mauvaise nouvelle, de nous sentir saisis, transis, et comme perclus de touts mouvements; de façon que l'ame, se relaschant aprez aux larmes et aux plainctes, semble se desprendre, se desmesler, et se mettre plus au large et à son ayse *4:

Et via vix tandem voci laxata dolore est[4].

En la guerre que le roi Ferdinand feit contre la veufve de Iean roi de Hongrie, autour de Bude, un gendarme

---

[3] A force de douleur, elle resta pétrifiée. Ovid. Mét. L. VI, fab. 3, v. 303.

[4] La douleur ouvre enfin le passage à sa voix.
Æn. XI, 151.

*4 Le vers et le trait d'histoire qui suivent, ne se trouvent point dans l'édition de 1580.

Dans l'édition de 1802, donnée par Naigeon, d'après une copie revue par Montaigne, l'histoire de Raisciac est très-différemment racontée. Nous avons cru devoir suivre ici l'édition donnée par Mlle. de Gournay, en 1595, d'après un exemplaire également corrigé par l'auteur.

feut particulierement remarqué de chascun, pour avoir excessifvement bien faict de sa personne en certaine meslee, et, incogneu, haultement loué et plainct, y estant demouré, mais de nul tant que de Raisciac, seigneur allemand, esprins d'une si rare vertu. Le corps estant rapporté, cettuy cy, d'une commune curiosité, s'approcha pour veoir qui c'estoit; et, les armes ostees au trespassé, il recogneut son fils. Cela augmenta la compassion aux assistants: lui seul, sans rien dire, sans ciller les yeulx, se teint debout, contemplant fixement le corps de son fils; iusques à ce que la vehemence de la tristesse, ayant accablé ses esprits vitaux, le porta roide mort par terre.

Chi può dir com' egli arde, è in picciol fuoco [5],

disent les amoureux qui veulent representer une passion insupportable:

Misero quod omnes
Eripit sensus mihi: nam, simul te,
Lesbia, aspexi, nihil est super mt
Quod loquar amens:
Lingua sed torpet; tenuis sub artus
Flamma dimanat; sonitu suopte
Tinniunt aures: gemina teguntur
Lumina nocte [6].

Aussi n'est ce pas en la vifve et plus cuysante chaleur de l'accez, que nous sommes propres à des-

---

[5] Celui qui peut exprimer à quel point il est enflammé, n'éprouve qu'une bien faible ardeur. *Petrarca.* Sonn. 138, dernier vers.

[6] Catul. epigr. 52; v. 5. Ces vers sont une imitation d'une

ployer nos plainctes et nos persuasions; l'ame est lors aggravee de profondes pensees, et le corps abbattu et languissant d'amour : et de là s'engendre par fois la defaillance fortuite qui surprend les amoureux si hors de saison, et cette glace qui les saisit, par la force d'une ardeur extreme, au giron mesme de la iouissance *5. Toutes passions qui se laissent gouster et digerer ne sont que médiocres :

Curæ leves loquuntur, ingentes stupent [7].

---

ode de Sapho que Boileau a traduite. Voici sa traduction, avec les changemens qu'y a faits M. Delille :

De veine en veine une subtile flamme
Court dans mon sein sitôt que je te vois,
Et, dans le trouble où s'égare mon âme,
Je demeure sans voix;
Je n'entends plus, un voile est sur ma vue :
Je rêve, et tombe en de douces langueurs;
Et sans haleine, interdite, éperdue,
Je tremble, je me meurs!

7 Les peines légères parlent, les grandes restent muettes. Sen. Hipp. acte II, scène 3, v. 604. P. Corneille a traduit ainsi ce vers :

Les faibles déplaisirs s'amusent à parler;
Et quiconque se plaint, cherche à se consoler.

*5 Dans l'édition in-4°. d'Abel Langelier, publiée à Paris, en 1588, du vivant de Montaigne, on lit après le mot jouissance : *accident qui ne m'est pas inconnu.* Il a supprimé ces mots dans les éditions suivantes.

On ne les trouve point, au reste, dans la 1re. édition de 1580, non plus que la phrase qui suit la précédente citation : *aussi n'est-ce pas,* etc.

La surprinse d'un plaisir inesperé nous estonne de mesme :

> Ut me conspexit venientem, et troïa circum
> Arma amens vidit; magnis exterrita monstris,
> Diriguit visu in medio; calor ossa reliquit;
> Labitur; et longo vix tandem tempore fatur [8].

Oultre la femme romaine qui mourut surprinse d'ayse de veoir son fils revenu de la route de Cannes [9] Sophocles et Denys le tyran [10] qui trespasserent d'ayse, et Talva [11] qui mourut en Corsegue [*6], lisant les nouvelles des honneurs que le senat de Rome luy avoit decernez; nous tenons, en nostre siecle, que le pape Leon dixiesme, ayant esté adverty de la prinse de Milan qu'il avoit extremement souhaitee, entra en tel excez de ioie, que la fiebvre l'en print, et en mourut [12]. Et, pour un plus notable tesmoi-

---

[8] Je marche vers ces lieux; mais son œil de plus près
A peine eut reconnu mon visage, mes traits,
Distingué mes habits et mes armes troyennes,
Elle tombe; son sang s'est glacé dans ses veines;
Elle reste longtems sans force et sans couleur;
Mais enfin, rappelant un reste de chaleur:
Est-ce vous, me dit-elle... etc.

ÆN. III, 306.

9 Plin. Hist. Nat. L. VII, chap. 54.

10 *Id. ibid.* Chap. 53.

11 Valer. Maxim. L. IX, chap. 12.

12 Guichardin. Hist. d'Italie. L. XIV. — W. Roscoe. Histoire de Léon X. Tom. IV, p. 346 de la dernière traduction française.

*6 Corse, du latin *Corsica*.

gnage de l'imbecillité humaine, il a esté remarqué par les anciens, que Diodorus le dialecticien mourut sur le champ, esprins d'une extreme passion de honte pour, en son eschole et en public, ne se pouvoir desvelopper d'un argument qu'on luy avoit faict [13]. Ie suis peu en prinse de ces violentes passions : i'ai l'apprehension naturellement dure ; et l'encrouste *[7] et espessis touts les iours par discours.

[13] Plin. Hist. Nat. L. VII, chap. 53.

*7 Et je l'encroûte, etc.

CHAPITRE III *[1].

Nos affections s'emportent au delà de nous.

SOMMAIRE. — I. Un sentiment naturel nous porte à nous inquiéter de l'avenir : d'un autre côté, la sagesse voudrait qu'on s'occupât de préférence de ses propres affaires, et qu'on travaillât conséquemment à se bien connaître. — II. *[2] C'était une loi très-sage que celle qui ordonnait d'examiner la conduite des rois après leur mort. — III. Exa-

*1 Ce chapitre n'avait guères dans la première édition (1580), que trois pages ; il ne contenait aucune observation, mais seulement la citation des traits relatifs à Duguesclin, à Bayard et à l'Empereur Maximilien. Montaigne le refit presque entièrement, ainsi que plusieurs autres, pour les éditions subséquentes.

*2 Là Montaigne paraît abandonner son sujet. Comme il se livre, dans presque tous les chapitres de ses *Essais*, à des divagations continuelles, nous ne les ferons plus remarquer.

men de ce mot de Solon : *on ne peut dire d'aucun homme, avant sa mort, qu'il a été heureux.* — IV. Les hommes veulent que les égards et la considération publique, ainsi que les faveurs du ciel, les accompagnent dans le tombeau. — V. Dangereuse et puérile superstition des Athéniens, au sujet de l'inhumation des morts.

Exemples : Platon ; — Deux Guerriers devant Néron ; Lacédémoniens à la mort de leurs rois ; — Bertrand Duguesclin ; Barthelemi d'Alviane ; Nicias ; Agesilas ; — Édouard I, roi d'Angleterre ; Robert, roi d'Écosse ; Jean Zisca ; Bayard ; l'empereur Maximilien ; Cyrus ; Marcus Emilius Lepidus ; le philosophe Lycon ; — Capitaines vainqueurs punis par les Athéniens ; Chabrias.

I. CEULX qui accusent les hommes d'aller tousiours beeant *[3] aprez les choses futures, et nous apprennent à nous saisir des biens presents et nous rasseoir en ceulx là, comme n'ayants aulcune prinse sur ce qui est à venir, voire assez moins que nous n'avons sur ce qui est passé, touchent la plus commune des humaines erreurs, s'ils osent appeler erreur, chose à quoy nature mesme nous achemine, pour le service de la continuation de son ouvrage, nous imprimant comme assez d'aultres, cette imagination faulse, plus ialouse de nostre action que de nostre science.

Nous ne sommes iamais chez nous ; nous sommes tousiours au delà : la crainte, le desir, l'esperance,

*[3] De l'ancien verbe *béer* qui n'est plus d'usage, et qui signifiait regarder avec attention et avidité, bouche *béante*.

nous eslancent vers l'advenir, et nous desrobbent le sentiment et la consideration de ce qui est, pour nous amuser à ce qui sera, voire quand nous ne serons plus. *Calamitosus est animus futuri anxius* [1].

Ce grand precepte est souvent allegué en Platon : « Fay ton faict, et te cognoy ». [2] Chascun de ces deux membres enveloppe generalement tout nostre debvoir, et semblablement enveloppe son compaignon. Qui auroit à faire son faict, verroit que sa premiere leçon, c'est cognoistre ce qu'il est et ce qui luy est propre : et qui se cognoist, ne prend plus le faict estrangier pour le sien ; s'aime et se cultive avant toute aultre chose ; refuse les occupations superflues et les pensees et propositions inutiles. Comme la folie, quand on luy octroyera ce qu'elle desire, ne sera pas contente, aussi est la sagesse contente de ce qui est present, et ne se desplaist iamais de soy [3]. Epicurus dispense son sage de la prevoyance et soucy de l'advenir.

---

[1] « Tout esprit inquiet de l'avenir est malheureux ». Senec. epist. 98.

[2] V. Platon dans le *Timée*. Voici la traduction du passage : « c'est avec raison qu'on répète depuis longtems, que l'homme sage ne doit s'attacher qu'à ses propres affaires et se connaître soi-même ».

[3] Cette réflexion est la traduction exacte de ce passage de Cicéron : *Ut stultitia, etsi adepta est quod concupivit, nunquam se tamen satis consecutam putat : sic sapientia semper eo contenta est quod adest ; neque eam unquam sui pœnitet.* Tusc. quæst. L. V, c. 18.

II. Entre les loix qui regardent les trepassez, celle icy me semble autant solide qui oblige les actions des princes à estre examinees aprez leur mort [4]. Ils sont compaignons, sinon maistres, des loix : ce que la iustice n'a peu sur leurs testes, c'est raison qu'elle le puisse sur leur reputation et biens de leurs successeurs; choses que souvent nous preferons à la vie. C'est une usance qui apporte des commoditez singulieres aux nations où elle est observee, et desirable à touts bons princes qui ont à se plaindre de ce qu'on traicte la memoire des meschants comme la leur.

Nous debvons la subiection et obeïssance egalement à touts roys, car elle regarde leur office; mais l'estimation, non plus que l'affection, nous ne la debvons qu'à leur vertu. Donnons à l'ordre politique de les souffrir patiemment indignes; de celer leurs vices; d'aider de nostre recommendation leurs actions indifferentes, pendant que leur auctorité a besoing de nostre appuy : mais notre commerce finy, ce n'est pas raison de refuser à la iustice et à nostre liberté, l'expression de nos vrays ressentiments; et nommeement de refuser aux bons subiects la gloire d'avoir reveremment et fidellement servi un maistre, les imperfections duquel leur estoient si bien cogneues; frustrant la posterité d'un si utile exemple. Et ceulx qui, par respect de quelque obligation privee, espousent iniquement la memoire d'un prince meslouable,

[4] Diodore de Sicile. L. I, c. 6.

font iustice particuliere aux déspens de la iustice publicque. Titus Livius[5] dict vray « que le langage des hommes nourris soubs la royauté, est tousiours plein de vaines ostentations et fauls tesmoignages » : chascun eslevant indifferemment son roy à l'extreme ligne de valeur et grandeur souveraine. On peult reprouver la magnanimité de ces deux soldats qui respondirent à Neron, à sa barbe, l'un enquis de luy pourquoy il lui vouloit mal[6] : « Ie t'aimoy quand tu le valois ; mais depuis que tu es devenu parricide, boutefeu, basteleur, cocher, ie te hay comme tu merites » : l'aultre, pourquoy il le vouloit tuer ; « parceque ie ne treuve aultre remede à tes continuels malefices » : mais les publics et universels tesmoignages qui, aprez samort, ont esté rendus, et le seront à tout iamais à luy et à touts meschants comme lui, de ses tyranniques et vilains deportements, qui de sain entendement les peult reprouver?

Il me desplaist qu'en une si saincte police que la lacedemonienne, se feust meslee une si feincte cerimonie : à la mort des roys, touts les confederez et voisins, et touts les Ilotes, hommes, femmes, peslemesle, se descoupoient le front, pour tesmoignage de dueil, et disoient en leurs cris et lamentations, que celuy-là, quel qu'il eust esté, estoit le meilleur roy de touts les leurs[7] ; attribuant au reng le loz qui

[5] L. XXXV, c. 48, n°. 2.

[6] Tacit. Annal. L. XV, c. 67.

[7] Hérodote. L. VI.

appartenoit au merite, et qui appartient au premier merite, au postreme et dernier reng *4.

III. Aristote, qui remue toutes choses, s'enquiert, sur le mot de Solon[8] que « Nul avant mourir ne peult estre dict heureux », si celuy-là mesme qui a vescu, et qui est mort à souhait, peult estre dict heureux si sa renommee va mal, si sa posterité est miserable. Pendant que nous nous remuons, nous nous portons par preoccupation où il nous plaist; mais estant hors de l'estre, nous n'avons aucune communication avecques ce qui est : et seroit meilleur de dire à Solon que iamais homme n'est donc heureux, puisqu'il ne l'est qu'aprez qu'il n'est plus.

Quisquam
Vix radicitùs è vita se tollit, et ejicit:
Sed facit esse suî quiddam super inscius ipse....
Nec removet satis à proiecto corpore sese, et
Vindicat[9]

---

[8] Hérodote. L. I.

[9] « On trouve à peine un sage qui s'arrache totalement à la vie. Incertain de son sort futur, l'homme s'imagine qu'une partie de son être lui survit; il ne peut se détacher de ce corps terrassé par la mort ». Lucret. L. III. v. 901 et 906. — Montaigne a fort altéré le texte de Lucrèce, sans en trop changer le sens. Quoiqu'il ait pu faire, le passage cité n'a qu'un rapport éloigné avec la pensée qui le précède et celle qui le suit.

*4 Voici l'explication du dernier membre de cette phrase : attribuant au rang le loz (la louange) qui appartenait au mérite, et celui qui appartient au premier mérite ils l'attribuaient au postrême et dernier rang.

Bertrand du Glesquin mourut au siege du chasteau de Randon prez du Puy en Auvergne [10]: les assiegez, s'estant rendus aprez, feurent obligez de porter les clefs de la place, sur le corps du trespassé. Barthelemy d'Alviane, general de l'armee des Venitiens, estant mort au service de leurs guerres en la Bresse, et son corps ayant esté rapporté à Venise par le Veronois, terre ennemie, la pluspart de ceulx de l'armee estoient d'advis qu'on demandast saufconduict pour le passage à ceulx de Verone : mais Theodore Trivulce y contredict; et choisit plustost de le passer par vifve force, au hasard du combat : « N'estant convenable, disoit-il, que celui qui en sa vie n'avoit iamais eu peur de ses ennemis, estant mort feist demonstration de les craindre [11] ».

De vray, en chose voisine, par les loix grecques, celuy qui demandoit à l'ennemy un corps pour l'inhumer, renonceoit à la victoire, et ne luy estoit plus

---

[10] Bertrand Duguesclin, connétable, mort le 13 juillet 1380, à 66 ans, au siége de Chateauneuf de Randon, entre Mende et le Puy. — V. sur le trait cité, Brantôme des Hommes Illustres et grands Capitaines. T. II des Mémoires. Montaigne a écrit *du Glesquin,* au lieu de Duguesclin, comme on l'écrit aujourd'hui. On trouve ce nom dans les auteurs écrit de quatorze façons différentes : *de Gayaquin, du Guesquin,* etc.

[11] Brantôme, à l'article de Barthelemi d'Alviano, tom. II, page 219; et Guicciardin, que Montaigne a traduit ici fort exactement. Liv. XII, page 105 et 106. C.

loisible d'en dresser trophee : à celuy qui en estoit requis, c'estoit tiltre de gaing. Ainsi perdit Nicias l'advantage qu'il avoit nettement gaigné sur les Corinthiens [12]; et, au rebours, Agesilaus asseura celuy qui lui estoit bien doubteusement acquis sur les Bœotiens [13].

IV. Ces traicts se pourroient trouver estranges, s'il n'estoit receu de tout temps non seulement d'estendre le soing de nous au delà cette vie, mais encores de croire que bien souvent les faveurs celestes nous accompaignent au tumbeau et continuent à nos reliques. Dequoy il y a tant d'exemples anciens, laissant à part les nostres, qu'il n'est besoing que ie m'y estende. Edouard premier, roy d'Angleterre [14], ayant essayé aux longues guerres d'entre luy et Robert roy d'Escosse, combien sa presence donnoit d'advantage à ses affaires, rapportant tousiours la victoire de ce qu'il entreprenoit en personne; mourant, obligea son fils, par solennel serment, à ce qu'estant trespassé il feist bouillir son corps pour desprendre sa chair d'avecques les os, laquelle il feist enterrer; et quant aux os, qu'il les reservast pour les porter avecques luy,

[12] Plutarque. Vie de Nicias. chap. 2.

[13] Le même, vie d'Agésilas. chap. 6.

[14] Edouard Ier., mort en 934, à l'âge de 25 ans. — Plusieurs historiens appellent Constantin et non Robert le roi d'Écosse, dont il fut vainqueur.

et en son armee, toutes les fois qu'il luy adviendroit d'avoir guerre contre les Escossois : comme si la destinee avoit fatalement attaché la victoire à ses membres. Iean Zischa [15], qui troubla la Boëme pour la deffense des erreurs de Wiclef, voulut qu'on l'escorchast aprez sa mort, et de sa peau qu'on feist un tabourin à porter à la guerre contre ses ennemis; estimant que cela ayderoit à continuer les advantages qu'il avoit eus aux guerres par lui conduictes contre eulx. Certains Indiens portoient ainsin au combat contre les Espaignols les ossements d'un de leurs capitaines, en consideration de l'heur qu'il avoit eu en vivant : et d'aultres peuples, en ce mesme monde, traisnent à la guerre les corps des vaillants hommes qui sont morts en leurs battailles, pour leur servir de bonne fortune et d'encouragement. Les premiers exemples ne reservent au tumbeau que la reputation acquise par leurs actions passees : mais ceulx-cy y veulent encores mesler la puissance d'agir.

Le faict du capitaine Bayard est de meilleure composition : lequel, se sentant blecé à mort d'une arquebusade dans le corps, conseillé de se retirer de la meslee, respondit qu'il ne commenceroit point sur sa fin à tourner le dos à l'ennemy ; et ayant combattu autant qu'il eut de force, se sentant defaillir et es-

---

[15] Ou Ziska, gentilhomme de Bohême, mort en 1424, après avoir perdu, l'un après l'autre, les yeux en divers combats.

chapper du cheval, commanda à son maistre d'hostel de le coucher au pied d'un arbre, mais que ce feust en façon qu'il mourust le visage tourné vers l'ennemy : comme il feit [16].

Il me fault adiouster cet aultre exemple, aussi remarquable, pour cette consideration, que nul des precedents. L'empereur Maximilian, bisayeul du roy Philippes qui est à present, estoit prince doué de tout plein de grandes qualitez, et entre aultres d'une beaulté de corps singuliere : mais parmy ses humeurs il avoit cette-cy, bien contraire à celle des princes qui, pour despescher les plus importantes affaires, font leur throsne de leur chaire percee ; c'est qu'il n'eut iamais valet de chambre si privé, à qui il permeist de le veoir en sa garderobbe : il se desroboit pour tumber de l'eau [*5], aussi religieux qu'une pucelle à ne descouvrir ny à medecin ny à qui que ce feust, les parties qu'on a accoustumé de tenir cachees. Moy qui ay la bouche si effrontee, suis pourtant par complexion touché de cette honte : si ce n'est à une grande suasion de la necessité ou de la volupté, ie ne communique gueres aux yeulx de personne les membres et actions que nostre coustume

---

[16] Mémoires de Martin du Bellay, L. II. Bayard fut tué à la retraite de Romagnano en 1524, âgé de 55 ans; son véritable nom était Pierre du Terrail. Champier, de Mailles, etc., ont écrit sa vie.

[*5] Expression gasconne, qui signifie *faire de l'eau.*

ordonne estre couvertes : i'y souffre plus de contraincte que ie n'estime bienseant à un homme, et surtout à un homme de ma profession. Mais luy en veint à telle superstition, qu'il ordonna, par paroles expresses de son testament, qu'on luy attachast des calessons quand il seroit mort. Il debvoit adiouster, par codicille, que celuy qui les luy monteroit eust les yeulx bandez. L'ordonnance que Cyrus faict à ses enfants que ny eulx, ny aultre, ne voye et touche son corps aprez que l'ame en sera separee[17], ie l'attribue à quelque sienne devotion; car et son historien et luy, entre leurs grandes qualitez, ont semé par tout le cours de leur vie un singulier soing et reverence à la religion.

Ce conte me despleut qu'un grand me feit d'un mien allié, homme assez cogneu et en paix et en guerre : c'est que, mourant bien vieil en sa court, tormenté de douleurs extremes de la pierre, il amusa toutes ses heures dernieres, avec un soing vehement, à disposer l'honneur et la cerimonie de son enterrement; et somma toute la noblesse qui le visitoit de luy donner parole d'assister à son convoy : à ce prince mesme qui le veit sur ses derniers traicts *6, il feit une instante supplication que sa maison feust commandee de s'y trouver, employant plusieurs exemples et raisons à prouver que c'estoit chose qui apparte-

---

17 Xenophon; Cyropédie, L. VIII. chap. 7.

*6 Sur le point de rendre l'esprit.

noit à un homme de sa sorte; et sembla expirer content, ayant retiré cette promesse, et ordonné à son gré la distribution et ordre de sa montre*7. Ie n'ay gueres veu de vanité si perseverante.

Cette aultre curiosité contraire, en laquelle ie n'ay point aussi faulte d'exemple domestique, me semble germaine à cette-cy; d'aller se soignant et passionnant, à ce dernier poinct, à regler son convoy à quelque particuliere et inusitee parcimonie, à un serviteur et une lanterne. Ie veoy louer cette humeur et l'ordonnance de Marcus Emilius Lepidus [18] qui deffendit à ses heritiers d'employer pour luy les cerimonies qu'on avoit accoustumé en telles choses. Est ce encores temperance et frugalité d'eviter la despense et la volupté, desquelles l'usage et la cognoissance nous est imperceptible? voilà une aisee reformation et de peu de coust. S'il estoit besoing d'en ordonner, ie serois d'advis qu'en celle là, comme en toutes actions de la vie, chascun en rapportast la regle au degré de sa fortune. Et le philosophe Lycon prescrit sagement à ses amis de mettre son corps où ils adviseront pour le mieulx [19]; et quant aux funerailles, de les faire ny superflues ny mechaniques. Ie lairray purement la coustume ordonner de cette cerimonie, et m'en re-

---

18 *In Epitome Liviana.* L. XLVIII.

19 Diogène Laërte, vie de Lycon. L. V. sect. 74.

*7 De sa montre, c'est-à-dire, de la manière dont il paraîtrait dans la pompe funèbre.

mettray à la discretion des premiers à qui ie tumberay en charge. *Totus hic locus est contemnendus in nobis, non negligendus in nostris*[20]. Et est sainctement dict à un saint: *Curatio funeris, conditio sepulturæ, pompa exsequiarum, magis sunt vivorum solatia, quàm subsidia mortuorum*[21]. Pour tant Socrates à Criton, qui sur l'heure de sa fin luy demande comment il veult estre enterré: « Comme vous voudrez », respond il[22]. Si i'avois à m'en empescher plus avant, ie trouveroy plus galand d'imiter ceulx qui entreprennent, vivants et respirants, iouyr de l'ordre et honneur de leur sepulture, et qui se plaisent de veoir en marbre leur morte contenance. Heureux qui sachent resiouyr et gratifier leur sens par l'insensibilité, et vivre de leur mort!

V. A peu *8 que ie n'entre en haine irreconciliable contre toute domination populaire, quoyqu'elle me semble la plus naturelle et plus equitable, quand il me souvient de cette inhumaine iniustice du peuple athenien, de faire mourir sans remission, et sans les vouloir seulement ouyr en leurs deffenses, ces braves capitaines venant de gaigner contre les Lacedemo-

---

[20] « C'est un soin qu'il faut mépriser pour soi-même, et ne pas négliger pour les siens ». Cic. Tusc. quæst. L. I. c. 45.

[21] « Le soin des funérailles, la magnificence des obsèques, sont moins nécessaires à la tranquillité des morts qu'à la consolation des vivans ». Augustinus, *de Civit. Dei.* L. I, c. 12.

[22] Platon dans son Phédon, vers la fin.

*8 Peu s'en faut.

niens la battaille navale prez les isles Argineuses [23], la plus contestee, la plus forte battaille que les Grecs aient oncques donnee en mer de leurs forces; parce qu'aprez la victoire ils avoient suyvi les occasions que la loy de la guerre leur presentoit, plustost que de s'arrester à recueillir et inhumer leurs morts [24]. Et rend cette execution plus odieuse le faict de Diomedon : cettuy cy est l'un des condemnez, homme de notable vertu et militaire et politique, lequel, se tirant avant pour parler, aprez avoir ouï l'arrest de leur condemnation, et trouvant seulement lors temps de paisible audience, au lieu de s'en servir au bien de sa cause, et à descouvrir l'evidente iniustice d'une si cruelle conclusion, ne representa qu'un soing de la conservation de ses iuges; priant les dieux de tourner ce iugement à leur bien; et, à fin que, par faulte de rendre les vœux que luy et ses compaignons avoient vouez en recognoissance d'une si illustre fortune, ils n'attirassent l'ire des dieux sur eulx, les advertissant quels vœux c'estoient; et, sans dire aultre chose, et sans marchander, s'achemina de ce pas courageusement au supplice [25].

La fortune, quelques annees aprez, les punit de mesme pain soupe [*9] : car Chabrias, capitaine ge-

---

[23] *Arginusæ*, trois îles au sud-est de l'île de Lesbos.

[24] Diodore de Sicile. L. XIII, c. 31.

[25] Le même. L. XIII. c. 32.

[*9] C'est-à-dire, de la même manière.

neral de l'armee de mer des Atheniens, ayant eu le dessus du combat contre Pollis admiral de Sparte, en l'isle de Naxe, perdit le fruict tout net et comptant de sa victoire, tres important à leurs affaires, pour n'encourir le malheur de cet exemple; et, pour ne perdre peu de corps morts de ses amis qui flottoient en mer, laissa voguer en sauveté un monde d'ennemis vivants qui, depuis, leur feirent bien acheter cette importune superstition [26].

Quæris, quo iaceas, post obitum, loco?
Quo non nata iacent [27].

Cet aultre redonne le sentiment du repos à un corps sans ame :

Neque sepulchrum, quo recipiat, habeat portum corporis :
Ubi, remissâ humanâ vitâ, corpus requiescat à malis [28] :

tout ainsi que nature nous faict veoir que plusieurs choses mortes ont encores des relations occultes à la vie : le vin s'altere aux caves, selon aulcunes mutations des saisons de sa vigne; et la chair de venaison change d'estat aux saloirs, et de goust, selon les loix de la chair vifve, à ce qu'on dict.

---

[26] Le même. L. XV. c. 9.

[27] « Tu demandes où tu seras après la mort? où sont les choses à naître ». Senec. *Troad. Chor.* act. 2, v. 398 et 399.

[28] Et qu'exclus de la tombe, il soit privé du port
Qui nous met à l'abri des atteintes du sort.

Cic. *Tusc. quæst.* L. 1, c. 44.

CHAPITRE IV.

Comme l'ame descharge ses passions sur des obiects fauls, quand les vrays luy defaillent.

SOMMAIRE. — I. Dans tous les accidens de la vie, nous cherchons quelque cause vraie ou fausse que nous puissions accuser. — II. Dans les grandes infortunes, souvent on défie et l'on injurie les Dieux mêmes.

Exemples : l'armée Romaine en Espagne; Xerxès; Caligula; — Auguste; les Thraces.

I. UN gentilhomme des nostres, merveilleusement subiect à la goutte, estant pressé par les medecins de laisser du tout l'usage des viandes salees, avoit accoustumé de respondre plaisamment que, « Sur les efforts et torments du mal, il vouloit avoir à qui s'en prendre; et que s'escriant, et mauldissant tantost le cervelat, tantost la langue de bœuf et le iambon, il s'en sentoit d'autant allegé ». Mais, en bon escient, comme le bras estant haussé pour frapper, il nous deult*[1] si le coup ne rencontre et qu'il aille au vent; et que pour rendre une veue plaisante, il ne fault pas qu'elle soit perdue et escartee dans le vague de l'air,

*[1] Il nous fait mal. Deult, du latin *dolet*.

ains qu'elle ayt butte pour la soustenir à raisonnable distance :

> Ventus ut amittit vires, nisi robore densæ
> Occurrant sylvæ, spatio diffusus inani [1] :

de mesme il semble que l'ame esbranlee et esmue se perde en soy-mesme, si on ne luy donne prinse ; et fault tousiours lui fournir d'obiect où elle s'abbutte et agisse. Plutarque dit [2], à propos de ceulx qui s'affectionnent aux guenons et petits chiens, que la partie amoureuse qui est en nous, à faulte de prinse legitime, plustot que de demourer en vain, s'en forge ainsin une faulse et frivole. Et nous voyons que l'ame en ses passions se pipe plustost elle mesme, se dressant un fauls subiect et fantastique, voire contre sa propre creance, que de n'agir contre quelque chose. Ainsi leur rage emporte les bestes à s'attaquer à la pierre et au fer qui les a blecees, et à se venger à belles dents sur soy mesme du mal qu'elles sentent :

> Pannonis haud aliter post ictum sævior ursa,
> Cui iaculum parva Libys amentavit habena,
> Se rotat in vulnus, telumque irata receptum
> Impetit, et secum fugientem circuit hastam [3].

---

[1] « Tel l'aquilon, si d'épaisses forêts n'irritent sa fureur, perd ses forces dissipées dans le vague de l'air ». Lucan. L. III, v. 362.

[2] Dans la vie de Périclès, au commencement.

[3] « Ainsi l'ourse, plus terrible après sa blessure, se roule sur sa plaie, furieuse, elle veut mordre le trait qui la déchire, et poursuit le fer qui tourne avec elle ». Lucan. L. VI, v. 220.

Quelles causes n'inventons nous des malheurs qui nous adviennent? à quoy ne nous prenons nous, à tort ou à droict, pour avoir où nous escrimer? Ce ne sont pas ces tresses blondes que tu deschires, ny la blancheur de cette poictrine que despitee tu bats si cruellement, qui ont perdu d'un malheureux plomb ce frere bien-aymé : prens t'en ailleurs. Livius parlant de l'armee romaine en Espaigne, aprez la perte des deux freres, ses grands capitaines, *flere omnes repente, et offensare capita*[4] : c'est un usage commun. Et le philosophe Bion, de ce roy qui de dueil s'arrachoit les poils[5], feut il pas plaisant? « Cestuy cy pense il que la pelade soulage le dueil »? Qui n'a veu mascher et engloutir les chartes [*2], se gorger d'une balle de dez, pour avoir où se venger de la perte de son argent? Xerxes fouetta la mer de l'Helespont, et escrivit un cartel de desfi au mont Athos[6]; et Cyrus amusa toute une armee plusieurs iours à se venger de la riviere de Gyndus[7], pour la peur qu'il avoit eue en la passant[8]; et Caligula ruina une

---

4 « Chacun se mit aussitôt à pleurer et à se frapper la tête ». L. XXV. c. 37. Il s'agit des deux frères *Cneïus* et *Cornelius* Scipion.

5 Cic. *Tuscul. quæst.* L. III, c. 26.

6 Hérodote. L. VII.

7 Ou *Gyndes*, comme la nomment Hérodote, Sénèque et Tibulle.

8 Hérodote. L. I, et Sénèque *de ira*. L. III, c. 21.

*2 Les Cartes.

tresbelle maison, pour le plaisir que sa mere y avoit eu [9].

II. Le peuple disoit en ma ieunesse, qu'un roy de nos voysins, ayan t receu deDieu une bastonade, iura de s'en venger, ordonnant que de dix ans on ne le priast ny parlast de luy, ny, autant qu'il estoit en son auctorité, qu'on ne creust en luy [10]. Par où on vouloit peindre non tant la sottise que la gloire naturelle à la nation de quoy estoit le conte; ce sont vices tousiours conioincts : mais telles actions tiennent, à la vérité, un peu plus encores d'oultrecuidance que de bestise. Augustus Cesar, ayant esté battu de la tempeste sur mer, se print à desfier le dieu Neptunus, et en la pompe des ieux circenses feit oster son image du reng où elle estoit parmy les aultres dieux, pour se venger de luy [11] : en quoy il est encores moins excusable que ces premiers, et moins qu'il ne feut depuis, lors qu'ayant perdu une battaille soubs Quintilius Varus, en Allemaigne, il alloit de cholere et de desespoir chocquant sa teste contre la

---

9 Sénèque, *de ira*. L. III, c. 22. Montaigne aurait dû mettre, et peut-être avait mis : pour le *déplaisir* et non pour le plaisir que sa mère y avait eu. En effet, Sénèque dit qu'*elle y avait été gardée comme dans une prison.*

10 Je crois qu'il s'agit ici d'Alphonse XI, roi de Castille, mort en 1530. Voir la Géométrie pratique de Charles de Bovelles. Fol. 62 de l'édit. de 1547.

11 Suétone, dans la vie d'Auguste; §. 16.

muraille, en s'escriant : « Varus, rends moy mes soldats » : car ceulx là surpassent toute folie, d'autant que l'impieté y est ioincte, qui s'en adressent à Dieu mesme ou à la fortune, comme si elle avoit des aureilles subiectes à nostre batterie, à l'exemple des Thraces, qui, quand il tonne ou esclaire [12], se mettent à tirer contre le ciel d'une vengeance titanienne, pour renger Dieu à raison, à coups de fleches. Or, comme dict cet ancien poëte chez Plutarque [13] :

Point ne se fault courroucer aux affaires :
Il ne leur chault de toutes nos choleres.

Mais nous ne dirons iamais assez d'iniures au desreglement de nostre esprit.

---

[12] Hérodote. L. 4, c. 289.

[13] Dans son traité du Contentement, ou Repos de l'esprit, c. 4 de la traduction d'Amyot.

CHAPITRE V.

Si le chef d'une place assiegee doibt sortir pour parlementer.

SOMMAIRE. — I. La ruse est blàmable, même lorsqu'on l'emploie contre un ennemi. — II. Et cependant ce moyen de défense semble autorisé par quelques peuples modernes.

Exemples : Lucius Marcius; les Achaïens; les peuples du

Ternate; les anciens Florentins; — les Seigneurs de Montmord et de l'Assigni; le comte Gui de Rangon; Eumènes, et Antigones; Henry de Vaux et Barthelemy de Bonnes.

I. LUCIUS[1] MARCIUS, legat des Romains en la guerre contre Perseus, roy de Macedoine, voulant gaigner le temps qu'il luy falloit encores à mettre en poinct son armee, sema des entreiects*[1] d'accord, desquels le roy endormy accorda trefve pour quelques iours, fournissant par ce moyen son ennemy d'opportunité et loisir pour s'armer; d'où le roy encourut sa derniere ruine. Si est ce que les vieux du sénat, mémoratifs des mœurs de leurs peres, accuserent cette practique, comme ennemie de leur style ancien, qui feut, disoient ils, combattre de vertu, non de finesse, ny par surprinses et rencontres de nuict, ny par fuittes appostees et recharges inopinees; n'entreprenants guerre, qu'aprez l'avoir denoncee, et souvent aprez avoir assigné l'heure et le lieu de la battaille. De cette conscience ils renvoyerent à Pyrrhus son traistre medecin, et aux Phalisques leur déloyal maistre d'eschole. C'estoient les formes vrayment romaines, non de la grecque subtilité et astuce punique,

---

[1] Tite-Live nomme ce légat des Romains *Quintus Marcius*. L. XLII, c. 37.

*[1] Ou, comme on a mis dans quelques éditions, *interjets*, c'est-à-dire, propositions, ouvertures.

où le vaincre par force est moins glorieux que par fraude. Le tromper peult servir pour le coup : mais celuy seul se tient pour surmonté, qui sçait l'avoir esté ny par ruse ny de sort, mais par vaillance, de troupe à troupe, en une franche et iuste guerre. Il appert bien par le langage de ces bonnes gents, qu'ils n'avoient encores receu cette belle sentence,

Dolus, an virtus, quis in hoste requirat [2]?

Les Achaïens, dict Polybe[3], detestoient toute voye de tromperie en leurs guerres, n'estimants victoire, sinon où les courages des ennemis sont abbattus : *Eam vir sanctus et sapiens sciet veram esse victoriam, quæ, salvâ fide et integrâ dignitate, parabitur*[4], dict un aultre :

Vosne velit, an me, regnare hera, quidve ferat, fors,
Virtute experiamur [5].

Au royaume de Ternate[6], parmi ces nations que si à pleine bouche nous appellons Barbares, la cous-

---

[2] Qu'importe qu'on triomphe ou par force ou par ruse.
Énéid. L. II, v. 390.

[3] L. XIII, c. 1.

[4] « L'homme sage et vertueux doit savoir que la seule victoire véritable est celle que peuvent avouer la bonne foi et l'honneur ». Florus. L. I, c. 12, n°. 6.

[5] « Éprouvons par la force si c'est à vous ou à moi que la fortune, maîtresse des événemens, destine l'empire ». Ennius *apud* Cic. L. I, *de Officiis*, c. 12.

[6] La principale île des Molucques.

tume porte qu'ils n'entreprennent guerre sans l'avoir premierement denoncee; y adioustants ample declaration des moyens qu'ils ont à y employer, quels, combien d'hommes, quelles munitions, quelles armes, offensives et defensives : mais aussi cela faict, si leurs ennemis ne cedent et viennent à accord, ils se donnent loy de se servir à leur guerre, sans reproche, de tout ce qui aide à vaincre.

Les anciens Florentins estoient si esloingnez de vouloir gaigner advantage sur leurs ennemis par surprinse, qu'ils les advertissoient, un mois avant que de mettre leur exercite *[2] aux champs, par le continuel son de la cloche qu'ils nommoient Martinella.

II. Quant à nous, moins superstitieux, qui tenons celuy avoir l'honneur de la guerre, qui en a le proufit, et qui, aprez Lysander, disons que, « où la peau du lyon ne peult suffire, il y fault coudre un loppin de celle du regnard[7] », les plus ordinaires occasions de surprinse se tirent de cette practique ; et n'est heure, disons nous, où un chef doibve avoir plus l'œil au guet, que celle des parlements et traictez d'accord : et, pour cette cause, c'est une regle, en la bouche de touts les hommes de guerre de nostre temps, « qu'il ne fault iamais que le gouverneur en une place assiegee sorte luy mesme pour parlemen-

7 Plutarque. Vie de Lysander; c. 4.

*2 Du latin *exercitus*, armée.

ter ». Du temps de nos peres cela feut reproché aux seigneurs de Montmord et de l'Assigni, deffendants Mouson *3 contre le comte de Nanseau *4. Mais aussi, à ce compte, celuy là seroit excusable qui sortiroit en telle façon que la seureté et l'advantage demourast de son costé, comme feit en la ville de Regge le comte Guy de Rangon (s'il en fault croire du Bellay, car Guicciardin dict que ce feut luy mesme) [8], lors que le seigneur de l'Escut s'en approcha pour parlementer; car il abandonna de si peu son fort, qu'un trouble s'estant esmeu pendant ce parlement, non seulement monsieur de l'Escut, et sa trouppe qui estoit approchee avecques luy, se trouva le plus foible, de façon que Alexandre Trivulce y feut tué, mais luy mesme feut contrainct, pour le plus seur, de suyvre le comte, et se iecter, sur sa foy, à l'abri des coup sdans la ville.

Eumenes, en la ville de Nora, pressé par Antigonus, qui l'assiegeoit, de sortir pour luy parler, alleguant que c'estoit raison qu'il veinst devers luy, attendu qu'il estoit le plus grand et le plus fort; aprez avoir faict cette noble response, « Ie n'estimeray iamais homme plus grand que moy, tant que i'auray

---

8 V. Guichardin, L. XIV; Mémoires de Martin du Bellay. L. I.

*3 Pont-à-Mousson.

*4 Nassau.

mon espee en ma puissance », n'y consentit, qu'Antigonus ne luy eust donné Ptolomeus son propre nepveu en ostage, comme il demandoit [9]. Si est ce que encores en y a il qui se sont tresbien trouvez de sortir sur la parole de l'assaillant: tesmoing Henry de Vaux, chevalier champenois, lequel estant assiegé dans le chasteau de Commercy par les Anglois; et Barthelemy de Bonnes [10], qui commandoit au siege, ayant par dehors faict sapper la pluspart du chasteau, si qu'il ne restoit que le feu pour accabler les assiegez soubs les ruynes, somma ledit Henry de sortir à parlementer pour son proufit, comme il feit luy quatriesme; et son evidente ruyne luy ayant esté montree à l'œil, il s'en sentit singulierement obligé à l'ennemy, à la discretion duquel, aprez qu'il se feut rendu et sa trouppe, le feu estant mis à la mine, les estansons de bois venus à faillir, le chasteau feut emporté de fond en comble [11]. Ie me fie ayseement à la foy d'aultruy; mais malayseement le feroy ie, lorsque ie donnerois à iuger l'avoir plustost faict par desespoir et faulte de cœur, que par franchise et fiance de sa loyauté.

---

9 Plutarque, vie d'Eumènes, c. 5.

10 Froissart, de qui Montaigne a pris tout ceci, le nomme Barthelemy de Brunes.

11 Froissart, vol. I, c. 209.

CHAPITRE VI*[1].

L'heure des parlements, dangereuse.

SOMMAIRE. — I. On doit avoir peu de confiance dans les promesses des vainqueurs. — II. C'est souvent pendant les conférences pour les capitulations que l'on s'empare des places. — III. La vraie bravoure réprouve tout artifice et perfidie.

Exemples. — L. Émilius Regillus; Cléomènes; d'Aubigny; Julian Rommero; le marquis de Pescaires; Bertheville; Alexandre le Grand.

I. TOUTESFOIS ie veis dernierement en mon voisinage de Mussidan[1], que ceulx qui en feurent deslogez à force par nostre armee, et aultres de leur party, crioyent, comme de trahison, de ce que pendant les entremises d'accord, et le traicté se continuant encores, on les avoit surprins et mis en pieces: chose qui eust eu à l'adventure apparence en aultre siecle. Mais, comme ie viens de dire, nos façons sont entierement esloignees de ces regles; et ne se doibt attendre fiance des uns aux aultres, que le

---

[1] Petite ville du Périgord, dans le voisinage du château de Montaigne.

*[1] Ce chapitre peut être regardé comme une suite du précédent.

dernier sceau d'obligation n'y soit passé; encores y a il lors assez à faire : et a tousiours esté conseil hazardeux, de fier à la licence d'une armee victorieuse l'observation de la foy qu'on a donnee à une ville, qui vient de se rendre par doulce et favorable composition, et d'en laisser, sur la chaulde, l'entree libre aux soldats.

L. Emilius Regillus, preteur romain, ayant perdu son temps à essayer de prendre la ville de Phocees à force, pour la singuliere prouesse des habitants à se bien deffendre, feit pacte avec eulx de les recevoir pour amis du peuple romain, et d'y entrer comme en ville confederee, leur ostant toute crainte d'action hostile : mais y ayant quand et luy introduict son armee pour s'y faire veoir en plus de pompe, il ne feut en sa puissance, quelque effort qu'il y employast, de tenir la bride à ses gents [2]; et veit devant ses yeulx fourrager bonne partie de la ville, les droicts de l'avarice et de la vengeance suppeditant [*2] ceulx de son auctorité et de la discipline militaire. Cleomenes disoit que quelque mal qu'on peust faire aux ennemis en guerre, cela estoit par dessus la iustice, et non subiect à icelle, tant envers les dieux qu'envers les hommes [3]; et ayant faict trefve avec les Argiens pour

---

[2] Tite-Live. L. XXVII, c. 32.

[3] Plutarque; *Dits notables des Lacédémoniens;* article *Cléomènes.*

[*2] C'est-à-dire, prévalant sur ceux de son autorité, etc.

sept iours, la troisiesme nuict aprez il les alla charger touts endormis, et les desfeit, alleguant qu'en sa tresfve il n'avoit pas esté parlé des nuicts; mais les dieux vengerent cette perfide subtilité.

II. Pendant le parlement, et qu'ils musoient sur leurs seuretez, la ville de Casilinum [4] feut saisie par surprinse [5]; et cela pourtant au siecle et des plus iustes capitaines et de la plus parfaicte milice romaine. Car il n'est pas dict qu'en temps et lieu, il ne soit permis de nous prevaloir de la sottise de nos ennemis, comme nous faisons de leur lascheté. Et certes la guerre a naturellement beaucoup de privileges raisonnables au preiudice de la raison; et icy fault la regle, *neminem id agere, ut ex alterius prædetur inscitiâ* [6] : mais ie m'estonne de l'estendue que Xenophon leur donne [7], et par les propos et par divers exploicts de son parfaict empereur, aucteur de merveilleux poids en telles choses, comme grand capitaine, et philosophe des premiers disciples de Socrates; et ne consens pas à la mesure de sa dispense en tout et partout. Monsieur d'Aubigny assiegeant Capoue, et aprez y

---

[4] Ville de Campanie, sur le fleuve *Casilinus*, dont *Casilinum* tiroit son nom.

[5] Tite-Live. L. XXIV, c. 19.

[6] « Que personne ne doit chercher à faire son profit de la sottise d'autrui ». Cic. *de Offic.* L. III, c. 17.

[7] Dans sa Cyropédie.

avoir faict une furieuse batterie, le seigneur Fabrice Colonne, capitaine de la ville, ayant commencé à parlementer de dessus un bastion, et ses gents faisants plus molle garde, les nostres s'en emparerent et meirent tout en pieces. Et de plus fresche memoire, à Yvoy[8], le seigneur Iulian Rommero, ayant faict ce pas de clerc, de sortir pour parlementer avecques monsieur le connestable, trouva au retour sa place saisie. Mais à fin que nous ne nous en allions pas sans revenche, le marquis de Pesquaire assiegeant Genes, où le duc Octavian Fregose commandoit soubs nostre protection, et l'accord entre eulx ayant esté poulsé si avant qu'on le tenoit pour faict; sur le poinct de la conclusion, les Espaignols, s'estant coulés dedans, en userent comme en une victoire planiere[9]. Et depuis, à Ligny en Barrois, où le comte de Brienne commandoit, l'empereur l'ayant assiegé en personne, et Bertheville, lieutenant du dict comte, estant sorty pour parlementer, pendant le parlement la ville se trouva saisie[10].

III. Fù il vincer sempremai laudabil cosa,
Vincasi o per fortuna o per ingegno[11].

disent ils : mais le philosophe Chrysippus n'eust pas

---

[8] Petite ville dans le Luxembourg Français (département des Ardennes), sur la rivière de Chiers.

[9] Mémoires de Martin du Bellay. L. II.

[10] *Ibid.* L. X.

[11] « Que l'on vainque par hasard ou par ruse, la victoire est toujours glorieuse ». Ariosto. cant. XV, v. 1.

esté de cet advis; et moy aussi peu : car il disoit que ceulx qui courent à l'envy doibvent bien employer toutes leurs forces à la vistesse, mais il ne leur est pourtant aulcunement loisible de mettre la main sur leur adversaire pour l'arrester, ny de luy tendre la iambe pour le faire cheoir [12]. Et plus genereusement encores, ce grand Alexandre à Polypercon qui luy suadoit de se servir de l'advantage que l'obscurité de la nuict luy donnoit pour assaillir Darius : Point, dict il, ce n'est pas à moy, de chercher des victoires desrobees : *malo me fortunæ pœniteat, quàm victoriæ pudeat* [13].

Atque idem fugientem haud est dignatus Oroden
Sternere, nec iactâ cæcum dare cuspide vulnus;
Obvius, adversoque occurrit, seque viro vir
Contulit, haud furto melior, sed fortibus armis [14].

---

[12] Cic. *de Offic.* L. III, c. 10.

[13] « J'aime mieux avoir à me plaindre de la fortune, qu'à rougir de ma victoire ». Quintus Curt. L. IV, c. 13, num. 9.

[14] Du superbe vainqueur le dédain magnanime
Ne veut pas dans sa fuite atteindre sa victime :
D'un trait lancé de loin il pouvait le percer ;
Mais de près, mais lui-même il veut le terrasser.

Énéide ; traduct. de Delille. L. X, v. 732.

CHAPITRE VII.

Que l'intention iuge nos actions.

Sommaire. — I. Il n'est pas toujours vrai que la mort nous acquitte de toutes obligations. — II. Il est trop tard de ne réparer ses torts qu'en cessant de vivre, et il est odieux alors de chercher à se venger.

Exemples **: Henri VII, roi d'Angleterre; l'Architecte de Rhampsinet, roi d'Égypte.**

I. La mort, dict on, nous acquitte de toutes nos obligations. I'en sçay qui l'ont prins en diverse façon. Henry septiesme, roy d'Angleterre, feit composition avec Dom Philippe, fils de l'empereur Maximilian, ou, pour le confronter plus honorablement, pere de l'empereur Charles cinquiesme, que le dict Philippe remettroit entre ses mains le duc de Suffolc de la Rose blanche, son ennemy, lequel s'en estoit fuy et retiré au païs bas, moyennant qu'il promettoit de n'attenter rien sur la vie de ce duc : toutesfois venant à mourir, il commanda par son testament à son fils de le faire mourir, soubdain aprez qu'il seroit decedé [1]. Dernierement en cette tragedie que le duc d'Albe

---

[1] Mémoires de Martin du Bellay. L. I.

nous feit veoir à Bruxelles ez comtes de Horne et d'Aiguemond, il y eut tout plein de choses remarquables; et, entre aultres, que le comte d'Aiguemond, soubs la foy et asseurance duquel le comte de Horne s'estoit venu rendre au duc d'Albe, requit avec grande instance qu'on le feist mourir le premier, à fin que sa mort l'affranchist de l'obligation qu'il avoit au dict comte de Horne. Il semble que la mort n'ayt point deschargé le premier de sa foy donnee, et que le second en estoit quitte, mesme sans mourir. Nous ne pouvons estre tenus au delà de nos forces et de nos moyens; à cette cause, parceque les effects et executions ne sont aulcunement en nostre puissance, et qu'il n'y a rien à bon escient *[1] en nostre puissance que la volonté; en celle là se fondent par necessité, et s'establissent toutes les regles du debvoir de l'homme : par ainsi le comte d'Aiguemond tenant son ame et volonté endebtee à sa promesse, bien que la puissance de l'effectuer ne feust pas en ses mains, estoit sans doubte absouls de son debvoir, quand il eust survescu le comte de Horne; mais le roy d'Angleterre, faillant à sa parole par son intention, ne se peult excuser pour avoir retardé iusques aprez sa mort l'execution de sa desloyauté; non plus que le masson de Herodote, lequel ayant loyalement conservé durant sa vie le secret des thresors du roy

*[1] Bien réellement.

d'Aegypte son maistre, mourant, le descouvrit à ses enfans[2].

II. I'ai veu plusieurs de mon temps, convaincus par leur conscience retenir de l'aultruy, se disposer à y satisfaire par leur testament et aprez leur decez. Ils ne font rien qui vaille, ny de prendre terme à chose si pressante, ny de vouloir restablir une iniure avec si peu de leur ressentiment et interest. Ils doibvent du plus leur *[2] : et d'autant qu'ils payent plus poisamment et incommodeement, d'autant en est leur satisfaction plus iuste et meritoire : la penitence demande à se charger. Ceulx là font encores pis, qui reservent la declaration de quelque haineuse volonté envers le proche, à leur derniere volonté, l'ayant cachee pendant la vie; et montrent avoir peu de soing du propre honneur, irritant l'offensé à l'encontre de leur memoire, et moins de leur conscience, n'ayant, pour le respect de la mort mesme, sceu faire mourir leur maltalent *[3], et en estendant la vie oultre la leur. Iniques iuges, qui remettent à iuger, alors qu'ils n'ont plus de cognoissance de cause. Ie me garderay, si ie puis, que ma mort die chose que ma vie n'ayt premierement dict, et apertement.

---

[2] Hérodote. L. II. Le maçon ou plutôt l'architecte n'est pas nommé par Hérodote. Le roi s'appelait Rhampsinet.

*[2] Ils doivent faire de plus grands sacrifices.

*[3] Leur malignité.

CHAPITRE VIII.

De l'oysifveté.

Sommaire. — L'esprit est comme une terre qu'il faut sans cesse cultiver et ensemencer : l'oisiveté le rend ou stérile ou fantasque.

Comme nous voyons des terres oysifves, si elles sont grasses et fertiles, foisonner en cent mille sortes d'herbes sauvages et inutiles, et que, pour les tenir en office, il les fault assubiectir et employer à certaines semences pour nostre service; et comme nous voyons que les femmes produisent bien toutes seules des amas et pieces de chair informes, mais que pour faire une generation bonne et naturelle, il les fault embesongner d'une aultre semence : ainsin est il des esprits; si on ne les occupe à certain subiect qui les bride et contraigne, ils se iectent desreglez, par cy par là, dans le vague champ des imaginations,

> Sicut aquæ tremulum labris ubi lumen ahenis,
> Sole repercussum, aut radiantis imagine Lunæ,
> Omnia pervolitat latè loca; iamque sub auras
> Erigitur, summique ferit laquearia tecti [1];

[1] « Ainsi, lorsque dans un vase d'airain une onde agitée réfléchit l'image du soleil ou de la pâle Phœbé, la lumière voltige incertaine, monte, descend, et frappe les lambris de ses mobiles reflets ». Énéid. L. VIII, v. 22.

et n'est folie ny resverie qu'ils ne produisent en cette agitation,

> Velut ægri somnia, vanæ
> Finguntur species [2].

L'ame qui n'a point de but estably, elle se perd : car, comme on dict, c'est n'estre en aulcun lieu, que d'estre partout.

> Quisquis ubique habitat, Maxime, nusquam habitat [3].

Dernierement que ie me retiray chez moy, deliberé, autant que ie pourroy, ne me mesler d'aultre chose que de passer en repos et à part ce peu qui me reste de vie; il me sembloit ne pouvoir faire plus grande faveur à mon esprit, que de le laisser en pleine oysifveté s'entretenir soy mesme, et s'arrester et rasseoir en soy, ce que i'esperoy qu'il peust meshuy *[1] faire plus ayseement, devenu avecques le temps plus poisant *[2] et plus meur : mais ie treuve comme

> Variam semper dant otia mentem [4],

que, au rebours, faisant le cheval eschappé, il se donne cent fois plus de carriere à soy mesme qu'il

---

[2] « Se forgeant des chimères, qui ressemblent aux songes d'un malade ». Horat. *de Arte poet.* v. 7.

[3] Martial. L. VII, epig. 73. Montaigne a traduit ce vers avant de le citer.

[4] « Un esprit oisif voltige incessamment de pensée en pensée ». Lucan. L. IV, v. 704.

*[1] Désormais.

*[2] Lourd.

n'en prenoit pour aultruy *3; et m'enfante tant de chimeres et monstres fantasques les uns sur les aultres, sans ordre et sans propos, que, pour en contempler à mon ayse l'ineptie et l'estrangeté, i'ay commencé de les mettre en roolle, esperant avecques le temps luy en faire honte à luy mesme.

*3 Le sens de ce membre de phrase est: *mais je trouve au contraire que,* l'esprit oisif voltigeant sans s'arrêter, de pensée en pensée, *le mien semblable à un cheval échappé, etc.*

CHAPITRE IX.

Des menteurs.

Sommaire. — I. Ce n'est pas un si grand désavantage qu'on le croit communément, de manquer de mémoire : l'homme qui n'a pas la mémoire heureuse, ne peut guères être ambitieux, parce qu'il ne se sent pas propre aux affaires; il parle peu, et ne répète pas sans cesse, comme les vieillards, de longues histoires. — II. La mémoire est nécessaire aux menteurs : mais il est peu de vices plus odieux que l'habitude du mensonge, et qui exposent à d'aussi fréquens dangers.

Exemples : Darius ;— Francisque Taverna ; — un Ambassadeur du Pape Jules II.

I. Il n'est homme à qui il siese *1 si mal de se mesler de parler de memoire, car ie n'en recognois quasy trace en moy ; et ne pense qu'il y en ayt au monde

*1 On dit aujourd'hui *siéye* (convienne).

une aultre si monstrueuse en defaillance. I'ay toutes mes aultres parties viles et communes; mais, en cette là, ie pense estre singulier et tresrare, et digne de gaigner par là nom et reputation. Oultre l'inconvenient naturel que i'en souffre (car certes, veu sa necessité, Platon a raison de la nommer une grande et puissante deesse), si en mon païs on veult dire qu'un homme n'a point de sens, ils disent qu'il n'a point de memoire; et quand ie me plains du default de la mienne, ils me reprennent et mescroyent, comme si ie m'accusois d'estre insensé : ils ne veoyent pas de chois entre memoire et entendement.

C'est bien empirer mon marché! Mais ils me font tort; car il se veoid par experience, plustost au rebours, que les memoires excellentes se ioignent volontiers aux iugements debiles. Ils me font tort aussi en cecy, *[2] qui ne sçais rien si bienfaire qu'estre amy, que les mesmes paroles qui accusent ma maladie representent l'ingratitude : on se prend de mon affection, à ma memoire; et d'un default naturel, on en faict un default de conscience : « Il a oublié, dict on, cette priere ou cette promesse : Il ne se souvient point de ses amys : Il ne s'est point souvenu de dire, ou faire, ou taire cela, pour l'amour de moy ». Certes ie puis ayseement oublier : mais de mettre à nonchaloir la charge que mon amy m'a donnee, ie ne le fois pas. Qu'on se contente de ma misere, sans en faire une

*[2] Sous-entendu : *à moi* qui ne sais, etc.

espece de malice, et de la malice autant ennemie de mon humeur!

Ie me console aulcunement : Premierement, sur ce, Que c'est un mal duquel principalement i'ay tiré la raison de corriger un mal pire, qui se feust facilement produict en moy, sçavoir est l'ambition : car c'est une defaillance insupportable à qui s'empesche des negociations du monde : Que, comme disent plusieurs pareils exemples du progrez de nature, elle a volontiers fortifié d'aultres facultés en moy à mesure que cette cy s'est affoiblie; et irois facilement couchant et alanguissant mon esprit et mon iugement sur les traces d'aultruy, comme faict le monde, sans exercer leurs propres forces, si les inventions et opinions estrangieres m'estoient presentes par le benefice de la memoire : joint que mon parler en est plus court; car le magasin de la memoire est volontiers plus fourny de matiere que n'est celuy de l'invention. Si elle m'eust tenu bon, i'eusse assourdi touts mes amys de babil, les subiects esveillants cette telle quelle faculté que i'ay de les manier et employer, eschauffants encores et attirants mes discours. C'est pitié : ie l'essaye par la preuve *[3] d'aulcuns de mes privez amys; à mesure que la memoire leur fournit la chose entiere et presente, ils reculent si arriere leur narra-

*[3] Je l'éprouve par l'exemple.

tion, et la chargent de tant de vaines circonstances, que, si le conte est bon, ils en estouffent la bonté; s'il ne l'est pas, vous estes à mauldire ou l'heur de leur memoire, ou le malheur de leur iugement. Et c'est chose difficile de fermer un propos et de le coupper depuis qu'on est arrouté *4 : et n'est rien où la force d'un cheval se cognoisse plus, qu'à faire un arrest rond et net. Entre les pertinents *5 mesmes, i'en veoy qui veulent et ne se peuvent desfaire de leur course : ce pendant qu'ils cherchent le poinct de clorre le pas, ils s'en vont balivernant et traisnant comme des hommes qui defaillent de foiblesse. Surtout les vieillards sont dangereux, à qui la souvenance des choses passees demeure, et ont perdu la souvenance de leurs deredictes : i'ay veu des recits bien plaisants, venir tresennuyeux en la bouche d'un seigneur, chascun de l'assistance en ayant esté abbruvé cent fois.

Secondement *6, qu'il me souvient moins des offenses receues, ainsi que disoit cet ancien : il me fauldroit un protocolle; comme Darius, pour n'oublier l'offense qu'il avoit receue des Atheniens, faisoit qu'un page, à touts les coups qu'il se mettoit à table, luy veinst rechanter par trois fois à l'aureille,

---

*4 Quand on est en train, (*arrouté*, en chemin).

*5 Les gens habiles, qui ont du tact.

*6 Il faut entendre : *je me console*, *en second lieu*, *de mon peu de mémoire*, *en ce qu'il me souvient moins*, *etc.*

Sire, souvienne vous des Atheniens [1]; et que les lieux et les livres que ie reveoy, me rient tousiours d'une fresche nouvelleté.

II. Ce n'est pas sans raison qu'on dict, que qui ne se sent point assez ferme de memoire, ne se doibt pas mesler d'estre menteur. Ie sçay bien que les grammairiens font difference entre dire mensonge, et mentir; et disent que dire mensonge, c'est dire chose faulse, mais qu'on a prins pour vraye; et que la definition du mot de *mentir* en latin, d'où nostre françois est party, porte autant comme *aller contre sa conscience* [*7]; et que, par consequent, cela ne touche que ceulx qui disent contre ce qu'ils sçavent, desquels ie parle. Or ceulx icy, ou ils inventent marc et tout, ou ils deguisent et alterent un fond veritable. Lors qu'ils deguisent et changent, à les remettre souvent en ce mesme conte, il est malaisé qu'ils ne se desferrent; parce que la chose, comme elle est, s'estant logee la premiere dans la memoire, et s'y estant empreinte par la voye de la cognoissance et de la science, il est malaisé qu'elle ne se represente à l'imagination, deslogeant la faulseté qui n'y peult avoir le pied si ferme ny si rassis, et que les circonstances du premier apprentissage, se coulant à touts coups dans l'esprit, ne facent perdre le souvenir des pieces rap-

---

[1] Hérodot. L. V.

[*7] *Mentiri, quasi contra mentem ire.*

portees faulses ou abastardies. En ce qu'ils inventent tout à faict, d'autant qu'il n'y a nulle impression contraire qui chocque leur faulseté, ils semblent avoir d'autant moins à craindre de se mesconter. Toutesfois encores cecy, parce que c'est un corps vain et sans prinse, eschappe volontiers à la memoire, si elle n'est bien asseuree : de quoy i'ay souvent veu l'experience, et plaisamment aux despens de ceulx qui font profession de ne former aultrement leur parole que selon qu'il sert aux affaires qu'ils negocient, et qu'il plaist aux grands à qui ils parlent; car ces circonstances à quoy ils veulent asservir leur foy et leur conscience, estant subiectes à plusieurs changements, il fault que leur parole se diversifie quand et quand : d'où il advient que de mesme chose ils disent tantost gris, tantost iaune, à tel homme d'une sorte, à tel d'une aultre; et si par fortune ces hommes rapportent en butin leurs instructions si contraires, que devient cette belle art? oultre ce qu'imprudemment ils se desferrent eulx mesmes si souvent; car quelle memoire leur pourroit suffire à se souvenir de tant de diverses formes qu'ils ont forgees en un mesme subiect? I'ay veu plusieurs de mon temps envier la reputation de cette belle sorte de prudence; qui ne veoyent pas que si la reputation y est, l'effect n'y peult estre.

En verité le mentir est un mauldict vice. Nous ne sommes hommes, et ne nous tenons les uns aux

aultres que par la parole. Si nous en cognoissions l'horreur et le poids, nous le poursuivrions à feu, plus iustement que d'aultres crimes. Ie treuve qu'on s'amuse ordinairement à chastier aux enfants des erreurs innocentes, tresmal à propos, et qu'on les tormente pour des actions temeraires qui n'ont ny impression ny suitte. La menterie seule, et, un peu au dessoubs, l'opiniastreté, me semblent estre celles desquelles on debvroit à toute instance combattre la naissance et le progrez : elles croissent quand et eulx ; et depuis qu'on a donné ce fauls train à la langue, c'est merveille combien il est impossible de l'en retirer : par où il advient que nous voyons des honnestes hommes d'ailleurs, y estre subiects et asservis. I'ay un bon garçon de tailleur à qui ie n'ouy iamais dire une verité, non pas quand elle s'offre pour luy servir utilement. Si, comme la verité, le mensonge n'avoit qu'un visage, nous serions en meilleurs termes ; car nous prendrions pour certain l'opposé de ce que diroit le menteur : mais le revers de la verité a cent mille figures et un champ indefiny.

Les Pythagoriens font le bien certain et finy, le mal infiny et incertain. Mille routes desvoyent du blanc *8 : une y va. Certes ie ne m'asseure pas, que ie peusse venir à bout de moy *9 à garantir un dan-

*8 Détournent du but.

*9 Obtenir de moi de me garantir d'un danger, etc.

ger evident et extreme par une effrontee et solenne mensonge. Un ancien pere dict, que nous sommes mieulx en la compaignie d'un chien cogneu, qu'en celle d'un homme duquel le langage nous est incogneu : *Ut externus alieno non sit hominis vice*[2]. Et de combien est le langage fauls, moins sociable que le silence !

Le roi François premier se vantoit d'avoir mis au rouet, par ce moyen, Francisque Taverna, ambassadeur de François Sforce, duc de Milan, homme tresfameux en science de parlerie. Cestuy cy avoit esté despesché pour excuser son maistre envers sa maiesté, d'un faict de grande consequence, qui estoit tel : le roy, pour maintenir tousiours quelques intelligences en Italie, d'où il avoit esté dernierement chassé, mesme au duché de Milan, avoit advisé d'y tenir prez du duc un gentilhomme de sa part, ambassadeur par effect, mais par apparence homme privé, qui feist la mine d'y estre pour ses affaires particulieres; d'autant que le duc, qui dependoit beaucoup plus de l'empereur (lors principalement qu'il estoit en traicté de mariage avec sa niepce, fille du roy de Danemarc, qui est à present douairiere de Lorraine), ne pouvoit descouvrir avoir aulcune practique et conference avec

---

[2] « De sorte que deux hommes de différentes nations ne sont point hommes l'un à l'égard de l'autre ». Plin. *nat. Hist.* L. VII, c. I.

nous, sans son grand interest *[10]. A cette commission se trouva propre un gentilhomme milannois, escuyer d'escurie chez le roy, nommé Merveille. Cestuy cy, despesché avecques lettres secrettes de creance et instructions d'ambassadeur, et avecques d'aultres lettres de recommendation envers le duc en faveur de ses affaires particulieres, pour le masque et la montre, feut si long temps auprez du duc, qu'il en veint quelque ressentiment à l'empereur qui donna cause à ce qui s'ensuivit aprez, comme nous pensons : ce feut que, soubs couleur de quelque meurtre, voilà le duc qui luy faict trencher la teste de belle nuict, et son procez faict en deux iours [3]. Messire Francisque estant venu, prest d'une longue deduction contrefaicte de cette histoire, car le roy s'en estoit adressé, pour demander raison, à touts les princes de chrestienté et au duc mesme, feut ouy aux affaires du matin; et ayant estably pour le fondement de sa cause, et dressé à cette fin plusieurs belles apparences du faict : que son maistre n'avoit iamais prins nostre homme que pour gentilhomme privé et sien subiect, qui estoit venu faire ses affaires à Milan, et qui n'avoit jamais vescu là soubs aultre visage; desadvouant mesme avoir sceu qu'il feust en estat de la maison du roy, ny cogneu de luy, tant s'en fault qu'il le prinst pour ambassadeur. Le roy, à son

---

[3] En 1534. — Mémoires de Martin du Bellay. L. IV.

*[10] Qu'à son grand préjudice.

tour, le pressant de diverses obiections et demandes, et le chargeant de toutes parts, l'accula enfin sur le poinct de l'execution faicte de nuict et comme à la desrobee : à quoy le pauvre homme embarrassé respondit, pour faire l'honneste, que, pour le respect de sa maiesté, le duc eust esté bien marry que telle execution se feust faicte de iour. Chascun peult penser comme il feut relevé, s'estant si lourdement couppé, à l'endroict d'un tel nez que celuy du roy François [4].

Le pape Iule second, ayant envoyé un ambassadeur vers le roy d'Angleterre, pour l'animer contre le roy François, l'ambassadeur ayant esté ouy sur sa charge, et le roy d'Angleterre s'estant arresté en sa response, aux difficultez qu'il trouvoit à dresser les preparatifs qu'il fauldroit pour combattre un roy si puissant, et en alleguant quelques raisons ; l'ambassadeur repliqua mal à propos qu'il les avoit aussi considerees de sa part, et les avoit bien dictes au pape. De cette parole, si esloingnee de sa proposition, qui estoit de le poulser incontinent à la guerre, le roy d'Angleterre print le premier argument de ce qu'il trouva depuis par effect, que cet ambassadeur, de son intention particuliere, pendoit du costé de France ; et, en ayant adverty son maistre, ses biens feurent confisquez, et ne teint à gueres qu'il n'en perdist la vie [5].

---

[4] Mémoires de Martin du Bellay. L. IV.

[5] Oper. *Erasmi.* in fol. *Lugd. Bat.* 1703. tom. IV, col. 684.

CHAPITRE X.

Du parler prompt, ou tardif.

SOMMAIRE. — I. Il paraît convenable que les prédicateurs parlent posément et avec lenteur; mais c'est un talent nécessaire aux avocats de parler avec rapidité, et surtout d'improviser leurs répliques. — II. Il y a des personnes qui parlent ou écrivent sans préparation, mieux qu'elles ne feraient avec beaucoup de peine et de travail.
Exemples : — le Chancelier Poyet; — Severus Cassius.

I. ONC ne furent à touts toutes graces donnees [1] :

aussi voyons nous qu'au don d'eloquence les uns ont la facilité et la promptitude, et, ce qu'on dict, le boutehors [*1] si aisé, qu'à chasque bout de champ ils sont prests; les aultres, plus tardifs, ne parlent iamais rien qu'elaboré et premedité.

Comme on donne des regles aux dames de prendre

---

[1] Ce vers terminait, suivant le Commentateur Coste, le quatorzième des sonnets d'Étienne de la Boëtie, publiés par Montaigne, son intime ami, en 1572; mais il ne se trouve point dans les vingt-neuf sonnets de cet auteur, que Montaigne avait insérés dès 1580, dans la première édition des Essais, au vingt-huitième chapitre.

[*1] La répartie.

les ieux et les exercices du corps, selon l'advantage de ce qu'elles ont le plus beau; si i'avois à conseiller de mesme en ces deux divers advantages de l'eloquence, de laquelle il semble en nostre siecle que les prescheurs et les advocats facent principale profession, le tardif seroit mieulx prescheur, ce me semble, et l'aultre, mieulx advocat : parce que la charge de cestuy là luy donne autant qu'il luy plaist de loisir pour se preparer; et puis sa carriere se passe d'un fil et d'une suite sans interruption : là où les commoditez de l'advocat le pressent à toute heure de se mettre en lice; et les responses improuveues de sa partie adverse le reiectent de son bransle, où il luy fault sur le champ prendre nouveau party. Si est ce qu'à l'entreveue du pape Clement et du roy François à Marseille, il adveint, tout au rebours, que monsieur Poyet, homme toute sa vie nourry au barreau, en grande reputation, ayant charge de faire la harangue au pape, et l'ayant de longue main pourpensee, voire, à ce qu'on dict, apportee de Paris toute preste; le iour mesme qu'elle debvoit estre prononcee, le pape, se craignant qu'on luy teinst propos qui peust offenser les ambassadeurs des aultres princes qui estoient autour de luy, manda au roy l'argument qui luy sembloit estre le plus propre au temps et au lieu, mais, de fortune, tout aultre que celuy sur lequel monsieur Poyet s'estoit travaillé; de façon que sa harangue demeuroit inutile, et luy en falloit promp-

tement refaire une aultre : mais s'en sentant incapable, il fallut que monsieur le cardinal du Bellay en prinst la charge [2]. La part de l'advocat est plus difficile que celle du prescheur; et nous trouvons pourtant, ce m'est advis, plus de passables advocats que de prescheurs, au moins en France. Il semble que ce soit plus le propre de l'esprit d'avoir son operation prompte et soubdaine; et plus le propre du iugement, de l'avoir lente et posee. Mais qui demeure du tout muet, s'il n'a loisir de se preparer, et celuy aussi à qui le loisir ne donne advantage de mieulx dire, ils sont en pareil degré d'estrangeté.

II. On recite de Severus Cassius, qu'il disoit mieulx sans y avoir pensé; qu'il debvoit plus à la fortune qu'à sa diligence; qu'il luy venoit à proufit d'estre troublé en parlant; et que ses adversaires craignoyent de le picquer, de peur que la cholere ne luy feist redoubler son eloquence [3]. Ie cognoy par experience cette condition de nature, qui ne peult soustenir une vehemente premeditation et laborieuse : si elle ne va gayement et librement, elle ne va rien qui vaille. Nous disons d'aulcuns ouvrages, qu'ils puent l'huyle et la lampe, pour certaine aspreté et rudesse que le travail imprime en ceulx où il a grande part. Mais oultre cela, la solicitude de bien faire, et cette con-

---

[2] Mémoires de Martin du Bellay. L. IV.

[3] Sénèque, *Controv*. L. III.

tention de l'ame trop bandee et trop tendue à son entreprinse, la rompt et l'empesche; ainsi qu'il advient à l'eau qui, par force de se presser, de sa violence et abondance ne peult trouver issue en un goulet ouvert. En cette condition de nature dequoy ie parle, il y a quand et quand aussi cela, qu'elle demande à estre non pas esbranslee et picquee par ces passions fortes, comme la cholere de Cassius (car ce mouvement seroit trop aspre), elle veult estre non pas secouee, mais solicitee; elle veult estre eschauffee et resveillee par les occasions estrangieres, presentes, et fortuites : si elle va toute seule, elle ne faict que traisner et languir; l'agitation est sa vie et sa grace. Ie ne me tiens pas bien en ma possession et disposition : le hazard y a plus de droict que moy; l'occasion, la compaignie, le bransle mesme de ma voix, tire plus de mon esprit, que ie n'y treuve lorsque ie le sonde et employe à part moy. Ainsi les paroles en valent mieulx que les escripts, s'il y peult avoir chois où il n'y a point de prix. Cecy m'advient aussi, que ie ne me treuve pas où ie me cherche; et me treuve plus par rencontre, que par inquisition de mon iugement. I'auray eslancé quelque subtilité en escrivant; i'entens bien : mornee *2 pour un aultre, affilee pour moy. Laissons toutes ces honnestetez : cela se dict par chascun selon sa force. Ie l'ay si bien perdue, que ie ne sçay ce que i'ay voulu dire; et l'a

*2 De *mort-né*, avortée, émoussée.

l'estrangier descouverte parfois avant moy. Si ie portoy le rasoir partout où cela m'advient, ie me desferoy tout. La rencontre m'en offrira le iour *[3] quelque aultre fois plus apparent que celuy du midy, et me fera estonner de ma hesitation.

*[3] Le hasard m'en offrira le sens.

CHAPITRE XI.

Des prognostications.

Sommaire. — I. Les anciens oracles étaient sans crédit, même avant l'établissement de la Religion chrétienne : on croit encore à certaines divinations. — II. Origine de l'art de deviner, art vain et dangereux : ceux qui l'exercent ne peuvent prédire la vérité que par hasard. Ce qu'était le démon de Socrate.

Exemples : le Marquis de Saluces; — Diagoras, surnommé l'Athée.

I. Quant aux oracles, il est certain que bonne piece *[1] avant la venue de Iesus-christ, ils avoyent commencé à perdre leur credit; car nous voyons que Cicero se met en peine de trouver la cause de leur defaillance : et ces mots sont à luy : *Cur isto modo*

*[1] Longtems.

iam oracula Delphis non eduntur, non modo nostra ætate, sed iamdiu; ut nihil possit esse contemptius [1] ? Mais quant aux aultres prognosticques qui se tiroyent de l'anatomie des bestes aux sacrifices, ausquels Platon attribue en partie la constitution naturelle des membres internes d'icelles, du trepignement des poulets, du vol des oyseaux, *Aves quasdam.... rerum augurandarum causa natas esse putamus* [2], des fouldres, du tournoyement des rivieres, *Multa cernunt aruspices, multa augures provident, multa oraculis declarantur, multa vaticinationibus, multa somniis, multa portentis* [3], et aultres sur lesquels l'antiquité appuyoit la pluspart des entreprinses tant publicques que privees, nostre religion les a abolis. Et encores qu'il reste entre nous quelques moyens de divination ez astres, ez esprits, ez figures du corps, ez songes, et ailleurs; notable exemple de la forcenee curiosité de nostre nature, s'amusant à préoccuper les choses futures, comme si

---

[1] « D'où vient que de nos jours, et même depuis longtems, Apollon ne rend plus d'oracles à Delphes ? Pourquoi sont-ils tombés dans un si grand mépris »? Cic. *de Divinat.* L. II, c. 57.

[2] « Nous croyons qu'il est des oiseaux qui naissent exprès pour servir à l'art des augures ». Cic. *de Nat. Deor.* L. II, c. 64.

[3] « Les aruspices voient quantité de choses ; les augures en prévoient aussi un grand nombre; plusieurs événemens sont annoncés par les oracles, et plusieurs par les devins, par les songes, et par les prodiges ». *Id. Ibid.* c. 65.

elle n'avoit pas assez à faire à digerer les presentes,

> Cur hanc tibi, rector Olympi,
> Sollicitis visum mortalibus addere curam,
> Noscant venturas ut dira per omnia clades?
> . . . .
> Sit subitum quodcunque paras; sit cæca futuri
> Mens hominum fati; liceat sperare timenti.[4]

Ne utile quidem est scire quid futurum sit; miserum est enim nihil proficientem angi[5] : si est ce qu'elle [*2] est de beaucoup moindre auctorité. Voilà pourquoy l'exemple de François, marquis de Sallusses, m'a semblé remarquable : car lieutenant du roy François en son armee delà les monts, infiniment favorisé de nostre court, et obligé au roy du marquisat mesme qui avoit esté confisqué de son frere; au reste ne se presentant occasion de le faire [*3], son affection

---

4 « Pourquoi, souverain maître des dieux, avoir ajouté aux malheurs des humains cette prévoyance accablante? Pourquoi leur faire connaître, par d'affreux présages, leurs désastres à venir?..... Fais que nos maux arrivent soudain, que l'avenir soit inconnu à l'homme, et qu'il puisse du moins espérer en tremblant » ! Lucan. L. II, v. 4-14.

5 « On ne gagne rien à savoir ce qui doit nécessairement arriver; car il est triste de se tourmenter inutilement ». Cic. *de Nat. Deor.* L. III, c. 6.

*2 Que la divination est, etc.

*3 C'est-à-dire, *de changer de parti*, comme Montaigne le dit quelques lignes après. Quelques anciens éditeurs, choqués de cette longue suspension du sens, ont mis au lieu de ces mots *de le faire*, ceux-ci, *de tourner sa robe*, ce qui signifie *tourner casaque*.

mesme y contredisant, se laissa si fort espouvanter, comme il a esté adveré, aux belles prognostications qu'on faisoit lors courir de touts costez à l'advantage de l'empereur Charles cinquiesme, et à nostre desadvantage (mesme en Italie, où ces folles propheties avoyent trouvé tant de place, qu'à Rome il feut baillé grande somme d'argent au change, pour cette opinion de nostre ruine), qu'aprez s'estre souvent condolu à ses privez des maulx qu'il voyoit inevitablement preparez à la couronne de France et aux amys qu'il y avoit [6], se revolta et changea de party; à son grand dommage pourtant, quelque constellation qu'il y eust. Mais il s'y conduisit en homme combattu de diverses passions : car ayant et villes et forces en sa main, l'armee ennemie soubs Antoine de Leve à trois pas de luy, et nous sans souspeçons de son faict, il estoit en luy de faire pis qu'il ne feit, car pour sa trahison nous ne perdismes ny homme ny ville que Fossan [7], encores aprez l'avoir long-temps contestee.

Prudens futuri temporis exitum
Caliginosa nocte premit Deus :
Ridetque, si mortalis ultra
Fas trepidat.
. . . . . Ille potens sui,
Lætusque deget, cui licet in diem
Dixisse, VIXI ; cras vel atra
Nube polum, pater, occupato,

---

6 En 1536. V. Mémoires de du Bellay. L. VI et VIII.

7 Fossano, en Piémont.

Vel sole puro [8].

Lætus in præsens animus, quod ultra est
Oderit curare [9].

Et ceulx qui croyent ce mot, au contraire, le croyent à tort *4 : *Ista sic reciprocantur; ut et, si divinatio sit, dii sint; et si dii sint, sit divinatio* [10] : beaucoup plus sagement Pacuvius,

Nam istis, qui linguam avium intelligunt,
Plusque ex alieno iecore sapiunt quam ex suo,
Magis audiendum quam auscultandum censeo [11].

---

[8] Mécène ! Un Dieu prudent, d'un voile salutaire
Enveloppe à nos yeux le douteux avenir ;
Et rit quand un mortel porte un pas téméraire
Dans la profonde nuit dont il sut le couvrir.
Heureux est le mortel qui, maître de son âme,
Sans regret, chaque jour, peut dire : j'ai vécu !
Troublé par Jupiter, que l'horison s'enflamme,
Par lui qu'aux élémens le calme soit rendu :
Le passé peut du moins défier sa puissance, etc.
HORAT. Od. 29. L. III, v. 29-41.

[9] Es-tu content du sort ? Ne cherche point à lire
S'il veut jusqu'à demain t'accorder sa faveur.
HOR. Od. 16. L. II, v. 25.

[10] « Voici comme ils argumentent : s'il y a une divination, il y a des dieux; et s'il y a des dieux, il y a une divination. Ces deux principes sont liés et se supposent réciproquement ». Cic. *de Divin.* L. I, c. 6.

[11] « Car pour ceux qui entendent le langage des oiseaux, et qui consultent le foie d'un animal plutôt que leur propre raison, je pense qu'il vaut mieux les écouter que les croire ». Pacuvius *apud* Ciceronem *de Divinatione.* L. I, c. 57.

*4 C'est-à-dire : *et au contraire* ceux qui croient ce mot (qui va suivre), le croient à tort.

II. Cette tant celebree art de deviner des Thoscans nasquit ainsin : Un laboureur, perceant de son coultre profondement la terre, en veit sourdre Tages, demi-dieu, d'un visage enfantin, mais de senile prudence [12]. Chascun y accourut, et feurent ses paroles et science recueillie et conservee à plusieurs siecles, contenant les principes et moyens de cet art : naissance conforme à son progrez. I'aimeroy bien mieulx reigler mes affaires par le sort des dez, que par ces songes. Et de vray, en toutes republiques on a tousiours laissé bonne part d'auctorité au sort. Platon, en la police qu'il forge à discretion, lui attribue la decision de plusieurs effects d'importance, et veult, entre aultres choses, que les mariages se facent par sort entre les bons : et donne si grand poids à cette election fortuite, que les enfants qui en naissent, il ordonne qu'ils soyent nourris au païs ; ceulx qui naissent des mauvais, en soyent mis hors : toutesfois si quelqu'un de ces bannis venoit par cas d'adventure à montrer en croissant quelque bonne espérance de soy, qu'on le puisse rappeller ; et exiler aussi celuy d'entre les retenus qui montrera peu d'esperance de son adolescence [13]. I'en veoy qui estudient et glosent leurs almanacs, et nous en alleguent l'auctorité aux choses qui se passent. A tant dire, il fault qu'ils dient

---

[12] Cic. *de Divinat.* L. II, c. 23.

[13] Plat. *de Republ.* L. V.

et la verité et le mensonge : *quis est enim qui totum diem iaculans, non aliquando conlineet* [14] ? Ie ne les estime de rien mieulx, pour les veoir tumber en quelque rencontre. Ce seroit plus de certitude s'il y avoit regle et verité à mentir tousiours : ioinct que personne ne tient registre de leurs mescontes, d'autant qu'ils sont ordinaires et infinis; et faict on valoir leurs divinations de ce qu'elles sont rares, incroiables, et prodigieuses. Ainsi respondit Diagoras, qui feut surnommé l'athee, estant en la Samothrace, à celuy qui luy montroit au temple force vœux et tableaux de ceulx qui avoyent eschappé le nauffrage, lui disant : « Eh bien! vous qui pensez que les dieux mettent à nonchaloir [*5] les choses humaines, que dictes vous de tant d'hommes sauvez par leur grace »? Il se faict ainsi, respondit il : « ceulx là ne sont pas peincts qui sont demourez noyez, en bien plus grand nombre [15] ». Cicero dict [16] que le seul Xenophanès colophonien, entre touts les philosophes qui ont advoué les dieux, a essayé desraciner toute sorte de divination. D'autant est il moins de merveille, si nous avons veu, par fois à leur dommage, aulcunes de nos ames principesques s'arrester à ces vanitez. Ie vouldrois bien

---

14 « Qui est-ce qui, s'exerçant, tout le jour, à tirer, ne touche quelquefois au but ». Cic. *de Divinat.* L. II, c. 59.

15 Cic. *de Natur. Deor.* L. I, c. 37.

16 *De Divinat.* L. I, c. 3.

*5 Ne prennent aucun souci des choses.

avoir recogneu de mes yeulx ces deux merveilles, du livre de Ioachim, abbé calabrois, qui predisoit touts les papes futurs, leurs noms et formes; et celuy de Leon l'empereur, qui predisoit les empereurs et patriarches de Grece. Cecy ay ie recogneu de mes yeulx, qu'ez confusions publicques, les hommes, estonnez de leur fortune, se vont reiectants, comme à toute superstition, à rechercher au ciel les causes et menaces anciennes de leur malheur; et y sont si estrangement heureux de mon temps, qu'ils m'ont persuadé qu'ainsi que c'est un amusement d'esprits aigus et oysifs, ceulx qui sont duicts à cette subtilité de les replier et desnouer, seroyent en touts escripts capables de trouver tout ce qu'ils y demandent: Mais surtout leur preste beau ieu le parler obscur, ambigu et fantastique du iargon prophetique, auquel leurs auteurs ne donnent aulcun sens clair, à fin que la postérité y en puisse appliquer de tels qu'il luy plaira.

III. Le daimon de Socrates estoit à l'adventure certaine impulsion de volonté, qui se presentoit à luy sans le conseil de son discours *6: en une ame bien espuree, comme la sienne, et preparee par continuel exercice de sagesse et de vertu, il est vraysemblable que ces inclinations, quoyque temeraires et indigestes, estoient tousiours importantes et dignes d'estre suyvies. Chascun sent en soy quelque image

*6 De sa raison.

de telles agitations d'une opinion prompte, vehemente et fortuite : c'est à moy de leur donner quelque auctorité, qui en donne si peu à nostre prudence ; et en ay eu de pareillement foibles en raison, et violentes en persuasion, ou en dissuasion, qui estoient plus ordinaires en Socrates, auxquelles ie me laissay emporter si utilement et heureusement, qu'elles pourroient estre iugees tenir quelque chose d'inspiration divine.

CHAPITRE XII.

De la constance.

SOMMAIRE. — I. En quoi consistent la constance et la résolution. Il est souvent utile de fuir devant les maux pour les mieux combattre. — II. Les Stoïciens ne peuvent prétendre que leur sage ne soit jamais troublé par aucun choc inattendu ; mais la philosophie en modère les effets.

Exemples : Darius et le Roi des Scythes ; le Marquis de Guast ; Laurent de Médicis.

I. LA loy de la resolution et de la constance ne porte pas que nous ne nous debvions couvrir, autant qu'il est en nostre puissance, des maulx et inconvenients qui nous menacent, ny par consequent d'avoir peur qu'ils nous surprennent : au rebours, touts

moyens honnestes de se garantir des maulx, sont non seulement permis, mais louables; et le ieu de la constance se ioue principalement à porter patiemment *[1] les inconvenients où il n'y a point de remede. De maniere qu'il n'y a souplesse de corps ny mouvement aux armes de main, que nous trouvions mauvais, s'il sert à nous garantir du coup qu'on nous rue.

Plusieurs nations tresbelliqueuses se servoyent, en leurs faicts d'armes, de la fuyte, pour advantage principal, et montroyent le dos à l'ennemy plus dangereusement que leur visage : les Turcs en retiennent quelque chose. Et Socrates, en Platon[1], se mocque de Laches qui avoit definy la fortitude, « Se tenir ferme en son reng contre les ennemis » : Quoy, feit il, seroit ce doncques lascheté de les battre en leur faisant place? et luy allegue Homere, qui loue en Aeneas la science de fuir. Et, parce que Laches se r'advisant advoue cet usage aux Scythes et enfin generalement aux gents de cheval, il luy allegue encores l'exemple des gents de pied lacedemoniens, nation sur toutes duicte à combattre de pied ferme, qui, en la iournee de Platees, ne pouvant ouvrir la phalange persienne, s'adviserent de s'escarter et

---

[1] Dans le dialogue intitulé *Lachès*.

*[1] Ce mot a été substitué par Montaigne sur l'exemplaire qu'il avait corrigé, à ceux : *de pied ferme*, qu'on lit dans les premières éditions, et même dans celle de 1595.

sier*[2] arriere; pour, par l'opinion de leur fuitte, faire rompre et dissouldre cette masse, en les poursuivant, par où ils se donnerent la victoire.

Touchant les Scythes, on dict d'eux, quand Darius alla pour les subiuguer, qu'il manda à leur roy force reproches, pour le veoir tousiours reculant devant luy, et gauchissant *[3] la meslee. A quoy Indathyrses, car ainsi se nommoit il, feit response, « que » ce n'estoit pour avoir peur de luy ny d'homme » vivant ; mais que c'estoit la façon de marcher de » sa nation, n'ayant ny terre cultivee, ny ville, ny » maison à deffendre, et à craindre que l'ennemy en » peust faire proufit : mais s'il avoit si grand' faim » d'y mordre *[4], qu'il approchast pour veoir le lieu » de leurs anciennes sepultures, et que là il trou- » veroit à qui parler[2] ».

Toutesfois aux canonades, depuis qu'on leur est planté en butte, comme les occasions de la guerre portent souvent, il est messeant de s'esbransler pour la menace du coup ; d'autant que, par sa violence et vistesse, nous le tenons inevitable; et en y a maint un qui pour avoir ou haulsé la main, ou baissé la teste, en a, pour le moins, apresté à rire à ses com-

---

[2] Hérod. L. IV.

*[2] *Sier*, du latin *sedere*, s'asseoir, (rester en arrière).

*[3] Se détourner de la mêlée, l'éviter. V. le Dict^re^. de Furetière, au mot *gauchir*.

*[4] *D'en manger*, dans l'édition de 1595.

paignons. Si est ce qu'au voyage que l'empereur Charles cinquiesme feit contre nous, en Provence, le marquis de Guast estant allé recognoistre la ville d'Arles, et s'estant iecté hors du couvert d'un moulin à vent, à la faveur duquel il s'estoit approché, feut apperceu par les seigneurs de Bonneval et seneschal d'Agenois, qui se pourmenoyent sus le theatre aux arenes : lesquels l'ayant montré au sieur de Villiers, commissaire de l'artillerie, il braqua si à propos une couleuvrine, que sans ce que le dict marquis, voyant mettre le feu, se lancea à quartier*5, il feut tenu qu'il en avoit dans le corps [3]. Et de mesme quelques annees auparavant, Laurent de Medicis, duc d'Urbin, pere de la royne mere du roy, assiegeant Mondolphe, place d'Italie, aux terres qu'on nomme du Vicariat, voyant mettre le feu à une piece qui le regardoit, bien luy servit de faire la cane *6 : car aultrement le coup, qui ne lui raza que le dessus de la teste, luy donnoit sans doubte dans l'estomach. Pour en dire le vray, ie ne croy pas que ces mouvements se feissent avecques discours *7 : car quel iugement pouvez vous faire de la mire haulte ou basse en chose si soubdaine? et est bien plus aisé à croire que la fortune

---

[3] Mémoires de Guillaume du Bellay. L. VII.

*5 Se jeta de côté.

*6 De faire le plongeon, comme la cane ; (de se baisser).

*7 Par raisonnement. On a déjà vu, et l'on verra encore, en plusieurs occasions, que Montaigne employe le mot *Discours*, dans le sens de celui de *raison, raisonnement*.

favorisa leur frayeur; et que ce seroit moyen une aultre fois aussi bien pour se iecter dans le coup, que pour l'eviter. Ie ne me puis deffendre, si le bruit esclatant d'une arquebusade vient à me frapper les aureilles à l'improuveu, en lieu où ie ne le deusse pas attendre, que ie n'en tressaille : ce que i'ay veu encores advenir à d'aultres qui valent mieulx que moy.

II. N'y n'entendent les Stoïciens que l'ame de leur sage puisse resister aux premieres visions et fantasies qui luy surviennent; ains, comme à une subiection naturelle, consentent qu'il cede au grand bruit du ciel ou d'une ruine, pour exemple, iusques à la pasleur et contraction, ainsin *8 aux aultres passions, pourveu que son opinion demeure saulve et entiere, et que l'assiette de son discours *9 n'en souffre atteinte ni alteration quelconque, et qu'il ne preste nul consentement à son effroy et souffrance. De celuy qui n'est pas sage, il en va de mesme en la premiere partie; mais tout aultrement en la seconde : car l'impression des passions ne demeure pas en luy superficielle, ains va penetrant iusques au siege de sa raison, l'infectant et la corrompant; il iuge selon icelles, et s'y conforme. Voyez bien disertement et plainement l'estat du sage stoïque :

Mens immota manet; lacrymæ volvuntur inanes [4].

---

[4] Il pleure, mais son cœur demeure inébranlable.

Énéïde. L. IV, v. 449.

*8 Ainsi qu'aux.

*9 De sa raison.

Le sage peripateticien ne s'exempte pas des perturbations, mais il les modere.

CHAPITRE XIII.

Cerimonie de l'entreveue des roys.

Sommaire. — I. On ne sait s'il est plus régulier d'attendre un grand qui veut nous visiter, que d'aller à sa rencontre. Dans les entrevues des Souverains, les plus puissans doivent se trouver les premiers au lieu désigné. — II. S'il est quelquefois pénible de se soumettre aux formes que prescrit la civilité, il est du moins utile de les connaître.

Exemples : la reine Marguerite; Clément VII, François Ier. et Charles-Quint.

I. Il n'est subiect si vain qui ne merite un reng en cette rapsodie. A nos regles communes, ce seroit une notable discourtoisie, et à l'endroict d'un pareil, et plus à l'endroict d'un grand, de faillir à vous trouver chez vous quand il vous auroit adverty d'y debvoir venir : voire, adioustoit la royne de Navarre Marguerite à ce propos, que c'estoit incivilité à un gentilhomme de partir de sa maison, comme il se faict le plus souvent, pour aller au devant de celuy qui le vient trouver, pour grand qu'il soit; et qu'il

est plus respectueux et civil de l'attendre pour le recevoir, ne feust que de peur de faillir sa route; et qu'il suffit de l'accompaigner à son partement. Pour moy i'oublie souvent l'un et l'aultre de ces vains offices; comme ie retranche en ma maison autant que ie puis de la cerimonie. Quelqu'un s'en offense: qu'y feroy ie? Il vault mieulx que ie l'offense pour une fois, que moy touts les iours; ce seroit une subiection continuelle. A quoy faire fuit on la servitude des courts, si on l'entraisne iusques en sa taniere? C'est aussi une regle commune en toutes assemblees, qu'il touche aux moindres de se trouver les premiers à l'assignation, d'autant qu'il est mieulx deu aux plus apparents de se faire attendre.

Toutesfois à l'entreveue qui se dressa du pape Clement [1] et du roy François à Marseille, le roy, y ayant ordonné les apprests necessaires, s'esloingna de la ville, et donna loisir au pape de deux ou trois iours pour son entree et refreschissement, avant qu'il le veinst trouver. Et de mesme à l'entree aussi du pape [2] et de l'empereur à Bouloigne, l'empereur donna moyen au pape d'y estre le premier, et y surveint aprez luy. C'est, disent ils, une cerimonie ordinaire aux abouchements de tels princes, que le

[1] Septième du nom, en 1533.

[2] Du même pape Clément VII, et de Charles-Quint, sur la fin de l'année 1532. — Guicciardini, Istor. L. XX.

plus grand soit avant les aultres au lieu assigné, voire avant celuy chez qui se faict l'assemblee; et le prennent de ce biais, que c'est à fin que cette apparence tesmoigne que c'est le plus grand que les moindres vont trouver, et le recherchent, non pas luy eulx.

II. Non seulement chasque païs, mais chasque cité, et chasque vacation, a sa civilité particuliere. I'y ay esté assez soigneusement dressé en mon enfance, et ay vescu en assez bonne compaignie, pour n'ignorer pas les loix de la nostre françoise, et en tiendrois eschole. I'aime à les ensuivre, mais non pas si couardement que ma vie en demeure contraincte : elles ont quelques formes penibles, lesquelles pourveu qu'on oublie par discretion, non par erreur, on n'en a pas moins de grace. I'ay veu souvent des hommes incivils par trop de civilité, et importuns de courtoisie.

C'est au demourant une tresutile science que la science de l'entregent*[1]. Elle est, comme la grace et la beauté, conciliatrice des premiers abords de la societé et familiarité; et par consequent nous ouvre la porte à nous instruire par les exemples d'aultruy, et à exploicter et produire nostre exemple, s'il a quelque chose d'instruisant et communicable.

---

*[1] Ce mot qui ne signifiait qu'une manière adroite et civile de se conduire dans le monde, se prend aujourd'hui en mauvaise part.

CHAPITRE XIV*[1].

On est puny pour s'opiniastrer à une place sans raison.

Sommaire. — On doit punir ceux qui s'obstinent à défendre avec opiniâtreté une trop faible place : mais les vainqueurs abusent souvent de cette loi de la guerre.

***Exemples* : le Connétable de Montmorenci ; Martin du Bellay.**

La vaillance a ses limites, comme les aultres vertus ; lesquels franchis, on se treuve dans le train du vice : en maniere que par chez elle on se peult rendre à la temerité, obstination et folie, qui n'en sçait bien les bornes, malaisees en verité à choisir sur leurs confins. De cette consideration est nee la coustume que nous avons aux guerres, de punir, voire de mort, ceulx qui s'opiniastrent à deffendre une place qui par les regles militaires ne peult estre soustenue. Aultrement, soubs l'esperance de l'impunité, il n'y auroit poullier *[2] qui n'arrestast une armee.

*[1] Dans l'édition de 1580, ce chapitre est le quinzième. Le quatorzième a pour titre et pour sujet : que le goût des biens et des maux dépend en bonne partie de l'opinion que nous en avons. C'est le quarantième chapitre des autres éditions. Cette édition première offre, à partir de ce chapitre, de si grandes différences avec toutes celles qui l'ont suivie, que nous ne pourrons plus y avoir recours que très-rarement.

*[2] Poulailler, (bicoque).

Monsieur le connestable de Montmorency, au siege de Pavie, ayant esté commis pour passer le Tesin, et se loger aux fauxbourgs saint Antoine, estant empesché d'une tour au bout du pont, qui s'opiniastra iusques à se faire battre, feit pendre tout ce qui estoit dedans[1]; et encores depuis accompaignant monsieur le dauphin au voyage delà les monts, ayant prins par force le chasteau de Villane, et tout ce qui estoit dedans ayant esté mis en pieces par la furie des soldats, horsmis le capitaine et l'enseigne, il les feit pendre et estrangler pour cette mesme raison[2]: comme feit aussi le capitaine Martin du Bellay, lors gouverneur de Turin en cette mesme contree, le capitaine de S. Bony, le reste de ses gents ayant esté massacré à la prinse de la place[3]. Mais d'autant que le iugement de la valeur et foiblesse du lieu se prend par l'estimation et contrepoids des forces qui l'assaillent (car tel s'opiniastreroit iustement contre deux couleuvrines, qui feroit l'enragé d'attendre trente canons), où se met encores en compte la grandeur du prince conquerant, sa reputation, le respect qu'on luy doibt, il y a danger qu'on presse un peu la balance de ce costé là : et en advient par ces mesmes termes, que tels ont si grande opinion d'eulx et de

[1] Mémoires de du Bellay. L. II.

[2] *Id. Ibid.* L. VIII.

[3] *Id. Ibid.* L. IX.

leurs moyens, que ne leur semblant raisonnable qu'il y ait rien digne de leur faire teste, ils passent le coulteau partout où ils treuvent resistance, autant que fortune leur dure; comme il se veoid par les formes de sommation et desfi que les princes d'orient, et leurs successeurs qui sont encores, ont en usage, fiere, haultaine et pleine d'un commandement barbaresque. Et au quartier par où les Portugalois escornerent les Indes, ils trouverent des estats avecques cette loy universelle et inviolable, que tout ennemy vaincu du roy en presence, ou de son lieutenant, est hors de composition de rançon et de mercy. Ainsi surtout il se fault garder, qui peult, de tumber entre les mains d'un iuge ennemy, victorieux et armé.

CHAPITRE XV.

De la punition de la couardise.

Sommaire. — La lâcheté ne devrait pas être punie de mort dans un soldat, à moins qu'il n'y ait des preuves de méchanceté et de mauvais desseins. Les peuples anciens et modernes ont souvent varié dans leur manière de sévir contre la poltronnerie.

Exemples : le législateur Charondas; l'empereur Julien; le gouverneur Frauget, etc.

I'ouy aultrefois tenir à un prince et tresgrand capitaine, que pour lascheté de cœur un soldat ne pou-

voit estre condemné à mort ; luy estant à table faict recit du procez du seigneur de Vervins qui feut condemné à mort pour avoir rendu Bouloigne [1]. A la verité c'est raison qu'on face grande difference entre les faultes qui viennent de nostre foiblesse, et celles qui viennent de nostre malice : car en celles icy nous nous sommes bandez à nostre escient contre les regles de la raison que nature a empreintes en nous; et en celles là, il semble que nous puissions appeller à garant cette mesme nature, pour nous avoir laissez en telle imperfection et defaillance. De maniere que prou de gents ont pensé qu'on ne se pouvoit prendre à nous que de ce que nous faisons contre nostre conscience : et sur cette regle est en partie fondee l'opinion de ceulx qui condemnent les punitions capitales aux heretiques et mescreans, et celle qui establit qu'un advocat et un iuge ne puissent estre tenus de ce que par ignorance ils ont failly en leur charge.

Mais quant à la couardise, il est certain que la plus commune façon est de la chastier par honte et ignominie : et tient on que cette regle a esté premierement mise en usage par le legislateur Charondas ; et qu'avant luy les loix de Grece punissoient de mort ceulx qui s'en estoient fuys d'une bat-

---

[1] Au roi d'Angleterre qui l'assiégeait en personne. Voyez les Mémoires de Martin du Bellay. L. X.

taille : là où il ordonna seulement qu'ils fussent par trois iours assis emmy *[1] la place publicque, vestus de robe de femme [2] ; esperant encores s'en pouvoir servir, leur ayant faict revenir le courage par cette honte : *Suffundere malis hominis sanguinem, quam effundere* [3]. Il semble aussi que les loix romaines condemnoient anciennement à mort ceulx qui avoient fuy : car Ammianus Marcellinus dict [4] que l'empereur Iulien condemna dix de ses soldats, qui avoient tourné le dos en une charge contre les Parthes, à estre degradez, et, aprez, à souffrir mort, suyvant, dict il, les loix anciennes. Toutesfois ailleurs, pour une pareille faulte, il en condemne d'aultres seulement à se tenir parmy les prisonniers soubs l'enseigne du bagage [5]. L'aspre condemnation du peuple romain contre les soldats eschapez de Cannes, et, en cette mesme guerre, contre ceulx qui accompaignerent Cn. Fulvius en sa desfaicte, ne veint pas à la mort. Si est il à craindre que la honte les desespere, et les rende non froids seulement, mais ennemis.

Du temps de nos peres, le seigneur de Franget *[2],

---

[2] Diodore de Sicile. L. XII, c. 4.

[3] « Il vaut bien mieux faire monter le sang au visage du coupable, que de le tirer de ses veines ». Tertull. *in Apologet.*

[4] L. XXIV, c. 4.

[5] Amm. Marcell. L. XXV, c. 1.

*[1] Emmy, *in medio*, au milieu.

*[2] Ou plutôt Frauget, comme il est écrit dans les Mémoires de du Bellay.

iadis lieutenant de la compaignie de monsieur le mareschal de Chastillon, ayant esté mis, par monsieur le mareschal de Chabannes, gouverneur de Fontarabie au lieu de monsieur du Lude, et l'ayant rendue aux Espaignols, fut condemné à estre degradé de noblesse, et tant luy que sa posterité declaré roturier, taillable, et incapable de porter armes : et feut cette rude sentence executee à Lyon[6]. Depuis, souffrirent pareille punition touts les gentilshommes qui se trouverent dans Guyse, lors que le comte de Nansau[*3] y entra[7]; et aultres encores, depuis. Toutesfois quand il y auroit une si grossiere et apparente ou ignorance ou couardise, qu'elle surpassast toutes les ordinaires, ce seroit raison de la prendre pour suffisante preuve de meschanceté et de malice, et de la chastier pour telle.

---

[6] En 1523. Mémoires de Martin du Bellay. L. II.

[7] En 1536. Mémoires de Guillaume du Bellay. L. VII.

[*3] Nassau.

CHAPITRE XVI.

Un traict de quelques ambassadeurs.

SOMMAIRE. — I. Les hommes aiment à se montrer savans dans toute autre science que dans celle qu'ils cultivent le plus. — II. Il importe, en lisant une histoire, de connaître la profession de l'historien. — III. Les ambassadeurs d'un prince ne doivent lui rien celer. — IV. Si l'on doit

une obéissance passive aux ordres des supérieurs, il est pourtant des cas où l'on peut user de sa raison et de ses lumières.

Exemples : Périander; César; Denys l'ancien; — le seigneur de Langey (Guillaume du Bellay); D. Crassus.

I. I'OBSERVE en mes voyages cette practique, pour apprendre tousiours quelque chose par la communication d'aultruy (qui est une des plus belles escholes qui puisse estre), de ramener tousiours ceulx avecques qui ie confere, aux propos des choses qu'ils sçavent le mieulx;

> Basti al nocchiero ragionar de' venti,
> Al bifolcò dei tori; e le sue piaghe
> Conti 'l guerrier, conti 'l pastor gli armenti [1];

car il advient le plus souvent, au rebours, que chascun choisit plustost à discourir du mestier d'un aultre que du sien, estimant que c'est autant de nouvelle reputation acquise : tesmoing le reproche qu'Archidamus feit à Periander, qu'il quitoit la gloire de bon medecin, pour acquerir celle de mauvais poëte [2]. Voyez combien Cesar se desploye largement

---

[1] « Que le pilote se contente de parler des vents, le laboureur de ses taureaux, le guerrier de ses blessures, et le berger de ses troupeaux ». Traduction italienne de Properce. L. II, élég. 1, v. 43.

[2] Plutarque. *Dits Notables des Lacédémoniens.* Article *Archidamus.*

à nous faire entendre ses inventions à bastir ponts et engins; et combien, au prix, il va se serrant où il parle des offices de sa profession, de sa vaillance, et conduicte de sa milice : ses exploicts le verifient assez capitaine excellent; il se veult faire cognoistre excellent ingenieur : qualité aulcunement estrangiere. Le vieil Dionysius estoit tresgrand chef de guerre, comme il convenoit à sa fortune : mais il se travailloit à donner principale recommendation de soy par la poësie et si n'y sçavoit rien [3]. Un homme de vocation iuridique, mené ces iours passez veoir un'estude fournie de toute sorte de livres de son mestier et de toute aultre sorte, n'y trouva nulle occasion de s'entretenir; mais il s'arresta à gloser rudement et magistralement une barricade logee sur la vis [*1] de l'estude, que cent capitaines et soldats rencontrent tous les iours sans remarque et sans offense.

Optat ephippia bos piger, optat arare caballus [4].

Par ce train vous ne faictes iamais rien qui vaille. Ainsin il faut reiecter tousiours l'architecte, le peintre, le cordonnier, et ainsi du reste, chascun à son gibbier.

---

[3] Diodore de Sicile. L. XV, c. 6.

[4] « Le bœuf pesant voudrait porter la selle, et le cheval tirer la charrue ». Horat. L. I, epist. 14, v. 43.

[*1] L'escalier tournant.

II. Et, à ce propos, à la lecture des histoires, qui est le subiect de toutes gents, i'ay accoustumé de considerer qui en sont les escrivains : si ce sont personnes qui ne facent aultre profession que de lettres, i'en apprends principalement le style et le langage ; si ce sont medecins, ie les crois plus volontiers en ce qu'ils nous disent de la temperature de l'air, de la santé et complexion des princes, des bleceures et maladies ; si iurisconsultes, il en fault prendre les controverses des droicts, les loix, l'establissement des polices, et choses pareilles ; si theologiens, les affaires de l'Eglise, censures ecclesiastiques, dispenses et mariages ; si courtisans, les mœurs et les cerimonies ; si gents de guerre, ce qui est de leur charge, et principalement les deductions des exploicts où ils se sont trouvez en personne ; si ambassadeurs, les menees, intelligences, et practiques, et maniere de les conduire.

III. A cette cause, ce que i'eusse passé à un aultre sans m'y arrester, ie l'ay poisé et remarqué en l'histoire du seigneur de Langey, tresentendu en telles choses : C'est qu'aprez avoir conté ces belles remontrances de l'empereur Charles cinquiesme, faictes au consistoire à Rome, present l'evesque de Mascon et le seigneur du Velly nos ambassadeurs, où il avoit meslé plusieurs paroles oultrageuses contre nous, et, entre aultres, que si ses capitaines, soldats et subjects n'es-

toient d'aultre fidelité et suffisance en l'art militaire, que ceulx du roy, tout sur l'heure il s'attacheroit la chorde au col pour luy aller demander misericorde[5]; et de cecy il semble qu'il en creust quelque chose, car deux ou trois fois en sa vie, depuis, il luy adveint de redire ces mesmes mots : aussi qu'il desfia le roy de le combattre en chemise avecques l'espee et le poignard, dans un batteau : le dict seigneur de Langey, suyvant son histoire, adiouste que les dicts ambassadeurs faisants une despeche au roy de ces choses, luy en dissimulerent la plus grande partie, mesme luy celerent les deux articles precedents [6]. Or, i'ay trouvé bien estrange qu'il feust en la puissance d'un ambassadeur de dispenser sur les advertissements qu'il doibt faire à son maistre, mesme de telle consequence, venants de telle personne, et dicts en si grand'assemblee : et m'eust semblé l'office du serviteur estre de fidelement representer les choses en leur entier, comme elles sont advenues, à fin que la liberté d'ordonner, iuger et choisir, demeurast au maistre; car, de luy alterer ou cacher la verité, de peur qu'il ne la prenne aultrement qu'il ne doibt et que cela ne le poulse à quelque mauvais party, et ce pendant le laisser ignorant de ses affaires, cela m'eust semblé appartenir à celuy qui donne la loy, non à celuy qui la re-

---

[5] Mémoires de Martin du Bellay. L. V.

[6] *Id. Ibid.*

ceoit; au curateur et maistre d'eschole, non à celuy qui se doibt penser inferieur, non en auctorité seulement, mais aussi en prudence et bon conseil. Quoy qu'il en soit, ie ne vouldrois pas estre servy de cette façon en mon petit faict.

IV. Nous nous soustrayons si volontiers du commandement, soubs quelque pretexte, et usurpons sur la maistrise; chascun aspire si naturellement à la liberté et auctorité, qu'au superieur nulle utilité ne doibt estre si chere, venant de ceulx qui le servent, comme luy doibt estre chere leur naïfve et simple obeïssance. On corrompt l'office du commander, quand on y obeït par discretion, non par subiection [7]. Et P. Crassus, celuy que les Romains estimerent cinq fois heureux, lorsqu'il estoit en Asie consul, ayant mandé à un ingenieur grec de luy faire mener le plus grand des deux masts de navire qu'il avoit veus à Athenes, pour quelque engin de batterie qu'il en vouloit faire · cettuy cy, soubs tiltre de sa science, se donna loy de choisir aultrement, et mena le plus petit, et, selon la raison de son art, le plus commode [8]. Crassus ayant patiemment ouï ses raisons, luy feit tresbien donner le fouet, estimant l'interest de la discipline plus que l'interest de l'ouvrage. D'aultre part

---

7 Cette pensée est prise d'Aulu-Gelle; *Noct. Attic.* L. I, c. 13.

8 Aulu-Gelle. *Ibid.*

pourtant, on pourroit aussi considerer que cette obeïssance si contraincte n'appartient qu'aux commandements precis et prefix. Les ambassadeurs ont une charge plus libre, qui en plusieurs parties despend souverainement de leur disposition; ils n'executent pas simplement, mais forment aussi et dressent par leur conseil la volonté du maistre : I'ay veu, en mon temps, des personnes de commandement reprins d'avoir plustost obeï aux paroles des lettres du roy, qu'à l'occasion des affaires qui estoient prez d'eulx : Les hommes d'entendement accusent encores (auiourd'huy) l'usage des roys de Perse de tailler les morceaux si courts à leurs agents et lieutenants, qu'aux moindres choses ils eussent à recourir à leur ordonnance; ce delay, en une si longue estendue de domination, ayant souvent apporté des notables dommages à leurs affaires : Et Crassus, escrivant à un homme du mestier, et luy donnant advis de l'usage auquel il destinoit ce mast, sembloit il pas entrer en conference de sa deliberation, et le convier à interposer son decret?

CHAPITRE XVII.

De la peur.

SOMMAIRE. — Effets de la peur sur le vulgaire. Les soldats même en sont atteints. Elle a souvent des résultats tout con-

traires : ou elle rend immobile, ou pousse à fuir avec une incroyable vîtesse. Elle a quelquefois produit des actions de valeur. Terreurs paniques.

Exemples : un Soldat des troupes du Connétable de Bourbon; un Enseigne du capitaine Julle; l'empereur Théophile; les Romains dans leur premier combat avec Annibal; les Compagnons de Pompée.

Obstupui, steteruntque comæ, et vox faucibus hæsit [1].

Ie ne suis pas bon naturaliste (qu'ils disent), et ne sçais gueres par quels ressorts la peur agit en nous; mais tant y a que c'est une estrange passion : et disent les medecins qu'il n'en est aulcune qui emporte plustost nostre iugement hors de sa deue assiette. De vray, i'ay veu beaucoup de gents devenus insensez, de peur; et, au plus rassis, il est certain, pendant que son accez dure, qu'elle engendre de terribles esblouïssements. Ie laisse à part le vulgaire, à qui elle represente tantost les bisayeuls sortis du tumbeau enveloppez en leur suaire, tantost des loups-garous, des lutins et des chimeres; mais parmy les soldats mesmes, où elle debvroit trouver moins de place, combien de fois a elle changé un troupeau de brebis en esquadron de corselets *[1]? des roseaux et des

---

[1] Je frémis, ma voix meurt, et mes cheveux se dressent.
Énéid. L. II, v. 774.

*[1] Corselets, espèce de cuirasses en usage dans certaines troupes, et dont le nom servait à les désigner.

cannes, en gentsdarmes et lanciers? nos amis, en nos ennemis? et la croix blanche, à la rouge? Lors que monsieur de Bourbon print Rome[2], un port'enseigne, qui estoit à la garde du bourg saint Pierre, feut saisi de tel effroy à la premiere alarme, que par le trou d'une ruyne il se iecta, l'enseigne au poing, hors la ville, droict aux ennemis, pensant tirer vers le dedans de la ville; et à peine enfin, voyant la troupe de monsieur de Bourbon se renger pour le soustenir, estimant que ce feust une sortie que ceulx de la ville feissent, il se recogneut, et, tournant teste, rentra par ce mesme trou, par lequel il estoit sorty plus de trois cents pas avant en la campaigne[3]. Il n'en adveint pas du tout si heureusement à l'enseigne du capitaine Iulle, lors que sainct Paul feut prins sur nous, par le comte de Bures et monsieur du Reu; car, estant si fort esperdu de frayeur, que de se iecter à tout *[2] son enseigne hors de la ville par une canoniere, il feut mis en pieces par les assaillants[4]: et, au mesme siege, feut memorable la peur qui serra, saisit et glacea si fort le cœur d'un gentilhomme, qu'il en tumba roide mort par terre, à la bresche, sans aulcune bleceure[5].

Pareille peur saisit par fois toute une multitude:

---

[2] En 1527.

[3] Mémoires de Martin du Bellay. L. III.

[4] Mémoires de Guillaume du Bellay. L. VIII.

[5] *Id. Ibid.*

*[2] Avec.

en l'une des rencontres de Germanicus contre les Allemans, deux grosses troupes prinrent, d'effroy, deux routes opposites; l'une fuyoit d'où l'aultre partoit. Tantost elle nous donne des ailes aux talons, comme aux deux premiers : tantost elle nous cloue les pieds et les entrave, comme on lit de l'empereur Theophile, lequel, en une battaille qu'il perdit contre les Agarenes, deveint si estonné et si transi qu'il ne pouvoit prendre party de s'enfuyr, *adeo pavor etiam auxilia formidat*[6]; iusques à ce que Manuel, l'un des principaulx chefs de son armee, l'ayant tirassé et secoué, comme pour l'esveiller d'un profond somme, luy dict : « Si vous ne me suyvez, ie vous tueray : car il vault mieulx que vous perdiez la vie, que si, estant prisonnier, vous veniez à perdre l'empire[7] ».

Lors exprime elle sa derniere force, quand, pour son service, elle nous reiecte à la vaillance qu'elle a soustraict à nostre debvoir et à nostre honneur : en la premiere iuste battaille que les Romains perdirent contre Hannibal, soubs le consul Sempronius, une troupe de bien dix mille hommes de pied ayant prins l'espouvante, ne voyant ailleurs par où faire passage à sa lascheté, s'alla iecter au travers le gros des ennemis, lequel elle percea d'un merveilleux effort, avec grand

---

6 Tant la peur s'effraie, même de ce qui pourrait lui donner du secours ! Quintus Curtius. L. III, c. 11, n°. 12.

7 *Joannis Zonaræ Monachi historiarum* L. III.

meurtre de Carthaginois; achetant une honteuse fuyte au mesme prix qu'elle eust eu d'une glorieuse victoire [8].

C'est ce de quoy i'ay le plus de peur que la peur: aussi surmonte elle en aigreur touts aultres accidents. (Quelle affection peult estre plus aspre et plus iuste, que celle des amis de Pompeius qui estoient en son navire spectateurs de cet horrible massacre? Si est ce que la peur des voiles aegyptiennes, qui commenceoient à les approcher, l'estouffa de maniere qu'on a remarqué qu'ils ne s'amuserent qu'à haster les mariniers de diligenter et de se sauver à coups d'aviron [9]; iusques à ce que, arrivez à Tyr, libres de crainte, ils eurent loy de tourner leur pensee à la perte qu'ils venoient de faire, et lascher la bride aux lamentations et aux larmes que cette aultre plus forte passion avoit suspendues:

> Tum pavor sapientiam omnem mihi ex animo expectorat [10].)

Ceulx qui auront esté bien frottez en quelque estour [*3] de guerre, touts blecez encores et ensanglantez, on les rameine bien landemein [*4] à la charge: mais ceulx qui ont conceu quelque bonne peur des ennemis, vous

---

8 Tit. Liv. L. XXI. c. 56.

9 Cic. *Tusc. Quæst.* L. III, c. 26.

10 L'effroi me prive alors de toute ma sagesse.
Ennius *apud Cic. Tusc. Quæst.* L. IV, c. 8.

*3 Un estour, dit Nicot, c'est un conflict et combat.

*4 Le lendemain, comme Montaigne l'écrit aussi quelquefois.

ne les leur feriez pas seulement regarder en face. Ceulx qui sont en pressante crainte de perdre leur bien, d'estre exilez, d'estre subiuguez, vivent en continuelle angoisse, en perdant le boire, le manger et le repos: là où les pauvres, les bannis, les serfs, vivent souvent aussi ioyeusement que les aultres. Et tant de gents qui, de l'impatience des poinctures *5 de la peur, se sont pendus, noyez et precipitez, nous ont bien apprins qu'elle est encores plus importune et plus insupportable que la mort.

Les Grecs en recoignoissent une aultre espèce, qui est oultre l'erreur de nostre discours *6, venant, disent ils, sans cause apparente et d'une impulsion celeste: des peuples entiers s'en veoyent souvent saisis, et des armées entières. Telle feut celle qui apporta à Carthage une merveilleuse desolation: on n'y oyoit que cris et voix effrayees; on voyoit les habitants sortir de leurs maisons comme à l'alarme, et se charger, blecer et entretuer les uns les aultres comme si ce feussent ennemis qui veinssent à occuper leur ville: tout y estoit en desordre et en fureur, iusques à ce que, par oraisons et sacrifices, ils eussent appaisé l'ire des dieux [8]. Ils nomment cela *Terreurs paniques* [9].

---

[8] Diodore de Sicile. L. XV, c. 7.

[9] Plutarque. Traité d'Isis et Osiris.

*5 Des *pointes*, des transes poignantes.

*6 C'est-à-dire, qui n'est pas causée par une erreur de notre jugement.

CHAPITRE XVIII.

Qu'il ne fault iuger de nostre heur qu'aprez la mort[*1].

SOMMAIRE. — D'après les continuelles vicissitudes de la fortune, on ne peut juger de la vie qu'au jour même du trépas. Alors le masque tombe. Une belle mort absout une vie coupable, finit dignement une vie innocente et pure.

Exemples : Cresus; Agésilas; Pompée; Ludovic Sforce; Marie Stuart; Scipion; Épaminondas; Étienne de la Boëtie.

SCILICET ultima semper
Expectanda dies homini est; dicique beatus
Ante obitum nemo supremaque funera debet [1].

Les enfants sçavent le conte du roy Crœsus à ce propos : lequel ayant esté prins par Cyrus et condemné à la mort; sur le poinct de l'execution il s'escria : « O Solon! Solon! » Cela rapporté à Cyrus, et s'estant enquis que c'estoit à dire; il luy feit entendre qu'il verifioit lors à ses despens l'advertissement qu'aultrefois luy avait donné Solon : « Que les hommes, quelque beau visage que fortune leur face, ne se peuvent appeller heureux iusques à ce qu'on leur ayt veu passer le dernier iour de leur vie », pour l'incertitude et variété des choses humaines, qui, d'un bien legier mou-

---

[1] « Il faut attendre le dernier jour d'un homme, pour dire s'il a été heureux ». Ovid. Mét. L. III, fab. 2, v. 5.

[*1] Montaigne a déjà dit quelque chose à ce sujet, dans le chapitre III (§. IV) de ce 1er. livre.

vement, se changent d'un estat en aultre tout divers[2]. Et pourtant Agesilaus, à quelqu'un qui disoit heureux le roy de Perse de ce qu'il estoit venu fort ieune à un si puissant estat : « Ouy ; mais, dict il, Priam en tel aage ne feut pas malheureux »[3]. Tantost Des roys de Macedoine, successeurs de ce grand Alexandre, il s'en faict des menuisiers et greffiers à Rome ; Des tyrans de Sicile, des pedantes à Corinthe ; D'un conquerant de la moitié du monde et empereur de tant d'armees, il s'en faict un miserable suppliant des belitres[*2] officiers d'un roy d'Aegypte : tant cousta à ce grand Pompeius la prolongation de cinq ou six mois de vie ! Et du temps de nos peres, ce Ludovic Sforce, dixiesme duc de Milan, soubs qui avoit si longtemps branslé toute l'Italie, on l'a veu mourir prisonnier à Loches[4], mais aprez y avoir vescu dix ans, qui est le pis de son marché : La plus belle royne[5], veufve du plus grand

---

[2] Hérodote. L. I.

[3] Plutarque : *Dits notables des Lacédémoniens.*

[4] En Touraine, sous le règne de Louis XI, qui l'y avait fait enfermer en 1500. Guichardin. *Istor.* L. IV, *in fine.*

[5] Marie Stuart, reine d'Écosse, et mère de Jacques Ier., roi d'Angleterre, décapitée au château de Fotheringay, par l'ordre de la reine Élisabeth, le 18 février 1587. Elle avait été mariée trois fois : la première à François II.

On sent bien que cet événement postérieur de plusieurs années à l'époque où Montaigne publia ses Essais, ne se trouve point rapporté dans les premières éditions.

[*2] *Belitre*, du latin *balatro*, gueux, fripon.

roy de la chrestienté, vient elle pas de mourir par main d'un bourreau? indigne et barbare cruauté! Et mille tels exemples; car il semble que, comme les orages et tempestes se picquent contre l'orgueil et haultaineté de nos bastiments, il y ayt aussi là hault des esprits envieux des grandeurs de çà bas;

Usque adeò res humanas vis abdita quædam
Obterit, et pulchros fasces sævasque secures
Proculcare, ac ludibrio sibi habere videtur [6];

et semble que la fortune quelquesfois guette à poinct nommé le dernier iour de nostre vie, pour montrer sa puissance de renverser en un moment ce qu'elle avoit basty en longues années; et nous faict crier, aprez *[3] Laberius,

Nimirum hac die
Unâ plus vixi mihi quàm vivendum fuit [7]!

Ainsi se peult prendre avecques raison ce bon advis de Solon *[4]: mais d'autant que c'est un philosophe, à l'endroict desquels *[5] les faveurs et disgraces de la

---

[6] « Tant il est vrai qu'une force secrète se joue des entreprises des hommes, se plaît à briser les haches consulaires, et foule aux pieds l'orgueil des faisceaux » ! Lucret. L. V, v. 1232.

[7] « Ah! j'ai vécu trop d'un jour»! Macrob. *Saturnal.* L. II, c. 7.

*[3] C'est-à-dire, avec.

*[4] C'est cet avis que Montaigne a cité dès le commencement du chapitre.

*[5] C'est comme s'il y avait : et qu'à l'endroict des philosophes, etc.

fortune ne tiennent reng ny d'heur ny de malheur, et sont les grandeurs et puissances accidents de qualité à peu prez indifférente, ie treuve vraysemblable qu'il ayt regardé plus avant, et voulu dire que ce mesme bonheur de nostre vie, qui depend de la tranquillité et contentement d'un esprit bien nay, et de la resolution et asseurance d'une ame reglee, ne se doibve iamais attribuer à l'homme, qu'on ne luy ayt veu iouer le dernier acte de sa comedie, et sans doubte le plus difficile. En tout le reste il y peult avoir du masque : ou ces beaux discours de la philosophie ne sont en nous que par contenance, ou les accidents ne nous essayant *6 pas iusques au vif, nous donnent loisir de maintenir tousiours notre visage rassis; mais à ce dernier roolle de la mort et de nous, il n'y a plus que feindre, il faut parler françois, il faut montrer ce qu'il y a de bon et de net dans le fond du pot.

> Nam veræ voces tum demum pectore ab imo
> Eiiciuntur; et eripitur persona, manet res [8].

Voyla pourquoy se doibvent à ce dernier traict toucher et esprouver toutes les aultres actions de nostre vie : c'est le maistre iour; c'est le iour iuge de touts les

---

[8] « Alors la nécessité nous arrache des paroles sincères; alors le masque tombe, et l'homme reste à découvert ». Lucret. L. III, v. 57. J.-B. Rousseau semble avoir voulu traduire ce passage dans le beau vers :

> Le masque tombe; l'homme reste....

*6 Éprouvant.

aultres ; c'est le iour, dict un ancien, qui doibt iuger de toutes mes annees passees. Ie remets à la mort l'essay du fruict de mes estudes : nous verrons là si mes discours me partent de la bouche ou du cœur. I'ay veu plusieurs donner par leur mort reputation en bien ou en mal à toute leur vie. Scipion, beau pere de Pompeius, rabilla en bien mourant la mauvaise opinion qu'on avoit eu de lui iusques alors [9].

Epaminondas, interrogé lequel des trois il estimoit le plus, ou Chabrias, ou Iphicrates, ou soy mesme: « Il nous fault veoir mourir, dict il, avant que d'en pouvoir resouldre » [10]. De vray, on desroberoit beaucoup à celuy là, qui le poiseroit sans l'honneur et grandeur de sa fin. Dieu l'a voulu comme il lui a pleu; mais en mon temps trois les plus *7 exsecrables personnes que ie cogneusse en toute abomination de vie, et les plus infames, ont eu des morts reglees, et, en toute circonstance, composees iusques à la perfection. Il est des morts braves et fortunees : ie luy ay veu trencher le fil d'un progrez de merveilleux advancement, et dans la fleur de son croist *8, à quelqu'un, d'une fin si pompeuse, qu'à mon advis ses ambitieux et courageux desseings n'avaient rien de si hault que

---

9 Cette réflexion paraît puisée dans Sénèque, épitre 24.

10 Plutarque. *Dits des anciens rois, princes et capitaines.*

*7 Pour *les trois plus.*

*8 De sa croissance.

feut leur interruption : il arriva, sans y aller, où il pretendoit, plus grandement et glorieusement que ne portoit son desir et son esperance ; et devança par sa cheute le pouvoir et le nom où il aspiroit par sa course *9. Au iugement de la vie d'aultruy ie regarde tousiours comment s'en est porté le bout ; et des principaux estudes de la mienne, c'est qu'il *10 se porte bien, c'est à dire quietement et sourdement.

*9 Montaigne veut parler ici de son ami Étienne de La Boétie, à la mort duquel il assista ; comme on le voit par le discours imprimé à Paris en 1571, où il rapporte les particularités les plus remarquables de la maladie et de la mort de cet ami.

*10 C'est-à-dire, et l'une des principales études de la mienne est que ce bout, etc.

CHAPITRE XIX.

Que philosopher c'est apprendre à mourir.

SOMMAIRE. — I. Ce que c'est que philosopher. — Le plaisir est le seul but des hommes ; mais on ne se le procure que par la vertu. — II. L'un des principaux bienfaits de la vertu, est de nous inspirer le mépris de la mort. Par combien de motifs la mort n'est point à redouter.

Exemples : Henri II ; Philippe, fils de Louis-le-Gros ; Ana-

créon; Émilius-Lepidus; Aufidius; Cornellius Gallus; Ludovic; etc., etc.

CICERO dict[1] que philosopher ce n'est aultre chose que s'apprester à la mort. C'est d'autant que l'estude et la contemplation retirent aulcunement nostre ame hors de nous, et l'embesongnent à part du corps, qui est quelque apprentissage et ressemblance de la mort: ou bien, c'est que toute la sagesse et discours du monde se resoult enfin à ce poinct, de nous apprendre à ne craindre point à mourir. De vray, ou la raison se moque, ou elle ne doibt viser qu'à nostre contentement, et tout son travail tendre en somme à nous faire bien vivre, et à nostre aise, comme dict la saincte escriture[2]. Toutes les opinions du monde en sont là, que le plaisir est nostre but; quoyqu'elles en prennent divers moyens: aultrement on les chasseroit d'arrivee; car qui escouteroit celuy qui, pour sa fin, establiroit nostre peine et mesaise? Les dissensions des sectes philosophiques en ce cas sont verbales; *transcurramus solertissimas nugas*[3]; il y a plus d'opiniastreté et de pi-

---

[1] Tusc. quæst. L. I, c. 30—31. *Tota philosophorum vita commentatio mortis est.*

[2] Eccles., c. 3, v. 12. *Et cognovi quod non esset melius nisi lætari, et facere bene in vita sua.*

[3] « Ne nous arrêtons pas à ces subtilités frivoles ». Senec. epist. 117.

coterie qu'il n'appartient à une si saincte profession : mais quelque personnage que l'homme entreprenne, il ioue tousiours le sien parmy.

Quoy qu'ils dient, en la vertu mesme, le dernier but de nostre visee, c'est la volupté. Il me plaist de battre leurs aureilles de ce mot qui leur est si fort à contrecœur : et s'il signifie quelque supreme plaisir et quelque excessif contentement, il est mieulx deu à l'assistance de la vertu qu'à nulle aultre assistance. Cette volupté, pour estre plus gaillarde, nerveuse, robuste, virile, n'en est que plus serieusement voluptueuse : et luy debvions donner le nom du plaisir, plus favorable, plus doulx et naturel, non celuy de la vigueur*[1], duquel nous l'avons denommee. Cette aultre volupté plus basse, si elle meritoit ce beau nom, ce debvoit estre en concurrence, non par privilege : ie la treuve moins pure d'incommoditez et de traverses, que n'est la vertu ; oultre que son goust est plus momentanee, fluide et caducque, elle a ses veillees, ses ieusnes et ses travaulx, et la sueur et le sang, et en oultre particulierement ses passions trenchantes de tant de sortes, et à son costé une satieté si lourde, qu'elle equipolle à penitence. Nous avons grand tort d'estimer que ces incommoditez luy servent d'aiguillon, et de condiment*[2] à sa doulceur (comme en na-

*[1] Le mot *virtus* exprimait la force, la vigueur.

*[2] D'assaisonnement : du mot latin *condimentum*, qui signifie sauce, ragoût, Montaigne a fait celui de *condiment*.

ture le contraire se vivifie par son contraire); et de dire, quand nous venons à la vertu, que pareilles suittes et difficultez l'accablent, la rendent austere et inaccessible; là où, beaucoup plus proprement qu'à la volupté, elles anoblissent, aiguisent et rehaulsent le plaisir divin et parfaict qu'elle nous moyenne *3. Celuy là est certes bien indigne de son accointance, qui contrepoise son coust à son fruict, et n'en cognoist ny les graces ny l'usage. Ceulx qui nous vont instruisant que sa queste *4 est scabreuse et laborieuse, sa iouïssance agreable; que nous disent ils par là, sinon qu'elle est tousiours desagreable? car quel moyen humain arriva iamais à sa iouïssance? les plus parfaicts se sont bien contentez d'y aspirer et de l'approcher, sans la posseder. Mais ils se trompent; veu que de touts les plaisirs que nous coignoissons, la poursuite mesme en est plaisante: l'entreprinse se sent de la qualité de la chose qu'elle regarde, car c'est une bonne portion de l'effect, et consubstantielle. L'heur et la beatitude qui reluit en la vertu remplit toutes ses appartenances et advenues, iusques à la premiere entree, et extreme barriere.

II. Or des principaux bienfaicts de la vertu est le mespris de la mort: moyen qui fournit nostre vie

---

*3 Qu'elle nous procure par son moyen.

*4 Sa recherche.

d'une molle tranquillité, et nous en donne le goust pur et amiable; sans qui toute aultre volupté est esteincte. Voyla pourquoy toutes les regles *5 se rencontrent et conviennent à cet article. Et combien qu'elles nous conduisent aussi toutes d'un commun accord à mespriser la douleur, la pauvreté et aultres accidents à quoy la vie humaine est subiecte, ce n'est pas d'un pareil soing: tant parce que ces accidents ne sont pas de telle necessité; la pluspart des hommes passants leur vie sans gouster de la pauvreté, et tels encores sans sentiment de douleur et de maladie, comme Xenophilus le musicien qui vescut cent et six ans d'une entiere santé[4]: qu'aussi *6 d'autant qu'au pis aller la mort peult mettre fin, quand il nous plaira, et coupper broche *7 à touts aultres inconvenients. Mais quant à la mort, elle est inevitable:

> Omnes eodem cogimur; omnium
> Versatur urnâ, seriùs, ociùs,
> Sors exitura, et nos in æternum
> Exilium impositura cymbæ[5]:

---

[4] Valère Maxime. L. VIII, c. 13 *in externis*, §. 3.

[5] « Il (*le sort*) nous entraîne tous: agités dans son urne
Les noms de tous sortent à son appel;
Et livrés tôt ou tard au nocher taciturne,
Pour nous commence un exil éternel ».
Hor. L. II, ode 3, v. 25.

*5 Il y a dans l'édition in-4°. de 1588, *toutes les sectes des Philosophes*; ce qui précisait l'idée. Au reste, le mot *règles* signifie ici *maximes*, *dogmes philosophiques*.

*6 *Tant aussi parce que*, au pis-aller, etc.

*7 Mettre fin.

et par consequent, si elle nous faict peur, c'est un subiect continuel de torment, et qui ne se peult aulcunement soulager. Il n'est lieu d'où elle ne nous vienne: nous pouvons tourner sans cesse la teste çà et là, comme en païs suspect; *quæ, quasi saxum Tantalo, semper impendet*[6]. Nos parlements renvoyent souvent executer les criminels, au lieu où le crime est commis: durant le chemin, promenez les par des belles maisons, faictes leur tant de bonne chere qu'il vous plaira,

Non Siculæ dapes
Dulcem elaborabunt saporem;
Non avium cytharæque cantus
Somnum reducent[7];

pensez vous qu'ils s'en puissent resiouir? et que la finale intention de leur voyage leur estant ordinairement devant les yeulx ne leur ayt alteré et affadi le goust à toutes ces commoditez?

Audit iter, numeratque dies, spatioque viarum
Metitur vitam, torquetur peste futurâ[8].

---

[6] « Elle nous menace sans cesse; c'est le rocher suspendu sur la tête de Tantale». Cic. *de finib. bonor. et malor.* L. I, c. 18.

[7] Pourra-t-il retrouver un sommeil agréable,
Peut-il de Philomèle aimer la douce voix,
Celui qui, même assis à la table des rois,
Voit le fer suspendu sur sa tête coupable?
Hor. L. III, od. 1, v. 18.

[8] « Il s'inquiète du chemin, il compte les jours, et mesure sa vie sur la longueur de la route, tourmenté sans cesse par l'idée du supplice qui l'attend ». Claudian. *in Ruf.* L. II, v. 137.

Le but de nostre carriere c'est la mort; c'est l'obiect necessaire de nostre visee : si elle nous effroye, comme est il possible d'aller un pas avant sans fiebvre? Le remede du vulgaire c'est de n'y penser pas : mais de quelle brutale stupidité luy peult venir un si grossier aveuglement? Il luy fault faire brider l'asne par la queue :

Qui capite ipse suo instituit vestigia retro [9].

Ce n'est pas de merveille s'il est si souvent prins au piege. On faict peur à nos gents seulement de nommer la mort; et la pluspart s'en seignent, comme du nom du diable. Et parce qu'il s'en faict mention aux testaments, ne vous attendez pas qu'ils y mettent la main, que le medecin ne leur ayt donné l'extreme sentence : et Dieu sçait lors, entre la douleur et la frayeur, de quel bon iugement ils vous le pastissent [*8].

Parce que cette syllabe frappoit trop rudement leurs aureilles, et que cette voix leur sembloit malencontreuse, les Romains avoient apprins de l'amollir ou de l'estendre en periphrases : au lieu de dire, il est mort : « Il a cessé de vivre, disent ils, il a vescu » :

---

9 « Puisque dans sa sottise il veut avancer à reculons ». Lucret. L. IV, v. 474.

*8 Dans quelques éditions on a mis *bastissent*; mais Montaigne avait écrit *pastissent* du verbe *pâtisser*, pétrir la pâte. Ainsi la phrase veut dire : « Dieu sait comme ils ont bien la tête à façonner leur testament » !

pourveu que ce soit vie, soit elle passee, ils se consolent. Nous en avons emprunté nostre *feu maistre Iehan* *9. A l'adventure, est ce que, comme on dict, le terme vault l'argent. Ie nasquis entre unze heures et midi le dernier iour de Febvrier mille cinq cents trente trois, comme nous comptons à cette heure, commenceant l'an en Ianvier [10]. Il n'y a iustement que quinze iours que i'ay franchi trente neuf ans : il m'en fault, pour le moins, encores autant [11]. Cependant s'empescher *10 du pensement de chose si esloingnee, ce seroit folie. Mais quoy ? les ieunes et les vieux laissent la vie de mesme condition : nul n'en sort aultrement que comme si tout presentement il y entroit; ioint qu'il n'est homme si decrepite, tant qu'il veoid Mathusalem devant, qui ne pense avor encores vingt ans dans le corps. Davantage, pauvre fol que tu es, qui t'a estably les termes de ta vie? Tu te fondes sur les contes des medecins : regarde plustost l'effect et l'experience.

---

[10] Par une ordonnance de Charles IX, rendue en 1563, le commencement de l'année fut fixé au 1er. janvier. Auparavant elle commençait à Pâques. En conséquence, le 1er. janvier 1563 devint le 1er. jour de l'an 1564. Le parlement ne se conforma à cette ordonnance que deux ans après, et ne commença l'année le 1er. janvier qu'en 1567.

[11] Montaigne n'obtint pas *ce qu'il lui fallait;* puisqu'il mourut en 1592, dans la soixantième année de son âge.

*9 Feu, de *functus*, comme défunt, de *defunctus*.

*10 S'occuper, se tourmenter.

Par le commun train des choses, tu vis pieça*[11] par faveur extraordinaire : tu as passé les termes accoutumez de vivre. Et qu'il soit ainsi, compte de tes cognoissants*[12] combien il en est mort avant ton aage plus qu'il n'en y a qui l'ayent atteint : et de ceulx mesmes qui ont anobli leur vie par renommee, fais en registre ; et i'entrerai en gageure d'en trouver plus qui sont morts avant, qu'aprez trente-cinq ans. Il est plein de raison et de pieté de prendre exemple de l'humanité mesme de Iesus christ : or il finit sa vie à trente et trois ans. Le plus grand homme, simplement homme, Alexandre, mourut aussi à ce terme. Combien a la mort de façons de surprinse !

> Quid quisque vitet, nunquam homini satis
> Cautum est in horas [12]:

ie laisse à part les fiebvres et les pleuresies : qui eust iamais pensé qu'un duc de Bretaigne deust estre estouffé de la presse, comme feut celuy là [13] à l'entree

---

[12] Hélas ! A chaque instant un péril nous menace ;
Qui peut tous les prévoir ?...
Hor. L. II, ode 13, v. 13.

[13] En 1305, sous le règne de Philippe-le-Bel. Cet accident fut causé par l'écroulement d'un mur. Le duc de Bretagne s'appelait Jean II.

Le pape que Montaigne appelle son voisin, était Bertrand de Got, gascon, archevêque de Bordeaux, qui fut élu pape le 5 juin 1305, et prit le nom de Clément V.

*[11] Depuis longtems.

*[12] Parmi les personnes de ta connaissance.

du pape Clement, mon voisin, à Lyon ? N'as tu pas veu tuer un de nos roys[14] en se iouant? et un de ses ancestres[15] mourut il pas chocqué par un pourceau? Æschylus, menacé de la cheute d'une maison, a beau se tenir à l'airte[*13], le voylà assommé d'un toict de tortue, qui eschappa des pattes d'un' aigle en l'air: l'aultre[16] mourut d'un grain de raisin; un empereur, de l'esgratigneure d'un peigne, en se testonnant; Aemilius Lepidus, pour avoir heurté du pied contre le seuil de son huis[17]; et Aufidius, pour avoir chocqué, en entrant, contre la porte de la chambre du conseil[18]; et entre les cuisses des femmes, Cornelius Gallus preteur, Tigillinus capitaine du guet à Rome[19], Ludovic fils de Guy de Gonzague, marquis de Man-

---

14 Henri II, blessé à mort le 10 juillet 1559, dans un tournoi, par le comte de Montgommery, l'un de ses capitaines des gardes.

15 Philippe, fils aîné de Louis-le-Gros, et qui avait été couronné du vivant de son père.

16 Anacréon. Voyez Valère-Maxime. L. IX, c. 12, §. 8, *in extern.*

17 Pline. *Nat. Histor.* L. VII, c. 33.

18 *Id. Ibid.*

19 *Id. Ibid.*

*13 Non *à l'air*, comme on l'a imprimé dans l'édition de Langelier et dans quelques autres. *A l'airte*, au guet, sur ses gardes; d'où notre mot *alerte*. Les Italiens disent encore *fare all' erta*, prendre garde à soi.

toue[20]; et d'un encores pire exemple, Speusippus philosophe platonicien[21], et *[14] l'un de nos papes. Le pauvre Bebius, iuge, ce pendant qu'il donne delay de huictaine à une partie, le voylà saisi, le sien de vivre estant expiré[22]; et Caius Iulius medecin, gressant les yeulx d'un patient, voylà la mort qui clost les siens[23] : et s'il m'y fault mesler, un mien frere, le capitaine S. Martin, aagé de vingt et trois ans, qui avoit desià faict assez bonne preuve de sa valeur, iouant à la paulme, receut un coup d'esteuf *[15] qui l'assena un peu au dessus de l'aureille droicte, sans aulcune apparence de contusion ny de bleceure ; il ne s'en assit ny reposa, mais cinq ou six heures aprez il mourut d'une apoplexie que ce coup lui causa.

Ces exemples si frequents et si ordinaires nous passant devant les yeulx, comme *[16] est il possible qu'on

---

20 Ce dernier fut condamné par ses concitoyens à perdre la tête sur l'échafaud, pour cause d'adultère, l'an 1382.

21 Suivant Tertullien, *Apologet.*, c. 46, ce Speusippe *in adulterio periit.* Mais Diogène Laerte le fait mourir d'un autre genre de mort.

22 Pline. *Histor. Natural.* L. VII, c. 53.

23 *Id. Ibid.*

*14 Ainsi que l'un de nos papes. — Il s'agit peut-être d'Alexandre VI, dont on connaît l'horrible dépravation et la mort infâme, du moins suivant quelques historiens.

*15 De balle.

*16 Comment.

se puisse desfaire du pensement *[17] de la mort, et qu'à chasque instant il ne nous semble qu'elle nous tient au collet? Qu'importe il, me direz vous, comment que ce soit, pourveu qu'on ne s'en donne point de peine? Ie suis de cet advis : et, en quelque maniere qu'on se puisse mettre à l'abri des coups, feust ce soubs la peau d'un veau, ie ne suis pas homme qui y reculasse, car il me suffit de passer à mon ayse; et le meilleur ieu que ie me puisse donner, ie le prends, si peu glorieux au reste et exemplaire que vous vouldrez.

> Prætulerim.....delirus inersque videri,
> Dum mea delectent mala me, vel denique fallant,
> Quàm sapere, et ringi [24].

Mais c'est folie d'y penser arriver par là. Ils vont, ils viennent, ils trottent, ils dansent; de mort, nulles nouvelles : tout cela est beau; mais aussi, quand elle arrive ou à eulx ou à leurs femmes, enfants et amis, les surprenant en dessoude *[18] et à descouvert, quels

---

[24] « Peu m'importe que je passe pour un fou et un nonchalant, pourvu que mon erreur me plaise, ou du moins qu'elle échappe à ma vue. Je ne veux pas d'une sagesse chagrine et rechignée ». Hor. L. II, epist. 2, v. 126.

*[17] Du penser, de la pensée.

*[18] A l'improuveu, édit. de 1588 : mais Montaigne a effacé ce mot, et a écrit de sa main *en dessoude*. — Cette expression se trouve assez souvent dans nos vieux romans, où elle signifie *soudainement*. De *soudain*, on aura formé *dessoude*, *de subito*.

torments, quels cris, quelle rage et quel desespoir les accable? vistes vous iamais rien si rabbaissé, si changé, si confus? Il y fault prouveoir de meilleure heure: et cette nonchalance bestiale, quand elle pourroit loger en la teste d'un homme d'entendement, ce que ie trouve entierement impossible, nous vend trop cher ses denrees. Si c'estoit ennemy qui se peust eviter, ie conseillerois d'emprunter les armes de la couardise: mais puisqu'il ne se peult, puisqu'il vous attrape fuyant et poltron aussi bien qu'honneste homme,

> Nempe et fugacem persequitur virum,
> Nec parcit imbellis iuventæ
> Poplitibus timidoque tergo [25],

et que nulle trempe de cuirasse ne vous couvre,

> Ille licet ferro cautus se condat et ære,
> Mors tamen inclusum protrahet inde caput [26].

apprenons à le soustenir de pied ferme et à le combattre; et pour commencer à luy oster son plus grand advantage contre nous, prenons voye toute contraire à la commune; ostons luy l'estrangeté, practiquons le, accoustumons le, n'ayons rien si souvent en la teste que la mort, à touts instants re-

[25] « Il poursuit le brave qui fuit, il frappe sans pitié le lâche qui tourne le dos». Hor. L. III, od. 2, v. 14.

[26] « En vain vous vous entourez de fer et d'airain, la mort vous frappera sous votre armure». Propert. L. III, eleg. 18, v. 25.

presentons la à nostre imagination et en touts visages: au broncher d'un cheval, à la cheute d'une tuile, à la moindre picqueure d'espingle, remaschons soubdain ; « Eh bien! quand ce seroit la mort mesme »! et là-dessus, roidissons nous, et nous efforceons. Parmy les festes et la ioye ayons tousiours ce refrain de la souvenance de nostre condition ; et ne nous laissons pas si fort emporter au plaisir, que par fois il ne nous repasse en la memoire, en combien de sortes cette nostre alaigresse est en butte à la mort, et de combien de prinses elle la menace. Ainsi faisoient les Aegyptiens, qui, au milieu de leurs festins, et parmy leur meilleure chere, faisoient apporter l'anatomie seche d'un corps d'homme mort, pour servir d'advertissement aux conviez[27] :

> Omnem crede diem tibi diluxisse supremum :
> Grata superveniet, quæ non sperabitur, hora[28].

Il est incertain où la mort nous attende ; attendons la partout. La premeditation de la mort est premeditation de la liberté; qui a apprins à mourir, il a desapprins à servir ; le sçavoir mourir nous affranchit de toute subiection et contraincte : il n'y a rien de mal en la vie pour celuy qui a bien comprins que la

---

27 Hérodote. L. II.

28 « Imagine-toi que chaque jour est le dernier qui luit pour toi; tu recevras avec reconnaissance le jour qui t'est donné encore, et que tu n'espérais plus ». Hor. L. I, ep. 4, v. 13.

privation de la vie n'est pas mal. Paulus Aemilius respondit, à celuy que ce miserable roy de Macedoine son prisonnier luy envoyoit pour le prier de ne le mener pas en son triumphe : « Qu'il en face la requeste à soy mesme [29] ». A la verité, en toutes choses, si nature ne preste un peu, il est malaysé que l'art et l'industrie aillent gueres avant. Ie suis de moy mesme non melancholique, mais songecreux : il n'est rien de quoy ie me soye, dez tousiours, plus entretenu que des imaginations de la mort; voire en la saison la plus licentieuse de mon aage,

Iucundum cùm ætas florida ver ageret [30].

Parmy les dames et les ieux, tel me pensoit empesché à digerer, à part moy, quelque ialousie, ou l'incertitude de quelque esperance, ce pendant que ie m'entretenois de ie ne sçais qui surprins les iours precedents d'une fiebvre chaulde et de sa fin, au partir d'une feste pareille, la teste pleine d'oysifveté, d'amour et de bon temps, comme moy, et qu'autant m'en pendoit à l'aureille;

Jam fuerit, neque post unquam revocare licebit [31].

ie ne ridois non plus le front de ce pensement là, que d'un aultre. Il est impossible que d'arrivee, nous ne

---

29 Plutarque. Vie d'Émilius, c. 17.

30 Lorsque j'étais à la fleur de mes ans.
Catull. epigr. 76, v. 16.

31 « Bientôt le tems présent ne sera plus, et nous ne pourrons le faire revenir. Lucret ». L. III, v. 928.

sentions des picqueures de telles imaginations ; mais en les maniant et repassant, au long aller, on les apprivoise sans doubte : aultrement, de ma part, ie feusse en continuelle frayeur et frenesie ; car iamais homme ne se desfia tant de sa vie ; iamais homme ne feit moins d'estat de sa duree. Ny la santé, que i'ay iouï iusques à present tresvigoreuse et peu souvent interrompue, ne m'en alonge l'esperance ; ny les maladies ne me l'accourcissent : à chasque minute il me semble que ie m'eschappe, et me rechante sans cesse : « Tout ce qui peult estre faict un aultre iour, le peult estre auiourd'hui ». De vray, les hazards et dangiers nous approchent peu ou rien de nostre fin : et si nous pensons combien il en reste, sans cet accident qui semble nous menacer le plus, de millions d'aultres sur nos testes, nous trouverons que, gaillards et fiebvreux, en la mer et en nos maisons, en la battaille et en repos, elle nous est egualement prez : *Nemo altero fragilior est ; nemo in crastinum sui certior* [32]. Ce que i'ay à faire avant mourir, pour l'achever tout loisir me semble court, feust ce œuvre d'un' heure.

Quelqu'un feuilletant l'aultre iour mes tablettes, trouva un memoire de quelque chose que ie voulois estre faicte aprez ma mort : ie luy dis, comme il estoit vray, que n'estant qu'à une lieue de ma maison, et sain

---

32 « Aucun homme n'est plus fragile que les autres, aucun plus assuré du lendemain ». Senec. epist. 91.

et gaillard, ie m'estois hasté de l'escrire là, pour ne m'asseurer point*[19] d'arriver iusques chez moy. Comme celuy qui continuellement me couve de mes pensees et les couche en moy, ie suis à toute heure preparé environ ce que ie le puis estre, et ne m'advertira de rien de nouveau la survenance de la mort. Il fault estre tousiours botté et prest à partir, entant qu'en nous est, et sur tout se garder qu'on n'aye lors affaire qu'à soy;

> Quid brevi fortes jaculamur ævo
> Multa [33] ?

car nous y aurons assez de besongne, sans aultre surcroist. L'un se plainct, plus que de la mort, de quoy elle luy rompt le train d'une belle victoire; l'aultre, qu'il luy fault desloger avant qu'avoir marié sa fille ou contreroollé*[20] l'institution de ses enfants: l'un plainct la compaignie de sa femme, l'aultre de son fils, comme commoditez principales de son estre. Ie suis pour cette heure en tel estat, Dieu mercy, que ie puis desloger quand il luy plaira, sans regret de chose quelconque, si ce n'est de la vie, si sa perte vient à me poiser. Ie me desnoue partout; mes adieux sont à demi prins de chascun, sauf de moy. Iamais homme ne se prépara à quitter le monde plus purement et pleinement, et ne s'en desprint plus univer-

---

33 « Pourquoi, dans une vie si courte, former de si vastes projets » ? Hor. L. II, od. 16, v. 17.

*19 Parce que je n'étais pas sûr.

*20 Réglé, arrangé.

sellement, que ie m'attends de faire. Les plus mortes morts sont les plus saines *[21].

> Miser! ô miser! (aiunt) omnia ademit
> Una dies infesta mihi tot præmia vitæ [34]:

et le bastisseur,

> manent (*dict il*) opera interrupta, minæque
> Murorum ingentes [35].

Il ne fault rien desseigner *[22] de si longue haleine, ou au moins avecques telle intention de se passionner pour n'en veoir la fin: nous sommes nayz pour agir:

> Cùm moriar, medium solvar et inter opus [36]:

ie veux qu'on agisse et qu'on alonge les offices de la vie, tant qu'on peult; et que la mort me treuve plan-

---

34 « O malheureux, malheureux que je suis! disent-ils; un seul jour, un instant fatal me ravit tous les biens, tous les charmes de la vie »! Lucret. L. III, v. 911.

35 « Je laisserai donc imparfaits ces bâtimens superbes ». Æneid. L. IV, v. 88.

36 « Je veux que la mort me surprenne au milieu du travail ». Ovid. *Amor.* L. II, eleg. 10, v. 36.

*21 La phrase précédente (*jamais homme ne se prépara à quitter le monde plus pleinement, etc.*), semblerait expliquer ce passage énigmatique. Voici comme on pourrait l'entendre : « les morts que l'on peut dire commencées, puisque l'on s'y est préparé, sont les moins douloureuses ». Cependant en liant la pensée aux citations qui suivent, on peut et mieux encore, l'interpréter ainsi : « moins on a de motifs de regretter la vie, plus douce est la mort ».

*22 Préméditer, projeter.

tant mes choulx, mais nonchalant d'elle, et encores plus de mon iardin imparfaict. I'en veis mourir un qui, estant à l'extremité, se plaignoit incessamment de quoy sa destinee coupoit le fil de l'histoire qu'il avoit en main, sur le quinziesme ou seiziesme de nos roys.

Illud in his rebus non addunt, Nec tibi earum
Iam desiderium rerum super insidet una [37].

Il fault se descharger de ces humeurs vulgaires et nuisibles. Tout ainsi qu'on a planté nos cimetieres ioignant les eglises et aux lieux les plus frequentez de la ville, pour accoustumer, disoit Lycurgus [38], le bas populaire [*23], les femmes et les enfants, à ne s'effaroucher point de veoir un homme mort, et à fin que ce continuel spectacle d'ossements, de tumbeaux et de convois, nous advertisse de nostre condition;

Quin etiam exhilarare viris convivia cæde
Mos olim, et miscere epulis spectacula dira
Certantum ferro, sæpe et super ipsa cadentum
Pocula, respersis non parco sanguine mensis [39];

---

37 « Ils n'ajoutent pas que la mort nous ôte le regret de ce que nous quittons ». Lucret. L. III, v. 913.

38 Plutarque, dans la Vie de Lycurgue, c. 20.

39 « C'était jadis la coutume d'égayer les festins par des meurtres, et de mettre sous les yeux des convives d'affreux combats de gladiateurs; souvent ils tombaient parmi les coupes du banquet, et inondaient les tables de sang ». *Silius Ital.* L. XI, v. 51.

23* Le bas peuple, le vulgaire.

et comme les Aegyptiens, aprez leurs festins, faisoient presenter aux assistants une grande image de la mort par un qui leur crioit : « Boy, et t'esiouy; car, mort, tu seras tel [40] » : aussi ay ie prins en coustume d'avoir, non seulement en l'imagination, mais continuellement, la mort en la bouche. Et n'est rien dequoy ie m'informe si volontiers que de la mort des hommes, « quelle parole, quel visage, quelle contenance ils y ont eu »; ny endroict des histoires que ie remarque si attentifvement : il y paroist à la farcissure de mes exemples, et que i'ai en particuliere affection cette matiere. Si i'estoy faiseur de livres, ie ferois un registre commenté des morts diverses. Qui apprendroit les hommes à mourir, leur apprendroit à vivre. Dicearchus en feit un de pareil titre, mais d'aultre et moins utile fin [41].

On me dira que l'effect surmonte de si loing la pensee, qu'il n'y a si belle escrime qui ne se perde quand on en vient là. Laissez les dire; le premediter donne sans doubte grand advantage; et puis, n'est ce rien d'aller au moins iusques là sans alteration et sans fiebvre? Il y a plus; nature mesme nous preste la main et nous donne courage : si c'est une mort courte et violente, nous n'avons pas loisir de la craindre; si elle est aultre, ie m'apperceoy qu'à me-

---

40 Hérodote. Hist. L. II.

41 Cicer. *de Offic.* L. II, c. 5.

sure que ie m'engage dans la maladie, i'entre naturellement en quelque desdaing de la vie. Ie treuve que i'ay bien plus à faire à digérer cette resolution de mourir, quand ie suis en santé, que quand ie suis en fiebvre : d'autant que ie ne tiens plus si fort aux commoditez de la vie, à raison que ie commence à en perdre l'usage et le plaisir, i'en veoy la mort d'une veue beaucoup moins effroyee; cela me faict esperer que plus ie m'esloingneray de celle là et approcneray de cette cy, plus ayseement i'entreray en composition de leur eschange. Tout ainsi que i'ay essayé, en plusieurs aultres occurrences, ce que dict Cesar [42], Que les choses nous paroissent souvent plus grandes de loing que de prez; i'ay trouvé que sain i'avois eu les maladies beaucoup plus en horreur, que lors que ie les ai senties. L'alaigresse où ie suis, le plaisir et la force, me font paroistre l'aultre estat si disproportionné à celuy là, que par imagination ie grossis ces incommoditez de la moitié, et les conceoy plus poisantes que ie ne les treuve quand ie les ay sur les espaules. I'espere qu'il m'en adviendra ainsi de la mort.

Voyons, à ces mutations et declinaisons ordinaires que nous souffrons, comme nature nous desrobe la veue de nostre perte et empirement. Que reste il à un

---

[42] *De Bello Gall.* VII, 84.

vieillard de la vigueur de sa ieunesse et de sa vie passee?

Heu ! senibus vitæ portio quanta manet [43] !

Cesar, à un soldat de sa garde recreu et cassé qui veint en la rue lui demander congé de se faire mourir, regardant son maintien decrepite, respondit plaisamment : « Tu penses doncques estre en vie [44] » ? Qui y tumberoit tout à un coup, ie ne croy pas que nous feussions capables de porter un tel changement : mais conduits par sa main, d'une doulce pente et comme insensible, peu à peu, de degré en degré, elle nous roule dans ce miserable estat, et nous y apprivoise, si que nous ne sentons aulcune secousse quand la ieunesse meurt en nous, qui est, en essence et en verité, une mort plus dure que n'est la mort entiere d'une vie languissante, et que n'est la mort de la vieillesse; d'autant que le sault n'est pas si lourd du mal estre au non estre, comme il est d'un estre doulx et fleurissant à un estre penible et douloureux. Le corps courbe et plié a moins de force à soustenir un fais : aussi a nostre ame; il la fault dresser et eslever contre l'effort de cet adversaire. Car, comme il est impossible qu'elle se mette en repos pendant qu'elle le craint; si elle s'en asseure [*24] aussi, elle se peult vanter

---

[43] Ah ! qu'il reste aux vieillards peu de part en la vie !
Maximian. eleg. 1, v. 16, *ex Cornel. Gallo.*

[44] Senec. epist. 77.

[*24] Elle se rassure aussi contre lui.

(qui est chose comme surpassant l'humaine condition) qu'il est impossible que l'inquietude, le torment, la peur, non *25 le moindre desplaisir, loge en elle :

> Non vultus instantis tyranni
> Mente quatit solidâ, neque Auster
> Dux inquieti turbidus Adriæ,
> Nec fulminantis magna Iovis manus [45].

elle est rendue maistresse de ses passions et concupiscences, maistresse de l'indigence, de la honte, de la pauvreté, et de toutes aultres iniures de fortune. Gaignons cet advantage, qui pourra. C'est icy la vraye et souveraine liberté, qui nous donne de quoy faire la figue à la force et à l'iniustice, et nous mocquer des prisons et des fers :

> In manicis et
> Compedibus, sævo te sub custode tenebo.
> Ipse Deus, simul atque volam, me solvet. Opinor,
> Hoc sentit : Moriar. Mors ultima linea rerum est [46].

Nostre religion n'a point eu de plus asseuré fondement humain, que le mespris de la vie. Non seule-

---

45 « Ni le regard terrible d'un tyran cruel, ni l'autan furieux qui bouleverse les mers, rien ne peut ébranler sa constance, non pas même la main terrible, la main foudroyante du grand Jupiter ». Hor. L. III, od. 3, v. 3.

46 « Je te chargerai de chaînes aux pieds et aux mains, je te livrerai à un geolier cruel. — Un dieu me délivrera, dès que je le voudrai. — Ce dieu, je pense est la mort : la mort est le terme de toutes choses ». Hor. L. I, epist. 16, v. 76.

*25 C'est-à-dire, *non pas même*.

ment le discours de la raison nous y appelle; car pourquoy craindrions nous de perdre une chose, laquelle perdue ne peult estre regrettee? et puisque nous sommes menacez de tant de façons de mort, n'y a il pas plus de mal à les craindre toutes qu'à en soustenir une? Que chault il *[26] quand ce soit, puisqu'elle est inevitable? A celui qui disoit à Socrates: Les trente tyrans t'ont condemné à la mort: « Et nature, eulx », respondit il[47]. Quelle sottise de nous peiner, sur le poinct du passage à l'exemption de toute peine! Comme nostre naissance nous apporta la naissance de toutes choses; aussi nous apportera la mort de toutes choses, nostre mort *[27]. Parquoy c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. La mort est origine d'une aultre vie; ainsi pleurasmes nous, ainsi nous cousta il d'entrer en cette cy, ainsi nous despouil-

---

47 Coste remarque, sur ce passage, que Socrate ne fut pas condamné à la mort par les tyrans, mais par les Athéniens; et il cite à ce sujet la phrase suivante de Diogène Laerce. L. XI, §. 35: « Quelqu'un ayant dit à Socrate, les Athéniens t'ont condamné à la mort; et la nature eux, répondit Socrate ». Voyez aussi Cic. *Tuscul. quæst.* L. I, c. 40.

*26 Qu'importe quand elle arrivera.

*27 La construction directe du dernier membre de cette phrase, est: *ainsi notre mort nous apportera, etc.*

lasmes nous de nostre ancien voile en y entrant. Rien ne peult estre grief [*28], qui n'est qu'une fois. Est ce raison, de craindre si long temps chose de si brief temps? Le long temps vivre, et le peu de temps vivre, est rendu tout un par la mort: car le long et le court n'est point aux choses qui ne sont plus. Aristote dict qu'il y a des petites bestes sur la riviere de Hypanis, qui ne vivent qu'un iour : celle qui meurt à huict heures du matin, elle meurt en ieunesse; celle qui meurt à cinq heures du soir, meurt en sa decrepitude [48]. Qui de nous ne se mocque de veoir mettre en consideration d'heur ou de malheur ce moment de duree? Le plus et le moins en la nostre, si nous la comparons à l'eternité, ou encores à la duree des montaignes, des rivieres, des estoiles, des arbres, et mesme d'aulcuns animaulx, n'est pas moins ridicule.

Mais nature nous y force. « Sortez, dict elle, de » ce monde, comme vous y estes entrez. Le mesme » passage que vous feistes de la mort à la vie, sans » passion et sans frayeur, refaictes le de la vie à la » mort. Vostre mort est une des pieces de l'ordre de » l'univers; c'est une piece de la vie du monde.

---

48 C'est la traduction d'un passage de Cicéron, qui cite Aristote. Voy. *Tusc. quæst.* L. I, c. 39.

*28 Douloureux, pénible. *Grief,* du latin *gravis*.

Inter se mortales mutua vivunt,

. . . .

Et quasi cursores, vitaï lampada tradunt [49].

» Changeray ie pas pour vous cette belle contexture » des choses? C'est la condition de vostre creation; » c'est une partie de vous, que la mort; vous vous » fuyez vous mesme. Cestuy vostre estre que vous » iouyssez, est egalement party [*29] à la mort et à la » vie. Le premier iour de vostre naissance vous ache» mine à mourir comme à vivre.

Prima, quæ vitam dedit, hora, carpsit [50].

Nascentes morimur; finisque ab origine pendet [51].

» Tout ce que vous vivez, vous le desrobez à la vie; » c'est à ses despens. Le continuel ouvrage de vostre » vie, c'est bastir la mort. Vous estes en la mort pen» dant que vous estes en vie; car vous estes aprez la » mort, quand vous n'estes plus en vie : ou, si vous

---

49 « Les mortels se prêtent la vie pour un moment; c'est la course des jeux sacrés, où l'on se passe de main en main le flambeau ». Lucret. L. II, v. 75–78. — Pausanias décrit des jeux qui se célébraient près d'Athènes, dans lesquels les concurrens couraient vers la ville, tenant en main des torches allumées. Voyez Pausanias, dans les *Attiques*.

50 « L'heure qui nous a donné la vie, l'a déjà diminuée ». Senec. *Hercul. fur.* act. 3, chor. v. 874.

51 « Naître, c'est commencer de mourir; le dernier moment de notre vie est la conséquence du premier ». Manil. *Astronomic;* L. IV, v. 16.

*29 Départi, livré.

» l'aimez mieulx ainsi, vous estes morts aprez la vie ; » mais pendant la vie, vous estes mourant ; et la mort » touche bien plus rudement le mourant que le mort, » et plus vifvement et essentiellement. Si vous avez » faict vostre proufit de la vie, vous en estes repeu : » allez vous en satisfaict.

Cur non ut plenus vitæ conviva recedis [52] ?

» Si vous n'en avez sceu user, si elle vous estoit inu- » tile, que vous chault il de l'avoir perdue ? à quoi » faire la voulez vous encores ?

Cur ampliùs addere quæris
Rursum quod pereat malè, et ingratum occidat omne [53] ?

» La vie n'est de soy ny bien ny mal ; c'est la place du » bien et du mal, selon que vous la leur faictes. Et si » vous avez vescu un iour, vous avez tout veu : un iour » est egal à touts iours. Il n'y a point d'aultre lumiere » ny d'aultre nuict : ce soleil, cette lune, ces estoiles, » cette disposition, c'est celle mesme que vos ayeuls » ont iouye, et qui entretiendra vos arrierenepveux.

Non alium vidêre patres, aliumve nepotes
Aspicient [54].

---

52 « Pourquoi ne sortez-vous pas du festin de la vie, comme un convive rassasié » ? Lucret. L. III, v. 951.

53 « Pourquoi vouloir multiplier des jours que vous laisseriez perdre de même, sans en mieux profiter » ? Lucret. L. III, v. 954.

54 Vos neveux ne verront que ce qu'ont vu vos pères.
Manil. L. I, v. 529.

» Et au pis aller, la distribution et varieté de touts » les actes de ma comedie se parfournit *[30] en un an. Si » vous avez prins garde au bransle de mes quatre sai» sons, elles embrassent l'enfance, l'adolescence, la » virilité, et la vieillesse du monde : il a ioué son ieu, » il n'y sçait aultre finesse que de recommencer ; ce » sera tousiours cela mesme.

.......Versamur ibidem, atque insumus usque [55].
Atque in se sua per vestigia volvitur annus [56].

» Ie ne suis pas deliberee *[31] de vous forger aultres » nouveaux passetemps :

Nam tibi præterea quod machiner, inveniamque
Quod placeat, nihil est : eadem sunt omnia semper [57].

» Faictes place aux aultres, comme d'aultres vous l'ont » faicte. L'equalité est la premiere piece de l'equité. » Qui se peult plaindre d'estre comprins où touts sont » comprins ? Aussi avez vous beau vivre, vous n'en rab» battrez rien du temps que vous avez à estre mort ; » c'est pour néant : aussi longtemps serez vous en cet

---

55 « L'homme tourne toujours dans le cercle qui l'enferme ». Lucret. L. III, v. 1093.

56 Le soleil, tous les ans, recommence son cours.
Virg. *Georgic.* L. II, v. 402.

57 « Ma fécondité ne peut rien produire de nouveau en votre faveur ; ce sont, ce seront toujours les mêmes phénomènes ». Lucret. L. III, v. 957.

*30 S'accomplit, s'achève.

*31 C'est toujours la Nature qui parle.

» estat là que vous craignez, comme si vous estiez
» mort en nourrice :

.......Licet quot vis vivendo vincere sæcla,
Mors æterna tamen nihilominus illa manebit [58].

» Et si vous mettray en tel poinct, auquel vous n'au-
» rez aulcun mescontentement ;

In verâ nescis nullum fore morte alium te,
Qui possit vivus tibi te lugere peremptum,
Stansque iacentem [59];

» ny ne desirerez la vie que vous plaignez tant.

Nec sibi enim quisquam tum se vitamque requirit.
. . . .
Nec desiderium nostri nos afficit ullum [60].

» La mort est moins à craindre que rien, s'il y avoit
» quelque chose de moins que rien :

Multò.....mortem minùs ad nos esse putandum,
Si minùs esse potest quàm quod nihil esse videmus [61];

» elle ne vous concerne ny mort ny vif; vif, parce que
» vous estes; mort, parce que vous n'estes plus.

---

58 «Vivez autant de siècles que vous voudrez, la mort, après, n'en restera pas moins éternelle». Lucret. L. III, v. 1103.

59 «Ne savez-vous pas que la mort ne laissera pas subsister un autre vous-même, qui puisse, vivant, gémir sur votre trépas, et pleurer debout sur votre cadavre»? Lucret. L. III, v. 898.

60 «Alors nous ne nous inquiétons ni de la vie ni de nous-mêmes.....; alors il ne nous reste aucun regret de l'existence». Lucret. L. III, v. 932-935.

61 Lucret. L. III, v. 939. La phrase précédente est la traduction de ces deux vers.

» Nul ne meurt avant son heure : ce que vous laissez » de temps n'estoit non plus vostre, que celuy qui » s'est passé avant vostre naissance, et ne vous touche » non plus.

Respice enim quàm nil ad nos anteacta vetustas
Temporis æterni fuerit [62].

» Où que vostre vie finisse, elle y est toute. L'utilité « du vivre n'est pas en l'espace ; elle est en l'usage : » tel a vescu longtemps, qui a peu vescu. Attendez » vous y pendant que vous y estes : il gist en vostre » volonté, non au nombre des ans, que vous ayez » assez vescu. Pensiez vous iamais n'arriver là où » vous alliez sans cesse ? encores n'y a il chemin qui » n'ayt son issue. Et si la compaignie vous peult sou» lager, le monde ne va il pas mesme train que vous » allez ?

.......Omnia te vitâ perfuncta sequentur [63].

» Tout ne bransle il pas vostre bransle ? y a il chose » qui ne vieillisse quand et vous ? mille hommes, mille » animaux et mille aultres creatures meurent en ce » mesme instant que vous mourez.

---

62 « Considérez les siècles sans nombre qui nous ont précédés ; ne sont-ils pas pour nous comme s'ils n'avaient jamais été » ? Lucret. L. III, v. 985.

63 « Les races futures vous suivront, dès que vous aurez cessé de vivre ». Lucret. L. III, v. 981.

Nam nox nulla diem, neque noctem aurora, sequuta est,
Quæ non audierit mistos vagitibus ægris
Ploratus mortis comites et funeris atri [64].

» A quoy faire y reculez vous, si vous ne pouvez tirer » arriere? Vous en avez assez veu qui se sont bien » trouvez de mourir, eschevant [*32] par là des grandes » misères : mais quelqu'un qui s'en soit mal trouvé, » en avez vous veu? si est ce grand'simplesse de con- » demner chose que vous n'avez esprouvee, ny par » vous ny par aultre. Pourquoy te plains tu de moy » et de la destinee? Te faisons nous tort? Est ce à toy » de nous gouverner, ou à nous toy? Encores que » ton aage ne soit pas achevé, ta vie l'est : un petit » homme est homme entier comme un grand : ny les » hommes ny leurs vies ne se mesurent à l'aulne. » Chiron refusa l'immortalité, informé des conditions » d'icelle par le dieu mesme du temps et de la duree, » Saturne son pere. Imaginez, de vray, combien seroit » une vie perdurable moins supportable à l'homme, » et plus penible, que n'est la vie que ie luy ay donnee.

---

64 « Aucune nuit n'a jamais succédé au jour, aucune aurore n'a jamais remplacé la nuit, sans que l'on ait entendu à la fois et les cris plaintifs de l'enfance au berceau, et les sanglots de la douleur éplorée auprès d'un cercueil. » Lucret. L. II, v. 579.

*32 Esquivant. *Eschever*, c'est, suivant Nicot, éviter, *cavere*, *vitare*.

» Si vous n'aviez la mort, vous me mauldiriez sans » cesse de vous en avoir privé : i'y ay à escient meslé » quelque peu d'amertume, pour vous empescher, » voyant la commodité de son usage, de l'embrasser » trop avidement et indiscrettement. Pour vous loger » en cette moderation, ny de fuir la vie, ny de refuir à » la mort*[33], que ie demande de vous, i'ay temperé l'une » et l'aultre, entre la doulceur et l'aigreur. I'apprins à « Thales, le premier de vos sages, que le vivre et le » mourir estoit indifferent : par où, à celuy qui luy » demanda pourquoy doncques il ne mouroit, il respon- » dit tressagement, « Parce qu'il est indifferent »[65]. » L'eau, la terre, l'air, le feu, et aultres membres de » ce mien bastiment, ne sont non plus instruments de » ta vie, qu'instruments de ta mort. Pourquoy crains » tu ton dernier iour ? il ne confere non plus à ta mort » que chascun des aultres : le dernier pas ne faict pas » la lassitude ; il la declare. Touts les iours vont à la » mort : le dernier y arrive[66] ». Voyla les bons advertissements de nostre mere nature.

Or i'ay pensé souvent d'où venoit cela, qu'aux guerres le visage de la mort, soit que nous la voyions

---

65 Diogen. Laert. *In vita Thaletis*. L. I, §. 35.

66 Traduction d'un passage de Senèque, épitre 120.

*33 Ni de fuir la mort. — Le mot de *refuir* était en usage au tems de Montaigne ; on le trouve dans Rabelais, L. III, c. 45.

en nous ou en aultruy, nous semble sans comparaison moins effroyable qu'en nos maisons; aultrement ce seroit une armee de medecins et de pleurars : et, elle estant tousiours une, qu'il y ait toutesfois beaucoup plus d'asseurance parmy les gents de village et de basse condition, qu'ez aultres. Ie crois, à la verité, que ce sont ces mines et appareils effroyables, dequoy nous l'entournons, qui nous font plus de peur qu'elle : une toute nouvelle forme de vivre; les cris des meres, des femmes et des enfants; la visitation de personnes estonnees et transies; l'assistance d'un nombre de valets pasles et esplorez; une chambre sans iour; des cierges allumez; nostre chevet assiegé de medecins et de prescheurs; somme, tout horreur et tout effroy autour de nous : nous voyla desia ensepvelis et enterrez. Les enfants ont peur de leurs amis mesmes, quand ils les voyent masquez[67] : aussi avons nous. Il fault oster le masque aussi bien des choses que des personnes : osté qu'il sera, nous ne trouverons au dessoubs que cette mesme mort qu'un valet ou simple chambriere passerent dernierement sans peur[68]. Heureuse la mort qui oste le loisir aux apprests de tel equipage!

67 Senec., epist. 24.

68 *Id. Ibid.*

CHAPITRE XX.

De la force de l'imagination.

SOMMAIRE. — Effets de l'imagination. La seule crainte cause des maladies ; de violentes sensations peuvent imprimer de grands changemens dans notre constitution physique et morale. L'imagination produit les extases, les visions, fait croire aux enchantemens, cause l'impuissance des époux. Par elle, les maladies se guérissent ou s'aggravent. Elle a même de l'influence sur les bêtes.

Exemples : Gallus Vibius ; Cippus ; le Fils de Crésus ; Antiochus; Lucius Cossitius; Filles devenues Garçons; Amasis, roi d'Égypte ; les Brebis de Jacob.

Fortis imaginatio generat casum [1], disent les clercs.

Ie suis de ceulx qui sentent tresgrand effort de l'imagination : chascun en est heurté, mais aulcuns en sont renversez. Son impression me perce ; et mon art est de luy eschapper, non pas de luy resister. Ie vivroy de la seule assistance de personnes saines et gayes : la veue des angoisses d'aultruy m'angoisse materiellement, et a mon sentiment souvent usurpé le sentiment d'un tiers ; un tousseur continuel

---

[1] « Une imagination forte produit quelquefois l'évènement même ». C'est ce que disent les *clercs*, (les gens lettrés).

irrite mon poulmon et mon gosier; ie visite plus mal volontiers les malades ausquels le debvoir m'interesse, que ceulx auxquels ie m'attends moins et que ie considere moins : ie saisis le mal que i'estudie, et le couche en moy. Ie ne treuve pas estrange qu'elle donne et les fiebvres et la mort à ceux qui la laissent faire et qui luy applaudissent. Simon Thomas estoit un grand medecin de son temps : il me souvient que me rencontrant un iour à Toulouse, chez un riche vieillard pulmonique, et traictant avec luy des moyens de sa guarison, il luy dict que c'en estoit l'un, de me donner occasion de me plaire en sa compaignie ; et que, fichant ses yeulx sur la frescheur de mon visage, et sa pensee sur cette alaigresse et vigueur qui regorgeoit de mon adolescence, et remplissant touts ses sens de cet estat florissant en quoy i'estoy, son habitude s'en pourroit amender : mais il oublioit à dire que la mienne s'en pourroit empirer aussi. Gallus Vibius banda si bien son ame à comprendre l'essence et les mouvements de la folie, qu'il emporta son iugement hors de son siege, si qu'oncques puis, il ne l'y peut remettre[a] ; et se pouvoit vanter d'estre devenu fol par sa-

---

[a] Senèque le rhéteur (*Controv.* IX. L. II), de qui Montaigne doit avoir pris ce fait, ne dit point que Gallus Vibius perdit la raison, en tâchant de comprendre l'essence de la folie, mais en s'appliquant, avec trop de contention d'esprit, à en imiter les mouvemens.

gesse. Il y en a qui de frayeur anticipent la main du bourreau; et celuy qu'on desbandoit pour luy lire sa grace, se trouva roide mort sur l'eschaffaud, du seul coup de son imagination. Nous tressuons, nous tremblons, nous paslissons, et rougissons, aux secousses de nos imaginations; et, renversez dans la plume, sentons nostre corps agité à leur bransle, quelquesfois iusques à en expirer: et la ieunesse bouillante s'eschauffe si avant, en son harnois, toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux desirs[3]:

> Ut, quasi transactis sæpè omnibu' rebu, profundant
> Fluminis ingentes fluctus, vestemque cruentent[4].

Et encores qu'il ne soit pas nouveau de veoir croistre la nuict des cornes à tel qui ne les avait pas en se couchant; toutesfois l'evenement de Cippus, roy d'Italie, est memorable, lequel pour avoir assisté le iour, avecques grande affection, au combat des taureaux, et avoir eu en songe toute la nuict des cornes en la teste, les produisit en son front par la force de l'imagination[5].

---

[3] C'est ce que Lucrèce dit, sans ménagement ni périphrase, dans les deux vers qui suivent, et qu'on ne peut décemment traduire en français.

[4] Lucret. L. IV, vers 1029 et 1030.

[5] Pline et Valère Maxime citent tous deux ce conte; mais le premier traite l'aventure de fable, et la met sur le même rang que celle d'Actéon. Au reste, aucun des deux ne donne à Cippus le titre de roi, dont Montaigne le gratifie. Valère Maxime l'appelle seulement *préteur*. Voy. Pline. *Hist. Nat.* L. XI, c. 58, et Valère Maxime. L. V, c. 6.

La passion donna au fils de Crœsus la voix que nature luy avoit refusee [6]. Et Antiochus print la fiebvre, de la beauté de Stratonice trop vifvement empreinte en son ame [7]. Pline dict avoir veu Lucius Cossitius, de femme, changé en homme le iour de ses nopces [8]. Pontanus et d'aultres racontent pareilles metamorphoses advenues en Italie ces siecles passez. Et, par vehement desir de luy et de sa mere,

> Vota puer solvit, quæ fœmina voverat, Iphis [9].

Passant à Vitry le François, ie peus veoir un homme, que l'evesque de Soissons avoit nommé Germain en confirmation, lequel touts les habitants de là ont cogneu et veu fille jusques à l'aage de vingt deux ans, nommee Marie. Il estoit à cette heure là fort barbu et vieil, et point marié. Faisant, dict il, quelque effort en saultant, ses membres virils se produisirent: et est encores en usage, entre les filles de là, une chanson, par laquelle elles s'entradvertissent de ne faire point de grandes eniambees, de peur de devenir garçons, comme Marie Germain. Ce n'est pas tant de merveille que cette sorte d'accident se rencontre frequent; car, si l'imagination peult en telles choses,

---

6 Hérodote. L. I.

7 Lucien. Traité de la Déesse de Syrie.

8 *Hist. Nat.* L. VII, c. 4.

9 « Iphis, garçon, accomplit les vœux qu'il avait faits étant fille ». Ovid. Métamorph. L. IV, fab. 12, v. 129.

elle est si continuellement et si vigoreusement attachee à ce subiect, que, pour n'avoir si souvent à recheoir en mesme pensee et aspreté de desir, elle a meilleur compte d'incorporer une fois pour toutes cette virile partie aux filles.

Les uns attribuent à la force de l'imagination les cicatrices du roy Dagobert et de sainct François. On dict que les corps s'en enlevent, telle fois, de leur place; et Celsus recite d'un presbtre qui ravissoit son ame en telle extase, que le corps en demouroit longue espace sans respiration et sans sentiment: sainct Augustin en nomme un aultre [10], à qui il ne falloit que faire ouïr des cris lamentables et plainctifs; soubdain il defailloit, et s'emportoit si vifvement hors de soy, qu'on avoit beau le tempester, et hurler, et le pincer, et le griller, iusques à ce qu'il feust ressuscité : lors, il disoit avoir ouï des voix, mais comme venants de loing; et s'appercevoit de ses eschauldures et meurtrisseures. Et, que ce ne feust une obstination apostee contre son sentiment, cela le montroit, *[1] qu'il n'avoit ce pendant ny pouls ny haleine.

Il est vraysemblable que le principal credit des visions, des enchantements et de tels effects extraordi-

---

[10] C'est *Restitutus*. Voy. *De Civit. Dei.* L. XIV, c. 24.

*[1] Nous écririons aujourd'hui, *puisqu'il n'avait.*

naires, vienne de la puissance de l'imagination, agissant principalement contre les ames du vulgaire, plus molles : on leur a si fort saisi la creance, qu'ils pensent veoir ce qu'ils ne veoyent pas.

Ie suis encores de cette opinion, que ces plaisantes liaisons *[2], de quoy nostre monde se veoid si entravé qu'il ne se parle d'aultre chose, ce sont volontiers des impressions de l'apprehension et de la crainte : car ie sçais, par experience, que tel, de qui ie puis respondre comme de moy mesme, en qui il ne pouvoit cheoir souspeçon aulcune de foiblesse et aussi peu d'enchantement, ayant ouï faire le conte à un sien compaignon d'une defaillance extraordinaire en quoy il estoit tumbé sur le poinct qu'il en avoit le moins de besoing, se trouvant en pareille occasion, l'horreur de ce conte luy veint à coup si rudement frapper l'imagination, qu'il encourut une fortune pareille; et de là en hors feust subiect à y rencheoir, ce vilain souvenir de son inconvenient le gourmandant et tyrannisant. Il trouva quelque remede à cette resverie par une aultre resverie : c'est que, advouant luy mesme et preschant avant la main cette sienne subiection, la contention de son ame se soulageoit sur ce que, apportant ce mal comme attendu, son obligation en amoindrissoit et luy en poisoit moins. Quand il a

---

*[2] C'est-à-dire, *nouemens d'éguillettes*. Il y a dans l'édition de 1588 : ces plaisantes liaisons des mariages.

eu loy, à son chois, sa pensee desbrouillee et desbandee, son corps se trouvant en son deu, de le faire lors premierement tenter, saisir, et surprendre à la cognoissance d'aultruy, il s'est guari tout net à l'endroict de ce subiect. A qui on a esté une fois capable, on n'est plus incapable, sinon par iuste foiblesse. Ce malheur n'est à craindre qu'aux entreprinses où nostre ame se treuve oultre mesure tendue de desir et de respect, et notamment si les commoditez se rencontrent improuveues et pressantes : on n'a pas moyen de se r'avoir de ce trouble. I'en sçais à qui il a servy d'y apporter le corps mesme, commencé à rassasier d'ailleurs, pour endormir l'ardeur de cette fureur, et qui, par l'aage, se treuve moins impuissant de ce qu'il est moins puissant; et tel aultre à qui il a servy aussi que un amy l'aye asseuré d'estre fourni d'une contrebatterie d'enchantemens certains à le preserver. Il vault mieulx que ie die comment ce feut.

Un comte de tresbon lieu, de qui i'estois fort privé, se mariant avecques une belle dame, qui avoit esté poursuyvie de tel qui assistoit à la feste, mettoit en grande peine ses amis, et nommeement une vieille dame sa parente qui presidoit à ces nopces et les faisoit chez elle, craintive de ces sorcelleries : ce qu'elle me feit entendre. Ie la priay s'en reposer sur moy. I'avoy, de fortune, en mes coffres certaine petite piece d'or platte, où estoient gravees quelques figures celestes, contre le coup du soleil, et pour os-

ter la douleur de teste, la logeant à poinct sur la cousture du test*[3]; et pour l'y tenir, elle estoit cousue à un ruban propre à rattacher soubs le menton : resverie germaine à celle dequoi nous parlons. Iacques Peletier[11], (vivant chez moy,) m'avoit faict ce present singulier. I'advisay d'en tirer quelque usage, et dis au comte qu'il pourroit courre fortune comme les aultres, y ayant là des hommes pour luy en vouloir prester d'une; mais que hardiment il s'allast coucher; que ie luy ferois un tour d'amy, et n'espargnerois à son besoing un miracle qui estoit en ma puissance, pourveu que sur son honneur il me promeist de le tenir tresfidelement secret : seulement, comme sur la nuict on iroit luy porter le resveillon, s'il luy estoit mal allé, il me feist un tel signe. Il avoit eu l'ame et les aureilles si battues, qu'il se trouva lié du trouble de son imagination, et me feit son signe (à l'heure susdicte). Ie luy dis lors à l'aureille, qu'il se levast soubs couleur de nous chasser, et prinst en se iouant la robbe de nuict que i'avoy sur moy (nous estions de taille for tvoisine), et s'en vestist tant qu'il auroit executé mon ordonnance, qui feut, quand nous se-

---

[11] C'était un médecin célèbre du tems de Montaigne. Il publia divers ouvrages de médecine, et de médiocres poésies qui furent imprimées à Paris en 1547. Il mourut en 1582, âgé de 65 ans. Voyez Niceron, tome XXI.

*[3] En plaçant cette pièce précisément sur la suture du crâne.

rions sortis, qu'il se retirast à tumber de l'eau *4 ; dist trois fois telles oraisons, et feist tels mouvements; qu'à chascune de ces trois fois il ceignist le ruban que ie lui mettois en main, et couchast bien soigneusement la medaille, qui y estoit attachee, sur ses roignons, la figure en telle posture; cela faict, ayant (à la derniere fois) bien estreinct ce ruban pour qu'il ne se peust ny desnouer ny mouvoir de sa place, qu'en toute asseurance il s'en retournast à son prix faict *5, et n'oubliast de reiecter ma robbe sur son lict, en maniere qu'elle les abriast *6 touts deux. Ces singeries sont le principal de l'effect; nostre pensee ne se pouvant desmeler que moyens si estranges ne viennent de quelque abstruse science : leur inanité leur donne poids et reverence. Somme, il feut certain que mes characteres se trouverent plus veneriens que solaires, plus en action qu'en prohibition. Ce feut une humeur prompte et curieuse qui me convia à tel effect esloingné de ma nature. Ie suis ennemy des actions subtiles et feinctes; et hay la finesse, en mes mains,

---

*4 Nous avons déjà remarqué, d'après Coste, que cela signifie *faire de l'eau*. Dans un livre où l'on a retranché des *Essais*, les citations, et où l'on a tâché de corriger plusieurs expressions vieillies, on lit : qu'il fît semblant *d'aller pisser*. Voilà comme on a purifié notre philosophe ! Voy. *Esprit de Montaigne*. Paris, 1687, page 59.

*5 A son affaire, à sa besogne. On dit encore : *c'est un prix fait*, pour dire une chose arrangée, convenue.

*6 Pour qu'elle les couvrît. *Abrier*, du mot *abri*.

non seulement recreative, mais aussi proufitable : si l'action n'est vicieuse, la route l'est.

Amasis, roy d'Aegypte, espousa Laodice, tres-belle fille grecque : et luy, qui se monstroit gentil compaignon par tout ailleurs, se trouva court à iouïr d'elle, et menaça de la tuer, estimant que ce feust quelque sorcerie [12]. Comme ez choses qui consistent en fantasie, elle le reiecta à la dévotion : et ayant faict ses vœus et promesses à Venus, il se trouva divinement remis dez la premiere nuict, d'aprez ses oblations et sacrifices. Or, elles ont tort de nous recueillir de ces contenances mineuses, querelleuses et fuyardes qui nous esteignent en nous allumant [*5]. La bru de Pythagoras [13], disoit que la femme qui se couche avecques un homme, doibt, avecques sa cotte, laisser aussi la honte, et la reprendre avecques le cottillon [14]. L'ame de l'assaillant, troublee de

[12] Hérodote. L. II.

[13] Montaigne a voulu parler de Theano, fameuse pythagoricienne, qui était la femme et non la belle-fille de Pythagore. V. Diogène Laërce, vie de Pythagore. L. VIII, §. 42.

[14] *Id. Ibid.* §. 43. — St.-Jérome (L. I, *in Jovin.*, c. 29), attribue cette maxime à Hérodote.

[*5] Dans l'édition de 1588, on lisait : « mais il faut aussi que celles à qui légitimement on le peut demander, ostent ces façons cérémonieuses et affectées de rigueur et de refus, et qu'elles se contraignent un peu pour s'accomoder à la nécessité de ce siècle malheureux ». Je ne sais si la phrase substituée par Montaigne, vaut mieux que celle-là.

plusieurs diverses alarmes, se perd aiseement : et à qui l'imagination a faict une fois souffrir cette honte (et elle ne la faict souffrir qu'aux premieres accointances, d'autant qu'elles sont plus bouillantes et aspres, et aussi qu'en cette première cognoissance on craint beaucoup plus de faillir), ayant mal commencé, il entre en fiebvre et despit de cet accident, qui luy dure aux occasions suivantes.

Les mariez, le temps estant tout leur, ne doibvent ny presser ni taster leur entreprinse, s'ils ne sont prests : et vault mieulx faillir indecemment à estrener la couche nuptiale pleine d'agitation et de fiebvre, attendant une et une aultre commodité plus privee et moins alarmee, que de tumber en une perpetuelle misere, pour s'estre estonné et desesperé du premier refus. Avant la possession prinse, le patient se doibt, à saillies et divers temps, legierement essayer et offrir, sans se picquer et opiniastrer à se convaincre definitivement soy mesme. Ceulx qui sçavent leurs membres de nature dociles, qu'ils se soignent seulement de contrepiper leur fantasie.

On a raison de remarquer l'indocile liberté de ce membre, s'ingerant si importuneement *6 lors que nous n'en avons que faire, et defaillant si importuneement lors que nous en avons le plus affaire, et

---

*6 Ce qui suit, jusqu'à ces mots répétés *lors que*, a été omis dans toutes les éditions des Essais, données par Coste.

contestant de l'auctorité si imperieusement avecques nostre volonté, refusant avecques tant de fierté et d'obstination nos solicitations et mentales et manuelles. Si toutesfois, en ce que on gourmande sa rebellion, et que on en tire preuve de sa condemnation, il m'avoit payé pour plaider sa cause, à l'adventure mettrois ie en souspeçon nos aultres membres ses compaignons de lui estre allé dresser, par belle envie de l'importance et doulceur de son usage, cette querelle apostee, et avoir, par complot, armé le monde à l'encontre de luy, le chargeant malignement, seul, de leur faulte commune : car ie vous donne à penser s'il y a une seule des parties de nostre corps qui ne refuse à nostre volonté souvent son operation, et qui souvent ne s'exerce contre nostre volonté. Elles ont chascune des passions propres, qui les esveillent et endorment sans nostre congé*7 : à quant de fois *8 tesmoignent les mouvements forcez de nostre visage les pensees que nous tenions secrettes, et nous trahissent aux assistants! Cette mesme cause qui anime ce membre, anime aussi, sans notre sceu, le cœur, le poulmon et le pouls; la veue d'un obiect agreable respandant imperceptiblement en nous la flamme d'une esmotion fiebvreuse. N'y a il que ces muscles et ces veines, qui s'eslevent et se couchent sans l'adveu non seulement

*7 Notre aveu.

*8 Combien de fois les mouvemens, etc., témoignent.

de nostre volonté, mais aussi de nostre pensee? nous ne commandons pas à nos cheveux de se herisser, et à nostré peau de fremir de desir ou de crainte; la main se porte souvent où nous ne l'envoyons pas; la langue se transit, et la voix se fige, à son heure *9; lors mesme que, n'ayant de quoy frire, nous le luy deffendrions volontiers, l'appetit de manger et de boire ne laisse pas d'esmouvoir les parties qui luy sont subiectes, ny plus ny moins que cet aultre appetit, et nous abandonne de mesme hors de propos, quand bon luy semble; les utils qui servent à descharger le ventre ont leurs propres dilatations et compressions, oultre et contre nostre advis, comme ceulx cy destinés à descharger les roignons. Et ce que, pour auctoriser la puissance de nostre volonté, sainct Augustin [15] allegue avoir veu quelqu'un qui commandoit à son derriere autant de pets qu'il en vouloit, et que Vivez son glossateur encherit d'un aultre exemple de son temps, de pets organisez, suyvants le ton des voix qu'on leur prononceoit, ne suppose non plus pure l'obeïssance de ce membre; car en est il ordinairement de plus indiscret et tumultuaire? ioinct que i'en sçais un si turbulent et revesche, qu'il y

---

15 Voyez *de Civit. Dei.* L. XIV, c. 24, et le Commentaires de Vivès sur ce passage.

*9 C'est-à-dire, à certains momens. — *A son heure*, et non pas à la nôtre.

a quarante ans qu'il tient son maistre à peter d'une haleine et d'une obligation constante et irremittente, et le mene ainsin à la mort : et pleust à Dieu que ie ne le sceusse que par les histoires, combien de fois nostre ventre, par le refus d'un seul pet, nous mene iusques aux portes d'une mort tresangoisseuse ! et que l'empereur [16], qui nous donna liberté de peter par tout, nous en eut donné le pouvoir ! Mais nostre volonté, pour les droicts de qui nous mettons en avant ce reproche, combien plus vraysemblablement la pouvons nous marquer de rebellion et sedition, par son desreglement et desobeïssance ? Veult elle tousiours ce que nous vouldrions qu'elle voulsist [*10] ? ne veut elle pas souvent ce que nous luy prohibons de vouloir, et à nostre evident dommage ? se laisse elle non plus mener aux conclusions de nostre raison ? Enfin, ie diroy pour monsieur ma partie, que plaise à considerer qu'en ce faict sa cause estant inseparablement conioincte à un consort [*11] et indistinctement, on ne s'addresse pour tant qu'à luy, et par les arguments et charges telles, veu la condition des parties, qu'elles ne peuvent aulcunement appartenir ni concerner son dict consort : car l'effet d'icelui est bien de convier inop-

---

[16] Claude, empereur romain. Mais Suétone rapporte seulement que Claude avait eu dessein d'autoriser cette liberté par un édit.

[*10] Qu'elle voulût.

[*11] Co-associé.

portuneement par fois, mais refuser, iamais; et de convier encores tacitement et quietement : partant se veoid l'animosité et illégalité manifeste des accusateurs. Quoy qu'il en soit, protestant que les advocats et iuges ont beau quereller et sentencier, nature tirera ce pendant son train, qui n'auroit faict que raison quand elle auroit doué ce membre de quelque particulier privilege; aucteur du seul ouvrage immortel des mortels : pour tant est à Socrates action divine que la generation; et amour, desir d'immortalité et daimon immortel luy mesme.

Tel, à l'adventure, par cet effect de l'imagination, laisse icy les escrouelles, que son compaignon reporte en Espaigne. Voyla pourquoy en telles choses l'on a accoustumé de demander une ame preparee. Pourquoy practiquent les medecins avant main la creance de leur patient, avec tant de faulses promesses de sa guarison, si ce n'est à fin que l'effect de l'imagination supplee l'imposture de leur apozeme? ils sçavent qu'un des maistres de ce mestier leur a laissé par escript qu'il s'est trouvé des hommes à qui la seule veue de la medecine faisoit l'operation. Et tout ce caprice m'est tombé presentement en main, sur le conte que me faisoit un domestique apotiquaire de feu mon père, homme simple et souysse, nation peu vaine et mensongiere, d'avoir cogneu longtemps un marchand à Toulouse maladif et subiect à la pierre, qui avoit souvent besoing de clysteres, et se les faisoit diverse-

ment ordonner aux medecins selon l'occurrence de son mal : apportez qu'ils estoyent, il n'y avoit rien obmis des formes accoustumees; souvent il tastoit s'ils estoyent trop chauds; le voyla couché, renversé, et toutes les approches faictes, sauf qu'il ne s'y faisoit aulcune iniection. L'apotiquaire retiré aprez cette cerimonie, le patient accommodé comme s'il avoit veritablement prins le clystere, il en sentoit pareil effect à ceulx qui les prennent. Et si le medecin n'en trouvoit l'operation suffisante, il lui en redonnoit deux ou trois aultres de mesme forme. Mon tesmoing iure que pour espargner la despense (car il les payoit comme s'il les eust receus), la femme de ce malade ayant quelquesfois essayé d'y faire seulement mettre de l'eau tiede, l'effect en descouvrit la fourbe; et, pour avoir trouvé ceulx là inutiles, qu'il faulsist *[12] revenir à la premiere façon.

Une femme, pensant avoir avalé une espingle avecques son pain, crioit et se tormentoit comme ayant une douleur insupportable au gosier, où elle pensoit la sentir arrestee : mais parce qu'il n'y avoit ny enfleure ny alteration par le dehors, un habile homme ayant iugé que ce n'estoit que fantasie et opinion, prinse de quelque morceau de pain qui l'avoit picquee en passant, la feit vomir, et iecta à la desrobee dans ce qu'elle rendit une espingle tortue. Cette

*[12] Fallut.

femme, cuidant l'avoir rendue, se sentit soubdain deschargee de sa douleur. Ie sçay qu'un gentilhomme, ayant traicté chez luy une bonne compaignie, se vanta trois ou quatre iours aprez, par maniere de ieu (car il n'en estoit rien) de leur avoir faict manger un chat en paste : dequoy une damoiselle de la troupe print telle horreur, qu'en estant tumbee en un grand desvoyement d'estomac et fiebvre, il feut impossible de la sauver. Les bestes mesmes se veoyent, comme nous, subiectes à la force de l'imagination; tesmoings les chiens qui se laissent mourir de dueil de la perte de leurs maistres : nous les voyons aussi iapper et tremousser en songe; hennir les chevaux et se debattre. Mais tout cecy se peult rapporter à l'estroicte cousture de l'esprit et du corps s'entrecommuniquants leurs fortunes : c'est aultre chose, que l'imagination agisse quelquefois non contre son corps seulement, mais contre le corps d'aultruy. Et tout ainsi qu'un corps reiecte son mal à son voisin, comme il se veoid en la peste, en la verolle, et aux mal des yeulx qui se chargent de l'un à l'aultre :

> Dum spectant oculi læsos, læduntur et ipsi :
> Multaque corporibus transitione nocent [17] :

pareillement l'imagination, esbranlee avecques vehe-

[17] « En regardant des yeux malades, les yeux le deviennent eux-mêmes ; les maux se communiquent souvent en passant d'un corps à l'autre ». Ovid. *de Remedio amoris*, v. 615.

mence, eslance des traits qui puissent offenser l'obiect estrangier. L'ancienneté a tenu, de certaines femmes en Scythie, qu'animees et courroucees contre quelqu'un, elles le tuoient du seul regard. Les tortues et les autruches couvent leurs œufs de la seule veue, signe qu'ils y ont quelque vertu eiaculatrice. Et quant aux sorciers, on les dict avoir des yeulx offensifs et nuisants :

Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos [18] :

ce sont pour moy mauvais respondants que magiciens. Tant y a que nous voyons par experience les femmes envoyer au corps des enfants qu'elles portent au ventre des marques de leurs fantasies; tesmoing celle qui engendra le more; et il feut presenté à Charles, roy de Boëme et empereur, une fille d'auprez de Pise, toute velue et herissee, que sa mere disoit avoir esté ainsi conceue à cause d'une image de sainct Iean Baptiste pendue en son lict.

Des animaux il en est de mesme; tesmoings les brebis de Iacob, et les perdris et lievres que la neige blanchit aux montaignes. On veit dernierement chez moy un chat guestant un oyseau au hault d'un arbre, et, s'estants fichez la veue ferme l'un contre l'aultre quelque espace de temps, l'oyseau s'estre laissé cheoir comme mort entre les pattes du chat; ou enyvré par

---

18 « Je ne sais quel malin regard ensorcèle mes tendres agneaux ». Virg. églog. 3, v. 103.

sa propre imagination, ou attiré par quelque force attractive du chat. Ceulx qui aiment la volerie ont ouy le conte du faulconnier, qui, arrestant obstineement sa veue contre un milan en l'air, gageoit, de la seule force de sa veue, le ramener contrebas, et le faisoit, à ce qu'on dict : car les histoires que i'emprunte, ie les renvoye sur la conscience de ceulx de qui ie les prens. Les discours sont à moy, et se tiennent par la preuve de la raison, non de l'experience : chascun y peult ioindre ses exemples ; et qui n'en a point, qu'il ne laisse pas de croire qu'il en est assez, veu le nombre et varieté des accidents. Si ie ne comme bien, qu'un aultre comme *[13] pour moi. Aussi en l'estude que ie traicte de nos mœurs et mouvements, les tesmoignages fabuleux, pourveu qu'ils soient possibles, y servent comme les vrays : advenu ou non advenu, à

*[13] J'ai trouvé, dans une des dernières éditions de Montaigne : *si je ne conte bien, qu'un aultre conte pour moi ;* mais, dans toutes les plus anciennes, il y a : *si je ne comme bien, qu'un aultre comme pour moi ;* c'est-à-dire, si j'emploie des exemples qui ne conviennent pas exactement au sujet que je traite, qu'un autre y en substitue de plus convenables. Coste, de qui est cette note, ajoute : « le verbe *commer* n'est pas encore tout-à-fait hors d'usage, et il faudrait le conserver si l'on n'en a point d'autre à mettre à la place ». Nous doutons que ce verbe *commer,* auquel on voudrait donner la signification de *montrer comme,* donner des exemples, eût une composition régulière, et surtout qu'il soit nécessaire.

Rome ou à Paris, à Iean ou à Pierre, c'est tousiours un tour de l'humaine capacité, duquel ie suis utilement advisé par ce recit. Ie le veois et en foys mon proufit esgalement en umbre que en corps; et aux diverses leçons qu'ont souvent les histoires, ie prens à me servir de celle qui est la plus rare et memorable. Il y a des aucteurs desquels la fin *[14] c'est dire les evenements : la mienne, si i'y sçavois advenir, seroit dire sur ce qui peult advenir. Il est, iustement, permis aux escholes de supposer des similitudes quand ils n'en ont point : ie n'en foys pas ainsi pourtant, et surpasse de ce costé là en religion superstitieuse toute foy historiale. Aux exemples que ie tire ceans de ce que i'ay leu, ouï, faict, ou dit, ie me suis deffendu d'oser alterer iusques aux plus legieres et inutiles circonstances : ma conscience ne falsifie pas un iota; ma science, ie ne sçay *[15].

Sur ce propos, i'entre par fois en pensee qu'il puisse assez bien convenir à un theologien, à un philosophe, et telles gents d'exquise et exacte conscience et prudence, d'escrire l'histoire. Comment peuvent ils engager leur foy sur une foy populaire? comment respondre des pensees de personnes incogneues, et donner pour argent comptant leurs coniectures? Des actions à divers membres qui se passent en leur presence, ils

---

*[14] Dont le but est de raconter des événemens.

*[15] De mon ignorance, je n'en réponds pas.

refuseroient d'en rendre tesmoignage, assermentez par un iuge; et n'ont homme si familier, des intentions duquel ils entreprennent de pleinement respondre. Ie tiens moins hazardeux d'escrire les choses passees, que presentes : d'autant que l'escrivain n'a à rendre compte que d'une verité empruntee.

Aulcuns me convient d'escrire les affaires de mon temps, estimants que ie les veoy d'une veue moins blecee de passion qu'un aultre, et de plus prez, pour l'accez que fortune m'a donné aux chefs de divers partis. Mais ils ne disent pas, Que pour la gloire de Salluste ie n'en prendroy pas la peine; ennemy iuré d'obligation, d'assiduité, de constance : Qu'il n'est rien si contraire à mon style, qu'une narration estendue; ie me recouppe si souvent à faulte de haleine; ie n'ay ny composition ny explication, qui vaille; ignorant, au delà d'un enfant, des frases et vocables qui servent aux choses plus communes; pour tant ay ie prins à dire ce que ie sçay dire, accommodant la matiere à ma force; si i'en prenois qui me guidast, ma mesure pourroit faillir à la sienne : Que *16,

*16 Dans quelques éditions, on a mis, *oultre que ma liberté*. Ce mot *oultre* ne se trouve ni dans les éditions de Coste, ni dans celle de Naigeon; et il donne un autre sens à la phrase de Montaigne. Coste remarque avec raison qu'il faut se rappeler ici ces mots, *ils ne disent pas*, placés quelques lignes plus haut, et lire comme s'il y avait : « ils ne disent pas que ma liberté étant si libre, j'eusse, etc. ».

ma liberté estant si libre, i'eusse publié des iugements, à mon gré mesme et selon raison, illegitimes et punissables. Plutarque nous diroit volontiers, de ce qu'il en a faict, que c'est l'ouvrage d'aultruy que ses exemples soient en tout et par tout veritables : qu'ils soient utiles à la posterité et presentez d'un lustre qui nous esclaire à la vertu, que c'est son ouvrage. Il n'est pas dangereux, comme en une drogue medicinale, en un conte ancien qu'il soit ainsin ou ainsi *17.

---

*17 Montaigne, dans un avis à l'imprimeur, qu'il avait écrit sur l'exemplaire dont M. Naigeon s'est servi pour donner son édition, remarquait qu'il fallait écrire *ainsin* devant une voyelle, et *ainsi* lorsqu'une consonne suivait; et il cite pour exemple cette phrase : « *ainsi* marcha, *ainsin* alla ». Les poëtes du tems de Charles IX écrivaient *ainsin*, lorsqu'ils voulaient éviter l'hiatus. C'est ce qu'observe Nicot au mot *ainsi*.

Voici, au reste, la construction et l'explication de la phrase de Montaigne : « il n'est pas dangereux en un conte ancien, comme pour une drogue médicinale, qu'il en soit ainsi ou autrement ».

CHAPITRE XXI.

Le proufit de l'un est dommage de l'autre.

Sommaire. — Dans toutes les professions, on ne fait bien ses affaires qu'aux dépens des autres.

Exemple : Démades, l'Athénien.

Demades athenien condemna un homme de sa ville qui faisoit mestier de vendre les choses necessaires aux enterrements, soubs tiltre de ce qu'il en demandoit trop de proufit, et que ce proufit ne luy pouvoit venir sans la mort de beaucoup de gents [1]. Ce iugement semble estre mal prins; d'autant qu'il ne se faict aucun proufit qu'au dommage d'aultruy [2], et qu'à ce compte il fauldroit condemner toute sorte de gaings. Le marchand ne faict bien ses affaires qu'à la desbauche de la ieunesse; le laboureur, à la cherté des bleds; l'architecte, à la ruine des maisons; les officiers de la iustice, aux procez et querelles des hommes; l'honneur mesme et practique des ministres de la religion, se tire de nostre mort et de nos vices;

[1] Senec. *de Beneficiis.* L. VI, c. 38, d'où presque tout ce chapitre a été pris.

[2] Rousseau dit aussi que, « dans l'état social, le bien de l'un fait nécessairement le mal de l'autre ». *Émile.*

nul medecin ne prend plaisir à la santé de ses amis mesmes, dit l'ancien comique grec; ny soldat, à la paix de sa ville : ainsi du reste. Et, qui pis est, que chascun se sonde au dedans, il trouvera que nos souhaits interieurs pour la pluspart naissent et se nourrissent aux despens d'aultruy. Ce que considerant, il m'est venu en fantasie, comme nature ne se desment point en cela de sa generale police; car les physiciens tiennent que la naissance, nourrissement et augmentation de chasque chose, est l'alteration et corruption d'une aultre :

> Nam quodcunque suis mutatum finibus exit;
> Continuò hoc mors est illius, quod fuit ante [3],

[3] « Dès qu'une chose quelconque change de manière d'être, il en résulte aussitôt la mort de ce qu'elle était auparavant ». Lucret. L. II, v. 752.

CHAPITRE XXII.

De la coustume, et de ne changer ayseement une loy receue.

SOMMAIRE. — I. Comment la coutume nous fait trouver les maux plus supportables, les plaisirs moins doux. — II. Les vices comme les vertus s'enracinent dans l'ame, dès la plus tendre enfance. — III. Puissance de la coutume sur les opinions; elle est la cause de la diversité des institutions humaines. Leur bisarrerie chez différentes nations.— IV. Elle

est l'origine de ce qu'on appelle les lois de la conscience, ainsi que de notre attachement au gouvernement et à la patrie. — Elle est aussi la source de plusieurs grands abus. — VI. Est-il utile de changer les anciennes institutions? Toute innovation est dangereuse, hors les cas d'une absolue nécessité.

Exemples : l'Enfant réprimandé par Platon; — les Thraces; les Lacédémoniens; les Perses; les Sauvages; — Charondas; Lycurgue, etc.

I. CELUY me semble avoir tresbien conceu la force de la coustume qui premier forgea ce conte, qu'une femme de village, ayant apprins de caresser et porter entre ses bras un veau dez l'heure de sa naissance, et continuant tousiours à ce faire, gaigna cela par l'accoustumance, que, tout grand bœuf qu'il estoit, elle le portoit encores [1]: car c'est, à la vérité, une violente et traistresse maistresse d'eschole que la coustume. Elle establit en nous, peu à peu, à la desrobee, le pied de son auctorité : mais, par ce doulx et humble commencement, l'ayant rassis et planté avec l'ayde du temps, elle nous descouvre tantost un furieux et tyrannique visage, contre lequel nous n'avons plus la

---

[1] On a fait de ce conte une espèce de proverbe, qu'on trouve, ainsi exprimé, dans Pétrone :

. . . . . . Tollere taurum
Quæ tulerit vitulum, illa potest.

On lit aussi ce proverbe parmi les Adages d'Erasme.

liberté de haulser seulement les yeulx. Nous luy voyons forcer, touts les coups, les regles de nature : *Usus efficacissimus rerum omnium magister*[2]. I'en croy l'antre de Platon en sa republique[3]; et les medecins, qui quittent si souvent à son auctorité*[1] les raisons de leur art; et ce roy, qui par son moyen rengea son estomach à se nourrir de poison; et la fille qu'Albert recite s'estre accoustumee à vivre d'araignees : et en ce monde des Indes nouvelles on trouva des grands peuples, et en fort divers climats, qui en vivoient, en faisoient provision et les appastoient, comme aussi des saulterelles, fourmis, lezards, chauvesouris; et feut un crapaud vendu six escus en une necessité de vivres; ils les cuisent et apprestent à diverses saulses : il en feut trouvé d'aultres ausquels nos chairs et nos viandes estoient mortelles et venimeuses. *Consuetudinis magna*

---

[2] « En tout, l'usage est le maître dont les leçons sont les plus efficaces ». Plin. *Hist. nat.* L. XXVI, c. 2.

[3] Aucun commentateur n'a expliqué ce que Montaigne avait voulu dire par cet *antre de Platon*. Il me semble qu'il s'agit ici de cette grande *ouverture* où, suivant le récit de *Her* l'Arménien, toutes les âmes étaient rassemblées après la mort; et où celles qui devaient retourner au monde, libres de choisir tel ou tel genre de vie, le choisissaient toujours d'après leurs anciennes habitudes. Voy. *la République de Platon*; L. X, *in fine*.

*[1] Qui cèdent si souvent à l'autorité de l'habitude.

vis est : pernoctant venatores in nive; in montibus uri se patiuntur : pugiles, cæstibus contusi, ne ingemiscunt quidem [4].

Ces exemples estrangiers ne sont pas estranges, si nous considerons, ce que nous essayons [*2] ordinairement, combien l'accoustumance hebete nos sens. Il ne nous fault pas aller chercher ce qu'on dict des voisins des cataractes du Nil; et ce que les philosophes estiment de la musique celeste, que les corps de ces cercles, estant solides, polis, et venants à se leicher et frotter l'un à l'autre en roulant, ne peuvent faillir de produire une merveilleuse harmonie, aux coupures et muances [*3] de laquelle se manient [*4] les contours et changements des carolles [*5] des astres, mais

---

4 « Rien de plus puissant que l'habitude. Passer les nuits au milieu des neiges, se brûler dans les montagnes au plus ardent soleil, voilà la vie des chasseurs. Les athlètes, qui se meurtrissent à coups de ceste, ne poussent pas même un gémissement ». Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. 17.

*2 C'est-à-dire, nous éprouvons. Montaigne emploie souvent le mot *essayer* dans ce sens là. « Comme *essayent* les voysins des clochiers », dit il quelques lignes plus bas; c'est-à-dire, comme éprouvent les voisins des clochers.

*3 *Muances*, changemens.

*4 S'exécutent.

*5 La *carole* était une espèce de danse en rond. Ainsi Montaigne appelle *les danses des astres*, leurs révolutions circulaires.

qu'universellement les ouïes des creatures de çà bas, endormies, comme celles des Aegyptiens, par la continuation de ce son, ne le peuvent apperceveoir, pour grand qu'il soit : les mareschaux, meusniers, armuriers, ne sçauroient durer au bruit qui les frappe, s'ils s'en étonnoient comme nous.

Mon collet de fleurs *6 sert à mon nez : mais, aprez que ie m'en suis vestu trois iours de suite; il ne sert qu'aux nez assistants. Ceci est plus estrange, que, nonobstant des longs intervalles et intermissions, l'accoustumance puisse ioindre et establir l'effect de son impression sur nos sens; comme essayent les voysins des clochiers. Ie loge chez moy en une tour, où, à la diane et à la retraicte, une fort grosse cloche sonne touts les iours l'Ave Maria. Ce tintamarre effroye ma tour mesme : et aux premiers iours me semblant insupportable, en peu de temps m'apprivoise de maniere que ie l'oy sans offense, et souvent sans m'en esveiller.

II. Platon tansa un enfant qui iouoit aux noix. Il luy respondit : « Tu me tanses de peu de chose » : » L'accoustumance, repliqua Platon, n'est pas chose

---

*6 Coste remarque sur ces mots, que c'est « apparemment ce qu'on nomme plus proprement aujourd'hui *collet de senteur*, espèce de pourpoint de peau parfumée à petites basques et sans manches ». Nous n'avons plus ni le mot, ni la chose.

» de peu [5] ». Ie treuve que nos plus grands vices prennent leur ply de nostre plus tendre enfance, et que nostre principal gouvernement est entre les mains des nourrices. C'est passetems aux meres de veoir un enfant tordre le col à un poulet, et s'esbattre à blecer un chien et un chat : et tel pere est si sot, de prendre à bon augure d'une ame martiale, quand il veoid son fils gourmer iniurieusement un païsan ou un laquay qui ne se deffend point ; et à gentillesse, quand il le veoid affiner [*7] son compaignon par quelque malicieuse desloyauté et tromperie. Ce sont pourtant les vrayes semences et racines de la cruauté, de la tyrannie, de la trahison : elles se germent là ; et s'eslevent gaillardement, et proufitent à force entre les mains de la coustume. Et est une tresdangereuse institution d'excuser ces vilaines inclinations par la foiblesse de l'aage et legiereté du subiect : premierement, c'est nature qui parle, de qui la voix est lors plus pure et plus forte, qu'elle est plus graile et plus neufve : secondement, la laideur de la piperie ne despend pas de la difference des escus aux espingles ; elle despend de soy. Ie treuve bien plus iuste de conclure ainsi :

---

[5] Diog. Laerce, dans la Vie de Platon ; L. III. Mais Diogène Laërce ne dit pas que la personne que Platon tansa, fût un enfant, et qu'elle jouât aux noix. Il dit qu'elle jouait aux dez ; ce qui rend la réponse de Platon bien plus importante.

[*7] Finauder (tromper finement).

« Pourquoy ne tromperoit il aux escus, puisqu'il trompe aux espingles? » que, comme ils font: « Ce n'est qu'aux espingles; il n'auroit garde de le faire aux escus ». Il fault apprendre soigneusement aux enfants de haïr les vices de leur propre contexture, et leur en fault apprendre la naturelle difformité, à ce qu'ils les fuyent non en leur action seulement, mais surtout en leur cœur; que la pensee mesme leur en soit odieuse, quelque masque qu'ils portent. Ie sçais bien que pour m'estre duict, en ma puerilité *8, de marcher tousiours mon grand et plain chemin, et avoir eu à contrecœur de mesler ny tricotterie ny finesse à mes ieux enfantins (comme de vray il fault noter que les ieux des enfants ne sont pas ieux, et les faut iuger en eulx comme leurs plus serieuses actions) il n'est passetemps si legier où ie n'apporte, du dedans *9 et d'une propension naturelle et sans estude, une extreme contradiction à tromper. Ie manie les chartes[10]* pour les doubles [11]*, et tiens compte comme pour les doubles doublons; lorsque le gaigner et le perdre, contre ma femme et ma fille, m'est indifferent, comme lorsqu'il va de bon. En tout et par tout, il y a assez

---

*8 Accoutumé dans mon enfance.

*9 Du fond du cœur.

*10 Cartes à jouer.

*11 Petite monnaie de cuivre qui ne valait qu'un double denier; le *doublon* était une monnaie d'Espagne de la valeur d'une double pistole.

de mes yeulx à me tenir en office; il n'y en a point qui me veillent de si prez, ny que ie respecte plus.

Ie viens de veoir chez moy un petit homme natif de Nantes, nay sans bras, qui a si bien façonné ses pieds au service que luy debvoient les mains, qu'ils en ont à la verité, à demy oublié leur office naturel. Au demourant il les nomme ses mains; il trenche, il charge un pistolet et le lasche, il enfile son aiguille, il coud, il escrit, il tire le bonnet, il se peigne, il ioue aux chartes et aux dez, et les remue avecques autant de dexterité que sçauroit faire quelqu'aultre : l'argent que ie luy ay donné (car il gaigne sa vie à se faire veoir) il l'a emporté en son pied, comme nous faisons en nostre main. I'en veis un aultre, estant enfant, qui manioit un' espee à deux mains, et un' hallebarde, du ply du col, à faulte de mains; les iectoit en l'air, et les reprenoit; lanceoit une dague, et faisoit craqueter un fouet, aussi bien que charretier de France.

III. Mais on descouvre bien mieulx ses effects *[12] aux estranges impressions qu'elle faict en nos ames, où elle ne treuve pas tant de resistance. Que ne peult elle en nos iugements et en nos creances ? y a il opinion si bizarre (ie laisse à part la grossiere imposture des religions, de quoy tant de grandes nations et tant de suffisants personnages se sont veus enyvrez ; car cette

*[12] Les effets de la coutume.

partie estant hors de nos raisons humaines, il est plus excusable de s'y perdre, à qui n'y est extraordinairement esclairé par faveur divine), mais d'aultres opinions, y en a il de si estranges qu'elle n'aye planté et estably par loix ez regions que bon luy a semblé? et est tresiuste cette ancienne exclamation : *Non pudet physicum, id est speculatorem venatoremque naturæ, ab animis consuetudine imbutis quærere testimonium veritatis!* [6]

I'estime qu'il ne tumbe en l'imagination humaine aulcune fantasie si forcenee, qui ne rencontre l'exemple de quelque usage publicque, et par consequent que nostre discours n'estaye et ne fonde. Il est des peuples où on tourne le dos à celuy qu'on salue, et ne regarde lon iamais celuy qu'on veult honnorer. Il en est, où quand le roy crache, la plus favorie des dames de sa court tend la main; et, en aultre nation, les plus apparents, qui sont autour de luy se baissent à terre pour amasser en du linge son ordure. Desrobbons icy la place d'un conte.

Un gentilhomme françois, se mouchoit tousiours de sa main; chose tresennemie de nostre usage : def-

---

[6] « Quelle honte pour un physicien, qui doit rechercher et approfondir les secrets de la nature, d'alléguer, pour des preuves de la vérité, ce qui n'est que préjugé et que coutume »! Cic. *de Nat. Deor.* L. I, c. 30. — Il y a dans Cicéron *petere,* au lieu de *quærere.*

fendant là dessus son faict, et estoit fameux en bons rencontres, il me demanda quel privilege avoit ce sale excrement, que nous allassions luy apprestant un beau linge delicat à le recevoir, et puis, qui plus est, à l'empaqueter et serrer soigneusement sur nous : que cela debvoit faire plus de horreur et de mal au cœur, que de le veoir verser où que ce feust, comme nous faisons touts aultres excrements. Ie trouvai qu'il ne parloit pas du tout sans raison : et m'avoit la coustume osté l'appercevance de cette estrangeté, laquelle pourtant nous trouvons si hideuse, quand elle est recitee d'un aultre païs. Les miracles sont selon l'ignorance en quoy nous sommes de la nature, non selon l'estre de la nature; l'assuefaction *[13] endort la veue de nostre iugement : les barbares ne nous sont de rien plus merveilleux, que nous sommes à eulx, ny avecques plus d'occasion *[14]; comme chascun advoueroit, si chascun sçavoit, aprez s'estre promené par ces nouveaux exemples, se coucher sur les propres, et les conferer sainement *[15]. La raison humaine est une teincture infuse environ

---

*[13] Mot tout latin : l'habitude.

*[14] Ni avec plus de sujet.

*[15] Voici comme j'entends cette fin de phrase, qui est assez ob[illegible]re : « si chacun savait après avoir passé en revue les exemp[illegible]tains que lui fournissent les coutumes des autres peuples, réfléchir sur les propres exemples que donne le peuple au milieu duquel il vit, et comparer ces coutumes les unes aux autres ».

de pareil poids à toutes nos opinions et mœurs, de quelque forme qu'elles soient; infinie en matiere, infinie en diversité. Ie m'en retourne *[16].

Il est des peuples où sauf sa femme et ses enfants aulcun ne parle au roy que par sarbatane. En une mesme nation, et les vierges montrent à descouvert leurs parties honteuses, et les mariees les couvrent et cachent soigneusement. A quoy cette aultre coustume, qui est ailleurs, a quelque relation : la chasteté n'y est en prix que pour le service du mariage; car les filles se peuvent abandonner à leur poste *[17], et, engroissees, se faire avorter par medicaments propres, au veu d'un chascun. Et ailleurs, si c'est un marchand qui se marie, touts les marchands conviez à la nopce couchent avecques l'espousee avant luy; et plus il y en a, plus a elle d'honneur et de recommendation de fermeté et de capacité : si un officier se marie, il en va de mesme; de mesme si c'est un noble; et ainsi des aultres : sauf si c'est un laboureur ou quelqu'un du bas peuple; car lors c'est au seigneur à faire : et si on ne laisse pas d'y recommender estroictement la loyauté pendant le mariage. Il en est où il se veoid des bordeaux publics de masles, voire et des mariages : où les femmes vont à la guerre quand et *[18] leurs maris,

---

*16 Je reviens à mon sujet.

*17 A leur gré.

*18 En même tems que.

et ont reng, non au combat seulement, mais aussi au commandement : où non seulement les bagues se portent au nez, aux levres, aux ioues et aux orteils des pieds; mais des verges d'or bien poisantes au travers des tettins et des fesses : où en mangeant on s'essuye les doigts aux cuisses, et à la bourse des genitoires, et à la plante des pieds : où les enfants ne sont pas heritiers, ce sont les freres et nepveux, et ailleurs les nepveux seulement; sauf en la succession du prince : où, pour regler la communauté des biens qui s'y observe, certains magistrats souverains ont charge universelle de la culture des terres et de la distribution des fruicts, selon le besoing d'un chascun : où l'on pleure la mort des enfants, et festoye lon celle des vieillards[7] : où ils couchent en des licts dix ou douze ensemble avec leurs femmes[8] : où les femmes qui perdent leurs maris par mort violente se peuvent remarier, les aultres non : où l'on estime si mal de la condition des femmes, que l'on y tue les femelles qui y naissent, et

---

7 Coste pense que Montaigne a pris ceci dans Hérodote (L. V). Cet historien y parle de certains peuples de la Thrace, qui pleurent à la naissance de leurs enfans, et enterrent leurs morts avec de grands témoignages de joie.

Tout ce tableau si long des coutumes de divers peuples, est tiré des auteurs anciens ou des relations d'une foule de voyageurs. Ce n'est pas dire que tous les faits cités soient exacts : il y en a évidemment de controuvés et de fabuleux.

8 C'est un usage de la Laponie.

achepte lon, des voisins, des femmes pour le besoing: où les maris peuvent repudier, sans alleguer aulcune cause; les femmes non, pour cause quelconque : où les maris ont loy *[19] de les vendre si elles sont steriles : où ils font cuire le corps du trespassé, et puis piler iusques à ce qu'il se forme comme en bouillie; laquelle ils meslent à leur vin, et la boivent : où la plus desirable sepulture est d'estre mangé des chiens [9]; ailleurs, des oyseaux : où l'on croit que les ames heureuses vivent, en toute liberté, en des champs plaisants fournis de toutes commoditez, et que ce sont elles qui font cet echo que nous oyons : où ils combattent en l'eau, et tirent seurement de leurs arcs en nageant : où pour signe de subiection il fault haulser les espaules et baisser la teste; et deschausser ses souliers quand on entre au logis du roy : où les eunuques, qui ont les femmes religieuses en garde, ont encores le nez et les levres à dire *[20], pour ne pouvoir estre aimez : et les presbtres se crevent les yeulx, pour accointer les daimons et prendre les oracles : où chascun faict un dieu de ce qu'il luy plaist; le chasseur, d'un lyon ou d'un regnard; le pescheur, de certain poisson; et des idoles, de chasque action ou passion humaine : le soleil, la lune, et la terre, sont

---

9 Sextus Empiricus. Pyrrh. *Hypot.* III, c. 24.

*19 Liberté.

*20 Les lèvres de moins.

les dieux principaux : la forme de iurer, c'est toucher la terre regardant le soleil : et y mange lon la chair et le poisson crud : où le grand serment, c'est iurer le nom de quelque homme trespassé qui a esté en bonne reputation au païs, touchant de la main sa tumbe [10] : où les estrenes annuelles que le roy envoye aux princes ses vassaux, touts les ans, c'est du feu; l'ambassadeur qui l'apporte, arrivant, l'ancien feu est esteinct tout par tout en la maison, et de ce feu nouveau, le peuple despendant de ce prince en doibt venir prendre chascun pour soy, sur peine de crime de leze maiesté : où, quand le roy, pour s'adonner du tout à la devotion, comme ils font souvent, se retire de sa charge, son premier successeur est obligé d'en faire autant, et passe le droict du royaume au troisiesme successeur : où lon diversifie la forme de la police *[21] selon que les affaires le requièrent; on depose le roy, quand il semble bon; et substitue lon des anciens à prendre le gouvernement de l'estat; et le laisse lon par fois aussi ez mains de la commune : où hommes et femmes sont circoncis, et pareillement baptizez : où le soldat, qui en un ou divers combats, est arrivé à présenter à son roy sept testes d'ennemis, est faict noble : où lon vit soubs cette opinion si rare et incivile de la mortalité des ames : où les femmes s'accouchent sans plaincte et

---

[10] Hérodote. L. IV.

*[21] Du gouvernement.

sans effroy : où les femmes [11] en l'une et l'autre iambe, portent des greves de cuivre *[22]; et, si un pouil les mord, sont tenues par debvoir de magnanimité de le remordre ; et n'osent espouser, qu'elles n'ayent offert à leur roy, s'il veut de leur pucellage : où lon salue mettant le doigt à terre, et puis le haulsant vers le ciel : où les hommes portent les charges sur la teste, les femmes sur les espaules [12]; elles pissent debout, les hommes accroupis : où ils envoyent de leur sang en signe d'amitié, et encensent, comme les dieux, les hommes qu'ils veulent honorer : où non seulement iusques au quatriesme degré, mais en aulcun plus esloingné, la parenté n'est soufferte aux mariages : où les enfants sont quatre ans à nourrice, et souvent douze ; et là mesme il est estimé mortel, de donner à l'enfant à tetter tout le premier iour : où les peres ont charge du chastiment des masles ; et les meres, à part, des femelles ; et est le chastiment de les fumer *[23] pendus par les pieds : où on faict circoncire les femmes : où lon mange toute sorte d'herbes, sans aultre discretion que de refuser celles qui leur semblent avoir mauvaise senteur : où tout est ouvert ; et les maisons, pour belles et riches qu'elles soyent,

---

[11] Hérodote. *Loc. cit.*

[12] Nymphodorus, *Rerum Barbaricarum*, L. XIII.

*[22] Des bottines ou armures de jambes.

*[23] De les ensumer.

sans porte, sans fenestre, sans coffre qui ferme; et sont les larrons doublement punis qu'ailleurs : où ils tuent les pouils avec les dents comme les magots, et trouvent horrible de les veoir escacher soubs les ongles : où lon ne coupe en toute la vie ny poil ny ongle; ailleurs où lon ne coupe que les ongles de la droicte, ceulx de la gauche se nourrissent par gentillesse : où ils nourrissent tout le poil du corps du costé droict, tant qu'il peult croistre, et tiennent raz le poil de l'aultre costé [13]; et en voisines provinces, celle icy nourrit le poil de devant, celle là le poil de derriere, et rasent l'opposite : où les peres prestent leurs enfants, les maris leurs femmes, à iouyr aux hostes, en payant : où on peult honnestement faire des enfants à sa mère, les peres se mesler à leurs filles et à leurs fils : où aux assemblees des festins ils s'entreprestent, sans distinction de parenté, les enfants les uns aux aultres : icy on vit de chair humaine : là c'est office de pieté de tuer son pere en certain aage [14] : ailleurs les peres ordonnent, des enfants encores au ventre des meres, ceulx qu'ils veulent estre nourris et conservez, et ceulx qu'ils veulent estre abandonnez et tuez : ailleurs les vieux maris prestent leurs femmes à la ieunesse pour s'en servir; et ailleurs elles sont communes sans peché; voire en tel païs portent pour

---

[13] Hérodote. L. IV.

[14] Sextus Empiricus. *Loc. cit.*

marque d'honneur autant de belles houppes frangees au bord de leurs robes, qu'elles ont accointé de masles [15]. N'a pas faict la coustume encores une chose publicque de femmes à part *[24] ? leur a elle pas mis les armes à la main ? faict dresser des armees et livrer des battailles ? Et, ce que toute la philosophie ne peult planter en la teste des plus sages, ne l'apprend elle pas de sa seule ordonnance au plus grossier vulgaire ? car nous sçavons des nations entieres [16], où non seulement la mort estoit mesprisee, mais festoyee ; où les enfants de sept ans [17] souffroient à estre fouettez iusques à la mort, sans changer de visage ; où la richesse estoit en tel mespris, que le plus chestif citoyen de la ville n'eust daigné baisser le bras pour amasser une bourse d'escus. Et sçavons des regions tresfertiles en toutes façons de vivres, où toutesfois les plus ordinaires mets et les plus savoureux, c'estoient du pain, du nasitort *[25] et de l'eau [18]. Feit elle pas encores ce miracle en Cio *[26], qu'il s'y passa

---

15 Hérodote. *Loc. cit.*

16 Les Thraces. Voyez Valère Maxime ; L. II, c. 6. §. 12.

17 A Lacédémone.

18 En Perse, du tems de Cyrus. Voy. Xenophon, Cyroped. L. I, c. 8.

*24 N'a-t-elle pas fait une république de femmes sans hommes ?

*25 Cresson alénois.

*26 L'île de Chio.

sept cents ans, sans mémoire que femme ny fille y eust faict faulte à son honneur [19]? Et somme, à ma fantasie, il n'est rien qu'elle ne face, ou qu'elle ne puisse; et avecques raison l'appelle Pindarus, à ce qu'on m'a dict, « la royne et emperiere du monde [20] ». Celuy qu'on rencontra battant son pere respondit que c'estoit la coustume de sa maison; que son pere avoit ainsi battu son ayeul, son ayeul son bisayeul; et montrant son fils, et cettuy ci me battra, quand il sera venu au terme de l'aage où ie suis : et le pere que le fils tirassoit et sabouloit emmy la rue, luy commanda de s'arrester à certain huis, car luy n'avoit traisné son pere que iusques là; que c'estoit la borne des iniurieux traictements hereditaires, que les enfants avoient en usage faire aux peres, en leur famille. Par coustume, dit Aristote [21], aussi souvent que par maladie, des femmes s'arrachent le poil, rongent leurs ongles, mangent des charbons et de la terre; et, autant par coustume que par nature, les masles se meslent aux masles.

IV. Les loix de la conscience, que nous disons naistre de nature, naissent de la coustume; chascun, ayant en veneration interne les opinions et mœurs

---

19 Plutarque. *Des vertueux faits des Femmes.*

20 Hérodote. L. III.

21 Ethic. Nicom. L. VII, c. 6.

approuvees et reçues autour de luy, ne s'en peult desprendre sans remors, ny s'y appliquer sans applaudissement. Quand ceulx de Crete vouloient, au temps passé, mauldire quelqu'un, ils prioient les dieux de l'engager en quelque mauvaise coustume [22]. Mais le principal effect de sa puissance, c'est de nous saisir et empieter de telle sorte, qu'à peine soit il en nous de nous r'avoir de sa prinse, et de r'entrer en nous pour discourir et raisonner de ses ordonnances. De vray, parceque nous les humons avec le laict de nostre naissance, et que le visage du monde se présente en cet estat à nostre premiere veue, il semble que nous soyons nayz à la condition de suyvre ce train; et les communes imaginations que nous trouvons en credit autour de nous, et infuses en nostre ame par la semence de nos peres, il semble que ce soyent les generales et naturelles : par où il advient que ce qui est hors les gonds de la coustume, on le croit hors les gonds de la raison; Dieu sçait combien desraisonnablement le plus souvent!

Si, comme nous, qui nous estudions, avons apprins de faire, chascun qui oid une iuste sentence, regardoit incontinent par où elle luy appartient en son propre, chascun trouveroit que ceste cy n'est pas tant un bon mot, qu'un bon coup de fouet à la bestise ordinaire de son iugement : mais on reçoit les advis de

---

[22] Valère-Maxime. L. VII, *in extern.* §. 15.

la verité et ses preceptes comme adressez au peuple, non iamais à soy; et au lieu de les coucher sur ses mœurs, chascun les couche en sa memoire*[27], tressottement et tresinutilement. Revenons à l'empire de la coustume.

Les peuples, nourris à la liberté et à se commander eulx mesmes, estiment toute aultre forme de police monstrueuse et contre nature: ceulx qui sont duicts*[28] à la monarchie, en font de mesme; et, quelque facilité que leur preste fortune au changement, lors mesme qu'ils se sont, avecques grandes difficultez, desfaicts de l'importunité d'un maistre, ils courent à en replanter un nouveau avecques pareilles difficultez, pour ne se pouvoir resouldre de prendre en haine la maistrise.

C'est par l'entremise de la coustume, que chascun est content du lieu où nature l'a planté; et les sauvages *[29] d'Escosse n'ont que faire de la Touraine, ny les Scythes de la Thessalie. Darius demandoit à quelques Grecs, pour combien ils vouldroient prendre la coustume des Indes, de manger leurs peres trespassez (car c'estoit leur forme, estimants ne leur pouvoir donner plus favorable sepulture que dans eulx

*27 Au lieu de les appliquer à ses mœurs, chacun se contente d'en orner sa mémoire.

*28 Accoutumés. (Duict, de *doctus*, appris, expérimenté).

*29 Les *Highlanders* ou Montagnards; c'est ainsi qu'on les appelle aujourd'hui.

mesmes); ils luy respondirent que, pour chose du monde, ils ne le feroient: mais s'estant aussi essayé de persuader aux Indiens, de laisser leur façon, et prendre celle de Grece, qui estoit de brusler les corps de leurs peres, il leur feit encores plus d'horreur [23]. Chascun en faict ainsi, d'autant que l'usage nous desrobe le vray visage des choses.

> Nil adeò magnum, nec tam mirabile quicquam
> Principio, quod non minuant mirarier omnes
> Paulatim [24].

Aultrefois, ayant à faire valoir quelqu'une de nos observations, et receue avecques resolue auctorité bien loing autour de nous; et ne voulant point, comme il se faict, l'establir seulement par la force des loix et des exemples, mais questant tousiours iusques à son origine, i'y trouvay le fondement si foible, qu'à peine que ie ne m'en degoustasse, moy, qui avois à la confirmer en aultruy. C'est cette recepte, de quoy Platon entreprend de chasser les desnaturees et preposteres [*30] amours de son temps, qu'il estime sou-

---

23 Hérodote. L. III; et sur la coutume des Indiens de manger leurs pères morts, Sextus Empiricus. *Pyrrh. Hypoth.* L. III, c. 24.

24 « Il n'est rien de si grand, rien de si admirable au premier abord, que peu-à-peu l'on ne regarde avec moins d'admiration ». Lucret. L. II, v. 1027.

*30 Prepostère, du latin *preposterus*, à rebours, à contre-sens.

veraine et principale [25]; à sçavoir, que l'opinion publicque les condemne, que les poëtes, que chascun, en face des mauvais contes; recepte par le moyen de laquelle les plus belles filles n'attirent plus l'amour des peres, ny les freres plus excellents en beauté, l'amour des sœurs; les fables mesmes de Thyestes, d'Oedipus, de Macareus, ayant, avecques le plaisir de leur chant, infus cette utile creance en la tendre cervelle des enfants. De vray, la pudicité est une belle vertu, et de laquelle l'utilité est assez cogneue; mais de la traicter et faire valoir selon nature, il est autant malaysé, comme il est aysé de la faire valoir selon l'usage, les loix et les preceptes. Les premieres et universelles raisons sont de difficile perscrutation; et les passent nos maistres en escumant; ou ne les osant pas seulement taster, se iectent d'abordee dans la franchise de la coustume, où ils s'enflent et triumphent à bon compte. Ceulx qui ne se veulent laisser tirer hors de cette originelle source, faillent encores plus, et s'obligent à des opinions sauvages, comme Chrysippus, qui sema, en tant de lieux de ses escripts, le peu de compte en quoy il tenoit les conionctions incestueuses, quelles qu'elles feussent [26].

V. Qui vouldra se desfaire de ce violent preiudice de la coustume, il trouvera plusieurs choses receues

---

[25] Lois de Platon. L. VIII.

[26] Sextus Empiricus. *Pyrrh. Hypoth.* L. I, c. 14.

d'une resolution indubitable, qui n'ont appuy qu'en la barbe chenue et rides de l'usage qui les accompaigne : mais ce masque arraché, rapportant les choses à la verité et à la raison, il sentira son iugement comme tout bouleversé, et remis pourtant en bien plus seur estat. Pour exemple, ie luy demanderay lors, quelle chose peult estre plus estrange, que de veoir un peuple obligé à suyvre des loix qu'il n'entendit oncques; attaché en touts ses affaires domestiques, mariages, donations, testaments, ventes et achapts, à des regles qu'il ne peult sçavoir, n'estants escriptes ni publiees en sa langue, et desquelles, par necessité, il lui faille acheter l'interpretation et l'usage : non selon l'ingenieuse opinion d'Isocrates, qui conseille à son roy de rendre les traficques et negociations de ses subiects, libres, franches et lucratives, et leurs debats et querelles, onereuses, les chargeant de poisants subsides[27]; mais selon une opinion monstrueuse, de mettre en traficque la raison mesme, et donner aux loix cours de marchandise. Ie sçay bon gré à la fortune dequoy, comme disent nos historiens, ce feut un gentilhomme gascon et de mon pays, qui le premier s'opposa à Charlemaigne nous voulant donner les loix latines et imperiales.

Qu'est il plus farouche que de veoir une nation où, par legitime coustume, la charge de iuger se vende,

---

27 Isocrat. *Orat. ad Nicocl.*

et les iugements soyent payez à purs deniers comptants, et où legitimement la iustice soit refusee à qui n'a dequoy la payer *31; et ayt cette marchandise si grand credit, qu'il se face en une police un quatriesme estat de gents maniants les procez, pour le ioindre aux trois anciens, de l'eglise, de la noblesse, et du peuple; lequel estat, ayant la charge des loix et souveraine auctorité des biens et des vies, face un corps à part de celuy de la noblesse: d'où il advienne qu'il y ayt doubles loix, celles de l'honneur, et celles de la iustice, en plusieurs choses fort contraires; aussi rigoureusement condemnent celles là un dementi souffert, comme celles icy un dementi revenché; par le debvoir des armes, celuy là soit degradé d'honneur et de noblesse, qui souffre une iniure, et par le debvoir civil, celuy qui s'en venge encoure une peine capitale; qui s'adresse aux loix pour avoir raison d'une offense faicte à son honneur, il se deshonore, et qui ne s'y adresse, il en est puny et chastié par les loix: et de ces deux pieces si diverses, se rapportant toutesfois à un seul chef*32, ceulx là ayent la paix, ceulx cy la guerre, en charge; ceulx là ayent le gaing, ceulx cy

---

*31 Il s'agit ici de la France. Dès le tems de Montaigne, les charges de juges s'achetaient: plus tard, comme le remarque Coste, l'abus était devenu bien plus grand.

*32 Il faut sous-entendre ici ces mots, *qu'est-il plus farouche* (étrange) *que de veoir que*, qui commencent cette longue phrase.

l'honneur; ceulx là le sçavoir, ceulx cy la vertu; ceulx là la parole, ceulx cy l'action; ceux là la iustice, ceulx cy la vaillance; ceulx là la raison, ceulx cy la force; ceulx là la robbe longue, ceulx cy la courte, en partage?

Quant aux choses indifferentes, comme vestements; qui les vouldra ramener à leur vraye fin, qui est le service et commodité du corps, d'où despend leur grace et bienseance originelle, pour les plus fantastiques à mon gré qui se puissent imaginer, ie luy donray entre aultres nos bonnets quarrez, cette longue queue de veloux plissé qui pend aux testes de nos femmes avecques son attirail bigarré, et ce vain modele et inutile d'un membre que nous ne pouvons seulement honnestement nommer, duquel toutesfois nous faisons montre et parade en public *[33]. Ces considerations ne destournent pourtant pas un homme d'entendement de suyvre le style commun *[34]: ains au rebours, il me semble que toutes façons escartees particulieres partent plustost de folie ou d'affectation ambitieuse, que de vraye raison; et que le sage doibt au dedans retirer son ame de la presse, et la tenir en liberté et puissance de iuger librement des choses; mais, quant au dehors, qu'il doibt suyvre entierement les façons et formes receues. La société publicque

*33 Il s'agit de *la queue.*

*34 Montaigne revient sur ces idées, et les développe dans le chapitre 3 du Livre III des Essais.

n'a que faire de nos pensees ; mais le demourant [*35], comme nos actions, nostre travail, nos fortunes et nostre vie, il la fault prester et abandonner à son service et aux opinions communes : comme ce bon et grand Socrates refusa de sauver sa vie par la desobeïssance du magistrat, voire d'un magistrat tresiniuste et tresinique ; car c'est la regle des regles, et generale loy des loix, que chascun observe celle du lieu où il est :

Νόμοις ἕπεσθαι τοῖσιν ἐγχώριοις καλόν [28].

VI. En voicy d'une aultre cuvee [*36]. Il y a grand doubte s'il se peult trouver si evident proufit au changement d'une loy receue, telle qu'elle soit, qu'il y a de mal à la remuer : d'autant qu'une police, c'est comme un bastiment de diverses pieces ioinctes ensemble d'une telle liaison, qu'il est impossible d'en esbranler une, que tout le corps ne s'en sente. Le legislateur des Thuriens [29] ordonna que quiconque vouldroit ou abolir une des vieilles loix, ou en establir une nouvelle, se presenteroit au peuple la chorde au col ; à fin que, si la nouvelleté n'estoit approuvee d'un chas-

---

28 Il est beau d'obéir aux lois de son pays.
Excerpta ex tragœd. græcis. Hug. Grotio *interpr.* 1626, *in-4°.*, *p.* 937.

29 Charondas. Voy. dans Diodore de Sicile. L. XII, c. 24.

*35 Le surplus.

*36 D'une autre *cuvée*, (d'une autre espèce), façon de parler, tirée de la fabrication du vin.

cun, il feust incontinent estranglé : et celuy de Lacedemone [30] employa sa vie, pour tirer de ses citoyens une promesse asseuree de n'enfreindre aulcune de ses ordonnances. L'ephore [31] qui coupa si rudement les deux chordes que Phrynis avoit adiousté à la musique ne s'esmoie *[37] pas si elle en vault mieulx, ou si les accords en sont mieulx remplis ; il luy suffit, pour les condemner, que ce soit une alteration de la vieille façon. C'est ce que signifioit cette espee rouillee de la iustice de Marseille [32].

Ie suis desgousté de la nouvelleté, quelque visage qu'elle porte ; et ay raison, car i'en ay veu des effects

---

30 Lycurgue. Voyez sa vie dans Plutarque.

31 Plutarque, dans les Dits Notables des Lacédémoniens, nomme cet éphore *Emèrepès*. Phrynis avait ajouté deux cordes à la lyre qui n'en avait d'abord que sept. Aristophanes, dans sa comédie des *Nuées*, lui reproche d'avoir substitué des airs mous et efféminés, à une musique noble et mâle. (Voyez sur ce Phrynis, outre Plutarque, Suidas, tome II, et les Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ; T. X.

32 Valère-Maxime. L. II, c. 6, §. 7. Cet auteur, après avoir décrit le respect des Marseillais pour leurs anciennes coutumes, ajoute : *a condita urbe* (Massiliensi) *gladius est ibi, quo noxii jugulantur : rubigine quidem exesus, et vix sufficiens ministerio, sed index in minimis quoque rebus omnia antiquæ consuetudinis momenta servanda.*

*37 Ne se met point en peine. D'*esmoy*, émotion, inquiétude.

tresdommageables : celle qui nous presse depuis *[38] tant d'ans, elle n'a pas tout exploicté; mais on peult dire, avecques apparence, que par accident elle a tout produict et engendré, voire et les maulx et ruynes qui se font depuis, sans elle et contre elle : c'est à elle à s'en prendre au nez *[39];

Heu ! patior telis vulnera facta meis [33] !

Ceulx qui donnent le bransle à un estat, sont volontiers les premiers absorbez en sa ruyne : le fruict du trouble ne demeure gueres à celuy qui l'a esmeu ; il bat et brouille l'eau pour d'aultres pescheurs. La liaison et contexture de cette monarchie et ce grand bastiment ayant esté desmis et dissoult, notamment sur ses vieux ans, par elle, donne tant qu'on veult d'ouverture et d'entree à pareilles iniures : la maiesté royale, dict un ancien, s'avalle *[40] plus difficilement du sommet au milieu, qu'elle ne se precipite du milieu à fond. Mais si les inventeurs sont plus dommageables, les imitateurs sont plus vicieux de se iecter en des exemples desquels ils ont senti et puni l'horreur et le mal : et s'il y a quelque degré d'honneur, mesme au mal faire, ceulx cy doibvent aux aultres la gloire de l'invention et le courage du

---

[33] Ah ! c'est de moi que vient tout le mal que j'endure !
Ovid. *epist. Phillidis Demophoonti*, v. 48.

*[38] Vingt-cinq ou trente ans, édit. de 1588, in-4°.

*[39] A se le reprocher et s'en repentir.

*[40] Tombe, descend.

premier effort. Toutes sortes de nouvelles desbauches puisent heureusement *41, en cette premiere et feconde source, les images et patrons à troubler noster police : on lit en nos loix mesmes, faictes pour le remede de ce premier mal, l'apprentissage et l'excuse de toutes sortes de mauvaises entreprinses; et nous advient, ce que Thucydides dict [34] des guerres civiles de son temps, qu'en faveur des vices publics, on les baptisoit de mots nouveaux plus doulx pour leur excuse, abastardissant et amollissant leurs vrays tiltres : c'est pourtant pour reformer nos consciences et nos creances ! *honesta oratio est* [35]. Mais le meilleur pretexte de nouvelleté est tresdangereux : *adeò nihil motum ex antiquo, probabile est* [36] ! Si me semble il, à le dire franchement, qu'il y a grand

---

34 L. III, §. 52.

35 « Le prétexte est honnête ». Terent. *Andr.*, acte 1, sc. 1, v. 114.

36 « Tant il est vrai que nul changement introduit dans une ancienne institution n'est louable ». Tit. Liv. L. XXXIV, c. 54.

*41 Le mot *heureusement* ne se trouve point dans l'édition de 1588, qui a paru du vivant de Montaigne. C'est sans doute par inadvertance qu'il l'a laissé dans l'exemplaire corrigé de sa main, qui devait servir à une autre édition, et que nous suivons dans celle-ci. Au reste, ce mot, qui formerait un sens tout contraire à l'opinion de l'auteur, s'il était pris dans l'acception restreinte qu'on lui donne aujourd'hui, équivalait aux mots *avec heur* ou succès. On peut l'entendre ici comme s'il y avait *facilement*, sans peine.

amour de soy et presumption, d'estimer ses opinions iusques là que, pour les establir, il faille renverser une paix publicque, et introduire tant de maulx inevitables et une si horrible corrruption de mœurs que les guerres civiles apportent et les mutations d'estat, en chose de tel poids, et les introduire en son païs propre. Est ce pas malmesnagé, d'advancer tant de vices certains et cogneus, pour combattre des erreurs contestees et debattables ? est il quelque pire espece de vices, que ceulx qui chocquent la propre conscience et naturelle cognoissance ? Le senat osa donner en payement cette desfaicte, sur le differend d'entre luy et le peuple, pour le ministere de leur religion, *ad deos id magis, quàm ad se, pertinere; ipsos visuros ne sacra sua polluantur*[37]; conformement à ce que respondit l'oracle à ceulx de Delphes, en la guerre medoise, craignants l'invasion des Perses : ils demanderent au dieu ce qu'ils avoient à faire des tresors sacrez de son temple; ou les cacher; ou les emporter : il leur respondit, qu'ils ne bougeassent rien, qu'ils se soignassent *[42] d'eulx; qu'il

[37] « Que cette affaire intéressait les dieux plus qu'eux-mêmes; ces dieux, disaient-ils, sauront bien empêcher la profanation de leur culte ». Tit. Liv. L. X, c. 6. Ces paroles ont, dans l'historien, un tout autre sens que celui que leur donne Montaigne.

*[42] Ou *souciassent,* comme dans les éditions de Coste et autres.

estoit suffisant pour prouveoir à ce qui luy estoit propre [38].

La religion chrestienne a toutes les marques d'extreme iustice et utilité, mais nulle plus apparente que l'exacte recommendation de l'obeïssance du magistrat [*43] et manutention des polices. Quel merveilleux exemple nous en a laissé la sapience divine, qui, pour establir le salut du genre humain, et conduire cette sienne glorieuse victoire contre la mort et le peché, ne l'a voulu faire qu'à la mercy [*44] de nostre ordre politique; et a soubmis son progrez, et la conduicte d'un si hault effect et si salutaire, à l'aveuglement et iniustice de nos observations et usances, y laissant courir le sang innocent de tant d'esleus ses favoris, et souffrant une longue perte d'annees à meurir ce fruict inestimable ! Il y a grand à dire entre la cause de celuy qui suyt les formes et les loix de son païs, et celuy qui entreprend de les regenter et changer : celuy là allegue pour son excuse la simplicité, l'obeïssance et l'exemple; quoy qu'il face, ce ne peult estre malice, c'est, pour le plus [*45], malheur, *quis est enim quem non moveat clarissimis monumentis testata con-*

---

38 Hérodote. L. VIII.

*43 Envers le magistrat.

*44 Au gré, selon la volonté.

*45 Tout au plus.

signataque antiquitas? [39] oultre ce que dict Isocrates que la defectuosité a plus de part à la moderation que n'a l'excez [40] : l'aultre est en bien plus rude party ; car qui se mesle de choisir et de changer, usurpe l'auctorité de iuger, et se doibt faire fort de veoir la faulte de ce qu'il chasse, et le bien de ce qu'il introduict.

Cette si vulgaire consideration m'a fermy en mon siege, et tenu ma ieunesse mesme, plus temeraire, en bride, de ne charger mes espaules d'un si lourd faix que de me rendre respondant d'une science de telle importance, et oser en cette cy ce qu'en sain iugement ie ne pourrois oser en la plus facile de celles ausquelles on m'avoit instruict, et ausquelles la temerité de iuger est de nul preiudice; me semblant tresinique de vouloir soubmettre les constitutions et observances publicques et immobiles à l'instabilité d'une privee fantasie, la raison privee n'a qu'une iurisdiction privee, et entreprendre sur les loix divines ce que nulle police ne supporteroit aux civiles, ausquelles encores que l'humaine raison ayt

---

39 « Qui pourrait n'être point pénétré de respect pour une antiquité scellée et confirmée par les monumens les plus authentiques et les plus illustres ». Cic. *de Divin.* L. I, c. 40. Ce n'est là qu'une objection que fait le frère de Cicéron, afin d'appuyer la vérité de la divination par le vol des oiseaux.

40 Isocrat. *Orat. ad Nicocl.*

beaucoup plus de commerce, si sont elles souverainement iuges de leurs iuges : et l'extreme suffisance sert à expliquer et estendre l'usage qui en est receu, non à le detourner et innover. Si quelquesfois la providence divine a passé par dessus les regles ausquelles elle nous a necessairement astreincts, ce n'est pas pour nous en dispenser : ce sont coups de sa main divine, qu'il nous fault non pas imiter, mais admirer ; et exemples extrordinaires, marquez d'un exprez et particulier adveu, du genre des miracles, qu'elle nous offre pour tesmoignage de sa toute puissance au dessus de nos ordres et de nos forces, qu'il est folie et impieté d'essayer à representer [*46], et que nous ne debvons pas suyvre, mais contempler avec estonnement; actes de son personnage, non pas du nostre. Cotta proteste bien opportuneement : *Quum de religione agitur, T. Coruncanium, P. Scipionem, P. Scævolam, pontifices maximos, non Zenonem, aut Cleanthem, aut Chrysippum, sequor* [41]. Dieu le sçache, en nostre presente querelle, où il y a cent articles à oster et remettre, grands et profonds articles, combien ils sont qui se puissent vanter d'avoir exacte-

---

41 « Quand il s'agit de la religion, j'écoute T. Coruncanius, P. Scipion, P. Scévola, souverains pontifes, et non pas Zénon, Cléanthe, ou Chrysippe ». Cic. *de Nat. Deor.* L. III, c. 2.

*46 A imiter.

ment recogneu les raisons et fondements de l'un et l'aultre party : c'est un nombre, si c'est nombre, qui n'auroit pas grand moyen de nous troubler. Mais toute cette aultre presse*[47], où va elle? soubs quelle enseigne se iecte elle à quartier? Il advient de la leur comme des aultres medecines foibles et mal appliquees; les humeurs qu'elle vouloit purger en nous, elle les a eschauffees, exasperees et aigries par le conflict; et si nous est demeuree dans le corps : elle n'a sceu nous purger par sa foiblesse, et nous a cependant affoiblis, en maniere que nous ne la pouvons vuider non plus, et ne recevons de son operation que des douleurs longues et intestines.

Si est ce que la fortune, reservant tousiours son auctorité au dessus de nos discours, nous presente aulcunesfois la nécessité si urgente, qu'il est besoing que les loix luy facent quelque place : et, quand on resiste à l'accroissance d'une innovation qui vient par violence à s'introduire, de se tenir en tout et partout en bride et en regle contre ceulx qui ont la clef des champs, ausquels tout cela est loisible qui peult advancer leur desseing, qui n'ont ny loy ny ordre que de suyvre leur advantage, c'est une dangereuse obligation et inequalité :

Aditum nocendi perfido præstat fides [42] :

---

[42] « Se fier à un perfide, c'est lui donner moyen de nuire ». Senec. *Œdip.*, act. 3, v. 686.

*47 Foule, multitude.

d'autant que la discipline ordinaire d'un estat, qui est en sa santé, ne pourveoit pas à ces accidents extraordinaires, elle presuppose un corps qui se tient en ses principaux membres et offices, et un commun consentement à son observation et obeïssance. L'aller legitime est un aller froid, poisant et contrainct, et n'est pas pour tenir bon à un aller licencieux et effrené; on sçait qu'il est encores reproché à ces deux grands personnages, Octavius et Caton, aux guerres civiles, l'un de Sylla, l'aultre de Cesar, d'avoir plustost laissé encourir toutes extremitez à leur patrie, que de la secourir aux despens de ses loix, et que de rien remuer : car, à la verité, en ces dernieres necessitez où il n'y a plus que tenir, il seroit à l'adventure plus sagement faict de baisser la teste et prester un peu au coup, que, s'aheurtant, oultre la possibilité, à ne rien relascher, donner occasion à la violence de fouler tout aux pieds; et vauldroit mieulx faire vouloir aux loix ce qu'elles peuvent, puisqu'elles ne peuvent ce qu'elles veulent. Ainsi feit celuy [43] qui ordonna qu'elles dormissent vingt et quatre heures; et celuy qui remua pour cette fois un iour du calendrier; et cet aultre [44] qui du mois de iuin feit le second may. Les Lacedemoniens mesmes, tant religieux

---

[43] C'est Agésilas. Plutarque. Apopht. Lacédem. et Vie d'Agésilas.

[44] Alexandre-le-Grand. Plutarque, chap. 5.

observateurs des ordonnances de leur païs, estants pressez de leur loy qui deffendoit d'eslire par deux fois admiral un mesme personnage, et de l'aultre part leurs affaires requerants de toute necessité que Lysander prinst derechef cette charge, ils feirent bien un Aracus admiral, mais Lysander surintendant de la marine [45] : et de mesme subtilité, un de leurs ambassadeurs, estant envoyé vers les Atheniens pour obtenir le changement de quelqu'ordonnance, et Pericles luy alleguant qu'il estoit deffendu d'oster le tableau où une loy estoit une fois posee, lui conseilla de le tourner seulement, d'autant que cela n'estoit pas deffendu [46]. C'est ce de quoy Plutarque loue Philopœmen, qu'estant nay pour commander, il sçavoit non seulement commander selon les loix, mais aux loix mesmes, quand la necessité publicque le requeroit [47].

---

[45] Plutarque. Vie de Lysandre, c. 4.

[46] *Id.* Vie de Périclès, c. 18.

[47] *Id.* Dans la comparaison de T. Q. Flaminius avec Philopœmen, vers la fin.

CHAPITRE XXIII.

Divers evenements de mesme conseil.

SOMMAIRE. — I. La clémence désarme souvent des conjurés. — II. Le hasard, dans l'art de la médecine, comme dans les autres arts et dans les entreprises militaires, a une grande part aux succès.— III. Est-il avantageux de prévenir les conjurations par des exécutions sanglantes?— IV. Moyens qui servent bien mieux à déjouer les complots.

Exemples : le duc de Guise ; — Auguste et Cinna ; — Sylla ; — Dion ; Alexandre ; — Scipion ; César ; Denis de Syracuse, etc.

I. IACQUES AMYOT, grand aumosnier de France, me recita un iour cette histoire à l'honneur d'un prince des nostres [1] (et nostre estoit il à tresbonnes enseignes, encores que son origine feust estrangiere), que durant nos premiers troubles, au siege de Rouan [2], ce prince ayant esté adverti, par la royne mere du roy, d'une entreprinse qu'on faisoit sur sa vie, et instruict particulierement, par ses lettres, de celuy qui la debvoit conduire à chef, qui estoit un gentilhomme angevin, ou manceau, frequentant lors ordinairement

---

[1] Le duc de Guise surnommé *le Balafré*, de la maison de Lorraine.

[2] En 1562.

pour cet effect la maison de ce prince, il ne communiqua à personne cet advertissement : mais se promenant l'endemain au mont saincte Catherine, d'où se faisoit nostre batterie à Rouan, ayant à ses costez ledit seigneur grand aumosnier et un aultre evesque, il apperceut ce gentilhomme qui lui avoit esté remarqué *[1], et le feit appeller. Comme il feut en sa presence, il luy dict ainsi, le voyant desia paslir et fremir des alarmes de sa conscience : « Monsieur de tel lieu, vous vous doubtez bien de ce que ie vous veulx, et vostre visage le montre. Vous n'avez rien à me cacher; car ie suis instruict de vostre affaire si avant, que vous ne feriez qu'empirer vostre marché d'essayer à le couvrir. Vous sçavez bien telle chose et telle (qui estoyent les tenants et aboutissants des plus secretes pieces de cette menee) : ne faillez, sur votre vie, à me confesser la verité de tout ce desseing ». Quand ce pauvre homme se trouva prins et convaincu, car le tout avoit esté descouvert à la royne par l'un des complices, il n'eut qu'à ioindre les mains et requerir la grace et misericorde de ce prince, aux pieds duquel il se voulut iecter; mais il l'en garda, suyvant ainsi son propos [3] : « Venez çà : vous ay ie

---

[3] Tout ceci se trouve dans un livre intitulé *la Fortune de la Cour*, composé par le sieur de Dampmartin ancien courtisan du règne de Henri III.

*[1] Designé.

aultrefois faict desplaisir ? ay ie offensé quelqu'un des vostres par haine particuliere ? Il n'y a pas trois semaines que ie vous cognoy, quelle raison vous a peu mouvoir à entreprendre ma mort ? » Le gentilhomme respondit à cela, d'une voix tremblante, que ce n'estoit aulcune occasion particuliere qu'il en eust, mais l'interest de la cause generale de son party, et qu'aulcuns lui avoient persuadé que ce seroit une execution pleine de pieté, d'extirper en quelque maniere que ce feust un si puissant ennemy de leur religion [4]. « Or, suyvit ce prince, ie vous veulx monstrer combien la religion que ie tiens est plus doulce que celle de quoy vous faictes profession. La vostre vous a conseillé de me tuer, sans m'ouïr, n'ayant receu de moy aulcune offense; et la mienne me commande que ie vous pardonne, tout convaincu que vous estes de m'avoir voulu tuer sans raison [5]. Allez vous en, retirez vous; que ie ne vous voye plus icy: et, si vous estes sage, prenez doresnavant en vos

---

[4] On sait que le duc de Guise, zélé catholique, fut toute sa vie l'ennemi le plus acharné des Huguenots, qu'il traita souvent avec une extrême sévérité.

[5] Voltaire a mis cette pensée en très-beaux vers dans la dernière scène d'Alzire. Guzman s'adressant à l'Américain Zamore qui vient de l'assassiner, lui dit :

> Des dieux que nous servons connais la différence :
> Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
> Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
> M'ordonne de te plaindre et de te pardonner.

entreprinses des conseillers plus gents de bien que ceulx là ».

L'empereur Auguste, estant en la Gaule, receut certain advertissement d'une coniuration que brassoit L. Cinna [6] : il delibera de s'en venger, et manda pour cet effect au lendemain le conseil de ses amis. Mais la nuict d'entre deux, il la passa avecques grande inquietude, considerant qu'il avoit à faire mourir un ieune homme de bonne maison et nepveu du grand Pompeius, et produisoit en se plaignant plusieurs divers discours : « Quoy doncques, faisoit il, sera il dit que ie demeureray en crainte et en alarme, et que ie lairray mon meurtrier se promener ce pendant à son ayse ? S'en ira il quitte, ayant assailly ma teste, que i'ay sauvée de tant de guerres civiles, de tant de battailles par mer et par terre, et aprez avoir estably la paix universelle du monde ? sera il absoult, ayant deliberé non de me meurtrir seulement, mais de me sacrifier ? » (car la coniuration estoit faicte de le tuer comme il feroit quelque sacrifice). Aprez cela, s'estant tenu coy quelque espace de temps, il recommenceoit d'une voix plus forte, et s'en prenoit à soy mesme : « Pourquoi vis tu, s'il importe à tant de gents que tu meures ? n'y aura il point de fin à tes vengeances et à tes cruautez ? Ta vie vault elle que tant de dommage se

---

[6] Voyez Sénèque, dans son traité de la Clémence, L. I, c. 9, d'où cette histoire est transportée ici mot pour mot.

face pour la conserver ? » Livia, sa femme, le sentant en ces angoisses : « Et les conseils des femmes y seront ils receus ? lui dict elle : fay ce que font les medecins ; quand les receptes accoustumees ne peuvent servir, ils en essayent de contraires. Par severité, tu n'as iusques à cette heure rien proufité ; Lepidus a suyvi Salvidienus ; Murena, Lepidus ; Caepio, Murena ; Egnatius, Caepio : commence à experimenter comment te succederont la doulceur et la clemence. Cinna est convaincu ; pardonne luy : de te nuire desormais il ne pourra, et proufitera à ta gloire » Auguste feut bien ayse d'avoir trouvé un advocat de son humeur ; et, ayant remercié sa femme, et contremandé ses amis qu'il avoit assignez au conseil, commanda qu'on feist venir à luy Cinna tout seul : et ayant faict sortir tout le monde de sa chambre, et faict donner un siege à Cinna ; il luy parla en cette maniere : « En premier lieu, ie te demande, Cinna, paisible audience : n'interromps pas mon parler ; ie te donneray temps et loisir d'y respondre. Tu sçais, Cinna, que t'ayant prins au camp de mes ennemis, non seulement t'estant faict mon ennemi, mais estant nay tel, ie te sauvay, ie te meis entre mains touts tes biens, et t'ai enfin rendu si accommodé et si aysé, que les victorieux sont envieux de la condition du vaincu : l'office du sacerdoce que tu me demandas, ie te l'octroyay, l'ayant refusé à d'aultres, desquels les peres avoyent tousiours combattu avecques moy. T'ayant si fort

obligé, tu as entreprins de me tuer ». A quoy Cinna s'estant escrié qu'il estoit bien esloingné d'une si meschante pensee : « Tu ne me tiens pas, Cinna, ce que tu m'avois promis, suyvit Auguste; tu m'avois asseuré que ie ne seroy pas interrompu. Ouy, tu as entreprins de me tuer en tel lieu, tel iour, en telle compaignie, et de telle façon ». Et le voyant transi de ces nouvelles, et en silence, non plus pour tenir le marché de se taire, mais de la presse de sa conscience : « Pourquoy, adiousta il, le fais tu? Est ce pour estre empereur? Vrayement il va bien mal à la chose publicque, s'il n'y a que moy qui t'empesche d'arriver à l'empire. Tu ne peulx pas seulement deffendre ta maison, et perdis dernierement un procez, par la faveur d'un simple libertin *[2]. Quoy! n'as tu moyen ny pouvoir en aultre chose qu'à entreprendre Cesar? Ie le quitte *[3], s'il n'y a que moy qui empesche tes esperances. Penses tu que Paulus, que Fabius, que les Cosseens et Serviliens te souffrent, et une si grande troupe de nobles, non seulement nobles de nom, mais qui, par leur vertu, honorent leur noblesse? » Aprez plusieurs aultres propos (car il parla à luy plus de deux heures entieres) : « Or va, luy dict il, ie te donne, Cinna, la vie à traistre et à parricide, que ie te donnay aultrefois à ennemy : que

*2 Affranchi; *libertus* et *libertinus* en latin.

*3 C'est-à-dire, je laisse, je cède l'empire.

l'amitié commence de ce iourd'huy entre nous : essayons qui de nous deux de meilleure foy, moy t'aye donné ta vie, ou tu l'ayes receue ». Et se despartit d'avecques luy en cette maniere [7]. Quelque temps aprez il luy donna le consulat, se plaignant de quoy il ne le luy avoit osé demander. Il l'eut depuis pour fort amy, et feut seul faict par luy *4 heritier de ses biens. Or depuis cet accident, qui adveint à Auguste au quarantiesme an de son aage, il n'y eut iamais de coniuration ny d'entreprinse contre luy, et receut une iuste recompense de cette sienne clemence. Mais il n'en adveint pas de mesme au nostre *5 : car sa doulceur ne le sceut garantir qu'il ne cheust depuis aux laqs de pareille trahison : tant c'est chose vaine

---

7 En lisant ce long récit, on a dû reconnaître que notre grand Corneille, non-seulement y avait puisé le sujet de sa tragédie de Cinna, mais même en avait pris la plus belle scène de sa pièce, celle qui commence par ces vers :

> Prends un siège, Cinna, prends, et sur toute chose,
> Observe exactement la loi que je t'impose ;
> Prête, sans me troubler, l'oreille à mes discours ;
> D'aucun cri, d'aucun mot n'en interromps le cours, etc. ;

Et cet autre trait encore :

> Soyons amis, Cinna, c'est moi qui t'en convie :
> Comme à mon ennemi je t'ai donné la vie... etc.

*4 Par lui Cinna.

*5 Au duc de Guise dont Montaigne vient de parler. Ce duc fut, en effet, assassiné en 1563, lorsqu'il assiégeait Orléans, par un autre fanatique nommé Poltrot.

et frivole que l'humaine prudence ! et au travers de touts nos proiects, de nos conseils et precautions, la fortune maintient tousiours la possession des evenements.

II. Nous appellons les medecins heureux, quand ils arrivent à quelque bonne fin : comme s'il n'y avoit que leur art qui ne se peust maintenir d'elle mesme *6, et qui eust les fondements trop frailes pour s'appuyer de sa propre force, et comme s'il n'y avoit qu'elle qui aye besoing que la fortune preste la main à ses operations. Ie croy d'elle tout le pis ou le mieulx qu'on vouldra : car nous n'avons, dieu mercy ! nul commerce ensemble. Ie suis au rebours des aultres ; car ie la mesprise bien tousiours : mais quand ie suis malade, au lieu d'entrer en composition, ie commence encores à la haïr et à la craindre ; et responds à ceulx qui me pressent de prendre medecine, qu'ils attendent au moins que ie sois rendu à mes forces et à ma santé, pour avoir plus de moyen de soustenir l'effort et le hazard de leur bruvage. Ie laisse faire nature, et presuppose qu'elle se soit pourveue de dents et de griffes, pour se deffendre des assaults qui luy viennent, et pour maintenir cette contexture de quoy elle fuit la dissolution. Ie crains, au lieu de l'aller secourir, ainsi comme elle est aux prinses bien estroictes et bien ioinctes avecques la maladie, qu'on secoure son ad-

*6 Du tems de Montaigne, le mot *art* était féminin.

versaire au lieu d'elle, et qu'on la recharge de nouveaux affaires.

Or, ie dy que, non en la medecine seulement, mais en plusieurs arts plus certaines, la fortune y a bonne part : les saillies poëtiques qui emportent leur aucteur et le ravissent hors de soy, pourquoy ne les attribuerons nous à son bonheur, puis qu'il confesse luy mesme qu'elles surpassent sa suffisance et ses forces, et les recognoist venir d'ailleurs que de soy, et ne les avoir aulcunement en sa puissance; non plus que les orateurs ne disent avoir en la leur ces mouvements et agitations extraordinaires qui les poulsent au delà de leur desseing ? Il en est de mesme en la peincture, qu'il eschappe par fois des traicts de la main du peintre, surpassants sa conception et sa science, qui le tirent luy mesme en admiration, et qui l'estonnent. Mais la fortune montre bien encores plus evidemment la part qu'elle a en touts ces ouvrages, par les graces et beautez qui s'y treuvent non seulement sans l'intention, mais sans la cognoissance mesme de l'ouvrier : un suffisant *7 lecteur descouvre souvent ez escripts d'aultruy des perfections aultres que celles que l'aucteur y a mises et apperceues, et y preste des sens et des visages plus riches.

Quant aux entreprinses militaires, chascun veoid comment la fortune y a bonne part. En nos conseils

---

*7 Capable, habile.

mesmes et en nos deliberations, il fault certes qu'il y ayt du sort et du bonheur meslé parmy; car tout ce que nostre sagesse peult, ce n'est pas grand'chose: plus elle est aiguë et vifve, plus elle treuve en soy de foiblesse, et se desfie d'autant plus d'elle mesme. Ie suis de l'advis de Sylla [8]; et quand ie me prends garde de prez aux plus glorieux exploicts de la guerre, ie veoy, ce me semble, que ceulx qui les conduisent n'y employent la deliberation et le conseil que par acquit; et que la meilleure part de l'entreprinse, ils l'abandonnent à la fortune; et, sur la fiance qu'ils ont à son secours, passent à touts les coups au delà des bornes de tout discours. Il survient des alaigresses fortuites et des fureurs estrangieres parmy leurs deliberations, qui les poulsent le plus souvent à prendre le party le moins fondé en apparence, et qui grossissent leur courage au dessus de la raison. D'où il est advenu à plusieurs grands capitaines anciens, pour donner credit à ces conseils temeraires, d'alleguer à leurs gents qu'ils y estoyent conviez par quelque inspiration, par quelque signe et prognostique.

Voylà pourquoy, en cette incertitude et perplexité que nous apporte l'impuissance de veoir et choisir ce qui est le plus commode, pour les difficultez que les

---

8 « Qui ôta l'envie à ses faits, en louant souvent sa bonne fortune, et finalement en se surnommant *Faustus*, le Fortuné, etc. ». Plutarque, *Comment on se peut louer soi-même*, c. 9, traduction d'Amyot.

divers accidents et circonstances de chaque chose tirent, le plus seur, quand aultre consideration ne nous y convieroit, est, à mon advis, de se reiecter au party où il y a plus d'honnesteté et de iustice; et puisqu'on est en doubte du plus court chemin, tenir tousiours le droict : comme en ces deux exemples, que ie viens de proposer, il n'y a point de doubte qu'il ne feust plus beau et plus genereux à celuy qui avoit receu l'offense, de la pardonner, que s'il eust faict aultrement. S'il en est mesadvenu au premier, il ne s'en fault pas prendre à ce sien bon desseing : et ne sçait on, quand il eust prins le party contraire, s'il eust eschappé la fin à laquelle son destin l'appelloit, et si *[8] eust perdu la gloire d'une telle humanité.

III. Il se veoid, dans les histoires, force gents en cette crainte; d'où la pluspart ont suyvi le chemin de courir au devant des coniurations qu'on faisoit contre eulx, par vengeance et par supplices : mais i'en veoy fort peu ausquels ce remede ayt servy; tesmoings tant d'empereurs romains. Celuy qui se treuve en ce danger, ne doibt pas beaucoup esperer ny de sa force ny de sa vigilance : car combien est il mal aisé de se garantir d'un ennemy qui est couvert du visage du plus officieux amy que nous ayons, et de cognoistre les volontez et pensements interieurs de ceulx qui nous assistent ? Il a beau employer des nations estrangieres

*8 Et cependant, il eut perdu.

pour sa garde, et estre tousiours ceinct d'une haye d'hommes armez; quiconque aura sa vie à mespris, se rendra tousiours maistre de celle d'aultruy [9]; et puis, ce continuel souspeçon qui met le prince en doubte de tout le monde, luy doibt servir d'un merveilleux torment. Pourtant Dion, estant adverty que Callippus espioit les moyens de le faire mourir, n'eut iamais le cœur d'en informer, disant qu'il aimoit mieulx mourir, que vivre en cette misere d'avoir à se garder, non de ses ennemis seulement, mais aussi de ses amis [10]; ce qu'Alexandre representa bien plus vifvement par effect, et plus roidement, quand ayant eu advis, par une lettre de Parmenion, que Philippus, son plus cher medecin, estoit corrompu par l'argent de Darius pour l'empoisonner; en mesme temps qu'il donnoit à lire sa lettre à Philippus, il avala le bruvage qu'il lui avoit presenté [11]. Feut ce pas exprimer cette resolution, que si ses amis le vouloient tuer, il consentoit qu'ils le peussent faire ? Ce prince est le souverain patron des actes hazardeux : mais ie ne sçay s'il y a traict en sa vie qui ayt plus de fermeté que cettuy cy, ny une beauté illustre par tant de visages.

Ceulx qui preschent aux princes la desfiance si attentifve, soubs couleur de leur prescher leur seureté,

---

9 Senèque ; Épitre IV.

10 Plutarque. *Dits notables des anciens rois.*

11 Quinte-Curce. L. III, c. 6.

leur preschent leur ruine et leur honte : rien de noble ne se faict sans hazard. I'en sçais un de courage tres-martial de sa complexion, et entreprenant, de qui touts les iours on corrompt la bonne fortune par telles persuasions : « qu'il se resserre entre les siens ; qu'il n'entende à aulcune reconciliation de ses anciens ennemis ; se tienne à part, et ne se commette entre mains plus fortes, quelque promesse qu'on lui face, quelque utilité qu'il y voye ». I'en sçais un aultre qui a inesperement advancé sa fortune pour avoir prins conseil tout contraire.

IV. La hardiesse, de quoy ils cherchent si avidement la gloire, se represente *9, quand il est besoing, aussi magnifiquement en pourpoinct qu'en armes ; en un cabinet, qu'en un camp ; le bras pendant, que le bras levé. La prudence si tendre et circonspecte est mortelle ennemye de haultes executions. Scipion sceut, pour practiquer la volonté de Syphax *10, quittant son armee, et abandonnant l'Espaigne doubteuse encores sous sa nouvelle conqueste, passer en Afrique dans deux simples vaisseaux pour se commettre, en terre ennemie, à la puissance d'un roy barbare, à une foy incogneue, sans obligation, sans ostage, soubs la seule seureté de la grandeur de son propre courage,

---

*9 Se fait voir, éclate.

*10 Pour gagner, séduire Syphax.

de son bonheur et de la promesse de ses haultes esperances. *Habita fides ipsam plerumque fidem obligat*[12]. A une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours [*11], prester peu et porter la bride courte aux souspeçons: la crainte et la desfiance attirent l'offense, et la convient. Le plus desfiant de nos roys [13] establit ses affaires principalement pour avoir volontairement abandonné et commis sa vie et sa liberté entre les mains de ses ennemis : montrant avoir entiere fiance d'eulx, à fin qu'ils la prinssent de luy. A ses legions mutinees et armees contre luy, Cesar opposoit seulement l'auctorité de son visage et la fierté de ses paroles, et se fioit tant à soy et à sa fortune, qu'il ne crai-

---

[12] « Ne pas contraindre les cœurs, est l'art le plus sûr de les enchaîner ». Tit. Liv. L. XXII, c. 22.

[13] Louis XI. Voy. les Mémoires de Commines. L. II, c. 7 et 9.

[*11] Ce mot *au rebours* paraît déplacé, car il n'y a là nulle opposition. Mais, comme le remarque Coste, Montaigne a intercalé ici toute l'histoire de Scipion, qui ne se lit point dans les deux premières éditions, et il a divisé ainsi un raisonnement qui auparavant se suivait très-bien. En effet, après ces mots : *la prudence si tendre et circonspecte est mortelle ennemye des haultes executions*, on lisait aussitôt : *à une vie ambitieuse et fameuse, il fault, au rebours, prester peu, etc.* Les difficultés que présente le style de Montaigne, proviennent presque toujours des nombreuses intercalations qu'il a faites, en différens tems, dans les pages de son livre.

gnoit point de l'abandonner et commettre à une armee seditieuse et rebelle :

> Stetit aggere fultus
> Cespitis, intrepidus vultu; meruitque timeri,
> Nil metuens [14]

Mais il est bien vray que cette forte asseurance ne se peult representer bien entiere et naïfve, que par ceulx ausquels l'imagination de la mort, et du pis qui peult advenir aprez tout, ne donne point d'effroy : car de la presenter tremblante, encores doubteuse et incertaine, pour le service d'une importante reconciliation, ce n'est rien faire qui vaille. C'est un excellent moyen de gaigner le cœur et volonté d'aultruy, de s'y aller soubmettre et fier, pourveu que ce soit librement et sans contraincte d'aulcune necessité, et que ce soit en condition qu'on y porte une fiance pure et nette, le front au moins deschargé de tout scrupule [*12]. Ie veis, en mon enfance, un gentilhomme, commandant à une grande ville, empressé à l'esmotion d'un peuple furieux : pour esteindre ce commencement de trouble, il print party de sortir d'un lieu tresasseuré où il estoit, et se rendre à cette tourbe mutine; d'où mal lui print, et y feut miserablement

[14] « Il parut sur une éminence avec un visage intrépide, et, ne craignant rien lui-même, il mérita d'être craint ». *Lucan*. L. V, v. 316.

[*12] Inquiétude.

tué. Mais il ne me semble pas que sa faulte feust tant d'estre sorty, ainsi qu'ordinairement on le reproche à sa mémoire, comme ce feut d'avoir prins une voye de soubmission et de mollesse, et d'avoir voulu endormir cette rage plustost en suyvant que en guidant, et en requerant plustost qu'en remontrant; et estime qu'une gratieuse severité, avecques un commandement militaire plein de securité, de confiance, convenable à son reng et à la dignité de sa charge, luy eust mieulx succedé, au moins avecques plus d'honneur et de bienseance. Il n'est rien moins esperable de ce monstre ainsin agité, que l'humanité et la doulceur; il recevra bien plustost la reverence et la craincte. Ie lui reprocherois aussi, qu'ayant prins une resolution plustost brave à mon gré que temeraire, de se iecter foible et en pourpoinct emmy cette mer tempestueuse d'hommes insensez, il la debvoit avaller toute*[13], et n'abandonner ce personnage : là où il luy adveint, aprez avoir recogneu le danger de prez, de saigner du nez, et d'alterer encores depuis cette contenance desmise*[14] et flatteuse, qu'il avoit entreprinse, en une contenance effroyee : chargeant sa voix et ses yeulx d'estonnement et de penitence, cherchant

---

*[13] Il devait soutenir cette résolution, sans abandonner son rôle.

*[14] Soumise. *Desmise*, du latin *demissus*.

à conniller *[15] et se desrober, il les enflamma et appella sur soy.

On deliberoit de faire une montre generale de diverses troupes en armes (c'est le lieu des vengeances secrettes; et n'est poinct où, en plus grande seureté, on les puisse exercer) : il y avoit publicques et notoires apparences qu'il n'y faisoit pas fort bon pour aulcuns, ausquels touchoit la principale et necessaire charge de les recognoistre. Il s'y proposa divers conseils, comme en chose difficile et qui avoit beaucoup de poids et de suite. Le mien feut qu'on evitast surtout de donner aulcun tesmoignage de ce doubte; et qu'on s'y trouvast et meslast parmy les files, la teste droicte et le visage ouvert; et qu'au lieu d'en retrencher aulcune chose (à quoy les aultres opinions visoyent le plus), au contraire l'on solicitast les capitaines d'advertir les soldats de faire leurs salves belles et gaillardes, en l'honneur des assistants, et n'espargner leur pouldre. Cela servit de gratification envers ces troupes suspectes, et engendra dez lors en avant une mutuelle et utile confiance.

La voye qu'y teint Iulius Cesar, ie treuve que c'est la plus belle qu'on y puisse prendre. Premierement il essaya par clemence à se faire aimer de ses ennemis mesmes, se contentant, aux coniurations qui luy

*[15] *Conniller*, c'est s'esquiver, chercher à se cacher dans un trou, comme un timide *connil* ou lapin.

estoient descouvertes, de declarer simplement qu'il en estoit adverty : cela faict, il print une tresnoble resolution d'attendre sans effroy et sans solicitude ce qui luy en pourrait advenir, s'abandonnant et se remettant à la garde des dieux et de la fortune; car certainement c'est l'estat où il estoit quand il feut tué.

Un estrangier ayant dict et publié partout qu'il pourroit instruire Dionysius tyran de Syracuse d'un moyen de sentir et descouvrir en toute certitude les parties que ses subiects machineroient contre luy, s'il luy vouloit donner une bonne piece d'argent [15]; Dionysius en estant adverty le feit appeller à soy pour s'esclaircir d'une art si necessaire à sa conservation. Cet estrangier luy dict qu'il n'y avoit pas d'aultre art, sinon qu'il luy feist delivrer un talent, et se vantast d'avoir apprins de luy un singulier secret. Dionysius trouva cette invention bonne, et luy feit compter six cents escus. Il n'estoit pas vraysemblable qu'il eust donné si grande somme à un homme incogneu, qu'en recompense d'un tresutile apprentissage; et servoit cette reputation à tenir ses ennemis en crainte. Pourtant *[16] les princes sagement publient les advis qu'ils reçoivent des menees qu'on dresse contre leur vie, pour faire croire qu'ils sont bien advertis, et

---

[15] Plutarque. *Dits Notables des Lacédémoniens.*

*[16] Montaigne dit ici *pourtant* au lieu de *partant, c'est pourquoi.*

qu'il ne se peult rien entreprendre de quoy ils ne sentent le vent. Le duc d'Athenes feit plusieurs sottises, en l'establissement de sa fresche tyrannie sur Florence; mais cette cy la plus notable, qu'ayant receu le premier advis des monopoles *[17] que ce peuple dressoit contre lui, par Matteo di Morozo complice d'icelles, il le feit mourir pour supprimer cet advertissement, et ne faire sentir qu'aulcun en la ville se peust ennuyer de son iuste gouvernement.

Il me souvient avoir leu aultrefois l'histoire de quelque Romain, personnage de dignité, lequel, fuyant la tyrannie du triumvirat, avoit eschappé mille fois les mains de ceulx qui le poursuivoyent, par la subtilité de ses inventions. Il adveint un iour qu'une troupe de gents de cheval qui avoit charge de le prendre, passa tout ioignant un hallier où il s'estoit tapy, et faillit de le descouvrir : mais luy, sur ce poinct là, considerant la peine et les difficultez ausquelles il avoit desia si longtemps duré pour se sauver des continuelles et curieuses recherches qu'on faisoit de luy partout, le peu de plaisir qu'il pouvoit esperer d'une telle vie, et combien il luy valoit mieulx passer une fois le pas, que demourer tousiours en cette transe, luy mesme les r'appella et leur trahit sa cachette, s'abandonnant volontairement à leur cruauté,

---

*17 *Monopole*, conspiration, conjuration, suivant Nicot. — Rabelais a employé ce mot dans le même sens. L. I, c. 17.

pour oster eulx et luy d'une plus longue peine. D'appeller les mains ennemies, c'est un conseil un peu gaillard : si croy ie qu'encores vaudroit il mieulx le prendre, que de demourer en la fiebvre continuelle d'un accident qui n'a point de remede. Mais puisque les provisions qu'on y peult apporter sont pleines d'inquietude et d'incertitude, il vault mieulx d'une belle asseurance se preparer à tout ce qui en pourra advenir, et tirer quelque consolation de ce qu'on n'est pas asseuré qu'il advienne.

CHAPITRE XXIV.

Du pedantisme.

SOMMAIRE. — I. Si les pédans sont méprisés ou ridiculisés, c'est qu'ils n'ont qu'un faux savoir. Quelques philosophes anciens étaient à juste titre estimés ; les philosophes modernes ne se distinguent que par leurs discours dédaigneux, leur inaptitude aux devoirs ordinaires de la vie. — II. Application dangereuse que l'on fait de la science. Caractères distinctifs des vrais et des faux savans. — III. Les sciences sont-elles utiles ? La science est dangereuse sans le jugement. Il vaut mieux apprendre des choses que des mots, et la justice que l'art d'argumenter. Différence entre l'instruction que recevaient les Spartiates et celle que recevaient les Athéniens.

Exemples : Archimède ; Cratès ; Héraclite ; Empédocle ; Thalès ; — Calvisius Sabinus ; Turnebe ; François, duc

de Bretagne; — les enfans des rois de Perse; la jeunesse Lacédémonienne; Astiages; Agésilas; Socrates; les Goths Charles VIII.

I. Ie me suis souvent despité en mon enfance de veoir ez comedies italiennes tousiours un Pedante pour badin et le surnom de Magister n'avoir gueres plus honorable signification parmy nous : car, leur estant donné en gouvernement, que pouvois ie moins faire que d'estre ialoux de leur reputation ? Ie cherchoy bien de les excuser par la disconvenance naturelle qu'il y a entre le vulgaire, et les personnes rares et excellentes en iugement et en sçavoir; d'autant qu'ils vont un train entierement contraire les uns des aultres : mais en cecy perdois ie mon latin, que les plus galants hommes c'estoient ceulx qui les avoyent le plus à mespris, tesmoing notre bon du Bellay :

Mais ie hay par sur tout un sçavoir pedantesque.

et est cette coustume ancienne; car Plutarque dict que grec et escholier estoient mots de reproche entre les Romains, et de mespris [1]. Depuis, avec l'aage, i'ai trouvé qu'on avoit une grandissime raison, et que *magis magnos clericos non sunt magis magnos sapientes* [2].

---

[1] Plutarque; Vie de Cicéron, c. 2.

[2] Rabelais met dans la bouche de Frère Jean, cette espèce de proverbe en latin barbare : Regnier l'a traduit ainsi :

... Les plus grands clercs ne sont pas les plus fins.

Sat. 3, *vers dernier.*

Mais d'où il puisse advenir qu'une ame riche de la cognoissance de tant de choses n'en devienne pas plus vifve et plus esveillee; et qu'un esprit grossier et vulgaire puisse loger en soy, sans s'amender, les discours et les iugements des plus excellens esprits que le monde ait porté, i'en suis encores en doubte. A recevoir tant de cervelles estrangieres, et si fortes et si grandes, il est necessaire (me disoit une fille, la premiere de nos princesses, parlant de quelqu'un) que la sienne se foule, se contraigne et rapetisse pour faire place aux aultres : ie diroy volontiers que, comme les plantes s'estouffent de trop d'humeur, et lampes de trop d'huile; aussi faict l'action de l'esprit, par trop d'estude et de matiere; lequel saisi et embarrassé d'une grande diversité de choses *[1], perde le moyen de se desmesler, et que cette charge le tienne courbe et croupy. Mais il en va aultrement; car nostre ame s'eslargit d'autant plus qu'elle se remplit : et aux exemples des vieux temps, il se veoid, tout au rebours, des suffisants hommes aux maniements des choses publicques, des grands capitaines, et grands conseillers aux affaires d'estat, avoir esté ensemble tresscavants.

Et quant aux philosophes, retirez de toute occupation publicque, ils ont esté aussi quelquesfois, à

---

*[1] Les mots *il est nécessaire qu'il*, du commencement de la phrase, sont ici sous-entendus.

la verité, mesprisez par la liberté comique de leur temps[3]; leurs opinions et façons les rendant ridicules. Les voulez vous faire iuges des droicts d'un procez, des actions d'un homme ? ils en sont bien prests *[2] : ils cherchent encores s'il y a vie, s'il y a mouvement, si l'homme est aultre chose qu'un bœuf; que c'est qu'agir et souffrir; quelles bestes ce sont que loix et iustice. Parlent ils du magistrat, ou parlent ils à luy ? c'est d'une liberté irreverente et incivile. Oyent ils louer leur prince ou un roy ? c'est un pastre pour eulx, oisif comme un pastre, occupé à pressurer et tondre ses bestes, mais bien plus rudement qu'un pastre. En estimez vous quelqu'un plus grand, pour posseder deux mille arpents de terre ? eulx s'en mocquent, accoustumés d'embrasser tout le monde comme leur possession. Vous vantez vous de vostre noblesse, pour compter sept ayeulx riches ? ils vous estiment de peu, ne concevant l'image universelle de nature, et combien chascun de nous a eu de predecesseurs riches, pauvres, roys, valets, grecs, barbares; et quand vous seriez cinquantiesme descendant de Hercules, ils vous trouvent vain de faire valoir ce pre-

---

[3] Il fait allusion aux comédies d'Aristophanes, dans lesquelles Socrates était cruellement ridiculisé.

*[2] Ceci est dit par ironie; il faut entendre : *ils en sont bien loin.*

sent de la fortune [4]. Ainsi les desdaignoit le vulgaire, comme ignorants les premieres choses et communes, et comme presumptueux et insolents.

Mais cette peincture platonique est bien esloingnee de celle qu'il fault *[3] à nos gents. On envioit ceulx là comme estants au dessus de la commune façon, comme mesprisants les actions publicques, comme ayant dressé une vie particuliere et inimitable, reglee à certains discours haultains et hors d'usage : ceulx cy on les desdaigne comme estants au dessoubs de la commune façon, comme incapables des charges publicques, comme traisnants une vie et des mœurs basses et viles aprez le vulgaire :

Odi homines ignavâ operâ, philosophâ sententiâ [5].

---

4 Tout ce passage sur les philosophes est tiré du *Théœtète* ou de la Science, dialogue de Platon. Socrates y dit entre autres choses : « non seulement ils (les philosophes) ne savent pas ce que fait leur voisin ; ils ignorent même si c'est un homme ou quelqu'autre animal : mais ils mettent toute leur étude à chercher à découvrir ce que c'est que l'homme et ce qu'il convient à sa nature de faire et de souffrir différemment des autres êtres... Si l'on dit devant eux qu'un homme est de bonne maison, peut compter sept ayeux riches, ils pensent que de tels éloges viennent de gens qui ont la vue basse et obtuse... qui ne sauraient voir par la pensée que chacun de nous a des milliers d'ayeux et d'ancêtres parmi lesquels il se trouve une infinité de riches, de pauvres, de Grecs et de Barbares, etc. etc. »

5 « Je hais ces honmes incapables d'agir, dont la philosophie est toute en paroles ». Pacuv., *apud* Aul. Gellium. L. XIII, c. 8.

*3 Qui convient.

Quant à ces philosophes, dis ie, comme ils estoyent grands en science, ils estoyent encores plus grands en toute action. Et tout ainsi qu'on dict de ce geometrien de Syracuse [6], lequel ayant esté destourné de sa contemplation pour en mettre quelque chose en practique à la deffense de son païs, qu'il meit soubdain en train des engins espouvantables et des effects surpassants toute creance humaine; desdaignant toutesfois lui mesme toute cette sienne manufacture, et pensant en cela avoir corrompu la dignité de son art de laquelle ses ouvrages n'estoient que l'apprentissage et le iouet : aussi eulx, si quelquesfois on les a mis à la preuve de l'action, on les a veu voler d'une aile si haulte, qu'il paroissoit bien leur cœur et leur âme s'estre merveilleusement grossie et enrichie par l'intelligence des choses. Mais aulcuns, voyants la place du gouvernement politique saisie par hommes incapables, s'en sont reculez : et celuy qui demanda à Crates, iusques à quand il fauldroit philosopher, en receut cette response : « Iusques à temps que ce ne soient plus des asniers qui conduisent nos armees [7] ». Heraclytus resigna la royauté à son frère : et aux Ephesiens, qui lui reprochoient à quoy il passoit son temps à iouer avecques les enfants devant le temple : « Vault il pas mieulx faire cecy, que gou-

---

[6] Archimède. Voyez Plutarque, vie de Marcellus.

[7] Diogène-Laërce. Vie de Cratès. L. VI, §. 92.

verner les affaires en vostre compaignie? [8] » D'aultres, ayants leur imagination logee au dessus de la fortune et du monde, trouverent les sieges de la iustice, et les throsnes mesmes des roys, bas et vils; et refusa Empedocles, la royauté que les Agrigentins luy offrirent [9]. Thales accusant *4 quelquesfois le soing du mesnage et de s'enrichir, on luy reprocha que c'estoit à la mode du regnard, pour n'y pouvoir advenir : il luy print envie par passe-temps d'en montrer l'experience; et, ayant pour ce coup ravalé son sçavoir au service du proufit et du gaing, dressa une traficque qui dans un an rapporta telles richesses qu'à peine en toute leur vie les plus experimentez de ce mestier là en pouvoient faire de pareilles [10]. Ce qu'Aristote recite d'aulcuns, qui appelloyent et celuy là et Anaxagoras, et leurs semblables, sages et non prudents, pour n'avoir assez de soing des choses plus utiles; oultre ce que ie ne digere pas bien cette difference de mots, cela ne sert point d'excuse à mes gents; et à veoir la basse et necessiteuse fortune de quoy ils se payent, nous aurions plustost occasion

---

[8] Diogène-Laërce. Vie d'Héraclite. L. IX, §. 6.

[9] *Idem*. Vie d'Empédocle. L. VIII. §. 63.

[10] *Idem*. Vie de Thalès. L. I, §. 26, et Cicéron *de Divinat*. L. I, c. 49.

*4 Blâmant.

de prononcer touts les deux, qu'ils sont et non sages et non prudents.

II. Ie quitte cette premiere raison, et croy qu'il vault mieulx dire que ce mal vienne de leur mauvaise façon de se prendre aux sciences ; et qu'à la mode de quoy nous sommes instruicts, il n'est pas merveille, si ny les escholiers ny les maistres, n'en deviennent pas plus habiles, quoy qu'ils s'y facent plus doctes. De vray, le soing et la despense de nos peres ne vise qu'à nous meubler la teste de science : du iugement et de la vertu, peu de nouvelles. Criez d'un passant à nostre peuple : « O le sçavant homme » ! et d'un aultre : « O le bon homme » ! il ne fauldra pas *5 de tourner les yeulx et son respect vers le premier. Il y fauldroit un tiers crieur : « O les lourdes testes » ! Nous nous enquerons volontiers : « Sçait il du grec ou du latin ? Escrit il en vers ou en prose » ? mais s'il est devenu meilleur ou plus advisé, c'estoit le principal, et c'est ce qui demeure derriere. Il falloit s'enquerir qui est mieulx sçavant, non qui est plus sçavant.

Nous ne travaillons qu'à remplir la memoire, et laissons l'entendement et la conscience vuides. Tout ainsi que les oyseaux vont quelquesfois à la queste du grain, et le portent au bec sans le taster pour en

---

*5 Il ne manquera point.

faire bechee à leurs petits : ainsi nos pedantes *6 vont pillotant la science dans les livres, et ne la logent qu'au bout de leurs levres, pour la degorger seulement et mettre au vent. C'est merveille combien proprement la sottise se loge sur mon exemple : est ce pas faire de mesme ce que ie fois en la plus part de cette composition ? ie m'en vois escornifflant, par cy par là, des livres, les sentences qui me plaisent, non pour les garder, car ie n'ay point de gardoire, mais pour les transporter en cettuy cy ; où, à vray dire, elles ne sont non plus miennes qu'en leur premiere place : nous ne sommes, ce crois ie, sçavants que de la science presente ; non de la passee, aussi peu que de la future. Mais, qui pis est, leurs escholiers et leurs petits ne s'en nourrissent et alimentent non plus ; ains elle passe de main en main, pour cette seule fin d'en faire parade, d'en entretenir aultruy, et d'en faire des contes, comme une vaine monnoye inutile à tout aultre usage et emploite qu'à compter et iecter. *Apud alios loqui didicerunt, non ipsi secum* [11]. *Non est loquendum, sed gubernandum* [12]. Nature, pour

---

[11] « Ils ont appris à parler aux autres, et non pas à eux-mêmes ». Cic. *Tusc. quæst.*

[12] « Il ne s'agit pas de parler, mais de conduire le vaisseau ». Senec. *epist.* 108.

*6 Nos pédants. (On écrivait *pedante*, comme aujourd'hui écrivent les Italiens).

montrer qu'il n'y a rien de sauvage en ce qui est conduict par elle, fait naistre ez nations moins cultivees par art, des productions d'esprit souvent qui luictent les plus artistes productions. Comme, sur mon propos, le proverbe gascon est il delicat, « *Bouha prou bouha, mas à remuda lous dits qu'em?* souffler prou souffler, mais nous en sommes à remuer les doigts » : tiré d'une chalemie. Nous sçavons dire : « Cicero dict ainsi; voylà les mœurs de Platon; ce sont les mots mesmes d'Aristote » : mais nous, que disons nous nous mesmes? que iugeons nous? que faisons nous? Autant en diroit bien un perroquet.

Cette façon me faict souvenir de ce riche Romain [13] qui avoit esté soigneux, à fort grande despense, de recouvrer des hommes suffisants en tout genre de sciences, qu'il tenoit continuellement autour de luy, à fin que, quand il escheeoit entre ses amis quelque occasion de parler d'une chose ou d'aultre, ils supplissent sa place, et feussent tout prests à luy fournir qui d'un discours, qui d'un vers d'Homere, chascun selon son gibbier; et pensoit ce sçavoir estre sien, parce qu'il estoit en la teste de ses gents : et comme font aussi ceulx desquels la suffisance loge en leurs sumptueuses librairies *7. I'en cognois à qui quand ie demande ce qu'il scait, il me demande un

---

[13] Calvisius Sabinus. Voy. Sénèque. épît. 27.

*7 Bibliothèques.

livre pour me le montrer; et n'oseroit me dire qu'il a le derriere galeux, s'il ne va sur le champ estudier, en son lexicon, que c'est que Galeux, et que c'est que Derriere.

Nous prenons en garde les opinions et le sçavoir d'aultruy, et puis c'est tout : il les fault faire nostres. Nous semblons proprement celuy qui ayant besoing de feu, en iroit querir chez son voisin, et, y en ayant trouvé un beau et grand, s'arresteroit là à se chauffer, sans plus se souvenir d'en rapporter chez soy [14]. Que nous sert il d'avoir la panse pleine de viande, si elle ne se digere, si elle ne se transforme en nous, si elle ne nous augmente et fortifie ? Pensons nous que Lucullus, que les lettres rendirent et formerent si grand capitaine sans l'experience [15], les eust prinses à nostre mode ? Nous nous laissons si fort aller sur les bras d'aultruy, que nous aneantissons nos forces : Me veulx ie armer contre la crainte de la mort ? c'est aux despens de Seneca : Veulx ie tirer de la consolation pour moy ou pour un aultre ? ie l'emprunte de Cicero. Ie l'eusse prinse en moy mesme, si on m'y eust exercé. Ie n'aime point cette suffisance relative et mendiee : quand bien nous pourrions estre sçavants du sçavoir d'aultruy; au moins,

---

[14] Cette comparaison est tirée de Plutarque : *Comment il faut ouir*.

[15] Cicéron. *Quæst. Acad.* L. IV, c. 1.

sages ne pouvons nous estre que de nostre propre sagesse.

Μισῶ σοφιστὴν, ὅστις ουχ' ἀυτῷ σοφός.

« Ie hay le sage qui n'est pas sage par soy mesme [16] ». *Ex quo Ennius: Nequidquam sapere sapientem, qui ipse sibi prodesse non quiret* [17]:

Si cupidus, si
Vanus, et Euganeâ quantumvis mollior agnâ [18].

Non enim paranda nobis solùm, sed fruenda sapientia est [19].

Dionysius [20] se mocquoit des grammairiens, qui ont soing de s'enquerir des maulx d'Ulysses, et ignorent les propres; des musiciens qui accordent leurs fleutes, et n'accordent pas leurs mœurs; des orateurs

---

[16] Cette traduction est de Montaigne, qui l'a insérée dans l'édition in-4°. de 1588 : mais, dans l'édition in-folio de 1595, on s'est contenté de citer le vers grec sans y joindre la traduction. C'est un vers d'Euripide, comme nous l'apprend Cicéron, *epist.* 15, *ad Cæsar. lib. XIII ad familiar.*

[17] « Aussi Ennius dit-il : vaine est la sagesse, si elle n'est pas utile au sage ». *Apud Cic. Offic.* L. III, c. 15.

[18] « S'il est cupide et vain, s'il est plus mou qu'une toison d'agneau ». Juven. sat. 8, v. 14.

[19] « Car il ne suffit pas d'acquérir la sagesse, il faut en user ». Cic. *de finib.* L. I, c. 1.

[20] Dans toutes les éditions on trouve *Dionysius*; cependant les sages réflexions que Montaigne attribue ici à ce prétendu Dionysius, c'est *Diogène le Cynique* qui les a faites, comme on peut voir dans la vie de ce philosophe, écrite par Diogène Laërce. L. VI, §. 27 et 28.

qui estudient à dire iustice, non à la faire. Si nostre ame n'en va un meilleur bransle, si nous n'en avons le iugement plus sain, i'aimerois aussi cher *[8] que mon escholier eust passé le temps à iouer à la paulme : au moins le corps en seroit plus alaigre. Voyez le revenir de là, aprez quinze ou seize ans employez; il n'est rien si mal propre à mettre en besongne : tout ce que vous y recognoissez davantage, c'est que son latin et son grec l'ont rendu plus sot et presumptueux, qu'il n'estoit party de la maison. Il en debvoit rapporter l'âme pleine, il ne l'en rapporte que bouffie; et l'a seulement enflee, en lieu de la grossir.

Ces maistres icy, comme Platon dict des sophistes leurs germains, sont de touts les hommes, ceulx qui promettent d'estre les plus utiles aux hommes; et seuls, entre touts les hommes, qui non seulement n'amendent point ce qu'on leur commet, comme faict un charpentier et un masson, mais l'empirent, et se font payer de l'avoir empiré. Si la loy que Protagoras proposoit à ses disciples [21] estoit suyvie, « ou qu'ils le payassent selon son mot, ou qu'ils iurassent au temple combien ils estimoient le proufit qu'ils avoient receu de sa discipline, et selon iceluy satisfissent sa peine », mes paidagogues se trouveroient chouez *[9], s'estant remis au serment de mon experience. Mon

---

[21] Platon; *In Protagora.*

*8 J'aimerais autant.

*9 Déchus de leur espérance.

vulgaire perigordin appelle fort plaisamment *Lettre-ferits*, ces sçavanteaux; comme si vous disiez *Lettre-ferus*, ausquels les lettres ont donné un coup de marteau, comme on dict. De vray, le plus souvent ils semblent estre ravalez mesme du sens commun : car le païsan et le cordonnier, vous leur voyez aller simplement et naïfvement leur train, parlant de ce qu'ils sçavent; ceulx cy, pour se vouloir eslever et gendarmer de ce sçavoir, qui nage en la superficie de leur cervelle, vont s'embarrassant et empestrant sans cesse. Il leur eschappe de belles paroles; mais qu'un aultre les accommode : ils cognoissent bien Galien; mais nullement le malade : ils vous ont desia rempli la teste de loix; et si n'ont encores conceu le nœud de la cause : ils sçavent la theorique de toutes choses; cherchez qui la mette en practique.

I'ay veu chez moy un mien amy, par maniere de passetemps, ayant affaire à un de ceulx cy, contrefaire un iargon de galimatias, propos sans suitte, tissu de pieces rapportees, sauf qu'il estoit souvent entrelardé de mots propres à leur dispute, amuser ainsi tout un iour ce sot à desbattre, pensant tousiours respondre aux obiections qu'on luy faisoit : et si estoit homme de lettres et de reputation, et qui avoit une belle robbe.

Vos, ô patricius sanguis, quos vivere par est
Occipiti cæco, posticæ occurrite sannæ [22].

---

[22] « Nobles patriciens qui n'avez pas le don de voir ce qui se passe derrière vous, prenez garde que ceux à qui vous tournez le dos, ne rient à vos dépens ». Pers. sat. I, v. 61.

Qui regardera de bien prez à ce genre de gents, qui s'estend bien loing, il trouvera comme moy que le plus souvent ils ne s'entendent ny aultruy, et qu'ils ont la souvenance assez pleine, mais le iugement entierement creux; sinon que leur nature d'elle mesme le leur ait aultrement façonné : comme i'ay veu Adrianus Turnebus qui n'ayant faict aultre profession que de lettres, en laquelle c'estoit, à mon opinion, le plus grand homme qui feust il y a mille ans, n'ayant toutesfois rien de pedantesque que le port de sa robbe et quelque façon externe qui pouvoit n'estre pas civilisee à la courtisane *[10], qui sont choses de neant : et hay nos gents qui supportent plus malayseement une robbe qu'une ame de travers, et regardent à sa reverence, à son maintien et à ses bottes, quel homme il est; car au dedans c'estoit l'ame la plus polie du monde. Ie l'ay souvent à mon escient iecté en propos esloingnez de son usage : il y veoyoit si clair, d'une apprehension si prompte, d'un iugement si sain, qu'il sembloit qu'il n'eust iamais faict aultre mestier que la guerre et affaires d'estat. Ce sont natures belles et fortes,

... queis arte benignâ
Et meliore luto finxit præcordia Titan [23],

[23] « Que Prométhée a formées d'un meilleur limon, et douées d'un plus heureux génie ». Juven. sat. 14, v. 34.

*[10] A la manière des gens de cour.

qui se maintiennent au travers d'une mauvaise institution. Or ce n'est pas assez que nostre institution ne nous gaste pas; il fault qu'elle nous change en mieulx.

Il y a aulcuns de nos parlements, quand ils ont à recevoir des officiers, qui les examinent seulement sur la science : les aultres y adioustent encores l'essay du sens, en leur presentant le iugement de quelque cause. Ceulx cy me semblent avoir un beaucoup meilleur style : et encores que ces deux pieces soyent necessaires, et qu'il faille qu'elles s'y treuvent toutes deux, si est ce qu'à la verité celle du sçavoir est moins prisable que celle du iugement; cette cy se peult passer de l'autre, et non l'aultre de cette cy. Car, comme dict ce vers grec,

ὡς οὐδὲν ἡ μάθησις, ἢν μὴ νοῦς παρῇ [24] :

« à quoy faire la science, si l'entendement n'y est? » Pleust à Dieu que, pour le bien de nostre iustice, ces compaignies là se trouvassent aussi bien fournies d'entendement et de conscience, comme elles sont encores de science ! *Non vitæ, sed scholæ discimus* [25]. Or il ne fault pas attacher le sçavoir à l'ame, il l'y fault

---

[24] *Apud Stob. tit.* 3, *p.* 37, *edit. Aurel. Allobrog.* 1609, *in-fol.* Montaigne a traduit ce vers grec immédiatement après l'avoir cité.

[25] « Nous n'apprenons pas à vivre; mais à disputer » Senec. *epist.* 106.

incorporer; il ne l'en fault pas arrouser, il l'en fault teindre : et s'il ne la change, et meliore son estat imparfaict, certainement il vault beaucoup mieulx le laisser là; c'est un dangereux glaive et qui empesche et offense son maistre, s'il est en main foible et qui n'en sçache l'usage; *Ut fuerit melius non didicisse*[26].

A l'adventure est ce la cause que et nous et la theologie ne requerons pas beaucoup de science aux femmes, et que François, duc de Bretaigne, fils de Iean V, comme on luy parla de son mariage avec Isabeau fille d'Escosse, et qu'on luy adiousta qu'elle avoit esté nourrie simplement et sans aulcune instruction de lettres, respondit, « qu'il l'en aymoit mieulx; et qu'une femme estoit assez sçavante quand elle sçavoit mettre difference entre la chemise et le pourpoinct de son mary[27] ».

III. Aussi ce n'est pas si grande merveille, comme on crie, que nos ancestres n'ayent pas faict grand estat des lettres, et qu'encores auiourd'huy elles ne se treuvent que par rencontre aux principaux con-

---

26 « De sorte qu'il aurait mieux valu n'avoir rien appris ». Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. 4.

27 Molière a imité ce passage, lorsqu'il fait dire à Chrysale, dans *les Femmes Savantes*, acte II, scène VII :

Nos pères sur ce point étaient gens bien sensés,
Qui disaient qu'une femme en sait toujours assez,
Quand la capacité de son esprit se hausse
A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausse.

seils de nos roys; et si cette fin de s'en enrichir, qui seule nous est auiourd'huy proposee par le moyen de la iurisprudence, de la medecine, du pedantisme*[11], et de la theologie encores, ne les tenoit en credit, vous les verriez sans doubte aussi marmiteuses*[12] qu'elles feurent oncques. Quel dommage, si elles ne nous apprennent ny à bien penser ny à bien faire? *Postquam docti prodierunt, boni desunt*[28]. Toute aultre science est dommageable à celuy qui n'a la science de la bonté.

Mais la raison que ie cherchoy tantost, seroit elle pas aussi de là, que, nostre estude en France n'ayant quasi aultre but que le proufit, moins*[13] de ceulx que nature a faict naistre à plus genereux offices que lucratifs s'adonnants aux lettres, ou si courtement*[14] retirez, avant que d'en avoir prins le goust, à une profession qui n'a rien de commun avecques les livres, il ne reste plus ordinairement, pour s'engager tout à faict à l'estude, que les gens de basse fortune qui y

---

28 « Depuis que l'on voit tant de savans, il n'y a plus de gens de bien ». Senec. *epist.* 95.

*11 Ce mot est pris là, comme au titre de ce chapitre, dans l'acception de *pédagogie*, art d'élever les enfans; (état de *pédant* ou *pédagogue*).

*12 Misérables, viles. *Marmiteux*, qui vit de la marmite d'autrui. Voy. le Dictionnaire de Furetière.

*13 A l'exception de ceux.

*14 Sitôt, après si peu de temps.

questent *[15] des moyens à vivre; et de ces gents là, les ames estant, et par nature et par domestique institution et exemple, du plus bas aloy, rapportent faulsement le fruict de la science *[16]: car elle n'est pas pour donner iour à l'ame qui n'en a point, ny pour faire veoir un aveugle; son mestier est, non de luy fournir de veue, mais de la luy dresser, de luy regler ses allures, pourveu qu'elle ayt de soy les pieds et les iambes droictes et capables. C'est une bonne drogue que la science; mais nulle drogue n'est assez forte pour se preserver sans alteration et corruption selon le vice du vase qui l'estuye *[17]. Tel a la veue claire, qui ne l'a pas droicte; et par consequent veoid le bien, et ne le suyt pas; et veoid la science, et ne s'en sert pas. La principale ordonnance de Platon en sa republique, c'est « donner à ses citoyens, selon leur nature, leur charge ». Nature peult tout, et faict tout. Les boiteux sont mal propres aux exercices du corps; et aux exercices de l'esprit, les ames boiteuses; les bastardes et vulgaires sont indignes de la philosophie. Quand nous veoyons un homme mal chaussé, nous disons que ce n'est pas merveille s'il est chaussetier: de mesme il semble que l'experience nous

---

*15 Cherchent.

*16 C'est-à-dire : font un mauvais usage de la science.

*17 Qui la renferme comme dans un étui. D'*estuy* on a fait *estuyer*, qui signifie *mettre dans un étui.*

offre souvent un medecin plus mal medeciné, un theologien moins reformé, et coustumierement un sçavant moins suffisant *[18] que tout aultre. Aristo Chius avoit anciennement raison de dire que les philosophes nuisoient aux auditeurs; d'autant que la pluspart des ames ne se treuvent propres à faire leur proufit de telle instruction, qui, si elle ne se met à bien, se met à mal : ἀσώτους *ex Aristippi, acerbos ex Zenonis scholâ exire* [29].

En cette belle institution que Xenophon preste aux Perses, nous trouvons qu'ils apprenoient la vertu à leurs enfants, comme les aultres nations font les lettres. Platon dict [30] que le fils aisné en leur succession royale estoit ainsi nourry : aprez sa naissance on le donnoit, non à des femmes, mais à des eunuches de la premiere auctorité autour des roys à cause de leur vertu. Ceulx cy prenoient charge de luy rendre le corps beau et sain; et aprez sept ans le duisoient *[19] à monter à cheval et aller à la chasse. Quand il estoit

---

29 « Il sortait, disait-il, des débauchés de l'école d'Aristippe, et des esprits rigides et austères de celle de Zénon ». Cic. *de Nat. Deor.* L. III, c. 31.

30 Dans le *premier Alcibiade*.

*18 Ici, le mot *suffisant* ne doit plus signifier, comme presque partout dans Montaigne, *capable*; il faut entendre, *moins rempli de vanité*, de suffisance, *que tout autre*.

*19 Le formaient, le dressaient.

arrivé au quatorziesme, ils le deposoient entre les mains de quatre; le plus sage, le plus iuste, le plus temperant, le plus vaillant de la nation : le premier luy apprenoit la religion; le second, à estre tousiours veritable; le tiers, à se rendre maistre des cupidités; le quart, à ne rien craindre.

C'est chose digne de tresgrande consideration, que en cette excellente police de Lycurgus, et à la verité monstrueuse par sa perfection, si soingneuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge, et au giste mesme des muses, il s'y face si peu de mention de la doctrine : comme si cette genereuse ieunesse desdaignant tout aultre ioug que de la vertu, on luy ayt deu fournir, au lieu de nos maistres de science, seulement des maistres de vaillance, prudence et iustice : exemple que Platon en ses loys a suyvi. La façon de leur discipline, c'estoit leur faire des questions sur le iugement des hommes et de leurs actions; et, s'ils condamnoient et louoient ou ce personnage ou ce faict, il falloit raisonner leur dire [*20] : et par ce moyen ils aiguisoient ensemble leur entendement et apprenoient le droict. Astiages, en Xenophon [31], demande à Cyrus compte de sa derniere leçon : C'est, dict il, qu'en nostre eschole un grand

---

[31] Dans sa Cyropédie. L. I, c. 3.

[*20] C'est-à-dire : il leur fallait rendre raison du parti qu'ils prenaient.

garçon ayant un petit saye [32], le donna à l'un de ses compaignons de plus petite taille, et luy osta son saye qui estoit plus grand : nostre precepteur m'ayant faict iuge de ce differend, ie iugeay qu'il falloit laisser les choses en cet estat, et que l'un et l'aultre sembloit estre mieulx accommodé en ce poinct : sur quoy il me remontra que i'avois mal faict; car ie m'estois arresté à considerer la bienseance, et il falloit premierement avoir prouveu à la iustice qui vouloit que nul ne feust forcé en ce qui luy appartenoit : et dict qu'il en feust foueté, tout ainsi que nous sommes en nos villages pour avoir oublié le premier aoriste de τύπτω [33]. Mon regent me feroit une belle harangue *in genere demonstrativo*, avant qu'il me persuadast que son eschole vault cette là. Ils ont voulu couper chemin : et puisqu'il est ainsi que les sciences, lors mesme qu'on les prend de droict fil, ne peuvent que nous enseigner la prudence, la preud'hommie et la resolution, ils ont voulu d'arrivee mettre leurs enfants au propre des effects, et les instruire non par ouïr dire, mais par l'essay de l'action, en les formant et moulant vifvement non seulement de preceptes et paroles, mais principalement d'exemples et d'œuvres : à fin que ce ne feust pas une science en leur ame, mais sa complexion et habitude; que ce ne feust pas

---

[32] C'est le vêtement des Gaulois appelé *sagum*.

[33] *Je frappe*. C'est le premier paradigme des conjugaisons grecques.

un acquest, mais une naturelle possession. A ce propos, on demandoit à Agesilaus ce qu'il seroit d'advis que les enfants apprinssent : « Ce qu'ils doibvent faire estants hommes », respondit il [34]. Ce n'est pas merveille si une telle institution a produit des effects si admirables. On alloit, dict on, aux aultres villes de Grece chercher des rhetoriciens, des peintres et des musiciens ; mais en Lacedemone, des legislateurs, des magistrats, et empereurs d'armee : à Athenes, on apprenoit à bien dire ; et icy à bien faire : là à se desmesler d'un argument sophistique, et à rabattre l'imposture des mots captieusement entrelacez ; icy à se desmesler des appasts de la volupté, et à rabattre, d'un grand courage, les menaces de la fortune et de la mort : ceulx là s'embesongnoient aprez les paroles ; ceulx cy aprez les choses : là c'estoit une continuelle exercitation de la langue ; icy une continuelle exercitation de l'ame. Parquoy il n'est pas estrange si Antipater leur demandant cinquante enfants pour ostages, ils respondirent, tout au rebours de ce que nous ferions, qu'ils aymoient mieulx donner deux fois autant d'hommes faicts : tant ils estimoient la perte de l'education de leur pays ! Quand Agesilaus convie Xenophon d'envoyer nourrir ses enfants à Sparte, ce n'est pas pour y apprendre la rhetorique ou dialectique ; mais « pour apprendre (ce dict il)

---

34 Plutarque. Dans les *Dits Notables des Lacédémoniens.*

la plus belle science qui soit, à sçavoir la science d'obeïr et de commander [35] ». Il est tresplaisant de veoir Socrates, à sa mode, se mocquant de Hippias [36] qui luy recite comment il a gaigné, specialement en certaines petites villettes de la Sicile, bonne somme d'argent à regenter; et qu'à Sparte il n'a gaigné pas un sol; que ce sont gents idiots qui ne sçavent ny mesurer ny compter, ne font estat ny de grammaire ny de rythme, s'amusants seulement à sçavoir la suitte des roys, establissements et decadences des estats, et tels fatras de contes : et au bout de cela Socrates, luy faisant advouer par le menu l'excellence de leur forme de gouvernement public, l'heur et vertu de leur vie privee, luy laisse deviner la conclusion de l'inutilité de ses arts.

Les exemples nous apprennent, et en cette martiale police et en toutes ses semblables, que l'estude des sciences amollit et effemine les courages plus qu'il ne fermit [*21] et aguerrit [37]. Le plus fort estat

---

35 Plutarque, dans le même Traité.

36 Platon. *Hippias Major.*

37 Voyez *Lilii Gyraldi Progymnasma adversus litteras et litteratos.* — Charron, *de la Sagesse*, L. III, c. 14. — J.-J. Rousseau sur cette question proposée par l'Académie de Dijon : « si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ». Ces trois auteurs se trouvent presque toujours d'accord avec Montaigne, sur toutes les questions relatives aux sciences.

*21 Affermit.

qui paroisse pour le present au monde, est celuy des Turcs, peuples egalement duicts à l'estimation des armes et mespris des lettres. Ie treuve Rome plus vaillante avant qu'elle feust sçavante. Les plus belliqueuses nations en nos iours sont les plus grossieres et ignorantes : les Scythes, les Parthes, Tamburlan*[22], nous servent à cette preuve. Quand les Gots ravagerent la Grece, ce qui sauva toutes les librairies d'estre passees au feu, ce feut un d'entre eulx qui sema cette opinion, qu'il falloit laisser ce meuble entier aux ennemis, propre à les destourner de l'exercice militaire, et amuser à des occupations sédentaires et oysifves [38]. Quand nostre roy Charles huictiesme, quasi sans tirer l'espee du fourreau, se veit maistre du royaume de Naples et d'une bonne partie de la Toscane, les seigneurs de sa suitte attribuerent cette inesperee facilité de conqueste à ce que les princes et la noblesse d'Italie s'amusoient plus à se rendre ingenieux et sçavants, que vigoreux et guerriers.

---

[38] *Philippi Camerarii*, Medit. Histor. Cent. III, c. 51.

*[22] Tamerlan.

CHAPITRE XXV [1].

De l'institution des enfants.

A MADAME DIANE DE FOIX, COMTESSE DE GURSON.

SOMMAIRE. — I. On peut, on doit même recourir aux anciens, lorsqu'il s'agit de traiter un sujet important; mais de croire qu'il faille tout emprunter d'eux, et que, par ce moyen, on en imposera aux lecteurs instruits, c'est une erreur trop commune. — II. L'éducation des hommes commence dès qu'ils sont nés; il est difficile de juger par leurs premières inclinations, de ce qu'ils seront un jour. La science convient surtout aux personnes d'un haut rang; non celle qui apprend à argumenter, à ergoter, mais celle qui rend habile dans le commandement des armées, et le gouvernement des peuples. — III. Le succès de l'éducation

[1] Dans ce chapitre, un des plus importans de l'Ouvrage, Montaigne développe ses principes sur l'éducation des enfans; il en avait seulement jeté les bases dans le chapitre précédent. C'est la source où sont venus puiser tour-à-tour et Charron et Rousseau. Mon intention est bien de faire observer les rapports très-curieux qui existent entre les opinions de ces trois philosophes. Mais, pour éviter les répétitions, je ne ferai la plupart de ces rapprochemens, que dans mes notes sur Charron qu'il faut considérer comme imitateur de Montaigne, et comme imité par Rousseau.

dépend du choix d'un gouverneur. Il faut que l'homme qui se dévoue à cette profession, ait la tête mieux faite que bien remplie; qu'il ait du jugement et des mœurs plutôt que de la science; il faut qu'il se contente d'aider l'élève à s'ouvrir lui-même la route du savoir; qu'au lieu de lui parler sans cesse, il l'écoute à son tour. L'élève ne doit pas adopter servilement les opinions des autres, n'en charger que sa mémoire; il faut qu'il se les approprie, qu'il *les rende siennes*. — IV. Le profit qu'on retire de l'étude est de devenir meilleur. Tout ce qui se présente aux yeux, doit être un sujet d'observations. Les voyages sont utiles, mais faits d'après un meilleur système. Il faudrait voyager dès la plus tendre enfance; s'habituer aux fatigues; fortifier son corps en même tems que son âme. — IV. Il faut inspirer à un jeune homme de la modestie, du courage, de la sincérité, de l'affection pour le prince, etc. — VI. Il faut lui inspirer une honnête curiosité, le désir surtout de connaître l'*Histoire*; quel profit il tirera de cette étude. On y joindra la fréquentation du monde. Le monde doit être le livre d'un jeune homme. — VII. C'est surtout à la philosophie qu'il doit rendre un culte assidu. Qu'il borne l'étude des sciences et des arts à ce qu'ils ont d'utile : avant de s'appliquer à bien connaître le cours des astres, il doit observer ses propres penchans, et chercher les moyens de les bien régler. C'est alors qu'il pourra se livrer avec plus de goût à certaines sciences, telles que la logique, la géométrie, la physique, et enfin aux lettres. Mais qu'il rejette les arguties, l'*ergotisme*; c'est la cause du dédain que l'on affecte pour la philosophie. La vraie philosophie est celle qui ne s'occupe que d'objets utiles. Elle n'a point l'aspect triste et refrogné. Elle peut se mêler aux jeux et exercices des enfans. — VIII. Comment on doit gouverner les enfans dans leurs études. Point de violence, mais point de

mollesse. Dangers des châtimens rigoureux. Il faut que tous les mets leur paraissent bons ; qu'aucune manière ne leur semble trop étrange ; qu'ils puissent faire tout ce qui leur plaît, mais qu'ils ne désirent faire que ce qui est louable et bon. C'est par leurs actions qu'on jugera de leurs progrès : qu'ils soient moins savans dans les mots que dans les choses. Ils doivent mépriser toutes les subtilités sophistiques de l'école. — On rend trop difficile l'étude du grec et du latin. Il est des moyens plus simples d'apprendre ces langues.

Exemples : le philosophe Chrysippe ; Capilupus ; Juste-Lipse ; — Cimon ; Thémistocles ; — Socrates ; Archésilas ; — Tite-Live ; Plutarque ; Socrates ; Pythagore ; — Anaximènes ; Demetrius le grammairien et Héracléon de Mégare ; Socrates ; Aristote et Alexandre ; Isocrates ; le philosophe Speusippe ; Germanicus ; Callisthènes ; Alcibiade ; Héraclides ; Diogènes ; Zeuxidamus ; les Ambassadeurs de Samos et Cléomènes roi de Sparte ; deux Architectes d'Athènes ; Caton ; Aristippe ; Chrysippe ; Michel Montaigne dans son enfance.

I. IE ne veis iamais pere, pour teigneux ou bossé que feust son fils, qui laissast de l'advouer ; non pourtant *1, s'il n'est du tout enyvré de cette affection, qu'il ne s'apperçoive de sa defaillance ; mais

*1 Ce n'est pas, à moins qu'il ne soit trop enivré de cette affection, qu'il ne s'aperçoive de ses défectuosités.

tant y a qu'il est sien : aussi *[2] moy, ie veoy mieulx que tout àultre que ce ne sont icy que resveries d'homme qui n'a gousté des sciences que la crouste premiere en son enfance, et n'en a retenu qu'un general et informe visage; un peu de chasque chose, et rien du tout : à la françoise. Car, en somme, ie sçay qu'il y a une medecine, une iurisprudence, quatre parties en la mathematique, et grossierement ce à quoy elles visent; et à l'adventure encores sçay ie la pretention des sciences en general au service de nostre vie : mais d'y enfoncer plus avant, de m'estre rongé les ongles à l'estude d'Aristote monarque de la doctrine moderne, ou opiniastré aprez quelque science, ie ne l'ay iamais faict; ny n'est art de quoy ie sceusse peindre seulement les premiers lineaments; et n'est enfant des classes moyennes qui ne se puisse dire plus sçavant que moy, qui n'ay seulement pas de quoy l'examiner sur sa premiere leçon, au moins selon icelle; et, si l'on m'y force, ie suis contrainct assez ineptement d'en tirer quelque matiere de propos universel, sur quoy i'examine son iugement naturel : le-

*[2] Voici, je crois, comme on peut interpréter, en la développant, l'idée de Montaigne : « de même qu'un père aime ses enfans quels qu'ils soient, de même je suis attaché aux idées que je vais émettre, quoique je reconnaisse, mieux que tout autre, que ce ne sont que les rêveries d'un homme qui n'a qu'une connaissance très-superficielle et imparfaite des sciences ».

çon qui leur est autant incogneue, comme à moy la leur.

Ie n'ay dressé *3 commerce avecques aulcun livre solide sinon Plutarque et Seneque, où ie puyse comme les Danaïdes, remplissant et versant sans cesse. I'en attache quelque chose à ce papier; à moy, si peu que rien. L'histoire c'est plus mon gibier, ou la poësie, que i'ayme d'une particuliere inclination : car, comme disoit Cleanthes, tout ainsi que la voix contraincte dans l'estroict canal d'une trompette sort plus aigüe et plus forte; ainsi me semble il que la sentence pressee aux pieds nombreux de la poësie s'eslance bien plus brusquement, et me fiert *4 d'une plus vifve secousse. Quant aux facultez naturelles qui sont en moy, dequoy c'est icy l'essay, ie les sens flechir soubs la charge : mes conceptions et mon iugement ne marche qu'a tastons, chancelant, bronchant et chopant; et quand ie suis allé le plus avant que ie puis, si ne me suis ie aulcunement satisfaict; ie veois encores du païs au delà, mais d'une veue trouble et en nuage, que ie ne puis desmesler. Et entreprenant de parler indifferemment de tout ce qui se presente à ma fantasie, et n'y employant que mes propres et naturels moyens, s'il m'advient, comme il faict souvent, de rencontrer de fortune dans les bons auc-

*3 Établi.

*4 Frappe, du latin *ferit*.

teurs ces mesmes lieux que i'ay entreprins de traicter, comme ie viens de faire chez Plutarque tout presentement son discours de la force de l'imagination, à me recognoistre, au prix de ces gents là, si foible et si chestif, si poisant et si endormy, ie me foys pitié ou desdaing à moy mesme : si me gratifie ie de cecy, que mes opinions ont cet honneur de rencontrer souvent aux leurs, et que ie voys *[5] au moins de loing aprez, disant que voire *[6]; aussi que i'ay cela *[7], que chascun n'a pas, de cognoistre l'extreme difference d'entre eulx et moy; et laisse, ce neantmoins, courir mes inventions ainsi foibles et basses comme ie les ay produictes, sans en replastrer et recoudre les defaults que cette comparaison m'y a descouverts. Il fault avoir les reins bien fermes pour entreprendre de marcher front à front avecques ces gents là. Les escrivains indiscrets de nostre siecle, qui parmy leurs ouvrages de neant vont semant des lieux *[8] entiers des anciens aucteurs pour se faire honneur, font le

---

*5 Je vais, je marche. On écrivait alors, et même on prononçait *je voys* pour *je vais.* Mais, dans quelques récentes éditions, on a eu tort d'écrire *je veoys*, comme si ce mot venait du vieux verbe *veoir.*

*6 Disant oui, vraiment. *Voire, voirement*, du latin *verum*, *veramente*; comme le remarque Pasquier, cité par Furetière.

*7 Je me félicite aussi de cela.

*8 Des passages.

contraire; car cette infinie dissemblance de lustres rend un visage si pasle, si terni et si laid à ce qui est leur *9, qu'ils y perdent beaucoup plus qu'ils n'y gaignent. *10 [C'estoit deux contraires fantasies *11: le philosophe Chrysippus mesloit à ses livres, non les passages seulement, mais des ouvrages entiers d'aultres aucteurs, et en un *12 la Medee d'Euripides [2]; et disoit Appollodorus que, qui en retrancheroit ce qu'il y avoit d'estrangier, son papier demeureroit en blanc: Epicurus, au rebours, en trois cents volumes qu'il laissa, n'avoit pas semé une seule allegation estrangiere [3].] Il m'adveint, l'aultre iour, de tumber sur un tel passage: i'avois traisné languissant aprez des paroles françoises si exangues *13, si descharnees et si vuides de matiere et de sens, que ce n'estoient voirement que paroles françoises; au bout

---

[2] Diogène-Laërce. Vie de Chrysippe. L. VII, §. 181.

[3] *Idem.* Vie d'Épicure. L. X, §. 26.

*9 Comme est ce qui leur appartient.

*10 Tout ce qui est renfermé ici entre deux crochets, a été ajouté par Montaigne, postérieurement à l'édition de 1588. Cette addition rompt un peu l'ordre des idées qui ne reprennent leur véritable cours qu'à ces mots : *il m'adveint l'autre jour.*

*11 Fantaisies. On prononçait et on écrivait autrefois *fantasie.*

*12 Et dans l'un de ses ouvrages il inséra.

*13 Sèches, maigres, du latin *exanguis.*

d'un long et ennuyeux chemin, ie veins à rencontrer une piece haulte, riche et eslevee iusques aux nues. Si i'eusse trouvé la pente doulce, et la montee un peu alongee, cela eust esté excusable : c'estoit un precipice si droict et si coupé, que, des six premieres paroles, ie cogneus que ie m'envolois en l'aultre monde; de là ie descouvris la fondriere d'où ie venois, si basse et si profonde, que ie n'eus oncques puis le cœur de m'y ravaller. Si i'estoffois l'un de mes discours de ces riches despouilles, il esclaireroit par trop la bestise des aultres. Reprendre en aultruy mes propres faultes, ne me semble non plus incompatible que de reprendre, comme ie foys souvent, celles d'aultruy en moy : il les fault accuser partout, et leur oster tout lieu de franchise. Si sçay ie bien combien audacieusement i'entreprends moy mesme à touts coups de m'egualer à mes larrecins, d'aller pair à pair quand et eulx, non sans une temeraire esperance que ie puisse tromper les yeulx des iuges à les discerner; mais c'est autant par le benefice de mon application que par le benefice de mon invention et de ma force. Et puis, ie ne luicte *14 point en gros ces vieux champions là, et corps à corps; c'est par reprinses, menues et legieres atteinctes : ie ne m'y aheurte pas; ie ne foys que les taster; et ne voys point tant, comme ie marchande d'aller. Si ie leur pouvois tenir palot *15, ie serois

*14 Je ne lutte.

*15 C'est-à-dire, *si je pouvais aller de pair avec eux.*

honneste homme, car ie ne les entreprends que par où ils sont les plus roides. De faire ce que i'ay descouvert d'aulcuns, se couvrir des armes d'aultruy iusques à ne montrer pas seulement le bout de ses doigts; conduire son desseing, comme il est aysé aux sçavants en une matiere commune, soubs les inventions anciennes rappiecees par cy par là : à ceulx qui les veulent cacher et faire propres, c'est premierement iniustice et lascheté, que, n'ayants rien en leur vaillant par où se produire, ils cherchent à se presenter par une valeur purement estrangiere; et puis, grande sottise, se contentant par piperie de s'acquerir l'ignorante approbation du vulgaire, se descrier envers les gents d'entendement, qui hochent du nez vostre incrustation empruntee, desquels seuls la louange a du poids. De ma part il n'est rien que ie vueille moins faire : ie ne dis les aultres, sinon pour d'autant plus me dire *16. Cecy ne touche pas les centons qui se publient pour centons *17; et i'en ay veu de

---

*16 *Je ne parle des autres que pour parler plus expressément de moi-même, et m'avertir de ce que je dois faire ou éviter en ce point.* Voilà, je crois, le vrai sens de ces paroles de Montaigne.

*17 On appelle *Centon*, une pièce de poésie composée de vers ou de bouts de vers pris d'un ou de plusieurs auteurs. Tels étaient les centons homériques et virgiliens, composés de vers d'Homère et de Virgile; tel le fameux centon d'Ausone, lequel est un épithalame composé entièrement d'hémistiches pris çà et là dans Virgile.

tresingenieux en mon temps, entre aultres un, sous le nom de Capilupus [4], oultre les anciens : ce sont des esprits qui se font veoir, et par ailleurs, et par là; comme Lipsius, en ce docte et laborieux tissu de ses politiques.

Quoy qu'il en soit, veulx ie dire, et quelles que soient ces inepties, ie n'ay pas deliberé de les cacher; non plus qu'un mien pourtraict chauve et grisonnant où le peintre auroit mis, non un visage parfaict, mais le mien. Car aussi ce sont icy mes humeurs et opinions; ie les donne pour ce qui est en ma creance, non pas pour ce qui est à croire : ie ne vise icy qu'à descouvrir moy mesme, qui seray par adventure aultre demain si nouvel apprentissage me change. Ie n'ay point l'auctorité d'estre creu, ny ne le desire, me sentant trop mal instruict pour instruire aultruy.

II. Quelqu'un donc, ayant veu l'article *[18] precedent, me disoit chez moy, l'aultre iour, que ie me debvois estre un petit estendu sur le discours de l'institution des enfants. Or, madame, si i'avoy quelque suffisance en ce subiect, ie ne pourroy la mieux em-

---

4 Voyez le Dictionnaire de Bayle, article *Capilupus*. — Montaigne parle ensuite de Juste-Lipse qui a composé six livres sur la politique, ou *de civili doctrina*, dans lesquels il n'y a presque rien de lui. C'est un immense recueil de passages d'auteurs grecs et latins.

*18 Le chapitre.

ployer que d'en faire un present à ce petit homme qui vous menace de faire tantost une belle sortie de chez vous (vous estes trop genereuse pour commencer aultrement que par un masle); car ayant eu tant de part à la conduicte de vostre mariage, i'ay quelque droict et interest à la grandeur et prosperité de tout ce qui en viendra; oultre ce que l'ancienne possession que vous avez sur ma servitude m'oblige assez à desirer honneur, bien et advantage à tout ce qui vous touche : mais à la verité ie n'y entends sinon cela, que la plus grande difficulté et importante de l'humaine science semble estre en cet endroict où il se traicte de la nourriture et institution des enfants. Tout ainsi qu'en l'agriculture les façons qui vont avant le planter sont certaines et aysees, et le planter mesme; mais, depuis que ce qui est planté vient à prendre vie, à l'eslever il y a une grande varieté de façons, et difficulté : pareillement aux hommes, il y a peu d'industrie à les planter [5]; mais depuis qu'ils sont nayz, on se charge d'un soing divers plein d'embesongnement et de crainte à les dresser et nourrir.

La montre de leurs inclinations est si tendre en ce bas aage et si obscure [*19], les promesses si incer-

---

[5] Cette pensée est prise de Platon, dans le dialogue intitulé *Theagès*.

[*19] C'est-à-dire, « leurs inclinations, dans ce bas âge, se font apercevoir d'une manière si obscure ».

taines et faulses, qu'il est malaysé d'y establir aucun solide iugement. Voyez Cimon, voyez Themistocles, et mille aultres, combien ils se sont disconvenus *[20] à eulx mesmes. Les petits des ours et des chiens montrent leur inclination naturelle : mais les hommes, se iectants incontinent en des accoustumances, en des opinions, en des loys, se changent ou se desguisent facilement : si est il difficile de forcer les propensions naturelles. D'où il advient que par faulte d'avoir bien choisi leur route, pour neant se travaille on souvent, et employe lon beaucoup d'aage *[21], à dresser des enfants aux choses ausquelles ils ne peuvent prendre pied. Toutesfois en cette difficulté, mon opinion est de les acheminer tousiours aux meilleures choses et plus proufitables; et qu'on se doibt peu appliquer *[22] à ces legieres divinations et prognostiques que nous prenons des mouvements de leur enfance : Platon mesme en sa republique me semble leur donner beaucoup d'auctorité.

Madame, c'est un grand ornement que la science, et un util de merveilleux service, notamment aux personnes eslevees en tel degré de fortune comme vous estes. A la verité elle n'a point son vray usage en mains viles et basses : elle est bien plus fiere de pres-

*[20] Combien ils ont été différens d'eux-mêmes.

*[21] De tems.

*[22] Attacher peu d'importance.

ter ses moyens à conduire une guerre, à commander un peuple, à practiquer l'amitié d'un prince ou d'une nation estrangiere, qu'à dresser un argument dialectique, ou à plaider un appel, ou ordonner une masse de pilules. Ainsi, madame, parceque ie croy que vous n'oublierez pas cette partie en l'institution des vostres, vous qui en avez savouré la doulceur, et qui estes d'une race lettree (car nous avons encores les escripts de ces anciens comtes de Foix, d'où monsieur le comte vostre mary et vous estes descendus; et François monsieur de Candale, vostre oncle, en faict naistre tous les iours d'aultres qui estendront la cognoissance de cette qualité de vostre famille à plusieurs siecles), ie vous veulx dire là dessus une seule fantasie que i'ay, contraire au commun usage : c'est tout ce que ie puis conferer à vostre service en cela.

III. La charge du gouverneur que vous luy donnerez, du chois duquel despend tout l'effect de son institution, elle a plusieurs aultres grandes parties, mais ie n'y touche point pour n'y sçavoir rien apporter qui vaille; et de cet article sur lequel ie me mesle de lui donner advis, il m'en croira autant qu'il y verra d'apparence. A un enfant de maison qui recherche les lettres, non pour le gaing (car une fin si abiecte est indigne de la grace et faveur des muses, et puis elle regarde et despend d'aultruy), ny tant pour les commoditez externes, que pour les siennes pro-

pres et pour s'en enrichir et parer au dedans, ayant plustost envie d'en reussir [*23] habile homme qu'homme scavant, ie vouldrois aussi qu'on feust soingneux de luy choisir un conducteur qui eust plustost la teste bien faicte que bien pleine; et qu'on y requist touts les deux, mais plus les mœurs et l'entendement, que la science; et qu'il se conduisist en sa charge d'une nouvelle maniere. On ne cesse de criailler à nos aureilles, comme qui verseroit dans un entonnoir; et nostre charge ce n'est que redire ce qu'on nous a dict: ie vouldrois qu'il corrigeast cette partie; et que de belle arrivee, selon la portee de l'ame qu'il a en main, il commenceast à la mettre sur la montre, luy faisant gouster les choses, les choisir, et discerner d'elle mesme; quelquefois luy ouvrant chemin, quelquefois le luy laissant ouvrir. Ie ne veulx pas qu'il invente et parle seul; ie veulx qu'il escoute son disciple parler à son tour. Socrates, et depuis Archesilas, faisoient premierement parler leurs disciples, et puis ils parloient à eulx [6]. *Obest plerumque iis qui discere volunt auctoritas eorum qui docent* [7]. Il est bon qu'il le face trotter devant luy, pour iuger de son train; et

---

[6] Diogen.-Laerce. L. IV, §. 36.

[7] « L'autorité de ceux qui enseignent nuit souvent à ceux qui veulent apprendre ». Cic. *de Nat. Deor.* L. I, c. 5.

[*23] D'en tirer un habil' homme qu'un homme sçavant. édit. in-4°. de 1588.

iuger iusques à quel poinct il se doibt ravaller pour s'accommoder à sa force. A faulte de cette proportion, nous gastons tout; et de la sçavoir choisir et s'y conduire bien mesureement, c'est une des plus ardues besongnes que ie sache; et est l'effect d'une haulte ame et bien forte, sçavoir condescendre à ces allures pueriles, et les guider. Ie marche plus seur et plus ferme à mont qu'à val *24. Ceulx qui, comme porte nostre usage, entreprennent, d'une mesme leçon et pareille mesure de conduicte, regenter plusieurs esprits de si diverses mesures et formes; ce n'est pas merveille si en tout un peuple d'enfants ils en rencontrent à peine deux ou trois qui rapportent quelque iuste fruict de leur discipline. Qu'il ne luy demande pas seulement compte des mots de sa leçon, mais du sens et de la substance : et qu'il iuge du proufit qu'il aura faict, non par le tesmoignage de sa memoire, mais de sa vie. Que ce qu'il viendra d'apprendre, il le luy face mettre en cent visages, et accommoder à autant de divers subiects, pour veoir s'il l'a encores bien prins et bien faict sien : prenant l'instruction de son progrez, des paidagogismes de Platon *25. C'est tesmoignage de crudité et indiges-

---

*24 C'est-à-dire, *en montant qu'en descendant.*

*25 Ce dernier membre de phrase, que sa concision rend obscur, peut s'entendre ainsi : « jugeant de ses progrès, en suivant la méthode de Platon, c'est-à-dire, en se servant des interrogations comme dans les Dialogues *pédagogiques* de cet auteur ».

tion, que de regorger la viande comme on l'a avallee : l'estomach n'a pas faict son operation s'il n'a faict changer la façon et la forme à ce qu'on luy avoit donné à cuire. Nostre ame ne bransle qu'à credit, liee et contraincte à l'appetit des fantasies d'aultruy, serve et captivee soubs l'auctorité de leur leçon : on nous a tant assubiectis aux chordes, que nous n'avons plus de franches allures; nostre vigueur et liberté est esteincte : *Nunquam tutelæ suæ fiunt* [8]. Ie veis priveement à Pise un honneste homme, mais si aristotelicien que le plus general de ses dogmes est : « Que la » touche et regle de toutes imaginations solides et de » toute verité, c'est la conformité à la doctrine d'Aris» tote; Que hors de là, ce ne sont que chimeres et » inanité ; Qu'il a tout veu et tout dict » : cette proposition, pour avoir esté un peu trop largement et iniquement interpretee, le meit aultrefois et teint long-temps en grand accessoire [*26] à l'inquisition à Rome. Qu'il luy face tout passer par l'estamine, et ne loge rien en sa teste par simple auctorité et à credit : Les principes d'Aristote ne luy soient principes, non plus que ceux des stoïciens ou epicuriens : qu'on luy propose cette diversité de iuge-

---

[8] « Ils ne sortent jamais de la tutelle des autres, pour se gouverner par eux-mêmes ». Senec. epist. 33.

[*26] En grand *accident*, en grand danger.

ments, il choisira, s'il peult; sinon il en demeurera en doubte *[27];

Che non men che saper, dubbiar m'aggrada[9]:

car s'il embrasse les opinions de Xenophon et de Platon par son propre discours, ce ne seront plus les leurs, ce seront les siennes : qui suyt un aultre, il ne suyt rien, il ne treuve rien, voire il ne cherche rien; *Non sumus sub rege; sibi quisque se vindicet*[10]. Qu'il sçache qu'il sçait, au moins. Il fault qu'il imboive *[28] leurs humeurs, non qu'il apprenne leurs preceptes; et qu'il oublie hardiement, s'il veult, d'où il les tient, mais qu'il se les sçache approprier. La verité et la raison sont communes à un chascun, et ne sont non plus à qui les a dictes premierement, qu'à qui les dict aprez : ce n'est non plus selon Platon que selon moy, puisque luy et moy l'entendons et veoyons de mesme. Les abeilles pillotent deçà delà les fleurs; mais elles en font, aprez, le miel, qui est tout leur; ce n'est plus thym, ny mariolaine : ainsi

---

9 ....Car, à mon sens,
Aussi bien que savoir, douter a son mérite.
Dante, *Inferno*, cant. II, v. 93.

10 « Nous n'avons pas de roi; que chacun dispose librement de soi-même ». Senec. epist. 33.

*27 Montaigne ajoutait ici, *il n'y a que les fols, certeins et resolus* : mais il a rayé ensuite cette addition.

*28 Qu'il soit imbu de leurs humeurs (leurs opinions).

les pieces empruntees d'aultruy, il les transformera et confondra pour en faire un ouvrage tout sien, à sçavoir son iugement : son institution, son travail et estude ne vise qu'à le former. Qu'il cele tout ce de quoy il a esté secouru, et ne produise que ce qu'il en a faict. Les pilleurs, les emprunteurs, mettent en parade leurs bastiments, leurs achapts ; non pas ce qu'ils tirent d'aultruy : vous ne voyez pas les espices d'un homme de parlement; vous voyez les alliances qu'il a gaignees et honneurs à ses enfants : nul ne met en compte publicque sa recepte; chascun y met son acquest.

IV. Le gaing de nostre estude, c'est en estre devenu meilleur et plus sage. C'est, disoit Epicharmus [11], l'entendement qui veoid et qui oyt; c'est l'entendement qui approfite tout [*29], qui dispose tout, qui agit, qui domine et qui règne ; toutes aultres choses sont aveugles, sourdes et sans ame. Certes nous le rendons servile et couard, pour ne luy laisser la liberté de rien faire de soy. Qui demanda iamais à son disciple ce qu'il luy semble de la rhetorique et de la grammaire, de telle ou telle sentence de Cicero ? on nous les placque en la memoire toutes

---

[11] Dans les *Stromates* de St.-Clément d'Alexandrie, L. II, et dans Plutarque, *de solertia animalium*.

[*29] Qui met tout à profit.

empennees, comme des oracles, où les lettres et les syllabes sont de la substance de la chose. Sçavoir par cœur n'est pas sçavoir; c'est tenir ce qu'on a donné en garde à sa memoire. Ce qu'on sçait droictement, on en dispose, sans regarder au patron, sans tourner les yeulx vers son livre. Fascheuse suffisance qu'une suffisance pure livresque*[30]! Ie m'attends qu'elle serve d'ornement non de fondement; suyvant l'advis de Platon qui dict « La fermeté, la foy, la sincerité, estre la vraye philosophie; les aultres sciences, et qui visent ailleurs, n'estre que fard». Ie vouldrois*[31] que *le Paluel* ou *Pompee*, ces beaux danseurs de mon temps, apprinssent des caprioles, à les veoir seulement faire, sans nous bouger de nos places; comme ceulx cy veulent instruire nostre entendement, sans l'esbransler : ou qu'on nous apprinst à manier un cheval, ou une picque, ou un luth, ou la voix, sans nous y exercer; comme ceulx icy nous veulent apprendre à bien iuger et à bien parler, sans nous exercer ny à parler ny à iuger. Or à cet apprentissage tout ce qui se presente à nos yeulx sert de livre suffisant : la malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matieres.

A cette cause le commerce des hommes y est mer-

---

*30 Qui provient uniquement des livres.

*31 C'est comme s'il y avait, *voudrait-on.*

veilleusement propre, et la visite des pays estrangiers: non pour en rapporter seulement, à la mode de nostre noblesse françoise, combien de pas a *Sancta rotonda*[12], ou la richesse des calessons de la *signora Livia;* ou, comme d'aultres, combien le visage de Neron, de quelque vieille ruyne de là, est plus long ou plus large que celuy de quelque pareille medaille; mais pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'aultruy. Ie vouldrois qu'on commenceast à le promener dez sa tendre enfance; et premierement, pour faire d'une pierre deux coups, par les nations voisines où le langage est plus esloingné du nostre, et auquel, si vous ne la formez de bonne heure, la langue ne se peut plier. Aussi bien est ce une opinion receue d'un chascun, que ce n'est pas raison de nourrir un enfant au giron de ses parents: cette amour naturelle les attendrit trop et relasche, voire les plus sages; ils ne sont capables ny de chastier ses faultes, ny de le veoir nourry grossierement comme il fault et hazardeusement; ils ne le sçauroient souffrir revenir suant et pouldreux de son exercice, boire chauld, boire froid, ny le veoir sur un cheval

---

[12] Temple rond qu'Agrippa fit bâtir sous le règne d'Auguste, et qui, sous le nom de *Panthéon*, était consacré à tous les dieux. Il subsiste encore consacré à la Vierge, mais beaucoup moins orné que du tems des Païens.

rebours [*32], ny contre un rude tireur le floret au poing, ny la premiere arquebuse. Car il n'y a remede [*33] : qui en veult faire un homme de bien, sans doubte il ne le fault espargner en cette ieunesse; et fault souvent chocquer les regles de la medecine :

> Vitamque sub dio et trepidis agat
> In rebus [13].

Ce n'est pas assez de luy roidir l'ame; il luy fault aussi roidir les muscles : elle est trop pressee, si elle n'est secondee; et a trop à faire de, seule, fournir à deux offices. Ie sçais combien ahanne [*34] la mienne en compaignie d'un corps si tendre, si sensible, qui se laisse si fort aller sur elle; et apperceois souvent, en ma leçon [*35], qu'en leurs escripts mes maistres font valoir, pour magnanimité et force de courage, des exemples qui tiennent volontiers plus de l'espessissure de la peau et dureté des os. I'ay veu des hommes, des femmes et des enfants ainsi nays, qu'une bastonnade leur est moins, qu'à moy une chiquenaude; qui ne remuent ny langue ny sourcil aux coups qu'on leur donne : quand les athletes contrefont les philosophes

---

13 « Qu'il n'ait de toit que le ciel, qu'il vive au milieu des alarmes ». Hor. od. 2. L. III, v. 5.

*32 C'est-à-dire, revêche, récalcitrant. Montaigne avait d'abord mis *farouche*.

*33 C'est une nécessité.

*34 Souffre, fatigue.

*35 Dans mes lectures.

en patience, c'est plustost vigueur de nerfs que de cœur. Or l'accoustumance à porter le travail est accoustumance à porter la douleur : *labor callum obducit dolori* [14]. Il le fault rompre à la peine et aspreté des exercices, pour le dresser à la peine et aspreté de la desloueure *[36], de la cholique, du cautere, et de la geaule *[37] aussi et de la torture; car de ces dernieres icy encores peult il estre en prinse *[38], qui regardent les bons, selon le temps, comme les meschants : nous en sommes à l'espreuve; quiconque combat les loix menace les plus gents de bien d'escourgees et de la chorde. Et puis, l'auctorité du gouverneur, qui doibt estre souveraine sur luy, s'interrompt et s'empesche par la presence des parents : ioinct que ce respect que la famille luy porte, la cognoissance des moyens et grandeurs de sa maison, ce ne sont, à mon opinion, pas legieres incommoditez en cet aage.

V. En cette eschole du commerce des hommes, i'ay souvent remarqué ce vice, qu'au lieu de prendre cognoissance d'aultruy, nous ne travaillons qu'à la don-

---

14 « Le travail nous endurcit à la douleur ». Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. 14.

*36 De la *dislocation*; édition de 1595. *Desloueure*, que Montaigne a mis dans son exemplaire corrigé, a le même sens.

*37 La geôle, c'est-à-dire, la prison.

*38 Car il peut être exposé même à ces dernières (la prison et la torture).

ner de nous; et sommes plus en peine d'emploiter nostre marchandise, que d'en acquerir de nouvelle: le silence et la modestie sont qualitez trescommodes à la conversation. On dressera cet enfant à estre espargnant et mesnagier de sa suffisance, quand il l'aura acquise; à ne se formalizer point des sottises et fables qui se diront en sa presence: car c'est une incivile importunité de chocquer tout ce qui n'est pas de nostre appetit [*39]. Qu'il se contente de se corriger soy mesme, et ne semble pas reprocher à aultruy tout ce qu'il refuse à faire, ny contraster [*40] aux mœurs publicques : *Licet sapere, sine pompâ, sine invidiâ* [15]. Fuye [*41] ces images regenteuses et inciviles, et cette puérile ambition de vouloir paroistre plus fin, pour estre aultre; et tirer nom, par repréhensions et nouvelletez [*42]; Comme il n'affiert [*43] qu'aux grands

---

[15] « On peut être sage, sans ostentation, et sans se rendre odieux à personne ». Senec. *epist.* 103. Ce sont les derniers mots de l'épître.

[*39] De notre goût.

[*40] Blâmer, contredire, censurer les mœurs publiques.

[*41] Qu'il fuye.

[*42] C'est-à-dire, « et qu'il évite de se faire un nom par des censures et des bisarreries ». On lit dans l'édition de 1595 : « et, comme si ce fust marchandise malaysée que repréhensions et nouvelletés, vouloir tirer de là nom de quelque péculière valeur ».

[*43] Il ne convient, il n'appartient.

poëtes d'user des licences de l'art : aussi n'est il supportable qu'aux grandes ames et illustres de se privilegier au dessus de la coustume. *Si quid Socrates et Aristippus contra morem et consuetudinem fecerunt; idem sibi ne arbitretur licere : magnis enim illi et divinis bonis hanc licentiam assequebantur* [16]. On luy apprendra de n'entrer en discours et contestation, que où il verra un champion digne de sa luicte; et, là mesme, à n'employer pas touts les tours qui luy peuvent servir, mais ceulx là seulement qui luy peuvent le plus servir. Qu'on le rende delicat au chois et triage de ses raisons, et aymant la pertinence *44, et par consequent la briefveté. Qu'on l'instruise surtout à se rendre et à quitter les armes à la verité, tout aussitost qu'il l'appercevra; soit qu'elle naisse ez mains de son adversaire, soit qu'elle naisse en luy mesme par quelque radvisement : car il ne sera pas mis en chaise pour dire un roolle prescript; il n'est engagé à aulcune cause, que par ce qu'il l'appreuve; ny ne sera du mestier où se vend à purs deniers comptants la liberté de se pouvoir repentir et recognoistre : *ne-*

---

16 « Si Aristippe ou Socrate n'ont pas toujours respecté les coutumes et les mœurs de leur pays, ce serait une erreur de croire que vous puissiez les imiter. Leur mérite transcendant et presque divin autorisait cette liberté ». Cic. *de Offic.* L. I, c. 41.

*44 Ce qui appartient exclusivement au sujet.

que, ut omnia quæ præscripta et imperata sint defendat, necessitate ullâ cogitur [17].

Si son gouverneur tient de mon humeur, il luy formera la volonté à estre tresloyal serviteur de son prince, et tres affectionné et trescourageux : mais il luy refroidira l'envie de s'y attacher aultrement que par un debvoir publicque. Oultre plusieurs aultres inconvenients qui blecent nostre franchise par ces obligations particulieres, le iugement d'un homme gagé, et achetté, ou il est moins entier et moins libre, ou il est taché et d'imprudence et d'ingratitude. Un courtisan ne peult avoir ny loy ny volonté de dire et penser que favorablement d'un maistre qui, parmi tant de milliers d'aultres subiects, l'a choisi pour le nourrir et eslever de sa main ; cette faveur et utilité corrompent, non sans quelque raison, sa franchise, et l'esblouïssent : pourtant veoid on coustumierement le langage de ces gents là divers à tout aultre langage d'un estat, et de peu de foi en telle matiere *45. Que

---

17 « Nulle nécessité ne l'oblige de défendre les choses qui lui ont été enseignées et prescrites ». Cic. *Acad. quæst.* L. IV, c. 3.

*45 Voici comme Coste interprète cette phrase : « et pourtant on voit communément que le langage de ces gens là est tout différent du langage des autres personnes du même pays, et qu'il ne mérite pas grande créance, lorsqu'il roule sur des choses qui concernent la cour et le prince ».

sa conscience et sa vertu reluisent en son parler, et n'ayent que la raison pour guide. Qu'on luy face entendre que de confesser la faulte qu'il descouvrira en son propre discours, encores qu'elle ne soit apperceue que par luy, c'est un effect de iugement et de sincerité, qui sont les principales parties qu'il cherche; que l'opiniastrer et contester sont qualitez communes, plus apparentes aux plus basses ames; que se radviser et se corriger, abandonner un mauvais party sur le cours de son ardeur, ce sont qualitez rares, fortes et philosophiques. On l'advertira, estant en compaignie, d'avoir les yeulx partout; car ie treuve que les premiers sieges sont communement saisis par les hommes moins capables, et que les grandeurs de fortune ne se treuvent gueres meslees à la suffisance : i'ay veu, ce pendant qu'on s'entretenoit au hault bout d'une table de la beauté d'une tapisserie ou du goust de la malvoisie, se perdre beaucoup de beaux traicts à l'aultre bout. Il sondera la portee d'un chascun : un bouvier, un masson, un passant, il fault tout mettre en besongne, et emprunter chascun selon sa marchandise, car tout sert en mesnage; la sottise mesme et foiblesse d'aultruy luy sera instruction : à contrerooller les graces et façons d'un chascun, il s'engendrera envie des bonnes, et mespris des mauvaises.

VI. Qu'on luy mette en fantasie une honneste curiosité de s'enquerir de toutes choses : tout ce qu'il

y aura de singulier autour de luy, il le verra; un bastiment, une fontaine, un homme, le lieu d'une bataille ancienne, le passage de Cesar ou de Charlemaigne;

> Quæ tellus sit lenta gelu, quæ putris ab æstu;
> Ventus in Italiam quis bene vela ferat [18];

Il s'enquerra des mœurs, des moyens et des alliances de ce prince, et de celuy là : ce sont choses tresplaisantes à apprendre et tresutiles à sçavoir. En cette practique des hommes, i'entends y comprendre, et principalement, ceulx qui ne vivent qu'en la memoire des livres : il practiquera par le moyen des histoires ces grandes ames des meilleurs siecles. C'est un vain estude, qui veult; mais qui veult aussi, c'est un estude de fruict inestimable, et le seul estude, comme dict Platon [19], que les Lacedemoniens eussent reservé à leur part. Quel proufit ne fera il, en cette part là, à la lecture des vies de nostre Plutarque? Mais que mon guide se souvienne où vise sa charge; et qu'il n'imprime pas tant à son disciple la date de la ruyne de Carthage, que les mœurs de Hannibal et de Scipion; ny tant où mourut Marcellus, que pourquoy il feut indigne de son debvoir qu'il mourust là. Qu'il

---

18 « Quelle contrée est engourdie par le froid, ou brûlée par le soleil? Quel vent propice pousse les vaisseaux en Italie? » Prop. L. IV, eleg. 3, v. 39.

19 Dans *Hippias Major*.

ne luy apprenne pas tant les histoires, qu'à en iuger. C'est à mon gré, entre toutes, la matiere à laquelle nos esprits s'appliquent de plus diverse mesure : i'ay leu en Tite Live cent choses que tel n'y a pas leu; Plutarque en y a leu cent, oultre ce que i'y ay sceu lire, et à l'adventure oultre ce que l'aucteur y avoit mis : à d'aulcuns c'est un pur estude grammairien; à d'aultres, l'anatomie de la philosophie, en laquelle les plus abstruses parties de nostre nature se penetrent. Il y a dans Plutarque beaucoup de discours estendus tresdignes d'estre sceus; car à mon gré c'est le maistre ouvrier de telle besongne : mais il y en a mille qu'il n'a que touchés simplement; il guigne [*46] seulement du doigt par où nous irons, s'il nous plaist; et se contente quelquefois de ne donner qu'une atteinte dans le plus vif d'un propos. Il les fault arracher de là, et mettre en place marchande : comme ce sien mot [20], « Que les habitants d'Asie servoient à un seul, pour ne sçavoir prononcer une seule syllabe, qui est, *Non* », donna peutestre la matiere et l'occasion à la Boëtie [21] de sa SERVITUDE VOLONTAIRE. Cela mesme de luy veoir trier une legiere action en la

---

[20] Dans son traité de *la Mauvaise honte*, c. 7.

[21] Nous avons déjà parlé et nous parlerons plus amplement ailleurs d'*Étienne de la Boëtie*, cet ami de Montaigne, auteur du traité si curieux *de la Servitude volontaire*.

[*46] Il vise. *Guigner*, du latin *videre*, suivant Menage.

vie d'un homme, ou un mot, qui semble ne porter pas; cela, c'est un discours. C'est dommage que les gents d'entendement ayment tant la briefveté : sans doubte leur reputation en vault mieux; mais nous en valons moins. Plutarque ayme mieulx que nous le vantions de son iugement, que de son sçavoir; il ayme mieulx nous laisser desir de soy, que satieté : il sçavoit qu'ez choses bonnes mesme on peult trop dire; et que Alexandridas reprocha iustement à celuy qui tenoit aux Ephores des bons propos, mais trop longs : « O « estrangier, tu dis ce qu'il fault, aultrement qu'il » ne fault [22] ». Ceulx qui ont le corps graile, le grossissent d'embourrures : ceulx qui ont la matiere exile [*47], l'enflent de paroles.

Il se tire une merveilleuse clarté pour le iugement humain, de la frequentation du monde : nous sommes touts contraincts et amoncelez en nous, et avons la veue raccourcie à la longueur de nostre nez. On demandoit à Socrates d'où il estoit : il ne respondit pas, d'Athenes; mais, du monde [23] : luy qui avoit l'imagination plus pleine et plus estendue, embrassoit l'univers comme sa ville, iectoit ses cognoissances, sa societé et ses affections à tout le genre humain; non

---

[22] Plutarque : *Dits notables des Lacédémoniens.*

[23] Cic. *Tuscul. quæst.* L. V, c. 37; et Plutarque, *Traité du bannissement et de l'exil.* c. 4.

[*47] C'est-à-dire, mince.

suitte et preiudice. Mais, qui se presente comme dans pas comme nous qui ne regardons que soubs nous *[48]. Quand les vignes gelent en mon village, mon presbtre en argumente l'ire de dieu sur la race humaine; et iuge que la pepie en tienne desia les Cannibales *[49]. A veoir nos guerres civiles, qui ne crie que cette machine se bouleverse, et que le iour du iugement nous prend au collet? sans s'adviser que plusieurs pires choses se sont veues, et que les dix mille parts du monde ne laissent pas de galler *[50] le bon temps ce pendant : moy, selon leur licence et impunité, admire de les veoir *[51] si doulces et molles. A qui il gresle sur la teste, tout l'hemisphere semble estre en tempeste et orage : et disoit le Savoïard que « Si ce sot de roy de France eust sceu bien conduire sa fortune, il estoit homme pour devenir maistre d'hostel de son duc » : son imagination ne concevoit aultre plus eslevee grandeur que celle de son maistre. Nous sommes insensiblement touts en cette erreur : erreur de grande

---

*48 L'édition de 1588 porte *qu'à nos pieds*, leçon que Montaigne a effacée dans l'exemplaire corrigé de sa main.

*49 Juge que *les Cannibales tiennent déjà la pépie*. C'est-à-dire que, d'un très-petit accident arrivé dans son village, le bon curé induit que le monde entier doit souffrir.

*50 De se réjouir; de prendre *gaîment* le tems. Le mot *galler* vient de *gal*, qui s'est dit pour *gai*, comme le prouve le mot dérivé *gaillard*; et ce mot *gal* vient lui-même du latin *gallus*, coq.

*51 Les guerres civiles.

un tableau cette grande image de nostre mere nature en son entiere maiesté; qui lit en son visage une si generale et constante varieté; qui se remarque là dedans, et, non soy, mais tout un royaume, comme un traict d'une poincte tresdelicate, celuy là seul estime les choses selon leur iuste grandeur. Ce grand monde, que les uns multiplient encores comme especes soubs un genre, c'est le mirouer où il nous fault regarder pour nous cognoistre de bon biais. Somme, ie veulx que ce soit le livre de mon escholier. Tant d'humeurs, de sectes, de iugements, d'opinions, de loix et de coustumes, nous apprennent à iuger sainement des nostres, et apprennent nostre iugement à recognoistre son imperfection et sa naturelle foiblesse; qui n'est pas un legier apprentissage : tant de remuements d'estat et changements de fortune publicque nous instruisent à ne faire pas grand miracle de la nostre : tant de noms, tant de victoires et conquestes ensepvelies sous l'oubliance, rendent ridicule l'esperance d'eterniser nostre nom par la prinse de dix argoulets *52 et d'un poullier qui n'est cogneu que de sa cheute : l'orgueil et la fierté de tant de pompes estrangieres, la maiesté si enflee de tant de courts et de grandeurs, nous fermit et asseure la veue à soustenir

*52 C'est-à-dire, *chétifs soldats.* — « Les argoulets étaient des arquebusiers à cheval ; et, comme ils n'étaient pas considérables en comparaison des autres cavaliers, on a dit un *argoulet*, pour un homme de néant ». *Ménage.*

l'esclat des nostres, sans ciller les yeulx : tant de milliasses d'hommes enterrez avant nous nous encouragent à ne craindre d'aller trouver si bonne compaignie en l'aultre monde; ainsi du reste. Nostre vie, disoit Pythagoras, retire *53 à la grande et populeuse assemblee des ieux olympiques : les uns s'y exercent le corps, pour en acquerir la gloire des ieux; d'aultres y portent des marchandises à vendre, pour le gaing: il en est, et qui ne sont pas les pires, lesquels n'y cherchent aultre fruict que de regarder comment et pourquoy chasque chose se faict, et estre spectateurs de la vie des aultres hommes, pour en iuger, et regler la leur [24].

VIII. Aux exemples se pourront proprement assortir touts les plus proufitables discours de la philosophie, à laquelle se doibvent toucher les actions humaines comme à leur regle. On lui dira,

> ... Quid fas optare, quid asper
> Utile nummus habet; patriæ charisque propinquis
> Quantùm elargiri deceat; quem te Deus esse
> Jussit, et humanâ quâ parte locatus es in re;
> Quid sumus, aut quidnam victuri gignimur [25] .....

---

24 Cic. *Tuscul. quæst.* L. V, c. 3.

25 « Ce qu'on peut desirer; à quoi doit servir l'argent; ce qu'on doit faire pour sa patrie et pour sa famille; ce que Dieu a voulu que l'homme fût sur la terre, et quel rang il lui a assigné dans le monde; ce que nous sommes, et dans quel dessein il nous a donné l'être ». Pers. sat. 3, v. 69-73.

*53 Ressemble.

que c'est que sçavoir et ignorer, qui doibt estre le but de l'estude; que c'est que vaillance, temperance, et iustice; ce qu'il y a à dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la subiection, la licence et la liberté; à quelles marques on cognoist le vray et solide contentement; iusques où il fault craindre la mort, la douleur et la honte;

Et quo quemque modo fugiatque feratque laborem [26],

quels ressorts nous meuvent, et le moyen de tant de divers bransles en nous : car il me semble que les premiers discours de quoy on luy doibt abruver l'entendement, ce doibvent estre ceulx qui reglent ses mœurs et son sens; qui luy apprendront à se cognoistre, et à sçavoir bien mourir et bien vivre. Entre les arts liberaux, commenceons par l'art qui nous fait libres [27] : elles servent toutes aulcunement [*54] à l'ins-

---

[26] « Et comment nous devons éviter ou supporter les peines ». *Æneid.* L. III, v. 459.

[27] Senec. epist 88.

[*54] Elles servent toutes en quelque sorte; *tellement quellement.* — On a déjà vu que Montaigne emploie le mot *art* au féminin; mais, après avoir dit les *arts libéraux*, il est surprenant qu'il l'ait voulu faire féminin. Il est certain qu'on trouve ici *elles* dans les plus anciennes éditions.

truction de nostre vie et à son usage comme toutes aultres choses y servent aulcunement; mais choisissons celle qui y sert directement et professoirement. Si nous sçavions restreindre les appartenances de nostre vie à leurs iustes et naturels limites, nous trouverions que la meilleure part des sciences qui sont en usage est hors de nostre usage; et en celles mesme qui le sont, qu'il y a des estendues et enfonceures tresinutiles que nous ferions mieulx de laisser là, et, suyvant l'institution de Socrates [28], borner le cours de nostre estude en icelles où fault l'utilité [*55]:

... Sapere aude,
Incipe: vivendi rectè qui prorogat horam,
Rusticus expectat dum defluat amnis; at ille
Labitur, et labetur in omne volubilis ævum [29].

C'est une grande simplesse d'apprendre à nos enfants

Quid moveant Pisces, animosaque signa Leonis,
Lotus et Hesperiâ quid Capricornus aquâ [30]:

---

28 Diogène-Laerce. Vie de Socrate. L. II, segm. 21.

29 « Ose être vertueux; commence: différer de régler sa conduite, c'est imiter la simplicité du voyageur qui, trouvànt un fleuve sur son chemin, attend qu'il soit écoulé; le fleuve coule, et coulera éternellement ». Hor. epist. 2, L. I, v. 40.

30 « Quelle est l'influence des Poissons, du Lion ardent, et du Capricorne qui se plonge dans la mer de l'Hespérie »? Propert. L. IV, eleg. 1, v. 89.

*55 Où il n'y a plus d'utilité.

la science des astres et le mouvement de la huictiesme sphere, avant que les leurs propres *56:

> Τί Πλειάδεσσι κἀμοί,
> Τί δ' ἀστράσιν Βοώτεω [31].

Anaximenes escrivant à Pythagoras [32] : « De quel » sens puis ie m'amuser au secret des estoiles, ayant » la mort ou la servitude tousiours presente aux » yeulx » ? (car lors les roys de Perse preparoient la guerre contre son pays) : chascun doibt dire ainsin *57 : « Estant battu d'ambition, d'avarice, de temerité, de superstition, et ayant au dedans tels aultres ennemis de la vie, iraí ie songer au bransle du monde » ?

Aprez qu'on luy aura dict ce qui sert à le faire plus sage et meilleur, on l'entretiendra que c'est que logique, physique, geometrie, rhetorique : et la science qu'il choisira, ayant desia le iugement formé, il en viendra bientost à bout. Sa leçon se fera tantost par devis, tantost par livre : tantost son gouverneur luy fournira de l'aucteur mesme, propre à cette fin de son

---

31 « Que m'importent les Pléiades, ou les étoiles du Bouvier » ? Anacr. od. 17, v. 10.

32 Diogène-Laerce. L. II, segm. 4.

*56 Avant de leur apprendre (aux enfans) leurs propres mouvemens; (quels sont leurs penchans ou leurs passions, et les moyens de les régler).

*57 De même aussi chacun doit se dire.

institution ; tantost il luy en donnera la moelle et la substance toute maschee : et si de soy mesme il n'est assez familier des livres pour y trouver tant de beaux discours qui y sont, pour l'effect de son desseing, on luy pourra ioindre quelque homme de lettres qui à chasque besoing fournisse les munitions qu'il fauldra, pour les distribuer et dispenser à son nourrisson. Et que cette leçon ne soit plus aysee et naturelle que celle de Gaza [33], qui y peult faire doubte ? Ce sont là preceptes espineux et mal plaisants, et des mots vains et decharnez où il n'y a point de prinse, rien qui vous esveille l'esprit : en cette cy l'ame treuve où mordre, et où se paistre. Ce fruict est plus grand sans comparaison, et si sera plustost meury.

C'est grand cas que les choses en soyent là, en nostre siecle, que la philosophie ce soit, iusques aux gents d'entendement, un nom vain et fantastique, qui se treuve de nul usage et de nul prix, et par opinion et par effect [34]. Ie croy que ces ergotismes en sont cause, qui ont saisi ses advenues. On a grand tort de la peindre inaccessible aux enfants, et d'un visage

---

[33] Savant du quinzième siècle, né à Thessalonique, qui passa en Italie avec plusieurs autres savans de la Grèce. Il est auteur d'une grammaire grecque qui parut trop obscure pour les commençans, et c'est à quoi sans doute Montaigne fait allusion.

[34] Montaigne a déjà traité, mais un peu différemment, le même sujet dans le précédent chapitre.

renfrongné, sourcilleux et terrible : qui me l'a masquee de ce faulx visage pasle et hideux ? Il n'est rien plus gay, plus gaillard, plus enioué, et à peu que ie ne die follastre; elle ne presche que feste et bon temps : une mine triste et transie montre que ce n'est pas là son giste. Demetrius le grammairien [35] rencontrant dans le temple de Delphes une troupe de philosophes assis ensemble, il leur dict : « Ou ie me trompe, ou, à vous veoir la contenance si paisible et si gaye, vous n'estes pas en grand discours entre vous : » à quoy l'un d'eux, Heracleon le Megarien, respondit : « C'est à faire à ceulx qui cherchent si le futur du verbe βαλλω [36] a double λ, ou qui cherchent la derivation [37] des comparatifs χειρον et βελτιὸν, et des superlatifs χειριστον et βελτιστον [38], qu'il fault rider le front s'entretenant de leur science; mais quant aux discours de la philosophie, ils ont accoustumé d'esgayer et resiouir

---

35 Plutarque; *des Oracles qui ont cessé*, c. 5.

36 Βάλλω, *lancer*, dont le futur fait 6αλῶ.

37 C'est-à-dire, qui cherchent d'où dérivent les comparatifs χεῖρον et 6έλτιον, *pejus* et *melius*, comparatifs neutres, l'un de χερεὺς, *mancus*, et non pas de κακὸς, *mauvais;* l'autre, vrai positif, qui sert de comparatif à ἀγαθος.

38 Χείριστον et 6έλτιστον, *pessimum* et *optimum*, superlatifs neutres dérivés des mêmes primitifs, c'est-à-dire, des comparatifs χεῖρον et 6ελτιον. C'est ainsi qu'en latin *pejor* et *pessimus*, *melior* et *optimus*, servent de comparatifs et de superlatifs, les deux premiers à *malus*, les deux autres à *bonus*, et n'en dérivent pas.

ceulx qui les traictent, non les renfrongner et contrister. »

> Deprendas animi tormenta latentis in ægro
> Corpore, deprendas et gaudia : sumit utrumque
> Inde habitum facies [39].

L'ame qui loge la philosophie, doibt par sa santé rendre sain encores le corps : elle doibt faire luire iusques au dehors son repos et son aise; doibt former à son moule le port exterieur, et l'armer par consequent d'une gratieuse fierté, d'un maintien actif et alaigre, et d'une contenance contente et debonnaire. La plus expresse marque de la sagesse, c'est une esiouissance constante; son estat est, comme des choses au dessus de la lune, tousiours serein: c'est *Barbco* et *Baralipton* qui rendent leurs supposts ainsi crottez et enfumez [*58]; ce n'est pas elle : ils ne la cognoissent que par ouyr dire. Comment ? elle faict estat de sereiner les tempestes de l'ame, et d'apprendre la faim et les fiebvres à rire, non par quel-

39 « Les tourmens d'un esprit inquiet percent à l'extérieur aussi bien que la joie ; le visage réfléchit ces diverses affections de l'âme ». Juvenal. sat. 9, v. 18.

*58 C'est comme si Montaigne disait : « ce qui rend les prétendus savans, crotés et enfumés (ridicules), c'est leur habitude d'ergoter ». *Baroco* et *Baralipton* sont deux mots du jargon de la logique scholastique, que l'on avait fabriqués pour désigner, par les voyelles qui les composent, la nature des propositions qui forment un syllogisme.

ques epicycles imaginaires, mais par raisons naturelles et palpables: elle a pour son but la vertu, qui n'est pas, comme dict l'eschole, plantee à la teste d'un mont coupé, rabotteux et inaccessible : ceulx qui l'ont approchee la tiennent, au rebours, logee dans une belle plaine fertile et fleurissante, d'où elle veoid bien soubs soy toutes choses; mais si peult on y arriver, qui en sçait l'addresse, par des routes ombrageuses, gazonnees, et doux fleurantes, plaisamment, et d'une pente facile et polie comme est celle des voutes celestes. Pour n'avoir hanté cette vertu supreme, belle, triomphante, amoureuse, delicieuse pareillement et courageuse, ennemie professe et irreconciliable d'aigreur, de desplaisir, de crainte et de contraincte, ayant pour guide nature, fortune et volupté pour compaignes; ils sont allez, selon leur foiblesse, feindre cette sotte image, triste, querelleuse, despite, menaceuse, mineuse, et la placer sur un rochier à l'escart, emmy des ronces : fantosme à estonner les gents.

Mon gouverneur, qui cognoist debvoir remplir la volonté de son disciple autant *59 ou plus d'affection que de reverence envers la vertu; luy sçaura dire que les poëtes suyvent les humeurs communes, et luy faire toucher au doigt que les dieux ont mis plustost la sueur aux advenues des cabinets de Venus, que de Pallas. Et, quand il commencera de se sentir, luy

*59 Lisez, *d'autant ou de plus d'affection.*

presentant Bradamante, ou Angelique [40], pour maistresse à iouyr; et d'une beauté naïfve, active, genereuse, non hommasse, mais virile, au prix d'une beauté molle, affettee, delicate, artificielle; l'une travestie en garson, coiffee d'un morion luisant; l'aultre vestie en garse [*60], coiffee d'un attiffet emperlé: il iugera masle son amour mesme, s'il choisit tout diversement à cet effeminé pasteur de Phrygie.

Il luy fera cette nouvelle leçon : Que le prix et haulteur de la vraye vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice; si esloingné de difficulté, que les enfants y peuvent comme les hommes, les simples comme les subtils. Le reglement c'est son util, non pas la force. Socrates, son premier mignon, quitte à escient sa force, pour glisser en la naïfveté et aysance de son progrez. C'est la mere nourrice des plaisirs humains: en les rendant iustes, elle les rend seurs et purs; les moderant, elle les tient en haleine et en goust; retranchant ceulx qu'elle refuse, elle nous aiguise envers ceulx qu'elle nous laisse, et nous laisse abondamment touts ceulx que veult nature, et iusques à la satieté maternellement, sinon iusques à la lasseté : si d'adventure nous ne voulons dire que le regime qui arreste le beuveur avant l'yvresse, le man-

---

40 Deux héroïnes du poème de l'Arioste, intitulé *Orlando furioso.*

*60 En jeune fille.

geur avant la crudité, le paillard avant la pelade *[61], soit ennemy de nos plaisirs. Si la fortune commune luy fault, elle luy eschappe, ou elle s'en passe *[62], et s'en forge une aultre toute sienne, non plus flottante et roulante. Elle sçait estre riche, et puissante, et sçavante, et coucher dans des matelats musquez; elle aime la vie, elle aime la beauté, et la gloire, et la santé : mais son office propre et particulier, c'est sçavoir user de ces biens là regleement, et les sçavoir perdre constamment; office bien plus noble qu'aspre, sans lequel tout cours de vie est desnaturé, turbulent et difforme, et y peult on iustement attacher ces escueils, ces halliers, et ces monstres. Si ce disciple se rencontre de si diverse condition, qu'il aime mieulx ouïr une fable, que la narration d'un beau voyage, ou un sage propos, quand il l'entendra; qui, au son du tabourin qui arme la ieune ardeur de ses compaignons, se destourne à un aultre qui l'appelle au ieu des batteleurs; qui, par souhait, ne treuve plus plaisant et plus doulx revenir pouldreux et victorieux d'un combat, que de la paulme ou du bal avecques le prix de cet exercice : ie n'y treuve aultre remede,

*[61] Avant que sa tête soit pelée.

*[62] Coste avoue qu'il n'a pu débrouiller ce passage. Il me paraît assez clair. Voici comme j'entends la phrase : « si la fortune lui manque ou lui échappe, elle (la philosophie) s'en passe et s'en forge une autre toute sienne ». Je conviens qu'il faut substituer au premier *elle* l'*ou* qui suit. Mais c'est là nécessairement l'idée de Montaigne.

sinon que de bonne heure son gouverneur l'estrangle, s'il est sans tesmoings [*63]; ou qu'on le mette

[*63] « Ce passage très remarquable (*que de bonne heure son gouverneur l'estrangle, s'il est sans tesmoings*), ne se trouve, dit Naigeon, dans aucune édition des *Essais*; mais il est écrit de la main de Montaigne à la marge de l'exemplaire qu'il a corrigé... ».

Un nouvel éditeur de Montaigne fait, à ce sujet, les réflexions suivantes : « si ce passage, en effet très-remarquable, ne se trouve point dans les autres éditions, c'est que sans doute il ne fut pas conservé par Montaigne, dont l'esprit était trop éclairé pour, après quelques réflexions, ne pas reconnaître les abus horribles que produirait l'usage d'un tel *remède*. Sa suppression est une nouvelle preuve que le manuscrit publié par mademoiselle de Gournay, est postérieur aux annotations écrites par Montaigne, sur l'exemplaire de l'édition de 1588, que M. Naigeon a suivi ».

J'avoue que je ne trouve point là une preuve que l'édition de mademoiselle de Gournay ait été faite sur une copie postérieure à celle dont M. Naigeon a fait usage. Mademoiselle de Gournay a bien pu rejeter une addition qui l'aura choquée.

Mais pourquoi supposer que Montaigne ait écrit sérieusement qu'il fallait *étrangler* un enfant rebelle aux leçons de la sagesse? Il a voulu, par une de ces exagérations qui donnent souvent tant d'énergie à son style, faire entendre qu'il serait à desirer que tout enfant, destiné peut-être à devenir par la suite, un scélérat, un monstre, trouvât la mort au commencement de sa carrière. Exprimée ainsi, cette pensée eût été trop commune : Montaigne l'aura revêtue, comme il faisait toujours, de couleurs fortes et vives. Aussi, dans ce passage qui paraît si révoltant au nouvel éditeur, je trouve une preuve de plus, que la copie sur laquelle a été faite l'édition de M. Naigeon, en 1802, est précisément celle que Montaigne se proposait de livrer à l'impression.

pastissier dans quelque bonne ville, feust il fils d'un duc; suyvant le precepte de Platon, « Qu'il fault colloquer les enfants non selon les facultez de leur pere, mais selon les facultez de leur ame ».

Puisque la philosophie est celle qui nous instruit à vivre, et que l'enfance y a sa leçon comme les aultres aages, pourquoy ne la luy communique lon ?

> Udum et molle lutum est, nunc nunc properandus, et acri
> Fingendus sine fine rotâ [41].

On nous apprend à vivre quand la vie est passee. Cent escholiers ont prins la verole avant que d'estre arrivez à leur leçon d'Aristote, *De la temperance*. Cicero disoit [42] que, quand il vivroit la vie de deux hommes, il ne prendroit pas le loisir d'estudier les poëtes lyriques : et ie treuve ces ergotistes plus tristement encores inutiles. Nostre enfant est bien plus pressé : il ne doibt au paidagogisme, que les premiers quinze ou seize ans de sa vie : le demourant est deu à l'action. Employons un temps si court aux instructions necessaires. Ce sont abus : ostez toutes ces subtilitez espineuses de la dialectique, de quoy nostre vie ne se peult amender; prenez les simples discours

---

41 « L'argile est encore molle et humide; vîte, hâtons-nous, et, sans perdre un instant, façonnons-la sur la roue ». Pers. sat. 3, v. 23.

42 Tout ceci est pris de Sénèque, epist. 69.

de la philosophie, sçachez les choisir et traicter à poinct : ils sont plus aysez à concevoir qu'un conte de Boccace ; un enfant en est capable au partir de la nourrice beaucoup mieulx que d'apprendre à lire ou escrire. La philosophie a des discours pour la naissance des hommes comme pour la decrepitude. Ie suis de l'advis de Plutarque, qu'Aristote n'amusa pas tant son grand disciple à l'artifice de composer syllogismes, ou aux principes de geometrie, comme à l'instruire des bons preceptes touchant la vaillance, prouesse, la magnanimité et temperance, et l'asseurance de ne rien craindre : et, avecques cette munition, il l'envoya encores enfant subiuguer l'empire du monde à tout *[64] seulement trente mille hommes de pied, quatre mille chevaulx, et quarante deux mille escus. Les aultres arts et sciences, dict il, Alexandre les honoroit bien, et louoit leur excellence et gentillesse ; mais, pour plaisir qu'il y prinst, il n'estoit pas facile à se laisser surprendre à l'affection de les vouloir exercer.

.... Petite hinc, iuvenesque senesque,
Finem animo certum, miserisque viatica canis [43].

C'est ce que dict Epicurus au commencement de sa

---

[43] « Jeunes gens, vieillards, tirez de là de quoi régler votre conduite ; faites-vous des provisions pour le triste hiver de la vie ». Pers. sat. 5, v. 64.

*[64] Avec seulement.

lettre à Meniceus : « Ny le plus ieune refuye à philosopher, ny le plus vieil s'y lasse [44] ». Qui faict aultrement, il semble dire ou qu'il n'est pas encores saison d'heureusement vivre, ou qu'il n'en est plus saison. Pour tout cecy, ie ne veulx pas qu'on emprisonne ce garson : ie ne veulx pas qu'on l'abandonne à l'humeur melancholique d'un furieux maistre d'eschole : ie ne veulx pas corrompre son esprit à le tenir à la gehenne et au travail, à la mode des aultres, quatorze ou quinze heures par iour, comme un portefaix ; ny ne trouverois bon, quand par quelque complexion solitaire et melancholique on le verroit adonné d'une application trop indiscrete à l'estude des livres, qu'on la luy nourrist : cela les rend ineptes à la conversation civile, et les destourne de meilleures occupations : et combien ay ie veu de mon temps d'hommes abestis par temeraire avidité de science ? Carneades s'en trouva si affollé, qu'il n'eut plus le loisir de se faire le poil et les ongles [45] : ny ne veulx gaster ses mœurs genereuses par l'incivilité et barbarie d'aultruy. La sagesse françoise a esté anciennement en proverbe pour une sagesse qui prenoit de bonne heure, et n'avoit gueres de tenue. A la verité nous veoyons encores qu'il n'est rien si gentil que les petits enfants en France ; mais ordinairement ils trom-

[44] Diogène Laerce. L. X, segm. 122.

[45] Diogène-Laerce, dans la vie de Carnéade. L. IV. §. 62.

pent l'esperance qu'on en a conceue ; et hommes faicts, on n'y veoid aulcune excellence : i'ay ouy tenir à gents d'entendement, que ces colleges où on les envoye, de quoy ils ont foison, les abrutissent ainsin. Au nostre, un cabinet, un iardin, la table et le lict, la solitude, la compaignie, le matin et le vespre [*65], toutes heures luy seront unes, toutes places luy seront estude : car la philosophie, qui, comme formatrice des iugements et des mœurs, sera sa principale leçon, a ce privilege de se mesler par tout. Isocrates l'orateur estant prié en un festin de parler de son art, chascun treuve qu'il eut raison de respondre : « Il n'est pas maintenant temps de ce que ie sçay faire ; et ce de quoy il est maintenant temps, ie ne le sçay pas faire [46] » : car de presenter des harangues ou des disputes de rhetorique à une compaignie assemblee pour rire et faire bonne chere, ce seroit un meslange de trop mauvais accord ; et autant en pourroit on dire de toutes les aultres sciences. Mais quant à la philosophie, en la partie où elle traicte de l'homme et de ses debvoirs et offices, c'a esté le iugement commun de touts les sages, que pour la doulceur de sa conversation elle ne debvoit estre refusee ny aux festins ny aux ieux [47] :

---

46 Plutarque : *Propos de table ;* L. I, question première.

47 *Id. Ibid.*

*65 Le soir. *Vespre,* du latin *vesper.*

et Platon l'ayant invitee à son Convive *66, nous veoyons comme elle entretient l'assistance, d'une façon molle et accommodee au temps et au lieu, quoyque ce soit de ses plus haults discours et plus salutaires.

> Æquè pauperibus prodest, locupletibus æquè ;
> Et, neglecta, æquè pueris senibusque nocebit [48].

Ainsi sans doubte il chommera moins que les aultres *67. Mais comme les pas que nous employons à nous promener dans une galerie, quoy qu'il y en ayt trois fois autant, ne nous lassent pas comme ceulx que nous mettons à quelque chemin desseigné : aussi nostre leçon, se passant comme par rencontre, sans obligation de temps et de lieu, et se meslant à toutes nos actions, se coulera sans se faire sentir; les ieux mesmes et les exercices seront une bonne partie de l'estude; la course, la luicte, la musique, la danse, la chasse, le maniement des chevaulx et des armes. Ie veulx que la bienseance exterieure, et l'entregent, et la disposition de la personne, se façonne quand

---

48 « Elle est utile aux riches; elle l'est également aux pauvres : jeunes gens, vieillards ne la négligeront pas, sans s'en repentir ». Hor. epist. 1. L. I, v. 25.

*66 Ici *convive* signifie *festin, repas*. Amyot emploie souvent ce mot dans ce sens-là, dans sa traduction de Plutarque.

*67 Ainsi l'enfant, dressé à la recherche et à l'amour de la vérité, sera sans doute moins désœuvré que les autres.

et quand l'ame. Ce n'est pas une ame, ce n'est pas un corps, qu'on dresse; c'est un homme : il n'en fault pas faire à deux; et, comme dict Platon [49], il ne fault pas les dresser l'un sans l'aultre, mais les conduire egualement, comme une couple de chevaulx attelez à mesme timon : et, à l'ouyr, semble il pas prester plus de temps et plus de solicitude aux exercices du corps, et estimer que l'esprit s'en exerce quand et quand, et non au rebours ?

VIII. Au demourant, cette institution se doibt conduire par une severe doulceur; non comme il se faict : au lieu de convier les enfants aux lettres, on ne leur presente, à la verité, que horreur et cruauté. Ostez moy la violence et la force : il n'est rien, à mon advis, qui abastardisse et estourdisse si fort une nature bien nee. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le chastiement, ne l'y endurcissez pas : endurcissez le à la sueur et au froid, au vent, au soleil, et aux hazards qu'il luy fault mespriser; ostez luy toute mollesse et delicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire; accoustumez le à tout : que ce ne soit pas un beau garson et dameret, mais un garson vert et vigoreux. Enfant, homme, vieil, i'ay tousiours creu et iugé de mesme. Mais, entre aultres

---

49 Ceci est pris de Plutarque, dans le traité des *Moyens de conserver la santé*, à la fin.

choses, cette police de la plus part de nos colleges m'a tousiours despleu : on eust failly, à l'adventure, moins dommageablement s'inclinant vers l'indulgence. C'est une vraye geaule *68 de ieunesse captive : on la rend desbauchee, l'en punissant avant qu'elle le soit. Arrivez y sur le poinct de leur office *69, vous n'oyez que cris, et d'enfants suppliciez, et de maistres enyvrez en leur cholere. Quelle maniere, pour esveiller l'appetit envers leur leçon à ces tendres ames et craintives, de les y guider d'une trongne effroyable, les mains armees de fouets ! Inique et pernicieuse forme ! ioinct, ce que Quintilien en a tresbien remarqué, que cette imperieuse auctorité tire des suittes perilleuses, et nommeement à nostre façon de chastiement [50]. Combien leurs classes seroient plus decemment ionchees de fleurs et de feuillees, que de tronçons d'osier sanglants ! I'y ferois pourtraire la Ioye, l'Alaigresse, et Flora, et les Graces, comme feit en son eschole le philosophe Speusippus [51]. Où est leur proufit, que ce feust aussi leur esbat : on doibt ensucrer les viandes salubres à l'enfant, et enfieler celles qui luy sont nuisibles. C'est merveille combien Platon se montre soigneux, en ses loix, de la gayeté et passetemps de la

---

50 Quintil. *Instit.* L. I, c. 3.

51 Diogène-Laerce : Vie de Speusippe. L. IV, §. 1.

*68 Prison ; de *gabiola*, cage.

*69 De leur devoir ; (pendant leurs études ou leçons).

ieunesse de sa cité; et combien il s'arreste à leurs courses, ieux, chansons, saults et danses, desquelles il dict que l'antiquité a donné la conduicte et le patronage aux dieux mesmes, Apollon, les Muses et Minerve : il s'estend à mille preceptes pour ses gymnases; pour les sciences lettrees, il s'y amuse fort peu, et semble ne recommender particulierement la poësie que pour la musique.

Toute estrangeté et particularité en nos mœurs et conditions est evitable [*70], comme ennemie de communication et de societé, et comme monstrueuse. Qui ne s'estonneroit de la complexion de Demophon, maistre d'hostel d'Alexandre, qui suoit à l'umbre, et trembloit au soleil [52]? I'en ay veu fuir la senteur des pommes, plus que les arquebuzades; d'aultres s'effrayer pour une souris; d'aultres rendre la gorge à veoir de la cresme; d'aultres à veoir brasser un lict de plume; comme Germanicus ne pouvoit souffrir ny la veue ny le chant des coqs [53]. Il y peult avoir, à l'adventure, à cela quelque proprieté occulte; mais on l'esteindroit, à mon advis, qui s'y prendroit de bonne heure. L'institution a gaigné cela sur moy, il est vray que ce n'a point esté sans quelque soing, que,

---

52 Sextus Empiricus : *Pyrrh. Hypot.* L. I, c. 14.

53 Plutarque; *de l'Envie et de la Haine*, vers le commencement.

*70 Doit être évitée.

sauf la biere, mon appetit est accommodable indifferemment à toutes choses de quoy on se paist.

Le corps encores soupple, on le doibt, à cette cause, plier à toutes façons et coustumes; et, pourveu qu'on puisse tenir l'appetit et la volonté soubs boucle, qu'on rende hardiement un ieune homme commode à toutes nations et compaignies, voire au desreglement et aux excez, si besoing est. Son exercitation suive l'usage : qu'il puisse faire toutes choses, et n'ayme à faire que les bonnes. Les philosophes mesmes ne treuvent pas louable en Callisthenes, d'avoir perdu la bonne grace du grand Alexandre son maistre pour n'avoir voulu boire d'autant à luy [*71]. Il rira, il follastrera, il se desbauchera avecques son prince. Ie veulx qu'en la desbauche mesme il surpasse en vigueur et en fermeté ses compaignons; et qu'il ne laisse à faire le mal ny à faulte de force ny de science, mais à faulte de volonté : *Multum interest, utrum peccare aliquis nolit, aut nesciat* [54]. Ie pensois faire honneur à un seigneur, aussi esloingné de ces debordements qu'il en soit en France, de m'enquerir à luy en bonne compaignie combien de fois en sa vie il s'estoit enyvré pour la necessité des affaires du roy,

---

[54] « Il y a une grande différence entre ne vouloir pas et ne savoir pas faire le mal ». Senec. epist. 90.

[*71] Autant de coups à sa santé qu'il en buvait à la sienne. C'est ce qu'en style de buveur, on appelle *faire raison à quelqu'un.*

en Allemaigne : il le print de cette façon ; et me respondit que c'estoit trois fois, lesquelles il recita. I'en sçay qui à faulte de cette faculté se sont mis en grand'peine, ayants à practiquer cette nation. I'ay souvent remarqué avecques grande admiration la merveilleuse nature d'Alcibiades, de se transformer si ayseement à façons si diverses, sans interest de sa santé [55] ; surpassant tantost la sumptuosité et pompe persienne, tantost l'austerité et frugalité lacedemonienne ; autant reformé à Sparte, comme voluptueux en Ionie :

Omnis Aristippum decuit color, et status, et res [56] :

tel vouldrois ie former mon disciple :

Quem duplici panno patientia velat,
Mirabor, vitæ via si conversa decebit,
Personamque feret non inconcinnus utramque [57].

Voycy mes leçons ; Celuy là y a mieulx proufité qui les faict, que qui les sçait. Si vous le voyez, vous l'oyez : si vous l'oyez, vous le voyez. Ia à dieu ne plaise, dict quelqu'un en Platon, que philosopher ce soit apprendre plusieurs choses, et traicter les arts : *Hanc amplissimam omnium artium bene vivendi disci-*

55 Plutarque. Vie d'Alcibiade.

56 « Aristippe sut s'accommoder de tout état et de toute fortune ». Hor. L. I, epist. 17, v. 23.

57 « J'admirerai celui qui ne rougit pas de ses haillons, qui change de fortune sans s'étonner, et qui joue les deux rôles avec grâce ». Hor. epist. 17, v. 25, 26, 29. Ces vers ont ici un sens tout différent de celui qu'ils ont dans Horace.

plinam, vitâ magis quàm litteris persequuti sunt[58]. Leon prince des Phliasiens s'enquerant à Heraclides Ponticus[59] de quelle science, de quelle art il faisoit profession : « Ie ne sçay, dict il, ny art ny science : mais ie suis philosophe ». On reprochoit à Diogenes, comment, estant ignorant, il se mesloit de la philosophie : « Ie m'en mesle, dict il, d'autant mieux à propos[*72] ». Hegesias le prioit de luy lire quelque livre : « vous estes plaisant, luy respondit il : vous choisissez les figues vrayes et naturelles, non peinctes ; que ne choisissez vous aussi les exercitations naturelles, vrayes, et non escriptes[60] » ? Il ne dira pas tant sa leçon, comme il la fera ; il la repetera en ses actions ; on verra s'il y a de la prudence en ses entreprinses ; s'il y a de la bonté et de la iustice en ses deportements ; s'il a du iugement et de la grace en son parler, de

---

58 « C'est par leurs mœurs plutôt que par leurs études, qu'ils se sont consacrés au plus important de tous les arts, celui de bien vivre ». Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. 3.

59 Ce n'est pas Héraclide, mais Pythagore, qui fit cette réponse à Léon, prince des Phliasiens ; et c'est d'un livre d'Héraclide, auditeur de Platon, que Cicéron a tiré ce fait, comme il nous l'apprend dans ses Tusculanes, *ut scribit auditor Platonis, Ponticus Heraclides.* L. V, c. 3. Platon ne vint au monde que plus de cent ans après Pythagore.

60 Diogène-Laerce, dans *la Vie de Diogène le Cynique.* L. VI, segm. 48.

*72 C'est pour cela même, dit-il, que je m'en mêle.

la vigueur en ses maladies, de la modestie en ses ieux, de la temperance en ses voluptez, de l'indifference en son goust, soit chair, poisson, vin ou eau; de l'ordre en son œconomie; *qui disciplinam suam non ostentationem scientiæ, sed legem vitæ putet; quique obtemperet ipse sibi, et decretis pareat* [61]. Le vray mirouer de nos discours est le cours de nos vies. Zeuxidamus respondit, à un qui luy demanda pourquoy les Lacedemoniens ne redigeoient par escript les ordonnances de la prouesse, et ne les donnoient à lire à leurs ieunes gents, « Que c'estoit parce qu'ils les vouloient accoustumer aux faicts, non pas aux paroles [62] ». Comparez, au bout de quinze ou seize ans, à cettuy cy un de ces latineurs de college qui aura mis autant de temps à n'apprendre simplement qu'à parler. Le monde n'est que babil; et ne veis iamais homme qui ne die plustost plus que moins qu'il ne doibt. Toutesfois la moitié de nostre aage s'en va là: on nous tient quatre ou cinq ans à entendre les mots, et les coudre en clauses *[73]; encores

---

61 « Si ce qu'il sait lui sert, non à montrer qu'il sait, mais à régler ses mœurs; s'il obéit à lui-même, et agit conformément à ses principes ». Cic. *Tusc. quæst.* L. II, c. 4.

62 Plutarque : *Dits Notables des Lacédémoniens.*

*73 En argumens. Clause (*clausula*) était un terme de la logique de l'école : *coudre des mots en clauses*, signifie ici lier des propositions par *atqui* et par *ergo*; par *or* et par *donc*. C'est l'explication que donne de ces mots M. E. J. dans une récente édition de Montaigne.

autant à en proportionner un grand corps estendu en quatre ou cinq parties; aultres cinq pour le moins à les sçavoir briefvement mesler et entrelacer de quelque subtile façon *74 : laissons le à ceulx qui en font profession expresse.

Allant un iour à Orleans, ie trouvay dans cette plaine au deçà de Clery deux regents *75 qui venoyent à Bourdeaux, environ à cinquante pas l'un de l'aultre: plus loing derriere eulx ie voyois une troupe et un maistre en teste, qui estoit feu monsieur le comte de la Rochefoucault. Un de mes gents s'enquit au premier de ces regents, qui estoit ce gentilhomme qui venoit aprez luy : luy qui n'avoit pas veu ce train qui le suyvoit, et qui pensoit qu'on luy parlast de son compaignon, respondit plaisamment, « Il n'est pas gentilhomme, c'est un grammairien; et ie suis logicien ». Or, nous qui cherchons icy au rebours de former non un grammairien ou logicien, mais un gentilhomme, laissons les abuser de leur loisir : nous avons affaire ailleurs.

Mais que nostre disciple soit bien pourveu de choses, les paroles ne suyvront que trop ; il les traisnera si elles ne veulent suyvre. I'en oy qui s'excusent

---

*74 Montaigne parle ici, à ce qu'il me semble, de l'art de la *rhétorique*, qui apprend à diviser le discours, entrelacer les raisonnemens et les preuves; etc.

*75 Professeurs.

de ne se pouvoir exprimer; et font contenance d'avoir la teste pleine de plusieurs belles choses, mais à faulte d'eloquence ne les pouvoir mettre en evidence : c'est une baye *[76]. Sçavez vous, à mon advis, que c'est que cela? ce sont des ombrages *[77] qui leur viennent de quelques conceptions informes, qu'ils ne peuvent desmesler et esclaircir au dedans, ny par consequent produire au dehors; ils ne s'entendent pas encores eulx mesmes : et voyez les un peu begayer sur le poinct de l'enfanter, vous iugez que leur travail n'est point à l'accouchement, mais à la conception, et qu'ils ne font que leicher cette matiere imparfaicte. De ma part ie tiens, et Socrates l'ordonne, que qui a dans l'esprit une vive imagination et claire, il la produira, soit en bergamasque *[78], soit par mines s'il est muet :

Verbaque prævisam rem non invita sequentur [63].

et comme disoit celuy là, aussi poëtiquement en sa prose, *cùm res animum occupavere, verba ambiunt* [64] :

---

[63] Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots, pour le dire, arrivent aisément.
Hor. *Art poét.* v. 355, *trad. de Boileau.*

[64] « Quand les choses ont frappé l'esprit, les mots se présentent en foule ». Senec. *Controvers.* L. III.

*76 Une baliverne, une moquerie. *Baye,* suivant Ménage, vient de l'italien *baja,* raillerie. *Dar la baja,* se moquer.

*77 Des ombres, des apparences.

*78 Le patois de Bergame passait, du tems de Montaigne, pour le langage le plus grossier de l'Italie.

et cet aultre, *ipsæ res verba rapiunt* [65]. Il ne sçait pas ablatif, coniunctif, substantif, ny la grammaire : ne faict *[79] pas son laquais ou une harengiere du petit pont, et si vous entretiendront tout vostre saoul si vous en avez envie, et se desferreront aussi peu à l'adventure aux regles de leur langage, que le meilleur maistre ez arts de France. Il ne sçait pas la rhetorique, ny, pour avant ieu, capter la benevolence du candide lecteur; ny ne luy chault de le sçavoir. De vray, toute cette belle peincture s'efface ayseement par le lustre d'une verité simple et naïfve : ces gentillesses ne servent que pour amuser le vulgaire incapable de prendre la viande plus massive et plus ferme, comme Afer montre bien clairement chez Tacitus [66]. Les ambassadeurs de Samos estoient venus à Cleomenes roy de Sparte, preparez d'une belle et longue oraison pour l'esmouvoir à la guerre contre le tyran Polycrates : aprez qu'il les eut bien laissez

---

65 « Les choses entraînent les paroles ». Cic. *de finib.* L. III, c. 5.

66 Dans un dialogue attribué à Tacite, et qui a pour titre : *De causis corruptæ eloquentiæ.*

*79 Un récent commentateur de Montaigne, M. E. J., a fort bien remarqué qu'il fallait ici *sçait* et non pas *fait.* Avec cette légère correction, la phrase devient très-intelligible. C'est comme s'il y avait : « son laquais, ni une harangère du petit pont, ne sait pas l'ablatif, le conjonctif, etc. ; et cependant ils vous entretiendront, etc. ».

dire, il leur respondit [67] : « Quant à vostre commencement et exorde, il ne m'en souvient plus, ny par consequent du milieu; et quant à vostre conclusion, ie n'en veulx rien faire ». Voilà une belle response, ce me semble, et des harangueurs bien camus ! Et quoy cet aultre ? les Atheniens estoient à choisir de deux architectes à conduire une grande fabrique : le premier, plus affetté, se presenta avecques un beau discours premedité sur le subiect de cette besongne, et tiroit le iugement du peuple à sa faveur; mais l'aultre en trois mots : « Seigneurs Atheniens, ce que cettuy a dict, ie le feray [68] ». Au fort de l'eloquence de Cicero, plusieurs en entroient en admiration; mais Caton n'en faisant que rire : « Nous avons, disoit il, un plaisant consul [69] ». Aille devant ou aprez; une utile sentence, un beau traict, est tousiours de saison : s'il n'est pas bien à ce qui va devant, ny à ce qui vient aprez, il est bien en soy. Ie ne suis pas de ceulx qui pensent la bonne rhythme faire le bon poëme : laissez luy allonger une courte syllabe, s'il veult; pour cela, non force [*80] : si les inventions y rient, si l'esprit et le iugement y ont bien faict leur

---

67 Plutarque. *Dits Notables des Lacédémoniens.*

68 Plutarque. *Instruction pour ceux qui manient les affaires d'état.* c. 4.

69 Voyez Plutarque. *Vie de Caton,* c. 6.

*80 Pour cela, pas de contrainte, pas de violence.

office; voylà un bon poëte, diray ie, mais un mauvais versificateur,

> Emunctæ naris, durus componere versus [70].

Qu'on face, dict Horace, perdre à son ouvrage toutes ses coustures et mesures,

> Tempora certa modosque, et, quod prius ordine verbum est,
> Posterius facias, præponens ultima primis.....
> Invenias etiam disiecti membra poetæ [71] :

il ne se dementira point pour cela : les pieces mesmes en seront belles. C'est ce que respondit Menander [72], comme on le tansa, approchant le iour auquel il avoit promis une comedie, de quoy il n'y avoit encores mis la main : « Elle est composee et preste; il ne reste qu'à y adiouster les vers [73] » : ayant les choses et la matiere disposee en l'ame, il mettoit en peu de compte le demourant. Depuis que Ronsard et du Bellay ont donné credit à nostre poësie françoise, ie ne veois si petit apprenti qui n'enfle des mots, qui ne renge les cadences à peu prez comme eulx : *Plus*

---

70 « Ses vers sont négligés, mais il a de la verve ». Hor. sat. 4. L. I, v. 8.

71 « Otez-en le rhythme et la mesure, changez l'ordre des mots, vous retrouverez le poète dans ses membres dispersés ». Hor. sat. 4. L. I, v. 58.

72 Plutarque : *Si les Athéniens ont été plus excellens en armes qu'en lettres*; c. 4.

73 On a attribué le même mot à notre Racine.

sonat, quàm valet [74]. Pour le vulgaire, il ne feut iamais tant de poëtes : mais comme il leur a esté bien aysé de representer leurs rhythmes, ils demeurent bien aussi court à imiter les riches descriptions de l'un, et les delicates inventions de l'aultre.

Voire mais, que fera il [*81] si on le presse de la subtilité sophistique de quelque syllogisme ? « Le iambon faict boire; le boire desaltere : parquoi le iambon desaltere ». Qu'il s'en mocque : il est plus subtil de s'en mocquer, que d'y respondre [75]. Qu'il emprunte d'Aristippus cette plaisante contrefinesse : « Pourquoy le deslieray ie, puis que tout lié il m'empesche [76] » ? Quelqu'un proposoit contre Cleanthes des finesses dialectiques ; à quoy Chrysippus dict, » ioue toy de ces battelages avecques les enfants ; et ne destourne à cela les pensees serieuses d'un homme d'aage [77] ». Si ces sottes arguties, *contorta et aculeata sophismata* [78] luy doibvent persuader une mensonge,

---

74 « Dans tout cela, plus de son que de sens ». Senec. epist. 4.

75 Senec. epist. 49.

76 Diogène-Laerce. Vie d'Aristippe. L. II, segm. 70.

77 Diogène-Laerce. Vie de Chrysippe. L. VII, segm. 183.

78 « Sophismes entortillés et épineux ». Cic. *Acad. quæst.* L. IV, c. 24.

*81 C'est-à-dire, *mais vraiment que fera notre jeune élève, si on le presse, etc.* — Montaigne revient à son principal sujet, qu'il semblait avoir entièrement perdu de vue.

cela est dangereux : mais si elles demeurent sans effect, et ne l'esmeuvent qu'à rire, ie ne veois pas pourquoy il s'en doibve donner garde. Il en est de si sots, qu'ils se destournent de leur voye un quart de lieue pour courir aprez un beau mot; *aut qui non verba rebus aptant, sed res extrinsecùs arcessunt quibus verba conveniant*[79] : et l'aultre, *qui alicuius verbi decore placentis, vocentur ad id quod non proposuerant scribere*[80]. Ie tors bien plus volontiers une bonne sentence, pour la coudre sur moy, que ie ne tors mon fil pour l'aller querir. Au rebours, c'est aux paroles à servir et à suyvre; et que le gascon y arrive, si le françois n'y peult aller. Ie veulx que les choses surmontent, et qu'elles remplissent de façon l'imagination de celuy qui escoute, qu'il n'aye aulcune souvenance des mots. Le parler que i'aime, c'est un parler simple et naïf, tel sur le papier qu'à la bouche; un parler succulent et nerveux, court et serré; non tant delicat et peigné, comme vehement et brusque;

Hæc demum sapiet dictio, quæ feriet[81];

---

79 « Ou qui ne choisissent pas les mots pour les choses, mais qui vont chercher, hors du sujet, des choses auxquelles les mots puissent convenir ». Quintil. L. VIII, c. 3.

80 « Qui, pour ne pas perdre un mot qui leur plaît, s'engagent dans une matière qu'ils n'avaient pas dessein de traiter ». Senec. epist. 59.

81 « Que l'expression frappe, elle plaira »; *Épitaphe de Lucain, dans le supplément de la Bibliothèque latine de Fabricius*, p. 167.

plustost difficile qu'ennuyeux; esloingné d'affectation; desreglé, descousu et hardy : chasque loppin y face son corps; non pedantesque, non fratesque *[82], non plaideresque, mais plustost soldatesque, comme Suetone appelle celuy de Iulius Cesar [82]; et si ne sens pas bien pourquoy il l'en appelle. I'ay volontiers imité cette desbauche qui se veoid en nostre ieunesse au port de leurs vestements; un manteau en escharpe, la cape sur une espaule, un bas mal tendu, qui represente une fierté desdaigneuse de ces parements estrangiers, et nonchalante de l'art : mais ie la treuve encores mieux employee en la forme du parler. Toute affectation, nommeement en la gayeté et liberté françoise, est mesadvenante au courtisan; et en une monarchie tout gentilhomme doibt estre dressé à la façon d'un courtisan : parquoy nous faisons bien de gauchir *[83] un peu sur le naïf et mesprisant. Ie n'ayme point de tissure *[84] où les liaisons et les coustures

---

82 C'est dans sa Vie, c. 55, au commencement. Mais Montaigne a été trompé par les éditions vulgaires, où on lisait : *Eloquentia militari; qua re aut æquavit; etc.*; au lieu que, dans les dernières et meilleures éditions, on lit aujourd'hui : *Eloquentiâ, militarique re, aut æquavit, etc.* Ainsi, la difficulté que Montaigne trouvait dans ce passage, disparaît avec la fausse leçon.

*82 Monacal. *Fratesque*, de l'italien *fratesco*, adjectif dérivé de *frate*, moine.

*83 De tourner, de prendre à gauche. C'est-à-dire, d'éviter un peu le naïf.

*84 Un tissu.

paroissent : tout ainsi qu'en un beau corps il ne fault qu'on y puisse compter les os et les veines. *Quæ veritati operam dat oratio, incomposita sit et simplex* [83]. *Quis accuratè loquitur, nisi qui vult putidè loqui* [84] ? L'éloquence faict iniure aux choses, qui nous destourne à soy [*85]. Comme aux accoustrements, c'est pusillanimité de se vouloir marquer par quelque façon particuliere et inusitee : de mesme au langage, la recherche des phrases nouvelles et des mots peu cogneus vient d'une ambition puerile et pedantesque. Peusse ie ne me servir que de ceulx qui servent aux hales à Paris ! Aristophanes le grammairien n'y entendoit rien, de reprendre en Epicurus la simplicité de ses mots, et la fin de son art oratoire, qui estoit perspicuité de langage seulement [85]. L'imitation du parler, par sa facilité, suyt incontinent tout un peuple : l'imitation du iuger, de l'inventer, ne va pas si viste. La pluspart des lecteurs, pour avoir trouvé une pareille robbe, pensent tresfaulsement tenir un pareil corps : la force et les nerfs ne s'empruntent

---

83 « La vérité doit parler un langage simple et sans art ». Senec. epist. 40.

84 « Quiconque parle avec une scrupuleuse exactitude, est sûr de causer du dégoût et de l'ennui ». Senec. epist. 75.

85 Diogène-Laerce. Vie d'Épicure. L. X, §. 13.

*85 Si elle nous détourne vers elle ; si elle attire notre attention.

point; les atours et le manteau s'emprunte. La plus-part de ceulx qui me hantent parlent de mesme les Essais : mais ie ne sçay s'ils pensent de mesme. Les Atheniens, dict Platon [86], ont pour leur part le soing de l'abondance et elegance du parler; les Lacedemoniens, de la briefveté; et ceulx de Crete, de la fecondité des conceptions, plus que du langage : ceulx cy sont les meilleurs. Zenon disoit [87] qu'il avoit deux sortes de disciples : les uns qu'il nommoit φιλολογους, curieux d'apprendre les choses, qui estoient ses mignons : les aultres λογοφιλους, qui n'avoyent soing que du langage. Ce n'est pas à dire que ce ne soit une belle et bonne chose que le bien dire : mais non pas si bonne qu'on la faict; et suis despit [*86] de quoy nostre vie s'embesongne toute à cela. Ie vouldrois premierement bien sçavoir ma langue, et celle de mes voisins où i'ay plus ordinaire commerce.

C'est un bel et grand adgencement [*87] sans doubte que le grec et latin, mais on l'achete trop cher. Ie diray icy une façon d'en avoir meilleur marché que de coustume, qui a esté essayee en moy mesme : s'en servira qui vouldra. Feu mon pere, ayant faict toutes les recherches qu'homme peult faire, parmy les gents

---

86 *Des lois*. L. I.

87 Stobée, serm. 34.

*86 Dépité, fâché.

*87 Ornement. *Adgencer*, rendre *gentil*.

sçavants et d'entendement, d'une forme d'institution exquise, feut advisé de cet inconvenient qui estoit en usage; et luy disoit on que cette longueur que nous mettions à apprendre les langues qui ne leur coustoient rien, est la seule cause pourquoy nous ne pouvons arriver à la grandeur d'ame et de cognoissance des anciens Grecs et Romains. Ie ne croy pas que ce en soit la seule cause. Tant y a que l'expedient que mon pere y trouva, ce feut qu'en nourrice, et avant le premier desnouement de ma langue, il me donna en charge à un Allemand qui depuis est mort fameux medecin en France, du tout ignorant de nostre langue, et tresbien versé en la latine. Cettuy cy, qu'il avoit fait venir exprez, et qui estoit bien cherement gagé, m'avoit continuellement entre les bras. Il en eut aussi avecques luy deux aultres moindres en sçavoir, pour me suyvre, et soulager le premier : ceulx cy ne m'entretenoient d'aultre langue que latine. Quant au reste de sa maison, c'estoit une regle inviolable que ny luy mesme, ny ma mere, ny valet, ny chambriere, ne parloient en ma compaignie qu'autant de mots de latin que chascun avoit apprins pour iargonner avec moy. C'est merveille du fruict que chascun y feit : mon pere et ma mere y apprindrent assez de latin pour l'entendre, et en acquirent à suffisance pour s'en servir à la necessité, comme feirent aussi les aultres domestiques qui estoient plus attachez à mon service. Somme, nous nous latinizasmes tant,

qu'il en regorgea iusques à nos villages tout autour, où il y a encores, et ont pris pied par l'usage, plusieurs appellations latines d'artisans et d'utils. Quant à moy, i'avoy plus de six ans avant que i'entendisse non plus de françois ou de perigordin que d'arabesque : et sans art, sans livre, sans grammaire ou precepte, sans fouet, et sans larmes, i'avois apprins du latin tout aussi pur que mon maistre d'eschole le sçavoit ; car ie ne le pouvois avoir meslé ny alteré. Si par essay on me vouloit donner un theme, à la mode des colleges : on le donne aux aultres en françois ; mais à moy il me le falloit donner en mauvais latin pour le tourner en bon. Et Nicolas Grouchi qui a escript *de comitiis Romanorum*, Guillaume Guerente qui a commenté Aristote, George Bucanan, ce grand poëte escossois, Marc Antoine Muret, que la France et l'Italie recognoist pour le meilleur orateur du temps, mes precepteurs domestiques, m'ont dict souvent que i'avois ce langage en mon enfance si prest et si à main, qu'ils craignoient à m'accoster. Bucanan, que ie veis depuis à la suitte de feu monsieur le mareschal de Brissac, me dict qu'il estoit aprez à escrire de l'institution des enfants, et qu'il prenoit l'exemplaire de la mienne ; car il avoit lors en charge ce comte de Brissac que nous avons veu depuis si valeureux et si brave.

Quant au grec, duquel ie n'ay quasi du tout point d'intelligence, mon pere desseigna me le faire ap-

prendre par art, mais d'une voye nouvelle, par forme d'esbat et d'exercice : nous pelotions nos declinaisons, à la maniere de ceulx qui par certains ieux de tablier *[88] apprennent l'arithmetique et la geometrie. Car entre aultres choses il avoit esté conseillé de me faire gouster la science et le debvoir par une volonté non forcee, et de mon propre desir; et d'eslever mon ame en toute doulceur et liberté, sans rigueur et contraincte : ie dis iusques à telle superstition, que, parce qu'aulcuns tiennent que cela trouble la cervelle tendre des enfants de les esveiller le matin en sursault, et de les arracher du sommeil (auquel ils sont plongez beaucoup plus que nous ne sommes) tout à coup et par violence, il me faisoit esveiller par le son de quelque instrument; et ne feus iamais sans homme qui m'en servist.

Cet exemple suffira pour en iuger le reste, et pour recommender aussi et la prudence et l'affection d'un si bon pere, auquel il ne se fault prendre s'il n'a recueilly aulcuns fruicts respondants à une si exquise culture. Deux choses en feurent cause. En premier, le champ sterile et incommode; car, quoyque i'eusse la santé ferme et entiere, et quant et quant un naturel doulx et traictable, i'estoy parmy cela si poisant, mol et endormy, qu'on ne me pouvoit arracher de

*[88] Damier. On appelait jadis le jeu de dames, *jeu de tables*.

l'oisifveté, non pas *89 pour me faire iouer. Ce que ie voyois, ie le voyois bien; et, soubs cette complexion lourde, nourrissois des imaginations hardies et des opinions au dessus de mon aage. L'esprit, ie l'avoy lent, et qui n'alloit qu'autant qu'on le menoit; l'apprehension, tardive; l'invention, lasche; et, aprez tout, un incroyable defauIt de memoire. De tout cela, il n'est pas merveille s'il ne sceut rien tirer qui vaille. Secondement, comme ceulx que presse un furieux desir de guarison se laissent aller à toute sorte de conseils, le bon homme, ayant extreme peur de faillir en chose qu'il avoit tant à cœur, se laissa enfin emporter à l'opinion commune qui suyt tousiours ceulx qui vont devant, comme les grues, et se rengea à la coustume, n'ayant plus autour de luy ceulx qui luy avoient donné ces premieres institutions qu'il avoit apportees d'Italie; et m'envoya environ mes six ans au college de Guienne, tresflorissant pour lors, et le meilleur de France : et là, il n'est possible de rien adiouster au soing qu'il eut, et à me choisir des precepteurs de chambre suffisants, et à toutes les aultres circonstances de ma nourriture, en laquelle il reserva plusieurs façons particulieres, contre l'usage des colleges : mais tant y a que c'estoit tousiours college. Mon latin s'abastardit incontinent, duquel depuis par desaccoustumance i'ay perdu tout usage : et ne me servit cette mienne inaccoustumee institution, que

*89 Pas même.

de me faire eniamber d'arrivee aux premieres classes; car à treize ans que ie sortis du college, i'avois achevé mon cours (qu'ils appellent), et, à la verité, sans aulcun fruict que ie peusse à present mettre en compte.

Le premier goust que i'eus aux livres, il me veint du plaisir des fables de la Metamorphose d'Ovide: car environ l'aage de sept ou huict ans, ie me desrobois de tout aultre plaisir pour les lire; d'autant que cette langue estoit la mienne maternelle, et que c'estoit le plus aysé livre que ie cogneusse et le plus accommodé à la foiblesse de mon aage, à cause de la matiere: car des Lancelots du Lac, des Amadis, des Huons de Bordeaux, et tels fatras de livres à quoy l'enfance s'amuse, ie n'en cognoissoys pas seulement le nom, ny ne foys encores le corps *90; tant exacte estoit ma discipline! Ie m'en rendois plus nonchalant à l'estude de mes aultres leçons prescriptes. Là il me veint singulierement à propos d'avoir affaire à un homme d'entendement de precepteur, qui sceut dextrement conniver à cette mienne desbauche et aultres pareilles: car par là i'enfilay tout d'un train Virgile en l'Aeneide, et puis Terence, et puis Plaute, et des comedies italiennes, leurré tousiours par la doulceur du subiect. S'il eust esté si fol de rompre ce train, i'estime que ie n'eusse rapporté du college

*90 Je n'en connais point encore la substance. (Je ne les ai point lus). Les livres qu'il vient de citer sont d'anciens romans de chevalerie, très-connus et très-lus autrefois.

que la haine des livres, comme faict quasi toute nostre noblesse. Il s'y gouverna ingenieusement, faisant semblant de n'en veoir rien; il aiguisoit ma faim, ne me laissant qu'à la desrobee gourmander *91 ces livres, et me tenant doulcement en office pour les aultres estudes de la regle : car les principales parties que mon pere cherchoit à ceulx à qui il donnoit charge de moy, c'estoit la debonnaireté et facilité de complexion. Aussi n'avoit la mienne aultre vice que langueur et paresse. Le dangier n'estoit pas que ie feisse mal, mais que ie ne feisse rien : nul ne prognostiquoit que ie deusse devenir mauvais, mais inutile; on y prevoyoit de la faineantise, non pas de la malice. Ie sens qu'il en est advenu de mesme : les plainctes qui me cornent aux aureilles sont comme cela : Oisif, froid aux offices d'amitié et de parenté; et, aux offices publicques, trop particulier, trop desdaigneux. Les plus iniurieux ne disent pas, pourquoy a il prins? pourquoy n'a il payé? mais, pourquoy ne quitte il? pourquoy ne donne il? Ie recevrois à faveur qu'on ne desirast en moy que tels effects de supererogation : mais ils sont iniustes d'exiger ce que ie ne dois pas, plus rigoureusement beaucoup qu'ils n'exigent d'eulx ce qu'ils doibvent. En m'y condamnant ils effacent la gratification de l'action et la gratitude qui m'en seroit deue : là où le bien faire actif debvroit plus poi-

*91 Dévorer, comme un *gourmand*.

ser de ma main, en consideration de ce que ie n'en ay de passif nul qui soit *92. Ie puis d'autant plus librement disposer de ma fortune qu'elle est plus mienne, et de moy, que ie suis plus mien. Toutesfois si i'estoy grand enlumineur de mes actions, à l'adventure rembarrerois ie bien ces reproches; et à quelques uns apprendrois qu'ils ne sont pas si offensez que ie ne face pas assez, que de quoy ie puisse faire assez plus que ie ne foys.

*93 Mon ame ne laissoit pourtant en mesme temps d'avoir, à part soy, des remuements fermes, et des iugements seurs et ouverts autour des obiects qu'elle cognoissoit; et les digeroit seule, sans

---

*92 Cette phrase est obscure. Voici le sens que je lui donne : « en m'y condamnant (à faire plus que je ne dois) ils me privent et du plaisir que j'aurais ressenti de l'action; et de la récompense qui m'en serait due. Et cependant, de ma part, un bienfait doit paraître d'un plus grand prix, par la raison que je n'ai reçu de qui que ce soit des bienfaits ». Tout ce passage ne répond-il point à certains reproches d'indolence qui furent adressés à Montaigne, lorsqu'il remplissait les fonctions de maire de Bordeaux ?

*93 Je place ici, de mon autorité privée, (et comme je l'ai fait en beaucoup d'autres occasions pour obtenir plus d'ordre et de clarté), un alinéa qui n'est pas dans les autres éditions. Montaigne, après une assez longue digression, revient à l'examen de son enfance, et reprend l'ordre de ses premières idées. C'était bien le cas, à ce qu'il me semble, de passer à un nouveau paragraphe.

aulcune communication : et, entre aultres choses ie crois, à la verité, qu'elle eust esté du tout incapable de se rendre à la force et violence. Mettray ie en compte cette faculté de mon enfance ? une asseurance de visage, et soupplesse de voix et de geste à m'appliquer aux roolles que i'entreprenois : car, avant l'aage,

Alter ab undecimo tum me vix ceperat annus [88] :

i'ay soustenu les premiers personnages ez tragedies latines de Bucanan, de Guerente, et de Muret, qui se representerent en nostre college de Guienne avecques dignité. En cela, Andreas Goveanus [89] nostre principal, comme en toutes aultres parties de sa charge, feut sans comparaison le plus grand principal de France ; et m'en tenoit on maistre ouvrier. C'est un exercice que ie ne mesloue point *[94] aux ieunes enfants de maison ; et ay veu nos princes s'y adonner depuis en personne, à l'exemple d'aulcuns des anciens, honnestement et louablement : il estoit loisible mesme d'en faire mestier aux gents d'honneur, en Grece : *Aristoni tragico actori rem aperit : huic et genus et fortuna honesta erant ; nec ars, quia nihil tale apud Græcos*

---

88 A peine étais-je alors dans ma douzième année.

Virg. eclog. VIII, v. 39.

89 *André Govea.* Bayle en parle dans son dictionnaire comme d'un très-habile homme. Il avait été appelé à Bordeaux en 1534, pour y diriger, en qualité de principal, le collège de Guienne.

*94 Que je ne désapprouve point dans les, etc.

pudori est, ea deformabat [90] : car i'ay tousiours accusé d'impertinence ceulx qui condamnent ces esbattements; et d'iniustice ceulx qui refusent l'entrée de nos bonnes villes aux comediens qui le valent [*95], et envient au peuple ces plaisirs publicques. Les bonnes polices prennent soing d'assembler les citoyens et les r'allier, comme aux offices serieux de la devotion, aussi aux exercices et ieux; la société et amitié s'en augmente : et puis on ne leur sçauroit conceder des passetemps plus reglez que ceulx qui se font en presence d'un chascun et à la veue mesme du magistrat : et trouverois raisonnable que le magistrat, et le prince à ses despens, en gratifiast quelquefois la commune, d'une affection et bonté comme paternelle; et qu'aux villes populeuses il y eust des lieux destinez et disposez pour ces spectacles; quelque divertissement [*96] de pires actions et occultes. Pour revenir à mon propos, il n'y a tel que d'alleicher l'appetit et l'affection : aultrement on ne fait que des asnes chargez de livres; on leur donne à coups de fouet en garde leur pochette pleine de science; laquelle, pour bien faire, il ne fault pas seulement loger chez soy, il la fault espouser.

---

90 « Il découvrit l'affaire à l'acteur tragique Ariston. C'était un homme distingué par sa naissance et ses richesses, et son art ne lui ôtait pas l'estime de ses concitoyens, car il n'a rien de honteux chez les Grecs ». Tit, Liv. L. XXIV, c. 24. n. 2-3.

*95 Qui le méritent.

*96 C'est-à-dire, « des amusemens qui servissent à détourner le peuple de faire en secret des actions mauvaises en elles-mêmes ».

CHAPITRE XXVI.

C'est folie de rapporter le vray et le faulx à nostre suffisance *[1].

SOMMAIRE. — L'ignorance et la simplicité se laissent facilement persuader; mais si l'on est plus instruit, on ne veut croire à rien de ce qui paraît sortir de l'ordre naturel. — Et cependant autour de nous tout est prodige; l'habitude seule nous empêche de tout admirer. — S'il est des choses que l'on peut rejeter, parce qu'elles ne sont pas avancées par des hommes qui puissent faire autorité, il en est de très-étonnantes qu'il faut au moins respecter, lorsqu'elles ont pour témoins des personnes dignes de notre confiance. Ce n'est point à nous aussi à décider, en matière de religion, ce que l'on peut, ou non, concéder aux ennemis de la foi.

Exemples : le comte de Foix; le pape Honorius; — Lucius Antonius; César; St.-Augustin; les Reliques de Saint-Gervais et St.-Protais; la Chasse de St.-Étienne; etc.

Ce n'est pas à l'adventure sans raison que nous attribuons à simplesse et ignorance la facilité de croire

---

*[1] « C'est folie de nous en rapporter à notre *suffisance* (capacité) pour juger du vrai et du faux ». Montaigne explique dans ce chapitre, quel est le genre de faits et d'opinions dont il ne faut pas juger d'après ses lumières. Hors de là, sa maxime serait un paradoxe insoutenable.

et de se laisser persuader : car il me semble avoir apprins aultrefois que la creance estoit comme une impression qui se faisoit en nostre ame; et à mesure qu'elle se trouvoit plus molle et de moindre resistance, il estoit plus aysé à y empreindre quelque chose. *Ut necesse est lancem in librâ ponderibus impositis deprimi : sic animum perspicuis cedere*[1]. D'autant que l'ame est plus vuide et sans contrepoids, elle se baisse plus facilement soubs la charge de la premiere persuasion : voylà pourquoy les enfants, le vulgaire, les femmes et les malades sont plus subiects à estre menez par les aureilles. Mais aussi de l'aultre part, c'est une sotte presumption d'aller desdaignant et condamnant pour faulx ce qui ne nous semble pas vraysemblable : qui est un vice ordinaire de ceulx qui pensent avoir quelque suffisance oultre la commune. I'en faisois ainsin aultrefois; et si i'oyois parler ou des esprits qui reviennent, ou du prognostique des choses futures, des enchantements, des sorcelleries, ou faire quelque aultre conte où ie ne peusse pas mordre,

Somnia, terrores magicos, miracula, sagas,
Nocturnos lemures, portentaque Thessala[2],

---

[1] « Ainsi que la balance penche nécessairement d'un côté, lorsqu'elle est emportée par le poids, il faut de même que notre esprit se rende à l'évidence ». Cic. *Acad. quæst.* L. IV, c. 12.

[2] « De songes, de visions magiques, de miracles, de sorcières, d'apparitions nocturnes, et d'autres effets prodigieux ». Hor. epist. 2, L. II, v. 208.

il me venoit compassion du pauvre peuple abusé de ces folies. Et, à present, ie treuve que i'estois pour le moins autant à plaindre moy mesme; non que l'experience m'aye depuis rien faict veoir au dessus de mes premieres creances, et si n'a pas tenu à ma curiosité : mais la raison m'a instruict que, de condamner ainsi resolument une chose pour faulse et impossible, c'est se donner l'advantage d'avoir dans la teste les bornes et limites de la volonté de Dieu et de la puissance de nostre mere nature; et qu'il n'y a point de plus notable folie au monde, que de les ramener à la mesure de nostre capacité et suffisance. Si nous appellons monstres, ou miracles, ce où nostre raison ne peult aller, combien s'en presente il continuellement à nostre veue ? Considerons au travers de quels nuages, et comment à tastons, on nous mene à la cognoissance de la pluspart des choses qui nous sont entre mains : certes nous trouverons que c'est plustost accoustumance que science qui nous en oste l'estrangeté;

.... Jam nemo, fessus saturusque videndi,
Suspicere in cœli dignatur lucida templa [3] :

et que ces choses là, si elles nous estoyent presentees

---

[3] « Fatigués et rassasiés du spectacle des cieux, nous ne daignons plus lever les yeux vers cette voûte éclatante de lumière ». Lucret. L. II, v. 1037.

de nouveau, nous les trouverions autant ou plus incroyables qu'aulcunes aultres.

.... Si nunc primum mortalibus adsint
Ex improviso, ceu sint obiecta repentè,
Nil magis his rebus poterat mirabile dici,
Aut minus antè quod auderent fore credere gentes [4].

Celuy qui n'avoit iamais veu de riviere, à la premiere qu'il rencontra, il pensa que ce feust l'ocean : et les choses qui sont à nostre cognoissance les plus grandes, nous les iugeons estre les extremes que nature face en ce genre :

Scilicet, et fluvius qui non est maximus, ei 'st
Qui non antè aliquem maiorem vidit; et ingens
Arbor, homoque videtur; et omnia de genere omni
Maxima quæ vidit quisque, hæc ingentia fingit [5].

Consuetudine oculorum assuescunt animi, neque admirantur, neque requirunt rationes earum rerum quas sem-

---

4 « Si, par une apparition soudaine, ces merveilles frappaient nos regards pour la première fois, que pourrions-nous leur comparer dans la nature? Avant de les avoir vues, nous n'aurions pu rien imaginer qui en approchât ». Lucret. L. II, v. 1032.

5 « Un fleuve paraît grand à qui n'en a pas vu de plus grand; il en est de même d'un arbre, d'un homme, et de tout autre objet, quand on ne conçoit rien de plus grand dans la même espèce ». Lucret. L. VI, v. 674.

per vident[6]. La nouvelleté des choses nous incite, plus que leur grandeur, à en rechercher les causes. Il fault iuger avecques plus de reverence de cette infinie puissance de nature, et plus de recognoissance de nostre ignorance et foiblesse. Combien y a il de choses peu vraysemblables, tesmoignees par gents dignes de foy, desquelles si nous ne pouvons estre persuadez, au moins les fault il laisser en suspens : car, de les condamner impossibles, c'est se faire fort, par une temeraire presumption, de sçavoir iusques où va la possibilité. Si l'on entendoit bien la difference qu'il y a entre l'impossible et l'inusité, et entre ce qui est contre l'ordre du cours de nature et contre la commune opinion des hommes, en ne croyant pas temerairement, ny aussi ne descroyant pas facilement, on observeroit la regle de Rien trop, commandée par Chilon[7].

Quand on treuve dans Froissard[8] que le comte

---

[6] « Notre esprit, familiarisé avec les objets qui frappent souvent la vue, n'admire point les choses qu'il voit continuellement, et ne songe pas à en rechercher les causes ». Cic. *de Nat. Deor.* L. II, c. 38.

[7] Μηδὲν ἄγαν (*ne quid nimis*). — Diogène-Laerce attribue ce mot à Chilon, dans la vie de Thalès (L. I, §. 41); mais il le donne ensuite à Solon (Vie de Solon, L. I, §. 63). Aristote et Pline le restituent à Chilon. On l'a attribué encore à plusieurs autres, ce qui prouve qu'on n'en connaissait point l'auteur.

[8] Vol. III, c. 17.

de Foix sceut en Bearn la defaicte du roy Iean de Castille à Iuberoth, le lendemain qu'elle feut advenue [9]; et les moyens qu'il en allegue, on s'en peult mocquer; et de ce mesme que nos annales disent que le pape Honorius, le propre iour que le roy Philippe Auguste mourut à Mante, feit faire ses funerailles publicques et les manda faire par toute l'Italie: car l'auctorité de ces tesmoings n'a pas à l'adventure assez de reng pour nous tenir en bride [*2]. Mais quoy! si Plutarque, oultre plusieurs exemples qu'il allegue de l'antiquité, dict [10] sçavoir de certaine science que du temps de Domitian la nouvelle de la bataille perdue par Antonius en Allemaigne à plusieurs iournées de là [11], feut publiee à Rome, et semee partout le monde, le mesme iour qu'elle avoit esté perdue; et si

9 En 1385. Les Historiens donnent à cette bataille le nom d'*Aljubarotta*, du lieu où se passa l'action. Montaigne, d'après Froissart, écrit *Juberoth*.

10 Plutarque. Vie de *Paulus Emilius*.

11 A plus de 840 lieues, dit Plutarque dans la Vie de *Paulus Emilius*; mais il n'y avait vraiment que 250 lieues de Rome au lieu du combat. Il s'agit ici de *Lucius Antoninus*, qui, lorsqu'il gouvernait la Germanie supérieure, se révolta contre Domitien. Voyez Suét. Domit. §. 6; et les Mémoires de l'Académie des Inscriptions, t. 1.

*2 N'a pas assez de poids, pour nous imposer une confiance aveugle.

Cesar [12] tient qu'il est souvent advenu que la renommee a devancé l'accident : dirons nous pas que ces simples gents là se sont laissez piper aprez le vulgaire pour n'estre pas clairvoyants comme nous ? Est il rien plus delicat, plus net et plus vif que le iugement de Pline, quand il luy plaist de le mettre en ieu ? rien plus esloingné de vanité ? ie laisse à part l'excellence de son sçavoir, duquel ie foys moins de compte : en quelle partie de ces deux là le surpassons nous ? toutesfois il n'est si petit escholier qui ne le convainque de mensonge, et qui ne luy veuille faire leçon sur le progrez des ouvrages de nature. Quand nous lisons dans Bouchet les miracles des reliques de sainct Hilaire, passe ; son credit n'est pas assez grand pour nous oster la licence d'y contredire : mais de condamner d'un train toutes pareilles histoires me semble singuliere impudence. Ce grand sainct Augustin tesmoigne [13] avoir veu sur les reliques sainct Gervais et Protaise à Milan un enfant aveugle recouvrer la veue ; une femme à Carthage estre guarie d'un cancer par le signe de la croix qu'une femme nouvellement baptisee luy feit ; Hesperius, un sien familier, avoir chassé les esprits qui infestoient sa maison avecques un peu de terre du sepulchre de nostre Seigneur ; et cette terre depuis transportee à l'eglise, un paralytique en

---

[12] *De Bell. Civ.* L. III, c. 36.

[13] *De Civit. Dei.* L. XXII, c. 8.

avoir esté soubdain guary; une femme en une procession ayant touché à la chasse sainct Estienne d'un bouquet, et de ce bouquet s'estant frotté les yeulx, avoir recouvré la veue pieça *3 perdue; et plusieurs aultres miracles où il dict luy mesme avoir assisté: de quoy accuserons nous et luy et deux saints evesques Aurelius et Maximinus qu'il appelle pour ses recors *4? sera ce d'ignorance, simplesse, facilité? ou de malice et imposture? Est il homme en notre siecle si impudent qui pense leur estre comparable, soit en vertu et pieté, soit en sçavoir, iugement et suffisance? *qui, ut rationem nullam afferrent, ipsâ auctoritate me frangerent* [14].

C'est une hardiesse dangereuse et de consequence, oultre l'absurde temerité qu'elle traisne quand et soy, de mespriser ce que nous ne concevons pas: car aprez que, selon vostre bel entendement, vous avez estably les limites de la verité et de la mensonge, et qu'il se treuve que vous avez necessairement à croire des choses où il y a encores plus d'estrangeté qu'en ce que vous niez, vous vous estes desia obligé de les abandonner. Or ce qui me

---

14 « Quand même ils n'apporteraient aucune raison, ils me persuaderaient par leur seule autorité ». Cic. *Tusc. quæst.* L. I, c. 21.

*3 Depuis long-tems.

*4 Témoins.

semble apporter autant de desordre en nos consciences, en ces troubles où nous sommes de la religion *5, c'est cette dispensation que les catholiques font de leur creance *6. Il leur semble faire bien les moderez et les entendus quand ils quittent aux adversaires aulcuns articles de ceux qui sont en debat : mais oultre ce qu'ils ne voyent pas quel advantage c'est à celuy qui vous charge, de commencer à luy cedèr et vous tirer arriere, et combien cela l'anime à poursuyvre sa poincte ; ces articles là qu'ils choisissent pour les plus legiers, sont aulcunefois tresimportants. Ou il fault se soubmettre du tout à l'auctorité de nostre police ecclesiastique, ou du tout s'en dispenser : ce n'est pas à nous à establir la part que nous luy debvons d'obeïssance. Et davantage, ie le puis dire pour l'avoir essayé *7, ayant aultrefois usé de cette liberté de mon choix et triage particulier, mettant à nonchaloir *8 certains poincts de l'observance de nostre eglise qui semblent avoir un visage ou plus vain ou plus estrange ; venant à en communiquer aux hommes sçavants, i'ay trouvé que ces choses là ont un fondement massif et tressolide ; et que ce n'est que bestise et ig-

---

*5 Au sujet de la religion.

*6 C'est que les catholiques disposent trop facilement de leur croyance.

*7 Éprouvé.

*8 Mettant peu d'importance à.

norance qui nous faict les recevoir avecques moindre reverence que le reste. Que ne nous souvient il combien nous sentons de contradiction en nostre iugement mesme ! combien de choses nous servoient hier d'articles de foy, qui nous sont fables auiourd'huy ! La gloire et la curiosité sont les fleaux de nostre ame : cette cy nous conduict à mettre le nez par tout ; et celle là nous deffend de rien laisser irrésolu et indecis.

CHAPITRE XXVII.

De l'amitié.

SOMMAIRE. — Il ne peut y avoir de vraie amitié qu'entre des égaux. Combien diffèrent de l'amitié les affections entre les pères et les fils, entre les frères, entre les époux. Toute contrainte exclut l'amitié. — Les unions contre nature en usage parmi les Grecs, ne sont point une image de l'amitié.— Idée de l'amitié parfaite ; elle ne peut se diviser sur plusieurs individus. Dans la véritable amitié, celui qui donne est l'obligé ; tout y est abandon : deux ames n'en font qu'une. — Dans les amitiés communes, il faut user de prudence et de circonspection. — Dans les relations des hommes entre eux, peu importe le plus souvent de connaître le caractère, la religion, les mœurs des personnes ; il n'en est pas de même en amitié.

Exemples : Aristippe ; Étienne de la Boëtie ; Achille et Patrocle ; Harmodius et Aristogiton ; Caïus Blosius ; Aristote ; Diogènes ; le Testament d'Eudamidas ; un soldat de Cyrus ; Agésilas.

CONSIDERANT la conduicte de la besongne d'un

peintre que i'ay, il m'a prins envie de l'ensuyvre. Il choisit le plus bel endroict et milieu de chasque paroy pour y loger un tableau eslaboré de toute sa suffisance; et le vuide tout autour, il le remplit de crotesques, qui sont peinctures fantasques, n'ayant grace qu'en la varieté et estrangeté. Que sont ce icy aussi, à la verité, que crotesques et corps monstrueux, rappiecez de divers membres, sans certaine figure, n'ayants ordre, suitte, ny proportion que fortuite?

Desinit in piscem mulier formosa supernè [1].

Ie voys bien iusques à ce second poinct avecques mon peintre : mais ie demeure court en l'aultre et meilleure partie; car ma suffisance ne va pas si avant que d'oser entreprendre un tableau riche, poly et formé selon l'art. Ie me suis advisé d'en emprunter un d'Estienne de la Boëtie, qui honorera tout le reste de cette besongne : c'est un discours auquel il donna nom LA SERVITUDE VOLONTAIRE : mais ceulx qui l'ont ignoré l'ont bien proprement depuis rebaptisé en aultre lettre, LE CONTRE UN [2]. Il l'escrivit par maniere d'essay en sa

---

[1] « Dans ce monstre bizarre, la partie supérieure est une belle femme, et le reste un poisson ». Hor. *de Arte poet.* v. 4.

[2] Cet écrit que Montaigne promet, il ne le donnera point; et il en dit la raison, dans un *post-scriptum* qui termine ce chapitre. C'est un traité très-vigoureux contre *le gouvernement d'un seul*; et c'est pour cela qu'on l'appelait quelquefois le *contre-un*. Comme Montaigne avait, pour ainsi dire, adopté cet ouvrage de son cher *la Boëtie*, nous ne croirions pas avoir donné une édition complète des Essais, s'il n'en faisait partie. On le trouvera donc dans le dernier volume.

premiere ieunesse [*1], à l'honneur de la liberté contre les tyrans. Il court pieça ez mains des gents d'entendement, non sans bien grande et meritee recommendation; car il est gentil et plein, ce qu'il est possible. Si y a il bien à dire que ce ne soit le mieulx qu'il peust faire : et si en l'aage que ie l'ay cogneu plus avancé, il eust prins un tel desseing que le mien de mettre par escript ses fantasies, nous verrions plusieurs choses rares et qui nous approcheroient bien prez de l'honneur de l'antiquité; car notamment en cette partie des dons de nature, ie n'en cognois point qui luy soit comparable. Mais il n'est demeuré de luy que ce discours, encores par rencontre, et crois qu'il ne le veit oncques depuis qu'il luy eschappa; et quelques memoires sur cet edict de ianvier [3] fameux par

---

[3] Donné en 1562, sous le règne de Charles IX, encore mineur. Cet édit accordait aux Huguenots l'exercice public de leur religion. « La reine le fit rendre, dit le président Henault, par la crainte que la jonction du roi de Navarre au Triumvirat ne rendît ce parti trop puissant. Le parlement refusa de l'enregistrer, *his verbis : non possumus, nec debemus*. Il fut pourtant enregistré après deux lettres de Jussion. Il y avait dans cet édit un article remarquable, c'est une espèce de règlement sur la manière dont les protestans doivent se conduire; et il est dit « qu'ils n'avanceront rien de contraire au concile de Nicée, au symbole, ni au livre de l'ancien et du nouveau Testament ». *Abrégé Chron.; an* 1562.

[*1] N'ayant pas atteint le dix-huitième an de son aage. *édit. de* 1588, *in*-4°.

nos guerres civiles, qui trouveront encores ailleurs peutestre leur place. C'est tout ce que i'ay peu recouvrer de ses reliques, moy qu'il laissa d'une si amoureuse recommendation, la mort entre les dents, par son testament, heritier de sa bibliotheque et de ses papiers, oultre le livret de ses œuvres que i'ay faict mettre en lumiere [4]. Et si suis obligé particulierement à cette piece, d'autant qu'elle a servy de moyen à nostre premiere accointance; car elle me feut montree longue piece [*2] avant que ie l'eusse veu, et me donna la première cognoissance de son nom, acheminant ainsi cette amitié que nous avons nourrie, tant que Dieu a voulu, entre nous, si entiere et si parfaicte que certainement il ne s'en lit gueres de pareilles, et entre nos hommes il ne s'en veoid aulcune trace en usage. Il fault tant de rencontres à la bastir, que c'est beaucoup si la fortune y arrive une fois en trois siecles. Il n'est rien à quoy il semble que nature nous aye plus acheminez qu'à la societé; et dict Aristote [5] que les bons legislateurs ont eu plus de soing

---

[4] Imprimé à Paris en 1571, par les soins de Montaigne. Ce recueil contient des *Traductions* de divers ouvrages de Xénophon et de Plutarque, des *Discours politiques*, des *Poésies*, etc.; et enfin l'*Authenauticon*, ou *l'Esclavage volontaire*. Voyez de plus une note de la page 333.

[5] *Ethic. Nicom.* L. VIII, c. 1.

[*2] Longtems. Dans l'édition de Mlle. de Gournay et dans celles de Coste, on lit *long espace*.

de l'amitié, que de la iustice. Or le dernier poinct de sa perfection est cettuy cy : car en general toutes celles que la volupté, ou le proufit, le besoing publicque ou privé, forge et nourrit, en sont d'autant moins belles et genereuses et d'autant moins amitiez, qu'elles meslent aultre cause et but et fruict en l'amitié, qu'elle mesme. Ny ces quatre especes anciennes *3, naturelle, sociale, hospitaliere, venerienne, particuliement n'y conviennent, ni coniointement *4. Des enfants aux pères, c'est plustost respect. L'amitié se nourrit de communication, qui ne peult se trouver entre eulx pour la trop grande disparité; et offenseroit à l'adventure les debvoirs de nature : car ny toutes les secrettes pensees des peres ne se peuvent communiquer aux enfants, pour n'y engendrer une messeante privauté; ny les advertissements et corrections, qui est un des premiers offices d'amitié, ne se pourroient exercer des enfants aux pères. Il s'est trouvé des nations où par usage les enfants tuoyent leurs pères, et d'aultres où les pères tuoyent leurs enfants, pour eviter l'empeschement qu'ils se peuvent quelquefois entreporter : et naturellement l'un despend de la ruine de l'aultre. Il s'est trouvé des philosophes desdaignant cette cousture

---

*3 Sous-entendu, d'amitié.

*4 C'est-à-dire, n'y conviennent spécialement; (ni *séparement*, ni conjointement).

naturelle : tesmoings Aristippus [6], qui, quand on le pressoit de l'affection qu'il debvoit à ses enfants pour estre sortis de luy, il se meit à cracher, disant « que cela en estoit aussi bien sorty ; que nous engendrions bien des pouils et des vers » : et cet aultre que Plutarque [7] vouloit induire à s'accorder avecques son frère : « Ie n'en fais pas, dict il, plus grand estat pour estre sorty du mesme trou ». C'est à la verité un beau nom et plein de dilection, que le nom de *frère*, et à cette cause en feismes nous luy et moy nostre alliance *[5] : mais ce meslange de biens, ces partages, et que la richesse de l'un soit la pauvreté de l'aultre, cela destrempe merveilleusement et relasche cette soudure fraternelle ; les freres ayants à conduire le progrez de leur avancement en mesme sentier et mesme train, il est force qu'ils se heurtent et chocquent souvent. Davantage, la correspondance et relation qui engendre ces vrayes et parfaictes amitiez, pourquoy se trouvera elle en ceulx cy ? Le pere et le fils peuvent estre de complexion entierement esloingnee, et les freres aussi : c'est mon fils, c'est mon parent ; mais c'est un homme farouche, un meschant ou un sot.

---

6 Diogène-Laerce : Vie d'Aristippe ; L. II, segm. 81.

7 Plutarque : *De l'Amitié fraternelle*, c. 74.

*5 C'est-à-dire, que Montaigne et Étienne de la Boëtie se donnèrent le nom de *frères*, et scellèrent ainsi leur liaison d'amitié.

Et puis, à mesure que ce sont amitiez que la loy et l'obligation naturelle nous commande, il y a d'autant moins de nostre choix et liberté volontaire; et nostre liberté volontaire n'a point de production qui soit plus proprement sienne que celle de l'affection et amitié. Ce n'est pas que ie n'aye essayé de ce costé là tout ce qui en peult estre, ayant eu le meilleur pere qui feut oncques, et le plus indulgent iusques à son extreme vieillesse; et estant d'une famille fameuse de pere en fils, et exemplaire en cette partie de la concorde fraternelle;

> ... Et ipse
> Notus in fratres animi paterni [8].

D'y comparer l'affection envers les femmes, quoyqu'elle naisse de nostre choix, on ne peult; ny la loger en ce roolle. Son feu, ie le confesse,

> ... Neque enim est dea nescia nostri
> Quæ dulcem curis miscet amaritiem [9],

est plus actif, plus cuisant et plus aspre; mais c'est un feu temeraire et volage, ondoyant et divers, feu de fiebvre, subiect à accez et remises, et qui ne nous tient qu'à un coing. En l'amitié, c'est une chaleur generale et universelle, temperee, au demourant, et egale; une chaleur constante et rassise, toute doul-

[8] « Connu moi-même par l'affection paternelle que j'ai témoignée à mes frères ». Hor. od. 2. L. II, v. 6.

[9] « Car je ne suis pas inconnu à la déesse qui mêle une douce amertume aux peines de l'amour ». Cat. epig. 67, v. 17.

ceur et polissure, qui n'a rien d'aspre et de poignant. Qui plus est, en l'amour, ce n'est qu'un desir forcené aprez ce qui nous fuit :

> Come segue la lepre il cacciatore
> Al fredo, al caldo, alla montagna, al lito;
> Ne più la stima poi che presa vede,
> E sol dietro a chi fugge affretta il piede [10] :

aussitost qu'il entre aux termes de l'amitié, c'est à dire en la convenance des volontez, il s'esvanouit et s'alanguit; la iouïssance le perd, comme ayant la fin corporelle et subiecte à satieté. L'amitié, au rebours, est iouïe à mesure qu'elle est desiree, ne s'esleve, se nourrit, ny ne prend accroissance qu'en la iouïssance, comme estant spirituelle, et l'ame s'affinant par l'usage. Soubs cette parfaicte amitié, ces affections volages ont aultrefois trouvé place chez moy, à fin que ie ne parle de luy, qui n'en confesse que trop par ses vers [*6]: ainsi ces deux passions sont entrees chez moy, en cognoissance l'une de l'aultre, mais en comparaison, iamais; la premiere maintenant sa route d'un vol haultain et superbe, et regardant desdaigneusement cette

---

[10] « Tel, à travers les neiges et les sables brûlans, à travers les montagnes et les vallées, le chasseur poursuit le lièvre avec ardeur; il ne desire l'atteindre qu'autant qu'il fuit, et n'en fait plus de cas dès qu'il l'atteint ». Ariosto, *cant.* X, *stanz.* 7.

[*6] Sans parler d'Étienne la Boëtie, qui ne prouve que trop par ses vers, combien il fut amoureux.

cy passer ses poinctes bien loing au dessoubs d'elle. Quant au mariage, oultre ce que c'est un marché qui n'a que l'entree libre, sa duree estant contraincte et forcee, dependant d'ailleurs que de nostre vouloir, et marché qui ordinairement se faict à aultres fins, il y survient mille fusees estrangieres à desmesler parmy, suffisantes à rompre le fil et troubler le cours d'une vifve affection : là où en l'amitié, il n'y a affaire ny commerce que d'elle mesme. Ioinct qu'à dire vray, la suffisance ordinaire des femmes n'est pas pour respondre à cette conference et communication, nourrice de cette saincte cousture; ny leur ame ne semble assez ferme pour soustenir l'estreincte d'un nœud si pressé et si durable. Et certes, sans cela, s'il se pouvoit dresser une telle accointance libre et volontaire où non seulement les ames eussent cette entiere iouïssance, mais encores où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme feust engagé tout entier, il est certain que l'amitié en seroit plus pleine et plus comble : mais ce sexe par nul exemple n'y est encores pu arriver, et, par le commun consentement des escholes anciennes, en est reiecté. Et cette aultre licence grecque est iustement abhorree par nos mœurs : laquelle pourtant, pour avoir, selon leur usage, une si necessaire disparité d'aages et difference d'offices entre les amants, ne respondoit non plus assez à la parfaicte union et convenance qu'icy nous demandons : *Quis est enim iste amor amicitiæ ? Cur neque deformem adolescentem quis-*

quam amat, neque formosum senem [11]? Car la peincture mesme qu'en faict l'academie ne me desadvouera pas, comme ie pense, de dire ainsi de sa part : Que cette premiere fureur, inspiree par le fils de Venus au cœur de l'amant sur l'obiect de la fleur d'une tendre ieunesse, à laquelle ils permettent touts les insolents et passionnez efforts que peult produire une ardeur immoderee, estoit simplement fondee en une beauté externe, faulse image de la generation corporelle; car en l'esprit elle ne pouvoit, duquel la montre estoit encores cachee *7, qui n'estoit qu'en sa naissance et avant l'aage de germer : Que si cette fureur saisissoit un bas courage, les moyens de sa poursuitte c'estoient richesses, presents, faveur à l'advancement des dignitez, et telle autre basse marchandise qu'ils reprouvent; si elle tomboit en un courage plus genereux; les entremises estoient genereuses de mesme, instructions philosophiques, enseignements à reverer la religion, obeïr aux loix, mourir pour le bien de son païs, exemples de vaillance, prudence, iustice; s'estudiant l'amant de se rendre acceptable par la bonne grace et beauté de son ame, celle de son corps estant pieça fanee, et

---

[11] « En effet, que signifie cet amour d'amitié? D'où vient que personne n'aime un jeune homme laid, ni un beau vieillard »? Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. 33.

*7 Car elle ne pouvait être fondée sur l'esprit, que l'on ne pouvait encore découvrir.

esperant par cette societé mentale establir un marché plus ferme et durable. Quand cette poursuite arrivoit à l'effect en sa saison, car ce qu'ils ne requierent point en l'amant qu'il apportast loysir et discretion en son entreprinse, ils le requierent exactement en l'aimé, d'autant qu'il luy falloit iuger d'une beauté interne, de difficile cognoissance et abstruse descouverte; lors naissoit en l'aimé le desir d'une conception spirituelle par l'entremise d'une spirituelle beauté. Cette cy estoit ici principale; la corporelle, accidentale et seconde : tout le rebours de l'amant. A cette cause preferent ils l'aimé, et verifient que les dieux aussi le preferent; et tansent grandement le poëte Aeschylus d'avoir en l'amour d'Achilles et de Patroclus donné la part de l'amant à Achilles qui estoit en la premiere et imberbe verdeur de son adolescence, et le plus beau des Grecs. Aprez cette communauté generale, la maistresse et plus digne partie d'icelle exerçant ses offices et predominant, ils disent qu'il en provenoit des fruicts tresutiles au privé et au public; que c'estoit la force des païs qui en recevoient l'usage, et la principale deffense de l'equité et de la liberté : tesmoings les salutaires amours de Harmodius et d'Aristogiton. Pourtant la nomment ils sacree et divine; et n'est, à leur compte, que la violence des tyrans et lascheté des peuples qui lui soit adversaire. Enfin, tout ce qu'on peult donner à la faveur de l'academie, c'est dire que c'estoit un amour se terminant en amitié : chose qui ne se rapporte pas mal à la definition stoïque

de l'amour : *Amorem conatum esse amicitiæ faciendæ ex pulchritudinis specie* [12].

Ie reviens à ma description de façon plus equitable et plus equable *8. *Omninò amicitiæ, corroboratis iam confirmatisque et ingeniis et ætatibus, iudicandæ sunt* [13]. Au demourant, ce que nous appellons ordinairement amis et amitiez, ce ne sont qu'accointances et familiaritez nouees par quelque occasion ou commodité, par le moyen de laquelle nos ames s'entretiennent. En l'amitié de quoy ie parle, elles se meslent et confondent l'une en l'aultre d'un meslange si universel, qu'elles effacent et ne retrouvent plus la cousture qui les a ioinctes. Si on me presse de dire pourquoy ie l'aymois, ie sens que cela ne se peult exprimer, qu'en respondant « Parce que c'estoit luy; parce que c'estoit moy ». Il y a, au delà de tout mon discours et de ce que i'en puis dire particulierement, ie ne sçais quelle force inexplicable et fatale [14], mediatrice de

---

[12] « Que l'amour est l'effort que l'on fait pour inspirer l'amitié par l'éclat de la beauté ». Cic. *Tusc. quæst.* L. IV, c. 34.

[13] « Pour juger de l'amitié, il faut être parvenu à la maturité de l'âge et de l'esprit ». Cic. *de Amicit.*, c. 20.

[14] Cette pensée se trouve exprimée dans les vers suivans :

Il est des nœuds secrets, il est des sympathies,
Dont par le doux rapport les ames assorties,
S'attachent l'une à l'autre, et se laissent piquer
Par un je ne sais quoi qu'on ne peut expliquer.

CORNEILLE.

*8 C'est-à-dire, d'une espèce d'amitié plus juste et plus égale, que celle dont il vient de parler.

cette union. Nous nous cherchions avant que de nous estre veus, et par des rapports que nous oyions l'un de l'autre, qui faisoient en nostre affection plus d'effort que ne porte la raison des rapports; ie crois par quelque ordonnance du ciel. Nous nous embrassions par nos noms : et à nostre premiere rencontre, qui feut par hazard en une grande feste et compaignie de ville, nous nous trouvasmes si prins, si cogneus, si obligez entre nous, que rien dez lors ne nous feut si proche que l'un à l'autre. Il escrivit une satire latine excellente, qui est publiee [15], par laquelle il excuse et explique la precipitation de nostre intelligence si promptement parvenue à sa perfection [16]. Ayant si peu à durer, et ayant si tard commencé, car nous estions touts deux hommes faicts, et luy plus de quelque annee, elle n'avoit point à perdre temps; et n'avoit à se regler au patron des amitiez molles et regulieres, ausquelles il fault tant de precautions de longue et

[15] On la trouve dans le recueil des pièces posthumes d'Étienne de la Boëtie, publié par Montaigne en 1571, à Paris, chez Frédéric Morel.

[16] C'est ce qu'il fait dès le commencement de la pièce, dans une vingtaine de vers, où il décrit, à peu près de la même manière que Montaigne, comment se forma inopinément leur liaison; combien elle est pure et inaltérable. Il finit par ces vers touchans :

Te, Montane, mihi casus sociavit in omnes
Et natura potens, et amoris gratior illex,
Virtus....

prealable conversation. Cette cy n'a point d'aultre idée que d'elle mesme, et ne se peult rapporter qu'à soy : ce n'est pas une speciale consideration, ny deux, ny trois, ny quatre, ny mille ; c'est ie ne sçais quelle quintessence de tout ce meslange, qui, ayant saisi toute ma volonté, l'amena se plonger et se perdre en la sienne, qui ayant saisi toute sa volonté, l'amena se plonger et se perdre en la mienne, d'une faim, d'une concurrence pareille : ie dis perdre, à la verité, ne nous reservant rien qui nous feust propre, ny qui feust ou sien ou mien. Quand Lelius, en presence des consuls romains, lesquels aprez la condamnation de Tiberius Gracchus poursuyvoient touts ceulx qui avoient esté de son intelligence *[9], veint à s'enquerir de Caius Blosius (qui estoit le principal de ses amis), combien il eust voulu faire pour luy, et qu'il eut repondu, « Toutes choses [17] ». Comment toutes choses ? suyvit il : et quoi ! s'il t'eust commandé de mettre le feu en nos temples » ? « Il ne me l'eust iamais commandé », repliqua Blosius. « Mais s'il l'eust fait » ? adiousta Lelius. « I'y eusse obey », respondit il [17]. S'il estoit si parfaictement amy de Gracchus, comme disent les histoires, il n'avoit que faire d'offenser les consuls par cette derniere

---

17 Plutarque : *Vies de Tiberius et de Caïus Gracchus*, c. 5, et Valère-Maxime. L. IV, c. 7, *in exemplis Romanis*, §. 1.

*9 De son parti.

et hardie confession; et ne se debvoit despartir de l'asseurance qu'il avoit de la volonté de Gracchus. Mais toutesfois ceulx qui accusent cette response comme seditieuse n'entendent pas bien ce mystere, et ne presupposent pas, comme il est, qu'il tenoit la volonté de Gracchus en sa manche, et par puissance et par cognoissance : ils estoient plus amis, que citoyens; plus amis qu'amis et qu'ennemis de leur païs, qu'amis d'ambition et de trouble : s'estant parfaictement commis l'un à l'autre, ils tenoient parfaictement les renes de l'inclination l'un de l'aultre : et faictes guider cet harnois par la vertu et conduicte de la raison, comme aussi est il du tout impossible de l'atteler sans cela, la response de Blosius est telle qu'elle debvoit estre. Si leurs actions se desmancherent, ils n'estoient ny amis, selon ma mesure, l'un de l'autre, ny amis à eulx mesmes. Au demourant, cette response ne sonne non plus que feroit la mienne à qui s'enquerroit à moy de cette façon : « Si vostre volonté vous commandoit de tuer vostre fille, la tueriez vous » ? et que ie l'accordasse : car cela ne porte aulcun tesmoignage de consentement à ce faire; parce que ie ne suis point en doubte de ma volonté, et tout aussi peu de celle d'un tel amy. Il n'est pas en la puissance de touts les discours du monde de me desloger de la certitude que i'ay des intentions et iugements du mien : aulcune de ses actions ne me sçauroit estre presentee, quelque visage qu'elle eust, que

ie n'en trouvasse incontinent le ressort. Nos ames ont charié si uniement ensemble ; elles se sont considerees d'une si ardente affection, et de pareille affection descouvertes iusques au fin fond des entrailles l'une à l'aultre, que non seulement ie cognoissois la sienne comme la mienne, mais ie me feusse certainement plus volontiers fié à luy de moy, qu'à moy.

Qu'on ne me mette pas en ce reng ces aultres amitiez communes ; i'en ay autant de cognoissance qu'un aultre, et des plus parfaictes de leur genre : mais ie ne conseille pas qu'on confonde leurs regles ; on s'y tromperoit. Il fault marcher en ces aultres amitiez la bride à la main, avecques prudence et precaution : la liaison n'est pas nouee en maniere qu'on n'ait aulcunement à s'en desfier. « Aimez le, disoit Chilon [18], comme ayant quelque iour à le haïr ; haïssez le, comme ayant à l'aimer ». Ce precepte, qui est si abominable en cette souveraine et maistresse amitié, il est salubre en l'usage des amitiez ordinaires et coustumieres ; à l'endroict desquelles il fault employer le mot qu'Aristote avoit tresfamilier, « O mes amys ! il n'y a nul amy [19] ». En ce noble commerce, les offices et les bienfaicts, nourrissiers des aultres amitiez, ne me-

---

[18] Dans Aulu-Gelle. L. I, c. 3. Diogène et Aristote attribuent ce mot à Bias ; l'un dans la vie de ce sage, L. I, §. 87 ; l'autre dans sa Réthorique, L. II, c. 13.

[19] Diogène-Laerce : *in Vitâ Aristotelis*. L. V, §. 21.

ritent pas seulement d'estre mis en compte ; cette confusion si pleine de nos volontez en est cause : car tout ainsi que l'amitié que ie me porte ne reçoit point augmentation pour le secours que ie me donne au besoing, quoy que dient les stoïciens, et comme ie ne me sçais aulcun gré du service que ie me foys ; aussi l'union de tels amis estant veritablement parfaicte, elle leur faict perdre le sentiment de tels debvoirs, et haïr et chasser d'entre eulx ces mots de division et de différence, bienfaict, obligation, recognoissance, priere, remerciement, et leurs pareils. Tout estant, par effect, commun entre eulx, volontez, pensements, iugements, biens, femmes, enfants, honneur et vie, et leur convenance n'estant qu'une ame en deux corps, selon la trespropre definition d'Aristote [20], ils ne se peuvent ny prester ny donner rien. Voilà pourquoy les faiseurs de loix, pour honnorer le mariage de quelque imaginaire ressemblance de cette divine liaison, deffendent les donations entre le mary et la femme ; voulants inferer par là que tout doibt estre à chascun d'eulx, et qu'ils n'ont rien à diviser et partir ensemble.

Si, en l'amitié de quoy ie parle, l'un pouvoit donner à l'aultre, ce seroit celuy qui recevroit le bienfaict qui obligeroit son compaignon : car cherchant l'un et l'aultre, plus que toute aultre chose, de s'en-

[20] Diogène-Laerce : *in Vita Aristotelis*. L.-V, §. 20.

tre-bienfaire, celuy qui en preste la matiere et l'occasion est celuy là qui faict le liberal, donnant ce contentement à son amy d'effectuer en son endroict ce qu'il desire le plus. Quand le philosophe Diogenes avoit faulte d'argent, il disoit [21], Qu'il le redemandoit à ses amis, non qu'il le demandoit. Et pour montrer comment cela se practique par effect, i'en reciteray un ancien exemple singulier. Eudamidas corinthien avoit deux amis, Charixenus, sycionien, et Aretheus, corinthien : venant à mourir, estant pauvre, et ses deux amis riches, il feit ainsi son testament : « Ie legue à Aretheus de nourrir ma mere » et l'entretenir en sa vieillesse; à Charixenus de ma- » rier ma fille et luy donner le douaire le plus grand » qu'il pourra : et au cas que l'un d'eulx vienne à de- » faillir, ie substitue en sa part celuy qui survivra [22] ». Ceulx qui premiers veirent ce testament, s'en mocquerent; mais ses heritiers en ayants esté advertis l'accepterent avec un singulier contentement : et l'un d'eulx, Charixenus, estant trespassé cinq iours aprez, la substitution estant ouverte en faveur d'Aretheus, il nourrit curieusement*[10] cette mere; et de cinq talents qu'il avoit en ses biens, il en donna les deux et demy

---

[21] Diogène-Laerce, dans la Vie de Diogène le Cynique. L. VI, §. 46.

[22] Voyez Lucien, dialogue intitulé *Toxaris*.

*[10] Avec soin. *Curiosè*, soigneusement.

en mariage à une sienne fille unique, et deux et demy pour le mariage de la fille d'Eudamidas, desquelles il feit les nopces en mesme iour. Cet exemple est bien plein, si une condition en estoit à dire *11, qui est la multitude d'amis; car cette parfaicte amitié de quoy ie parle est indivisible : chascun se donne si entier à son amy, qu'il ne luy reste rien à despartir ailleurs; au rebours, il est marry qu'il ne soit double, triple, ou quadruple, et qu'il n'ayt plusieurs ames et plusieurs volontez, pour les conferer toutes à ce subiect.

Les amitiez communes, on les peult despartir; on peult aymer en cettuy cy la beauté, en cet aultre la facilité de ses mœurs, en l'aultre la liberalité, en celuy là la paternité, en cet aultre la fraternité, ainsi du reste : mais cette amitié qui possede l'ame et la regente en toute souveraineté, il est impossible qu'elle soit double. Si deux en mesme temps demandoient à estre secourus, auquel courriez vous ? S'ils requeroient de vous des offices contraires, quel ordre y trouveriez vous ? Si l'un commettoit à vostre silence *12 chose qui feust utile à l'aultre de sçavoir, comment vous en demesleriez vous ? L'unique et principale amitié descoust toutes aultres obligations : le secret que i'ay iuré ne deceler à nul aultre, ie le puis sans

*11 Mais une condition y manque ; c'est qu'on n'y voudrait pas voir tant d'amis.

*12 Si l'un confiait à votre discrétion.

pariure communiquer à celuy qui n'est pas aultre, c'est moy. C'est un assez grand miracle de se doubler; et n'en cognoissent pas la haulteur ceux qui parlent de se tripler. Rien n'est extreme, qui a son pareil: et qui presupposera que de deux i'en aime autant l'un que l'aultre, et qu'ils s'entr'aiment et m'aiment autant que ie les aime, il multiplie en confrairie la chose la plus une et unie, et de quoy une seule est encores la plus rare à trouver au monde. Le demourant *[13] de cette histoire convient tresbien à ce que ie disois : car Eudamidas donne pour grace et pour faveur à ses amis de les employer à son besoing; il les laisse heritiers de cette sienne liberalité qui consiste à leur mettre en main les moyens de luy bienfaire: et sans doubte, la force de l'amitié se montre bien plus richement en son faict, qu'en celuy d'Aretheus. Somme, ce sont effects inimaginables à qui n'en a gousté, et qui me font honnorer à merveille la response de ce ieune soldat, à Cyrus [23] s'enquerant à luy pour combien il vouldroit donner un cheval par le moyen duquel il venoit de gaigner le prix de la course; et s'il le vouldroit eschanger à un royaume: « Non certes, sire; mais bien le lairrois ie volontiers » pour en acquerir un amy, si ie trouvois homme » digne de telle alliance ». Il ne disoit pas mal, « si

---

[23] Xénophon; *Cyropédie*. L. VIII, c. III, §. 11, 12.

*[13] Le reste.

i'en trouvois »; car on treuve facilement des hommes propres à une superficielle accointance : mais en cette cy, en laquelle on negocie du fin fond de son courage *[14], qui ne faict rien de reste, certes il est besoing que touts les ressorts soyent nets et seurs parfaictement.

Aux confederations qui ne tiennent que par un bout, on n'a à pourveoir qu'aux imperfections qui particulierement interessent ce bout là. Il ne peult chaloir de quelle religion soit mon medecin, et mon advocat; cette consideration n'a rien de commun avecques les offices de l'amitié qu'ils me doibvent : et en l'accointance domestique que dressent avecques moy ceulx qui me servent, i'en foys de mesme, et m'enquiers peu d'un laquay, s'il est chaste, ie cherche s'il est diligent; et ne crains pas tant un muletier ioueur, que imbecille, ny un cuisinier iureur, qu'ignorant. Ie ne me mesle pas de dire ce qu'il fault faire au monde, d'aultres assez s'en meslent, mais ce que i'y foys,

Mihi sic usus est : tibi, ut opus est facto, face [24].

A la familiarité de la table i'associe le plaisant, non le prudent; au lict, la beauté avant la bonté; en la societé du discours, la suffisance, veoire sans la preu-

---

[24] « C'est ainsi que j'en use; pour vous, agissez comme vous l'entendrez ». Terent. *Heautont.* act. I, sc. I, v. 28.

*[14] C'est-à-dire, avec un entier abandon; sans restriction.

d'hommie : pareillement ailleurs. Tout ainsi que cil [25] qui feut rencontré à chevauchons sur un baston se iouant avecques ses enfants, pria l'homme qui l'y surprint de n'en rien dire iusques à ce qu'il feust pere luy mesme; estimant que la passion qui luy naistroit lors en l'ame le rendroit iuge equitable d'une telle action : ie souhaiterois aussi parler à des gents qui eussent essayé ce que ie dis : mais sçachant combien c'est chose esloingnee du commun usage qu'une telle amitié, et combien elle est rare, ie ne m'attends pas d'en trouver aulcun bon iuge; car les discours mesmes que l'antiquité nous a laissé sur ce subiect me semblent lasches au prix du sentiment que i'en ay, et en ce poinct les effects surpassent les preceptes mesmes de la philosophie.

Nil ego contulerim jucundo sanus amico [26].

L'ancien Menander [27] disoit celuy là heureux qui avoit peu rencontrer seulement l'ombre d'un amy : il avoit certes raison de le dire, mesme s'il en avoit tasté. Car, à la verité, si ie compare tout le reste de ma vie, quoyqu'avecques la grace de Dieu ie l'aye passee doulce, aysee, et, sauf la perte d'un tel amy, exempte d'af-

---

[25] C'est-à-dire, *celui.* Il s'agit ici d'Agésilas. Voyez Plutarque : Vie d'Agésilaüs, c. 9.

[26] « Pour l'homme sensé, je ne sais rien de comparable au bonheur d'avoir un ami ». Hor. sat. 5. L. I, v. 44.

[27] Plutarque : *de l'Amitié fraternelle*, c. 3.

fliction poisante, pleine de tranquillité d'esprit, ayant prins en payement mes commoditez naturelles et originelles, sans en rechercher d'aultres; si ie la compare, dis ie, toute, aux quatre annees qu'il m'a esté donné de iouyr de la doulce compaignie et societé de ce personnage, ce n'est que fumee, ce n'est qu'une nuict obscure et ennuyeuse. Depuis le iour que ie le perdis,

> ... Quem semper acerbum,
> Semper honoratum (sic dî voluistis!) habebo [28],

ie ne foys que traisner languissant; et les plaisirs mesmes qui s'offrent à moy, au lieu de me consoler, me redoublent le regret de sa perte : nous estions à moitié de tout, il me semble que ie luy desrobe sa part :

> Nec fas esse ullâ me voluptate hîc frui
> Decrevi, tantisper dum ille abest meus particeps [29].

I'estois desia si faict et accoustumé à estre deuxiesme partout, qu'il me semble n'estre plus qu'à demy :

> Illam meæ si partem animæ tulit
> Maturior vis, quid moror altera ?

---

[28] « Jour fatal que je dois pleurer, que je dois honorer à jamais, puisque telle a été, grands dieux, votre volonté suprême » ! Énéid. L. V, v. 49.

[29] « Et je ne pense pas qu'aucun plaisir me soit permis, maintenant que je n'ai plus celui avec qui je devais tout partager ». Terent. *Heautont.* act. I, v. 97. — Montaigne a changé quelques mots pour pouvoir appliquer ce passage à son sujet.

Nec carus æque, nec superstes
Integer. Ille dies utramque
Duxit ruinam [30].

Il n'est action ou imagination où ie ne le treuve à dire [*15]; comme si eust il bien faict à moy [*16]: car de mesme qu'il me surpassoit d'une distance infinie en toute aultre suffisance et vertu; aussi faisoit il au debvoir de l'amitié.

Quis desiderio sit pudor aut modus
Tam cari capitis [31]!

...O misero frater adempte mihi!
Omnia tecum unà perierunt gaudia nostra,
Quæ tuus in vità dulcis alebat amor.
Tu mea, tu moriens, fregisti commoda, frater;
Tecum unà tota est nostra sepulta anima:
Cuius ego interitu totà de mente fugavi
Hæc studia, atque omnes delicias animi.

Alloquar? audiero nunquam tua verba loquentem?

---

30 « Puisqu'un sort cruel m'a ravi trop tôt cette douce moitié de mon âme, qu'ai-je à faire de l'autre moitié, séparée de celle qui m'était si chère? Le même jour nous a perdus tous deux ». Hor. od. 17. L. II, v. 5.

31 « Puis-je rougir de pleurer, et de pleurer long-tems une tête si chère ». Hor. od. 24. L. I, v. 1.

*15 Où il ne me manque.

*16 Comme il eût certainement fait à mon égard.

Nunquam ego te, vitâ frater amabilior,
Aspiciam posthac ? at certè semper amabo [32].

Mais oyons un peu parler ce garson de seize ans.

Parce que i'ay trouvé que cet ouvrage *[17] a esté depuis mis en lumiere, et à mauvaise fin, par ceulx qui cherchent à troubler et changer l'estat de nostre police, sans se soucier s'ils l'amenderont, qu'ils ont meslé à d'aultres escripts de leur farine, ie me suis dedict de le loger icy. Et à fin que la memoire de l'aucteur n'en soit interessee en l'endroict de ceulx qui n'ont peu cognoistre de prez ses opinions et ses actions, ie les advise que ce subiect feut traicté par luy en son enfance par maniere d'exercitation seulement, comme subiect vulgaire et tracassé en mille en-

---

[32] « O mon frère, que je suis malheureux de t'avoir perdu ! Ta mort a dissipé mon bonheur. Avec toi se sont évanouis tous les plaisirs que me donnait ta douce amitié ! Avec toi, mon âme est toute entière ensevelie. Depuis que tu m'as été ravi, j'ai dit adieu aux muses, à tout ce qui faisait le charme de ma vie !..... Ne pourrai-je donc plus te parler ni t'entendre ! O toi qui m'étais plus cher que la vie, ô mon frère! je ne te verrai donc plus ! Ah ! du moins je t'aimerai toujours ». Catull. eleg. 67, v. 20, eleg. 69, v. 9.

*[17] Montaigne parle du *Traité de la Servitude volontaire*, qu'il renonce à insérer ici, quoiqu'il l'ait promis en commençant le chapitre.

droicts des livres. Ie ne foys nul doubte qu'il ne creust ce qu'il escrivoit; car il estoit assez conscientieux pour ne mentir pas mesme en se iouant : et sçay davantage que s'il eust eu à choisir, il eust mieulx aymé estre nay à Venise qu'à Sarlac; et avecques raison. Mais il avoit une aultre maxime souverainement empreinte en son ame, d'obeyr et de se soubmettre tresreligieusement aux loix soubs lesquelles il estoit nay. Il ne feut iamais un meilleur citoyen, ny plus affectionné au repos de son païs, ny plus ennemy des remuements et nouvelletez de son temps; il eut bien plustost employé sa suffisance à les esteindre qu'à leur fournir de quoy les esmouvoir davantage : il avoit son esprit moulé au patron d'aultres siecles que ceulx cy. Or en eschange de cet ouvrage serieux, i'en substitueray un aultre, produict en cette mesme saison de son aage, plus gaillard et plus enioué *[18].

---

*18 Il parle de 29 *Sonnets d'Étienne de la Boëtie*, qui se trouvaient autrefois dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXVIII.

Vingt et neuf sonnets d'Estienne de la Boëtie.

A MADAME DE GRAMMONT, COMTESSE DE GUISSEN.

MADAME, ie ne vous offre rien du mien, ou parce qu'il est desia vostre, ou pour ce que ie n'y treuve rien digne de vous; mais i'ay voulu que ces vers, en quelque lieu qu'ils se veissent, portassent vostre nom en teste, pour l'honneur que ce leur sera d'avoir pour guide cette grande Corisande d'Andoins [1]. Ce present m'a semblé vous estre propre, d'autant qu'il est peu de dames en France qui iugent mieulx, et se servent plus à propos que vous, de la poësie; et puis, qu'il n'en est point qui la puissent rendre vifve et animee comme vous faictes par ces beaux et riches accords de quoy, parmy un million d'aultres beautez, nature vous a estrenee. Madame, ces vers meritent que vous les cherissiez; car vous serez de mon advis qu'il n'en est point sorty de Gascoigne qui eussent plus d'invention et de gentillesse, et qui tesmoignent estre

[1] *Andoins* qu'on écrit aujourd'hui *Andouins*, était une baronnie du Béarn, près de Pau.

sortis d'une plus riche main. Et n'entrez pas en ialousie de quoy vous n'avez que le reste de ce que pieça i'en ay faict imprimer soubs le nom de monsieur de Foix vostre bon parent : car certes ceulx cy ont ie ne sçay quoy de plus vif et de plus bouillant; comme il les feit en sa plus verte ieunesse, et eschauffé d'une belle et noble ardeur que ie vous diray, madame, un iour à l'aureille. Les aultres furent faicts depuis, comme il estoit à la poursuite de son mariage, en faveur de sa femme; et sentent desia ie ne sçay quelle froideur maritale. Et moy ie suis de ceulx qui tiennent que la poësie ne rid point ailleurs, comme elle faict en un subiect folastre et desreglé.

Les vingt-neuf sonnets d'*Étienne de la Boëtie* suivaient cette espèce de dédicace. Ils parurent dans la première édition des *Essais*, publiée à Bordeaux en 1580; dans celle de Jean Richer, *Paris*, 1587; et dans celle d'Abel l'Angelier in-4°., *Paris*, 1588.

Ce sont des espèces d'élégies amoureuses, dans lesquelles on voit que l'auteur a voulu imiter Pétrarque.

Montaigne les ayant fait imprimer dans les œuvres de son ami, jugea lui-même qu'ils ne devaient plus paraître dans les *Essais*. Il les raya, de sa main, sur l'exemplaire qui devait servir à la nouvelle édition qu'il préparait, et il écrivit en marge : *ces vers se voient ailleurs.*

Cependant Coste et quelques autres éditeurs ont cru devoir, sans trop de raison, les conserver. Nous les supprimons, nous, dans cette édition; 1°. parce que ce n'est point un ouvrage de Montaigne; 2°. parce que son intention bien manifeste était qu'ils ne parussent plus dans ses œuvres; 3°. enfin, parce que nous pensons entièrement comme M. Naigeon, qui a dit : « ils ne méritent pas d'être réimprimés, parce qu'ils ne méritent pas d'être lus ». On ne peut, en effet, rien lire de plus insignifiant et de plus ennuyeux.

CHAPITRE XXIX.

De la moderation.

SOMMAIRE. — I. Il faut de la modération même dans l'exercice de la vertu. — II. Il en faut dans les plaisirs, même permis, et entre autres dans ceux du mariage. — III. C'est avec des privations et par la souffrance, que les hommes ont cru pouvoir guérir ou calmer leurs passions ; et, en cela, ils se sont livrés à d'autres excès. De même aussi, ils ont pensé que les dieux et les hommes puissans sont très-sensibles au sacrifice de tout ce qu'ils ont de plus cher.

Exemples : Alcithée, mère de Pausanias ; le dictateur Posthumius ; — Zénobie ; Jupiter ; les rois de Perse ; Épaminondas ; Sophocle et Périclès ; Ælius Verus ; — Amurath ; les peuples de l'Amérique ; Fernand Cortès.

I. COMME si nous avions l'attouchement infect, nous corrompons par nostre maniement les choses qui d'elles mesmes sont belles et bonnes. Nous pouvons saisir la vertu de façon qu'elle en deviendra vicieuse, si nous l'embrassons d'un desir trop aspre et violent : ceulx qui disent qu'il n'y a iamais d'excez en la vertu, d'autant que ce n'est plus vertu si l'excez y est, se iouent des paroles :

> Insani sapiens nomen ferat, æquus iniqui,
> Ultra quam satis est, virtutem si petat ipsam [1].

---

[1] « Que le sage porte le nom d'insensé, le juste d'inique, s'ils recherchent avec trop d'ardeur même la vertu ». Hor. L. I, ép. 6, v. 15.

C'est une subtile consideration de la philosophie : on peult et trop aymer la vertu, et se porter excessivement en une action iuste. A ce biais s'accommode *1 la voix divine, « Ne soyez pas plus sages qu'il ne fault; mais soyez sobrement sages » [2]. I'ay veu tel grand [3] blecer la reputation de sa religion, pour se montrer religieux oultre tout exemple des hommes de sa sorte. I'ayme des natures temperees et moyennes : l'immoderation vers le bien mesme, si elle ne m'offense, elle m'estonne, et me met en peine de la baptizer. Ny la mere de Pausanias [4] qui donna la premiere instruction, et porta la premiere pierre, à la mort *2 de son fils; ny le dictateur Posthumius [5] qui feit mourir le sien que l'ardeur de ieunesse avoit heureusement poulsé sur les ennemis un peu avant son reng, ne me semble si iuste, comme estrange; et

---

[2] *St.-Paul aux Romains*, c. 12, v. 3.

[3] Il y a apparence que Montaigne veut parler ici de Henri III, roi de France. Le cardinal d'Ossat dit de lui, dans une lettre à la reine Louise, sa veuve : « ce prince a vécu une vie autant ou plus religieuse que royale ». Voyez *les Lettres du Cardinal d'Ossat, lettre* 23e.

[4] Voyez Diodore de Sicile. L. XI, c. 10, et le Scholiaste de Thucydide.

[5] Voyez Tite-Live. L. IV, c. 29, et L. VIII, c. 7; Valère-Maxime. L. II, c. 7; Diodore de Sicile. L. XII, c. 19.

*1 De ce côté se range.

*2 Pour la mort.

n'ayme ny à conseiller ny à suyvre une vertu si sauvage et si chere. L'archer qui oultrepasse le blanc *[3] fault, comme celuy qui n'y arrive pas : et les yeulx me troublent à monter à coup *[4] vers une grande lumiere, egalement comme à devaler à l'ombre. Callicles, en Platon [6], dict l'extremité de la philosophie estre dommageable, et conseille de ne s'y enfoncer oultre les bornes du proufit ; que prinse avecques moderation elle est plaisante et commode; mais qu'en fin *[5] elle rend un homme sauvage et vicieux, desdaigneux des religions et loix communes, ennemy de la conversation civile, ennemy des voluptez humaines, incapable de toute administration politique, et de secourir aultruy et de se secourir à soy; propre à estre impuneement souffletté. Il dict vray : car en son excez, elle esclave *[6] nostre naturelle franchise, et nous desvoye, par une importune subtilité, du beau et plain chemin que nature nous a tracé.

II. L'amitié que nous portons à nos femmes, elle est tres legitime : la theologie ne laisse pas de la brider pourtant et de la restreindre. Il me semble avoir

---

6 Dans son dialogue intitulé *Gorgias.*

*3 Qui passe le but, faillit, manque.

*4 C'est-à-dire, tout à coup.

*5 *In fine,* à la fin.

*6 Elle rend esclave, assujétit.

leu aultrefois chez sainct Thomas, en un endroict où il condamne les mariages des parents ez degrez deffendus, cette raison parmy les aultres, qu'il y a dangier que l'amitié qu'on porte à une telle femme soit immoderee : car si l'affection maritale s'y treuve entiere et parfaicte comme elle doibt, et qu'on la surcharge encores de celle qu'on doibt à la parentele, il n'y a point de doubte que ce surcroist n'emporte un tel mary hors les barrieres de la raison. Les sciences qui reglent les mœurs des hommes, comme la theologie et la philosophie, elles se meslent de tout : il n'est action si privee et secrette qui se desrobe de leur cognoissance et iurisdiction. Bien apprentis sont ceulx qui syndicquent leur liberté *7 : ce sont les femmes qui communiquent tant qu'on veult leurs pieces à garsonner *8 ; à medeciner, la honte le def-

---

*7 Je vais tâcher d'expliquer clairement, et, s'il se peut, *décemment,* cette phrase que des commentateurs et des traducteurs de Montaigne ont diversement interprétée. — « Ils sont bien mal avisés, ceux qui blâment la liberté que prennent, à ce sujet, la théologie et la philosophie. En cela, ils ressemblent aux femmes qui livrent volontiers au premier venu ce qu'elles ont de plus caché, et ne veulent pas, par pudeur, se découvrir devant leur médecin ». Le judicieux Coste donne aussi à cette phrase à peu près la même interprétation.

*8 Garsonner la femme d'autrui ; *attrectare uxorem alterius.*

fend. Ie veulx donc, de leur part*9, apprendre cecy aux maris, s'il s'en treuve encores qui y soient trop acharnez; c'est que les plaisirs mesmes qu'ils ont à l'accointance de leurs femmes sont reprouvez, si la moderation n'y est observee; et qu'il y a de quoy faillir en licence et desbordement, comme en un subiect illegitime. Ces encheriments deshontez *10, que la chaleur premiere nous suggere en ce ieu, sont non indecemment seulement, mais dommageablement employez envers nos femmes. Qu'elles apprennent l'impudence, au moins d'une aultre main : elles sont tousiours assez esveillees pour nostre besoing. Ie ne m'y suis servy que de l'instruction naturelle et simple.

C'est une religieuse liaison et devote que le mariage : voylà pourquoy le plaisir qu'on en tire ce doibt estre un plaisir retenu, serieux, et meslé à quelque severité; ce doibt estre une volupté aulcunement prudente et consciencieuse. Et parceque sa principale fin c'est la generation, il y en a qui mettent en doubte si, lors que nous sommes sans l'esperance de ce fruict, comme quand elles sont hors d'aage ou enceinctes, il est permis d'en rechercher l'embrassement : c'est un

---

*9 C'est-à-dire, de la part de la philosophie et de la théologie.

*10 Ces caresses déhontées. De *chérer* ou *cherir*, qu'on trouve dans Nicot pour *caresser*, on avait fait *encheriment*, caresse.

homicide à la mode de Platon [8]. Certaines nations, et entre aultres la mahumetane, abominent la conionction avecques les femmes enceinctes : plusieurs aussi avecques celles qui ont leurs flueurs *[11]. Zenobia ne recevoit son mary que pour une charge ; et cela faict, elle le laissoit courir tout le temps de sa conception, luy donnant lors seulement loy de recommencer [9] : brave et genereux exemple de mariage. C'est de quelque poëte [10] disetteux et affamé de ce deduit *[12], que Platon emprunta cette narration : Que Iupiter feit à sa femme une si chaleureuse charge un iour, que, ne pouvant avoir patience qu'elle eust gaigné son lict, il la versa sur le plancher ; et par la vehemence du plaisir oublia les resolutions grandes et importantes qu'il venoit de prendre avecques les aultres dieux en sa court celeste ; se vantant qu'il l'avoit trouvé aussi bon ce coup là que lors que premierement il la depucella à cachettes de leurs parents. Les roys de Perse

---

8 Platon ; *Des Lois.* L. VIII.

9 *Trebellii Pollionis Zenobia*, dans les *Historiæ Augustæ scriptores.*

10 Ce poëte est Homère. Voyez l'*Iliade*, L. XIV, v. 294 à 353 ; et Platon, dans sa *République*, L. III. Voyez aussi Bayle, à l'article *Junon.*

*11 Le mot *fleurs* est aujourd'hui d'usage ; mais c'est *flueurs* qu'il faudrait dire, (*fluores menstrui*).

*12 Des plaisirs du mariage.

appelloient leurs femmes à la compaignie de leurs festins [11] : mais quand le vin venoit à les eschauffer en bon escient, et qu'il falloit tout à faict lascher la bride à la volupté, ils les renvoyoient en leur privé [*13], pour ne les faire participantes de leurs appetits immoderez ; et faisoient venir en leur lieu des femmes ausquelles ils n'eussent point cette obligation de respect. Touts plaisirs et toutes gratifications ne sont pas bien logees en toutes gents. Epaminondas avoit faict emprisonner un garson desbauché [12] ; Pelopidas le pria de le mettre en liberté en sa faveur : il l'en refusa, et l'accorda à une sienne garse [*14] qui aussi l'en pria : disant, « que c'estoit une gratification deue à une amie, non à un capitaine ». Sophocles estant compaignon en la preture avecques Pericles, voyant de cas de fortune passer un beau garson : « O le beau garson que voylà » ! feit il à Pericles : « Cela seroit bon à un aultre qu'à un preteur, luy dict Pericles, qui doibt avoir non les mains seulement, mais aussi les yeulx chastes [13] ». Aelius Verus l'empereur respondit à sa femme, comme elle se plaignoit de quoy

---

[11] Plutarque ; *Préceptes de Mariage*. §. 14.

[12] Plutarque ; *Instructions pour ceux qui manient les affaires d'état.*

[13] Cicéron ; *De officiis*. L. I, c. 40.

[*13] En leur appartement.

[*14] A une jeune fille, sa maîtresse.

il se laissoit aller à l'amour d'aultres femmes, « qu'il le faisoit par occasion consciencieuse, d'autant que le mariage estoit un nom d'honneur et dignité, non de folastre et lascive concupiscence [14] ». Et nos anciens aucteurs ecclesiastiques font avecques honneur mention d'une femme qui repudia son mary, pour ne vouloir seconder ses trop lascives et immoderees amours. Il n'est, en somme, aulcune si iuste volupté en laquelle l'excez et l'intemperance ne nous soit reprochable.

III. Mais à parler en bon escient, est ce pas un miserable animal que l'homme ? A peine est il en son pouvoir, par sa condition naturelle, de gouster un seul plaisir entier et pur, encores se met il en peine de le retrencher, par discours [*15] : il n'est pas assez chestif, si par art et par estude il n'augmente sa misere.

Fortunæ miseras auximus arte vias [15].

La sagesse humaine faict bien sottement l'ingenieuse de s'exercer à rabattre le nombre et la doulceur des voluptez qui nous appartiennent; comme elle faict fa-

---

[14] *Ælii Spartiani.* Ælius Verus, *in Historiæ Augustæ scriptoribus.*

[15] « Nous travaillons nous-mêmes à augmenter la misère de notre condition. Propert. L. III, eleg. 7, v. 32.

[*15] Par raisonnement.

vorablement et industrieusement d'employer ses artifices à nous peigner et farder les maux, et en alleger le sentiment. Si i'eusse esté chef de part [*16], i'eusse prins aultre voye plus naturelle, qui est à dire, vraye, commode et saincte, et me feusse peutestre rendu assez fort pour la borner : quoique nos medecins spirituels et corporels, comme par complot faict entre eulx, ne treuvent aulcune voye à la guarison, ny remede aux maladies du corps et de l'ame, que par le torment, la douleur, et la peine. Les veilles, les ieusnes, les haires, les exils loingtains et solitaires, les prisons perpetuelles, les verges, et aultres afflictions ont esté introduictes pour cela : mais en telle condition que ce soyent veritablement afflictions, et qu'il y ayt de l'aigreur poignante; et qu'il n'en advienne point comme à un Gallio [16], lequel ayant esté envoyé en exil en l'isle de Lesbos, on feut adverty à Rome qu'il s'y donnoit du bon temps, et que ce qu'on luy avoit enioinct pour peine luy tournoit à commodité : parquoy ils se radviserent de le rappeller prez de sa femme et en sa maison, et luy ordonnèrent de s'y tenir; pour accommoder leur punition à son ressentiment. Car à qui le ieusne aiguiseroit la santé et l'alai-

---

16 Junius Gallio, sénateur romain, exilé pour avoir déplu à Tibère. Voyez Tacite, *Annales*, L. VI, c. 3.

*16 C'est-à-dire, chef de parti, ou plutôt, dans le sens que lui donne ici Montaigne, chef de secte.

gresse, à qui le poisson seroit plus appetissant que la chair, ce ne seroit plus recepte salutaire : non plus qu'en l'aultre medecine, les drogues n'ont point d'effect à l'endroict de celuy qui les prend avecques appetit et plaisir; l'amertume et la difficulté sont circonstances servant à leur operation. Le naturel qui accepteroit la rubarbe comme familiere, en corromproit l'usage; il fault que ce soit chose qui blece nostre estomach pour le guarir: et icy fault *[17] la regle commune, que les choses se guarissent par leurs contraires; car le mal y guarit le mal. Cette impression se rapporte aulcunement *[18] à cette aultre si ancienne, de penser gratifier au ciel et à la nature par nostre massacre et homicide, qui feut universellement embrassee en toutes religions. Encores du temps de nos peres, Amurat, en la prinse de l'Isthme, immola six cents ieunes hommes grecs à l'ame de son pere; à fin que ce sang servist de propitiation à l'expiation des pechez du trespassé. Et en ces nouvelles terres descouvertes en nostre aage, pures encores et vierges au prix des nostres, l'usage en est aulcunement *[19] receu par tout; toutes leurs idoles s'abruvent de sang humain, non sans divers exemples d'horrible cruauté:

---

*17 Faillit.

*18 En quelque sorte.

*19 Le mot *aulcunement* signifie encore ici, *en quelque sorte*.

on les brusle vifs, et demy rostis on les retire du brasier pour leur arracher le cœur et les entrailles; à d'aultres, voire aux femmes, on les escorche vifves, et de leur peau ainsi sanglante en revest on et masque d'aultres. Et non moins d'exemples de constance et resolution : car ces pauvres gents sacrifiables, vieillards, femmes, enfants, vont quelques iours avant questants eulx mesmes les aumosnes pour l'offrande de leur sacrifice, et se presentent à la boucherie chantants et dansants avecques les assistants. Les ambassadeurs du roy de Mexico, faisant entendre à Fernand Cortez la grandeur de leur maistre, aprez luy avoir dict qu'il avoit trente vassaux, desquels chascun pouvoit assembler cent mille combattants, et qu'il se tenoit en la plus belle et forte ville qui feust soubs le ciel, luy adiousterent qu'il avoit à sacrifier aux dieux cinquante mille hommes par an. De vray, ils disent qu'il nourrissoit la guerre avecques certains grands peuples voisins, non seulement pour l'exercice de la ieunesse du païs, mais principalement pour avoir de quoy fournir à ses sacrifices par des prisonniers de guerre. Ailleurs, en certain bourg, pour la bienvenue dudit Cortez, ils sacrifierent cinquante hommes tout à la fois. Ie diray encores ce conte. Aulcuns de ces peuples, ayants esté battus par luy, envoyerent le recognoistre, et rechercher d'amitié. Les messagers luy presenterent trois sortes de presents, en cette maniere : « Seigneur, voylà cinq esclaves; si tu es un

dieu fier qui te paisses de chair et de sang, mange les, et nous t'en amerrons *20 davantage : si tu es un dieu debonnaire, voylà de l'encens et des plumes : si tu es homme, prends les oiseaux et les fruicts que voycy.

---

*20 *Amenerons*, ainsi qu'on lit dans les dernières éditions. On disait autrefois *amesroy* pour j'amenerais, comme l'assure Borel dans son *Trésor de Recherches gauloises*.

CHAPITRE XXX.

Des Cannibales.

SOMMAIRE. — Fausse opinion que l'on a quelquefois des peuples appelés Sauvages. — De la découverte de l'Amérique : il n'est pas probable que ce soit l'Atlantide de Platon ; ni cette terre inconnue où voulurent s'établir les Carthaginois. — C'est à tort que nous traitons ses habitans de Barbares : leur manière de vivre : leur nourriture, leurs danses, leurs prêtres, leur morale. Pourquoi ils tuent et mangent leurs prisonniers. Dans leurs guerres, ils n'ont point pour but de conquérir des terres, mais d'acquérir de la gloire en battant l'ennemi. — Leurs femmes cherchent elles-mêmes à procurer d'autres compagnes à leurs maris.— En comparant leurs mœurs aux nôtres, il serait difficile de décider de quel côté est la barbarie.

Exemples : Pyrrhus et les Romains ; Flaminius et les Grecs ; les peuples de l'Amérique ; les Scythes ; les Hongrois ; les Portugais ; — les Gaulois et César ; Léonidas ; Ischolas ; — les femmes de Jacob ; Livie ; Stratonice.

QUAND le roy Pyrrhus passa en Italie, aprez qu'il eut recogneu l'ordonnance de l'armee que les Romains luy envoyoient au devant : « Ie ne sçay, dict il, quels barbares sont ceulx cy, (car les Grecs appelloient ainsi toutes les nations estrangieres), mais la dispo-

sition de cette armee que ie veois n'est aulcunement barbare [1] ». Autant en dirent les Grecs de celle que Flaminius feit passer en leur païs, et Philippus, voyant d'un tertre l'ordre et distribution du camp romain, en son royaume, soubs Publius Sulpicius Galba [2]. Voylà comment il se fault garder de s'attacher aux opinions vulgaires, et les fault iuger par la voye de la raison, non par la voix commune.

I'ay eu longtemps avecques moy un homme qui avoit demeuré dix ou douze ans en cet aultre monde qui a esté descouvert en nostre siecle, en l'endroict où Villegaignon print terre [3], qu'il surnomma la France antartique. Cette descouverte d'un païs infini semble estre de consideration. Ie ne sçais si ie me puis respondre que il ne s'en face à l'advenir quelque aultre, tant de personnages plus grands que nous

---

[1] Plutarque; *Vie de Pyrrhus*, c. 8.

[2] Tite-Live. L. XXXI, c. 34.

[3] Au Brésil, où il arriva en 1557. Ce Villegagnon, né à Provins, en Brie, était Chevalier de Malte. Il se signala dans l'entreprise contre Alger en 1541, et dans la défense de Malte en 1553. Passionné pour tout ce qui était aventureux, il conduisit au Brésil une foule de protestans qui y cherchaient un asile; son dessein était de s'y former une souveraineté. Mais il devint bientôt un ardent persécuteur de la secte dont il paraissait d'abord un zélé partisan. Les protestans s'enfuirent; lui-même repassa bientôt après en France. Voyez sa vie dans le Dictionnaire de Bayle; article *Villegagnon*.

ayants esté trompez en cette cy. I'ay peur que nous avons les yeulx plus grands que le ventre, et plus de curiosité que nous n'avons de capacité : nous embrassons tout, mais nous n'estreignons que du vent.

Platon [4] introduict Solon racontant avoir apprins des presbtres de la ville de Says en Aegypte, que, iadis et avant le deluge, il y avoit une grande isle nommee Atlantilde, droict à la bouche du destroict de Gibaltar [5], qui tenoit plus de païs que l'Afrique et l'Asie toutes deux ensemble; et que les roys de cette contree là, qui ne possedoient pas seulement cette isle, mais s'estoyent estendus dans la terre ferme si avant qu'ils tenoient de la largeur d'Afrique iusques en Aegypte, et de la longueur de l'Europe iusques en la Toscane, entreprinrent d'eniamber iusques sur l'Asie, et subiuguer toutes les nations qui bordent la mer mediterranee iusques au golfe de la mer maiour [6]; et pour cet effect, traverserent les Espaignes, la Gaule, l'Italie, iusques en la Grece, où les Atheniens les sousteinrent : mais que quelque temps aprez et les Atheniens et eulx et leur isle feurent engloutis par le deluge.

---

4 Dans le dialogue intitulé *Timée.*

5 Ou Gibraltar, comme nous disons aujourd'hui. Nicot met l'un et l'autre noms. *Gibaltar* serait plus conforme à l'étymologie, puisque ce nom vient de l'Arabe *Gibel Adar,* montagne de l'oiseau.

6 Qu'on nomme à présent la mer Noire.

Il est bien vraysemblable que cet extreme ravage d'eau ayt faict des changements estranges aux habitations de la terre, comme on tient que la mer a retrenché la Sicile d'avecques l'Italie;

> Hæc loca, vi quondam et vastâ convulsa ruinâ,
> . . . .
> Dissiluisse ferunt, cùm protinùs utraque tellus
> Una foret [7];

Chypre, d'avecques la Surie *[1]; l'isle de Negrepont, de la terre ferme de la Bœoce *[2]; et ioinct ailleurs les terres qui estoyent divisees, comblant de limon et de sable les fosses d'entre deux :

> ... Sterilisque diù palus, aptaque remis,
> Vicinas urbes alit, et grave sentit aratrum [8].

Mais il n'y a pas grande apparence que cette isle soit ce monde nouveau que nous venons de descouvrir, car elle touchoit quasi l'Espaigne, et ce seroit un effect incroyable d'inondation de l'en avoir reculee comme elle est, de plus de douze cents lieues; oultre

---

7 « Autrefois ces terres n'étaient, dit-on, qu'un même continent; on rapporte qu'elles furent séparées par un violent tremblement de terre ». *Enéid.* L. III, v. 414, 416, 417.

8 « De vastes marais, qui ne portaient que d'inutiles barques, connaissent maintenant la charrue, et nourrissent les villes voisines ». Hor. *de Arte poet.*, v. 65.

*1 La Syrie.

*2 La Bœotie.

ce que les navigations des modernes ont desia presque descouvert que ce n'est point une isle, ains terre ferme et continente avecques l'Inde orientale d'un costé; et avecques les terres qui sont soubs les deux poles d'aultre part; ou si elle en est separee, que c'est d'un si petit destroict et intervalle qu'elle ne merite pas d'estre nommee isle pour cela. Il semble qu'il y aye des mouvements, naturels les uns, les aultres fiebvreux, en ces grands corps comme aux nostres. Quand ie considere l'impression que ma riviere de Dordoigne faict, de mon temps, vers la rive droicte de sa descente, et qu'en vingt ans elle a tant gaigné, et desrobé le fondement à plusieurs bastiments, ie veois bien que c'est une agitation extraordinaire, car si elle feut tousiours allee ce train, ou deut aller à l'advenir, la figure du monde seroit renversee: mais il leur prend *[3] des changements; tantost elles s'espandent d'un costé, tantost d'un aultre, tantost elles se contiennent. Ie ne parle pas des soubdaines inondations, de quoy nous manions *[4] les causes. En Medoc, le long de la mer, mon frere sieur d'Arsac veoid une sienne terre ensepvelie soubs les sables que la mer vomit devant elle; le faiste d'aulcuns bastiments paroist encores: ses rentes et domaines se sont eschangez en pasquages bien maigres. Les habi-

---

*[3] Il survient aux rivières.

*[4] Dont nous connaissons bien.

tants disent que depuis quelque temps la mer se poulse si fort vers eux, qu'ils ont perdu quatre lieues de terre. Ces sables sont ses fourriers *5; et voyons de grandes montioies *6 d'arene mouvante qui marchent d'une demie lieue devant elle et gaignent païs.

L'aultre tesmoignage de l'antiquité auquel on veult rapporter cette descouverte est dans Aristote, au moins si ce petit livret des Merveilles inouyes est à luy. Il raconte là que certains Carthaginois s'estants iectez au travers de la mer Atlantique, hors le destroict de Gibaltar, et navigé longtemps, avoient descouvert enfin une grande isle fertile, toute revestue de bois et arrousee de grandes et profondes rivieres, fort esloingnee de toutes terres fermes; et qu'eulx, et aultres depuis, attirez par la bonté et fertilité du terroir, s'y en allerent avecques leurs femmes et enfants, et commencerent à s'y habituer. Les seigneurs de Carthage, voyants que leur pays se depeuploit peu à peu, feirent deffense expresse, sur peine de mort, que nul n'eust plus à aller là; et en chasserent ces nouveaux habitants, craignants, à ce qu'on dict, que par succession de temps ils ne veinssent à multiplier tellement qu'ils les supplantassent eulx mesmes et

---

*5 Vont en avant comme des *fourriers*, qui marquent les logemens.

*6 De grands monticules de sable, des dunes.

ruinassent leur estat [9]. Cette narration d'Aristote n'a non plus d'accord avecques nos terres neufves.

Cet homme que i'avois estoit homme simple et grossier; qui est une condition propre à rendre veritable tesmoignage : car les fines gents remarquent bien plus curieusement et plus de choses, mais il les glosent; et, pour faire valoir leur interpretation, et la persuader, ils ne se peuvent garder d'alterer un peu l'histoire; ils ne vous representent iamais les choses pures, ils les inclinent et masquent selon le visage qu'ils leur ont veu; et, pour donner credit à leur iugement et vous y attirer, prestent volontiers de ce costé là à la matiere, l'allongent et l'amplifient. Ou il fault un homme tresfidelle, ou si simple qu'il n'ayt pas de quoy bastir et donner de la vraysemblance à des inventions faulses, et qui n'ayt rien espousé. Le mien estoit tel, et oultre cela il m'a faict veoir à diverses fois plusieurs matelots et marchands qu'il avoit cogneus en ce voyage : ainsi ie me con-

---

9 Tout ce passage est traduit presque mot à mot du livre *de mirabilibus Auscultationibus*, qui fait partie des Œuvres d'Aristote. Le texte dit que cette isle si fertile que les Carthaginois découvrirent, et où ils formèrent des établissemens, *était distante du continent de plusieurs jours de chemin*, sans préciser mieux la distance. Quoiqu'en dise Montaigne, il y a de puissans motifs de croire que cette terre, si l'on ne veut pas y reconnaître l'Amérique elle-même, était une de ces grandes isles qui en sont voisines.

tente de cette information, sans m'enquerir de ce que les cosmographes en disent. Il nous fauldroit des topographes qui nous feissent narration particuliere des endroicts où ils ont esté : mais pour avoir cet advantage sur nous d'avoir veu la Palestine, ils veulent iouïr de ce privilege de nous conter nouvelles de tout le demourant du monde. Ie vouldrois que chascun escrivit ce qu'il sçait, et autant qu'il en sçait, non en cela seulement, mais en touts aultres subiects : car tel peult avoir quelque particuliere science ou experience de la nature d'une riviere ou d'une fontaine, qui ne sçait au reste que ce que chascun sçait; il entreprendra toutesfois, pour faire courir ce petit loppin *7, d'escrire toute la physique. De ce vice sourdent plusieurs grandes incommoditez.

Or ie treuve, pour revenir à mon propos, qu'il n'y a rien de barbare et de sauvage en cette nation, à ce qu'on m'en a rapporté; sinon que chascun appelle barbarie ce qui n'est pas de son usage. Comme de vray il semble que nous n'avons aultre mire de la verité et de la raison, que l'exemple et idee des opinions et usances du païs où nous sommes : la est tousiours la parfaicte religion, la parfaicte police, parfaict et accomply usage de toutes choses. Ils sont sauvages, de mesme que nous appellons sauvages les

---

*7 Pour donner cours à la petite part de science qu'il possède.

fruicts que nature de soy et de son progrez ordinaire a produicts; là où à la verité ce sont ceulx que nous avons alterez par nostre artifice, et destournez de l'ordre commun, que nous debvrions appeller plustost sauvages : en ceulx là sont vifves et vigoreuses les vrayes et plus utiles et naturelles vertus et proprietez; lesquelles nous avons abbastardies en ceulx cy, les accommodant au plaisir de nostre goust corrompu [10]; et si pourtant la saveur mesme et delicatesse se treuve, à nostre goust mesme, excellente, à l'envi des nostres, en divers fruicts de ces contrees là, sans culture. Ce n'est pas raison que l'art gaigne le poinct d'honneur sur nostre grande et puissante mere nature. Nous avons tant rechargé la beauté et richesse de ses ouvrages par nos inventions, que nous l'avons du tout estouffee : si est ce que partout où sa pureté reluict, elle faict une merveilleuse honte à nos vaines et frivoles entreprinses.

Et veniunt hederæ sponte suâ meliùs;
Surgit et in solis formosior arbutus antris;
. . . .
Et volucres nullâ dulciùs arte canunt [11].

---

[10] J.-J. Rousseau a sans doute puisé dans ces réflexions de Montaigne, le célèbre morceau qui commence l'Émile: « tout est bien en sortant des mains de l'auteur des choses ; tout dégénère entre les mains de l'homme, etc. ».

[11] « Le lierre aime à croître sans culture; l'arbousier n'est jamais plus beau que dans les antres solitaires; le chant des oiseaux est plus doux sans le secours de l'art ». Propert. L. I, Eleg. II, v. 10, 11, 14.

Touts nos efforts ne peuvent seulement arriver à representer le nid du moindre oyselet, sa contexture, sa beauté, et l'utilité de son usage; non pas la tissure de la chestifve araignee. Toutes choses, dict Platon [12], sont produictes ou par la nature, ou par la fortune, ou par l'art : les plus grandes et plus belles, par l'une ou l'aultre des deux premieres; les moindres et imparfaictes, par la derniere. Ces nations me semblent doncques ainsi barbares pour avoir receu fort peu de façon de l'esprit humain, et estre encores fort voisines de leur naïfveté originelle. Les loix naturelles leur commandent encores, fort peu abbastardies par les nostres; mais c'est en telle pureté, qu'il me prend quelquesfois desplaisir de quoy la cognoissance n'en soit venue plustost du temps qu'il y avoit des hommes qui en eussent sceu mieulx iuger que nous : il me desplaist que Lycurgus et Platon ne l'ayent eue; car il me semble que ce que nous voyons par experience en ces nations là surpasse non seulement toutes les peinctures de quoy la poësie a embelly l'aage doré, et toutes ses inventions à feindre une heureuse condition d'hommes, mais encores la conception et le desir mesme de la philosophie : ils n'ont peu imaginer une naïfveté si pure et simple comme nous la voyons par experience; ny n'ont peu croire que nostre societé se peust maintenir avecques

---

[12] Dans son *Traité des Lois.*

si peu d'artifice et de soudeure humaine. C'est une nation, diroy ie à Platon, en laquelle il n'y a aulcune espece de traficque, nulle cognoissance de lettres, nulle science de nombres, nul nom de magistrat ny de superiorité politique, nul usage de service, de richesse ou de pauvreté, nuls contracts, nulles successions, nuls partages, nulles occupations qu'oysifves, nul respect de parenté que commun, nuls vestements, nulle agriculture, nul metal, nul usage de vin ou de bled; les paroles mesmes qui signifient la mensonge, la trahison, la dissimulation, l'avarice, l'envie, la detraction, le pardon*[8], inouyes. Combien trouveroit il la republique qu'il a imaginee, esloingnee de cette perfection! *Viri à diis recentes*[13].

Hos natura modos primùm dedit[14].

Au demourant, ils vivent en une contree de pays tresplaisante et bien temperee : de façon qu'à ce que m'ont dict mes tesmoings, il est rare d'y veoir un homme malade; et m'ont asseuré n'en y avoir veu aulcun tremblant, chassieux, esdenté, ou courbé de

---

13 « Voilà des hommes qui semblent être sortis de la main des dieux ». Senec. ep. 90. Cette citation ne se trouve que dans l'exemplaire corrigé par Montaigne, où elle est écrite de sa main.

14 « Telles furent les premières lois que donna la nature ». Virg. *Georg.* L. II, v. 20.

8* Sous-entendu, *y sont*.

vieillesse. Ils sont assis le long de la mer, et fermez du costé de la terre de grandes et haultes montaignes ayants, entre deux, cent lieues ou environ d'estendue en large. Ils ont grande abondance de poisson et de chairs qui n'ont aulcune ressemblance aux nostres ; et les mangent sans aultre artifice que de les cuire. Le premier qui y mena un cheval, quoy qu'il les eust practiquez à plusieurs aultres voyages, leur feit tant d'horreur en cette assiette, qu'ils le tuerent à coups de traicts avant que le pouvoir recognoistre. Leurs bastiments sont fort longs, et capables de [*9] deux ou trois cents ames, estoffez d'escorce de grands arbres, tenants à terre par un bout et se soustenants et appuyants l'un contre l'aultre par le faiste, à la mode d'aulcunes de nos granges desquelles la couverture pend iusques à terre et sert de flancq. Ils ont du bois si dur qu'ils en coupent [*10], et en font leurs espees et des grils à cuire leur viande. Leurs licts sont d'un tissu de cotton, suspendus contre le toict comme ceulx de nos navires, à chascun le sien : car les femmes couchent à part des maris. Ils se levent avec le soleil, et mangent soubdain aprez s'estre levez, pour toute la iournee : car ils ne font aultre repas que celuy là. Ils ne boivent pas lors, comme Suidas dict de

---

*9 Sous-entendu, contenir. *Capable* est pris ici dans le sens du mot latin *capax*, d'où il dérive.

*10 Qu'il leur sert à couper.

quelques aultres peuples d'orient qui beuvoient hors du manger; ils boivent à plusieurs fois sur iour et d'autant *[11]. Leur bruvage est faict de quelque racine, et est de la couleur de nos vins clairets; ils ne le boivent que tiede. Ce bruvage ne se conserve que deux ou trois iours; il a le goust un peu picquant, nullement fumeux, salutaire à l'estomach, et laxatif à ceulx qui ne l'ont accoustumé : c'est une boisson tresagreable à qui y est duict *[12]. Au lieu du pain, ils usent d'une certaine matiere blanche comme du coriandre confict : i'en ay tasté; le goust en est doulx et un peu fade. Toute la iournee se passe à dancer. Les plus ieunes vont à la chasse des bestes, à tout *[13] des arcs. Une partie des femmes s'amusent ce pendant à chauffer leur bruvage, qui est leur principal office. Il y a quelqu'un des vieillards qui, le matin avant qu'ils se mettent à manger, presche en commun toute la grangee, en se promenant d'un bout à aultre, et redisant une mesme clause *[14] à plusieurs fois, iusques à ce qu'il ayt achevé le tour, car ce sont bastiments qui ont bien cent pas de longueur. Il ne leur recommende que deux choses, la vaillance contre les ennemys, et l'amitié à leurs femmes : et ne faillent iamais de re-

---

*[11] Dans le jour, et tant qu'ils veulent.

*[12] Accoutumé. Duict, de *doctus*, instruit, expérimenté.

*[13] Avec des arcs.

*[14] Conclusion; maxime ou sentence.

marquer cette obligation, pour leur refrain, « que ce sont elles qui leur maintiennent leur boisson tiede et assaisonnee ». Il se veoid en plusieurs lieux, et entre aultres chez moy, la forme de leurs licts, de leurs cordons, de leurs espees, et brasselets de bois de quoy ils couvrent leurs poignets aux combats, et des grandes cannes ouvertes par un bout, par le son desquelles ils soustiennent la cadence en leur dance. Ils sont raz par tout, et se font le poil beaucoup plus nettement que nous, sans aultre rasoir que de bois ou de pierre. Ils croyent les ames eternelles; et celles qui ont bien merité des dieux, estre logees à l'endroict du ciel où le soleil se leve : les mauldites, du costé de l'occident.

Ils ont ie ne sçay quels presbtres et prophetes, qui se presentent bien rarement au peuple, ayants leur demeure aux montaignes. A leur arrivee, il se faict une grande feste et assemblee solennelle de plusieurs villages (chasque grange, comme ie l'ay descripte, faict un village, et sont environ à une lieue françoise l'une de l'aultre). Ce prophete parle à eulx en public, les exhortant à la vertu et à leur debvoir : mais toute leur science ethique [*15] ne contient que ces deux articles, de la resolution à la guerre, et affection à leurs femmes. Cettuy cy leur prognostique les choses à venir, et les evenements qu'ils doibvent esperer de leurs

---

[*15] Morale.

entreprinses; les achemine ou destourne de la guerre, mais c'est par tel si, que où il *[16] fault à bien deviner, et s'il leur advient aultrement qu'il ne leur a predict, il est hasché en mille pieces s'ils l'attrapent, et condamné pour faulx prophete. A cette cause celuy qui s'est une fois mesconté, on ne le veoid plus.

C'est don de Dieu que la divination : voylà pourquoy ce debvroit estre une imposture punissable d'en abuser. Entre les Scythes [15], quand les devins avoient failly de rencontre, on les couchoit, enforgez *[17] de pieds et de mains, sur des charriotes *[18] pleines de bruyere tirees par des bœufs, en quoy on les faisoit brusler. Ceulx qui manient les choses subiectes à la conduicte de l'humaine suffisance sont excusables d'y faire ce qu'ils peuvent : mais ces aultres, qui nous viennent pipant des asseurances d'une faculté extraordinaire qui est hors de nostre cognoissance, fault il pas les punir de ce qu'ils ne maintiennent l'effect de leur promesse, et de la temerité de leur imposture ?

Ils ont leurs guerres contre les nations qui sont au delà de leurs montaignes, plus avant en la terre ferme, ausquelles ils vont touts nuds, n'ayants aul-

---

15 Voyez Hérodote. L. IV.

*16 Où il manque.

*17 Enferrés, enchaînés.

*18 Charrettes, ou petits chariots.

tres armes que des arcs ou des espees de bois appointees par un bout, à la mode des langues de nos espieux. C'est chose esmerveillable que de la fermeté de leurs combats, qui ne finissent iamais que par meurtre et effusion de sang : car de routes *[19] et d'effroy, ils ne sçavent que c'est. Chascun rapporte pour son trophee la teste de l'ennemy qu'il a tué, et l'attache à l'entree de son logis. Aprez avoir longtemps bien traicté leurs prisonniers et de toutes les commoditez dont ils se peuvent adviser, celuy qui en est le maistre faict une grande assemblee de ses cognoissants. Il attache une chorde à l'un des bras du prisonnier, par le bout de laquelle il le tient esloingné de quelques pas, de peur d'en estre offensé, et donne au plus cher de ses amis l'aultre bras à tenir, de mesme ; et eulx deux, en presence de toute l'assemblee, l'assomment à coups d'espee. Cela faict, ils le rostissent, et en mangent en commun, et en envoyent des loppins à ceulx de leurs amis qui sont absents. Ce n'est pas, comme on pense, pour s'en nourrir, ainsi que faisoient anciennement les Scythes ; c'est pour representer une extreme vengeance : et qu'il soit ainsin *[20], ayants apperceu que les Portugais qui s'estoient r'alliez à leurs adversaires usoient d'une aultre sorte de mort contre eulx quand ils les prenoient,

---

*[19] Car de déroutes.

*[20] Et la preuve qu'il en était ainsi, c'est que.

qui estoit de les enterrer iusques à la ceincture et tirer au demourant du corps force coups de traicts, et les pendre aprez; ils penserent que ces gents icy de l'aultre monde (comme ceulx qui avoient semé la cognoissance de beaucoup de vices parmy leur voisinage, et qui estoient beaucoup plus grands maistres qu'eulx en toute sorte de malice), ne prenoient pas sans occasion *[21] cette sorte de vengeance, et qu'elle debvoit estre plus aigre que la leur, dont ils commencerent de quitter leur façon ancienne pour suyvre cette cy. Ie ne suis pas marry que nous remarquons l'horreur barbaresque qu'il y a en une telle action; mais oui bien de quoy, iugeants à poinct de leurs faultes, nous soyons si aveuglez aux nostres. Ie pense qu'il y a plus de barbarie à manger un homme vivant, qu'à le manger mort; à deschirer par torments et par gehennes un corps encores plein de sentiment, le faire rostir par le menu, le faire mordre et meurtrir aux chiens et aux pourceaux (comme nous l'avons non seulement leu, mais veu de fresche memoire, non entre des ennemis anciens, mais entre des voisins et concitoyens, et qui pis est, soubs pretexte de pieté et de religion), que de le rostir et manger aprez qu'il est trespassé. Chrysippus et Zenon, chefs de la secte stoïcque, ont bien pensé qu'il n'y avoit aulcun mal de se servir de nostre charongne à quoy que ce feust

---

*[21] Sans motif.

pour nostre besoing, et d'en tirer de la nourriture [16]; comme nos ancestres estants assiegez par Cesar en la ville d'Alexia, se resolurent de soustenir la faim de ce siege par les corps des vieillards, des femmes et aultres personnes inutiles au combat;

> Vascones (fama est) alimentis talibus usi,
> Produxere animas [17].

et les medecins ne craignent pas de s'en servir à toute sorte d'usage pour nostre santé, soit pour l'appliquer au dedans ou au dehors : mais il ne se trouva iamais [*22] aulcune opinion si desreglee qui excusast la trahison, la desloyauté, la tyrannie, la cruauté, qui sont nos faultes ordinaires. Nous les pouvons donc bien appeller barbares, eu esgard aux regles de la raison; mais non pas eu esgard à nous, qui les surpassons en toute sorte de barbarie. Leur guerre est toute noble et genereuse, et a autant d'excuse et de beauté que cette maladie humaine en peult recevoir : elle n'a aultre fondement parmy eulx, que la seule ialousie de la vertu. Ils ne sont pas en debat de la conqueste de nouvelles terres; car ils iouyssent encores de cette

---

[16] Diogène-Laerce, dans la *Vie de Chrysippe*. L. VIII, §. 188.

[17] « On dit que les Gascons prolongèrent leur vie, en se nourrissant de chair humaine ». Juv. sat. 15, v. 93.

[*22] Parmi les sauvages, dont Montaigne recommence à parler.

uberté *[23] naturelle qui les fournit sans travail et sans peine de toutes choses necessaires, en telle abondance, qu'ils n'ont que faire d'agrandir leurs limites. Ils sont encores en cet heureux poinct de ne desirer qu'autant que leurs necessitez naturelles leur ordonnent : tout ce qui est au delà est superflu pour eulx. Ils s'entr'appellent generalement, ceulx de mesme aage, freres; enfants, ceulx qui sont au dessoubs; et les vieillards sont peres à touts les aultres. Ceulx cy laissent à leurs heritiers en commun cette pleine possession de bien par indivis, sans aultre tiltre que celuy tout pur que nature donne à ses creatures les produisant au monde. Si leurs voisins passent les montaignes pour les venir assaillir, et qu'ils emportent la victoire sur eulx, l'acquest du victorieux c'est la gloire et l'advantage d'estre demeuré maistre en valeur et en vertu, car aultrement ils n'ont que faire des biens des vaincus; et s'en retournent à leurs pays, où ils n'ont faulte d'aulcune chose nécessaire, ny faulte encores de cette grande partie, De sçavoir heureusement iouyr de leur condition et s'en contenter. Autant en font ceulx cy à leur tour; ils ne demandent à leurs prisonniers aultre rançon que la confession et recognoissance d'estre vaincus : mais il ne s'en treuve pas un en tout un siecle qui n'ayme mieulx la mort, que de relascher, ny par contenance ny de parole, un seul

---

*[23] Fertilité, abondance; du latin *ubertas*.

poinct d'une grandeur de courage invincible; il ne s'en veoid aulcun qui n'aime mieulx estre tué et mangé, que de requerir seulement de ne l'estre pas. Ils les traictent en toute liberté, à fin que la vie leur soit d'autant plus chere : et les entretiennent communement des menaces de leur mort future, des torments qu'ils y auront à souffrir, des apprests qu'on dresse pour cet effect, du destrenchement de leurs membres, et du festin qui se fera à leurs despens. Tout cela se faict pour cette seule fin, d'arracher de leur bouche quelque parole molle ou rabaissee, ou de leur donner envie de s'enfuyr, pour gaigner cet advantage de les avoir espouvantez et d'avoir faict force à leur constance. Car aussi, à le bien prendre, c'est en ce seul poinct que consiste la vraye victoire.

> ... Victoria nulla est
> Quàm quæ confessos animo quoque subiugat hostes [18].

Les Hongres *[24], tresbelliqueux combattants, ne poursuyvoient iadis leur poincte oultre *[25] avoir rendu l'ennemy à leur mercy : car en ayant arraché cette confession, ils le laissoient aller sans offense, sans rançon; sauf, pour le plus, d'en tirer parole de ne

---

18 « Il n'y a de véritable victoire que celle qui force l'ennemi à s'avouer vaincu ». Claudian. *de sexto consulatu Honorii Panegyris.* v. 248.

*24 Hongrois.

*25 Après avoir mis l'ennemi à leur merci.

s'armer dez lors en avant contre eulx. Assez d'advantages gaignons nous sur nos ennemis, qui sont advantages empruntez, non pas nostres : c'est la qualité d'un portefaix, non de la vertu, d'avoir les bras et les iambes plus roides ; c'est une qualité morte et corporelle, que la disposition [*26]; c'est un coup de la fortune, de faire bruncher nostre ennemy et de luy esblouir les yeulx par la lumiere du soleil : c'est un tour d'art et de science, et qui peult tumber en une personne lasche et de neant, d'estre suffisant à l'escrime. L'estimation et le prix d'un homme consiste au cœur et en la volonté : c'est là où gist son vray honneur. La vaillance, c'est la fermeté, non pas des iambes et des bras, mais du courage et de l'ame ; elle ne consiste pas en valeur de nostre cheval ny de nos armes, mais en la nostre. Celuy qui tumbe obstiné en son courage, *si succiderit, de genu pugnat* [19]; qui pour quelque danger de la mort voisine ne relasche aulcun poinct de son asseurance ; qui regarde encores, en rendant l'ame, son ennemy d'une veue ferme et desdaigneuse, il est battu, non pas de nous, mais de la fortune [20]: il est tué, non pas vaincu : les plus

---

19 « S'il tombe, il combat à genoux ». Senec. *de Providentia*. c. 2.

20 Senec. *de Constantia sapientis*. c. 6.

*26 La vigueur, la souplesse des membres ; la qualité d'être *dispos*.

vaillants sont par fois les plus infortunez. Aussi y a il des pertes triumphantes à l'envy des victoires. Ny ces quatre victoires sœurs, les plus belles que le soleil aye oncques veu de ses yeulx, de Salamine, de Platee, de Mycale, de Sicile, n'oserent oncques opposer toute leur gloire ensemble, à la gloire de la desconfiture du roy Leonidas et des siens au pas des Thermopyles. Qui courut iamais d'une plus glorieuse envie et plus ambitieuse au gaing d'un combat, que le capitaine Ischolas à la perte? qui plus ingenieusement et curieusement s'est asseuré de son salut, que luy de sa ruine? Il estoit commis à deffendre certain passage du Peloponnese contre les Arcadiens : pour quoy faire se trouvant du tout incapable, veu la nature du lieu et inegualité des forces, et se resolvant *27 que tout ce qui se presenteroit aux ennemis auroit de necessité à y demourer; d'aultre part, estimant indigne et de sa propre vertu et magnanimité, et du nom lacedemonien, de faillir à sa charge, il print entre ces deux extremités un moyen party, de telle sorte : les plus ieunes et dispos de sa troupe il les conserva à la tuition *28 et service de leur pays, et les y renvoya; et avecques ceulx desquels le default *29 estoit moindre, il delibera de soustenir ce pas, et par

*27 Ne doutant pas, convaincu.

*28 Pour la défense, garde. *Tuition,* mot tout latin.

*29 La faiblesse, le *défaut* de vigueur.

leur mort en faire acheter aux ennemis l'entree la plus chere qu'il luy seroit possible, comme il adveint; car estant tantost environné de toutes parts par les Arcadiens, aprez en avoir faict une grande boucherie, luy et les siens feurent touts mis au fil de l'espee [21]. Est il quelque trophee assigné pour les vainqueurs, qui ne soit mieulx deu à ces vaincus? Le vray vaincre a pour son roolle l'estour [*30], non pas le salut; et consiste l'honneur de la vertu à combattre, non à battre.

Pour revenir à nostre histoire, il s'en fault tant que ces prisonniers se rendent pour tout ce qu'on leur faict, qu'au rebours, pendant ces deux ou trois mois qu'on les garde, ils portent une contenance gaye, ils pressent leurs maistres de se haster de les mettre en cette espreuve, ils les desfient, les iniurient, leur reprochent leur lascheté et le nombre des batailles perdues contre les leurs. I'ay une chanson faicte par un prisonnier, où il y a ce traict: « Qu'ils viennent hardiment trestouts, et s'assemblent pour disner de luy, car ils mangeront quand et quand leurs peres et leurs ayeulx qui ont servy d'aliment et de nourriture à son corps : ces muscles, dict il, cette chair et ces veines, ce sont les vostres, pauvres fols que vous estes : vous ne recognoissez pas que

---

21 Voyez Diodore de Sicile. L. XV, c. 7.

*30 Vieux mot qui signifie *choc, mêlée, combat.*

la substance des membres de vos ancestres s'y tient encores; savourez les bien, vous y trouverez le goust de vostre propre chair ». Invention qui ne sent aulcunement la barbarie. Ceulx qui les peignent mourants, et qui representent cette action quand on les assomme, ils peignent le prisonnier crachant au visage de ceulx qui le tuent, et leur faisant la moue. De vray, ils ne cessent iusques au dernier souspir de les braver et desfier de parole et de contenance. Sans mentir, au prix de nous, voylà des hommes bien sauvages : car ou il fault qu'ils le soyent bien à bon escient, ou que nous le soyons; il y a une merveilleuse distance entre leur forme et la nostre.

Les hommes y ont plusieurs femmes, et en ont d'autant plus grand nombre qu'ils sont en meilleure reputation de vaillance. C'est une beauté remarquable en leurs mariages, que la mesme ialousie que nos femmes ont pour nous empescher de l'amitié et bienveuillance d'aultres femmes, les leurs l'ont toute pareille pour la leur acquerir : estants plus soigneuses de l'honneur de leurs maris que de toute aultre chose, elles cherchent et mettent leur solicitude à avoir le plus de compaignes qu'elles peuvent, d'autant que c'est un tesmoignage de la vertu du mari. Les nostres crieront au miracle : ce ne l'est pas; c'est une vertu proprement matrimoniale, mais du plus hault estage. Et en la bible, Lia, Rachel, Sara, et les femmes de Iacob fournirent leurs belles servantes à leurs maris :

et Livia [22] seconda les appetits d'Auguste, à son interest [*31] : et la femme du roy Deiotarus, Stratonique [*32], presta non seulement à l'usage de son mari une fort belle ieune fille de chambre qui la servoit, mais en nourrit soigneusement les enfants, et leur feit espaule [*33] à succeder aux estats de leur pere [23]. Et à fin qu'on ne pense point que tout cecy se face par une simple et servile obligation à leur usance, et par l'impression de l'auctorité de leur ancienne coustume, sans discours [*34] et sans iugement, et pour avoir l'ame si stupide que de ne pouvoir prendre aultre party, il fault alleguer quelques traicts de leur suffisance. Oultre celuy que ie viens de reciter de l'une de leurs chansons guerrieres, i'en ay une aultre amoureuse, qui commence en ce sens : « Couleuvre, arreste toy; arreste toy, couleuvre, à fin que ma sœur tire sur le patron de ta peincture la façon et l'ouvrage d'un riche cordon que ie puisse donner à ma mie : ainsi soit en tout temps ta beauté et ta disposition

---

[22] Voyez Suétone; *in August.*, c. 71.

[23] Voyez Plutarque : *Des vertueux faits des femmes*, à l'article *Stratonice*.

[*31] A ses dépens, contre son intérêt.

[*32] Stratonice.

[*33] Les aida, les *épaula*.

[*34] Sans raisonnement.

preferee à touts les aultres serpents ». Ce premier couplet, c'est le refrain de la chanson. Or i'ay assez de commerce avec la poësie pour iuger cecy, que non seulement il n'y a rien de barbarie en cette imagination, mais qu'elle est tout à faict anacreontique. Leur langage, au demourant, c'est un langage doulx et qui a le son agreable, retirant *[35] aux terminaisons grecques.

Trois d'entre eulx, ignorants combien coustera un iour à leur repos et à leur bonheur la cognoissance des corruptions de deçà *[36], et que de ce commerce naistra leur ruine, comme ie presuppose qu'elle soit desia avancee, (bien miserables de s'estre laissez piper au desir de la nouvelleté, et avoir quitté la doulceur de leur ciel pour venir veoir le nostre !), feurent à Rouan du temps que le feu roy Charles neufviesme y estoit. Le roy parla à eulx longtemps. On leur feit veoir nostre façon, nostre pompe, la forme d'une belle ville. Aprez cela, quelqu'un en demanda leur advis, et voulut sçavoir d'eulx ce qu'ils y avoient trouvé de plus admirable : ils respondirent trois choses, dont i'ay perdu la troisiesme, et en suis bien marry ; mais i'en ay encores deux en memoire. Ils dirent qu'ils trouvoient en premier lieu fort estrange que tant de grands hommes portants barbe, forts et armez, qui estoient autour du

*35 Qui a des ressemblances.

*36 De notre pays.

roy (il est vraysemblable qu'ils parloient des Souisses de sa garde), se soubmissent à obeïr à un enfant, et qu'on ne choisissoit plustost quelqu'un d'entre eulx pour commander. Secondement, (ils ont une façon de leur langage telle, qu'ils nomment les hommes moitié les uns des autres) qu'ils avoient apperceu qu'il y avoit parmy nous des hommes pleins et gorgez de toutes sortes de commoditez, et que leurs moitiez estoient mendiants à leurs portes, descharnez de faim et de pauvreté; et trouvoient estrange comme ces moitiez icy necessiteuses pouvoient souffrir une telle iniustice, qu'ils ne prinssent les aultres à la gorge, ou meissent le feu à leurs maisons.

Je parlay à l'un d'eulx fort longtemps; mais i'avois un truchement qui me suyvoit si mal et qui estoit si empesché à recevoir mes imaginations, par sa bestise, que ie n'en peus tirer gueres de plaisir. Sur ce que ie luy demanday, « Quel fruict il recevoit de la superiorité qu'il avoit parmy les siens ? » (car c'estoit un capitaine, et nos matelots le nommoient roy), il me dict que c'estoit « Marcher le premier à la guerre : » De combien d'hommes il estoit suyvi ? il me montra une espace de lieu, pour signifier que c'estoit autant qu'il en pourroit *37 en une telle espace; ce pouvoit estre quatre ou cinq mille hommes : Si hors la guerre toute son auctorité estoit expiree ? il dict « Qu'il luy

*37 Qu'il en pourrait tenir.

en restoit cela, que, quand il visitoit les villages qui despendoient de luy, on luy dressoit des sentiers au travers des hayes de leurs bois par où il peust passer bien à l'ayse ». Tout cela ne va pas trop mal : mais quoy ! ils ne portent point de hault de chausses.

CHAPITRE XXXI.

Qu'il fault sobrement se mesler de iuger des ordonnances divines.

Sommaire. — On ne croit rien si fermement que les choses qui ne peuvent être soumises au raisonnement. — Les gens qui exercent des professions dans lesquelles presque tout est conjectural, sont aussi ceux qui parlent avec le plus d'assurance. — Pour appuyer la vérité de la religion chrétienne, il ne faudrait jamais apporter en preuves le succès de telles ou telles entreprises ; c'est donner matière à toutes sortes de contestations. — Les événemens sont dus à des causes que Dieu seul connaît, et qu'il n'est pas donné à l'homme d'expliquer.

Exemples : Coligny et le duc d'Anjou ; D. Juan d'Autriche ; Arius ; le pape Léon ; Héliogabale ; Saint-Irenée ; Saint-Augustin.

Le vray champ et subiect de l'imposture sont les choses incogneues : d'autant que, en premier lieu, l'estrangeté mesme donne credit ; et puis, n'estants point subiectes à nos discours ordinaires, elles nous

ostent le moyen de les combattre. A cette cause, dict Platon [1], est il bien plus aysé de satisfaire parlant de la nature des dieux, que de la nature des hommes : parce que l'ignorance des auditeurs preste une belle et large carriere et toute liberté au maniement d'une matiere cachee. Il advient de là qu'il n'est rien creu si fermement que ce qu'on sçait le moins; ny gents si asseurez que ceulx qui nous content des fables, comme alchymistes, prognosticqueurs, iudiciaires *[1], chiromantiens, medecins, *id genus omne* [2] : ausquels ie ioindrois volontiers, si i'osois, un tas de gents, interpretes et contreroolleurs ordinaires des desseings de Dieu, faisants estat de trouver les causes de chasque accident, et de veoir dans les secrets de la volonté divine les motifs incomprehensibles de ses œuvres; et, quoyque la varieté et discordance continuelle des evenements les reiecte de coing en coing, et d'orient en occident, ils ne laissent de suyvre pourtant leur esteuf *[2], et de mesme creon peindre le blanc et le noir. En une nation indienne il y a cette louable observance : Quand il leur mesadvient en quelque rencontre ou battaille, ils en demandent publicquement pardon au soleil, qui est leur dieu, comme d'une

---

[1] Dans le dialogue intitulé *Critias*.

[2] « Et tous les gens de cette espèce ». Hor. L. 1, sat. 2, v. 2.

*[1] Astrologues.

*[2] *Leur balle*, au propre; au figuré, *leur jeu*.

action iniuste; rapportants leur heur ou malheur à la raison divine, et luy soubmettants leur iugement et discours.

Suffit à un chrestien croire toutes choses venir de Dieu, les recevoir avecques recognoissance de sa divine et inscrutable sapience; pourtant les prendre en bonne part, en quelque visage qu'elles luy soyent envoyees. Mais ie treuve mauvais, ce que ie veois en usage, de chercher à fermir et appuyer nostre religion par le bonheur et prosperité de nos entreprinses. Nostre creance a assez d'aultres fondements, sans l'auctoriser par les evenements; car, le peuple accoustumé à ces arguments plausibles et proprement de son goust, il est dangier, quand les evenements viennent à leur tour contraires et desadvantageux, qu'il en esbransle sa foy : comme aux guerres où nous sommes pour la religion, ceulx qui eurent l'advantage au rencontre de la Rochelabeille [3], faisants grand'feste de cet accident, et se servants de cette fortune pour certaine approbation de leur party; quand ils viennent aprez à excuser leurs desfortunes de Montcontour et de Iarnac [4] sur ce que sont verges et chastiments pa-

[3] Grande escarmouche entre les troupes de l'amiral de Coligny et celles du duc d'Anjou, au mois de mai 1569.

[4] La bataille de Montcontour gagnée par le duc d'Anjou, en 1569, au mois d'octobre. Ce prince avait gagné celle de Jarnac au mois de mars de la même année.

ternels, s'ils n'ont un peuple du tout à leur mercy, ils luy font assez ayseement sentir que c'est prendre d'un sac deux moultures, et de mesme bouche souffler le chauld et le froid. Il vauldroit mieulx l'entretenir des vrays fondements de la verité. C'est une belle battaille navale qui s'est gaignee ces mois passez [5] contre les Turcs, soubs la conduicte de Dom Ioan d'Austria : mais il a bien pleu à Dieu en faire aultresfois veoir d'aultres telles à nos despens. Somme, il est malaysé de ramener les choses divines à nostre balance, qu'elles n'y souffrent du deschet. Et qui vouldroit rendre raison de ce que Arrius, et Leon [6] son pape, chefs principaulx de cette heresie, moururent en divers temps de morts si pareilles et si estranges (car retirez de la dispute, par douleur de ventre, à la garderobe [7], touts deux y rendirent subitement l'ame), et exaggerer cette vengeance divine par la circonstance du lieu, y pourroit bien encores adiouster la mort de Heliogabalus, qui feut aussi tué en un retraict [*3] : mais quoy ! Irenee se treuve engagé

---

5 En 1571.

6 Voyez Sandius, *Nucleus Hist. Eccles.*, et les *Centuriateurs de Magdebourg.* cent. 4, c. 10.

7 St.-Athanase, *Epist. ad Serapionem*, et Épiphanes, L. II, *de Morte Arii*, rapportent la mort d'Arius de la même manière.

*3 C'est-à-dire, dans des latrines : *in latrinâ ad quam confugerat occisus.* Ælii Lampridii *Heliogabalus.*

en mesme fortune. Dieu nous voulant apprendre que les bons ont aultre chose à esperer, et les mauvais aultre chose à craindre, que les fortunes ou infortunes de ce monde : il les manie et applique selon sa disposition occulte, et nous oste le moyen d'en faire sottement nostre proufit. Et se mocquent ceulx qui s'en veulent prevaloir selon l'humaine raison : ils n'en donnent iamais une touche, qu'ils n'en reçoivent deux. Saint Augustin en faict une belle preuve sur ses adversaires. C'est un conflict qui se decide par les armes de la memoire plus que par celles de la raison. Il se fault contenter de la lumiere qu'il plaist au soleil nous communiquer par ses rayons; et qui *4 eslevera ses yeulx pour en prendre une plus grande dans son corps mesme, qu'il ne treuve pas estrange si, pour la peine de son oultrecuidance, il y perd la vue. *Quis hominum potest scire consilium Dei ? aut quis poterit cogitare quid velit Dominus ?* [8].

---

8 « Quel homme peut connaître les desseins de Dieu, ou imaginer ce que veut le Seigneur ». *Sapient.* c. 9, v. 13.

*4 Et celui qui.

CHAPITRE XXXII.

De fuir les voluptez, au prix de la vie.

SOMMAIRE. — Abandonner la vie, quand elle est misérable et tourmentée, il n'y a rien là que d'ordinaire et de naturel; mais se donner la mort, au milieu de toutes les prospérités, et pour se soustraire aux joies du monde et à la volupté, voilà ce qui doit paraître héroïque.

Exemples : Lucilius ; Saint-Hilaire, sa fille Abra, et sa femme.

I'AVOIS bien veu convenir en cecy la pluspart des anciennes opinions : Qu'il est heure de mourir lors qu'il y a plus de mal que de bien à vivre ; et que de conserver nostre vie à nostre torment et incommodité, c'est chocquer les loix mesmes de nature, comme disent ces vieilles regles :

Ἠ ζῆν ἀλύπως, ἢ θανεῖν εὐδαιμόνως.
Καλὸν τὸ θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει.
Κρεῖσσον τὸ μὴ ζῆν ἐστὶν, ἢ ζῆν ἀθλίως [1].

[1] Ou une vie tranquille, ou une mort heureuse.

Il est beau de mourir lorsque la vie est un opprobre.

Il vaut mieux cesser de vivre, que de vivre dans le malheur.

— On trouve dans Stobée, serm. 20, des sentences toutes semblables à ces trois là.

mais de poulser le mespris de la mort iusques à tel degré que de l'employer *[1] pour se distraire des honneurs, richesses, grandeurs et aultres faveurs et biens que nous appellons de la fortune; comme si la raison n'avoit pas assez à faire à nous persuader de les abandonner, sans y adiouster cette nouvelle recharge, ie ne l'avois veu ny commander ny practiquer, iusques lors que ce passage de Seneca [2] me tumba entre mains, auquel conseillant à Lucilius, personnage puissant et de grande auctorité autour de l'empereur, de changer cette vie voluptueuse et pompeuse, et de se retirer de cette ambition du monde à quelque vie solitaire, tranquille et philosophique; sur quoy Lucilius alleguoit quelques difficultez : « Ie suis d'advis, dict il, que tu quittes cette vie là, ou la vie tout à faict : bien te conseille ie de suyvre la plus doulce voye, et de destacher plustost que de rompre ce que tu as mal noué; pourveu que, s'il ne se peult aultrement destacher, tu le rompes : il n'y a homme si couard qui n'ayme mieulx tumber une fois que de demourer tousiours en bransle ». I'eusse trouvé ce conseil sortable à la rudesse stoïcque : mais il est plus estrange qu'il soit emprunté d'Epicurus, qui escript à ce propos choses toutes pareilles à Idomeneus.

Si est ce que ie pense avoir remarqué quelque

[2] *Epist.* 22.

*[1] De s'en servir, (du mépris de la mort).

traict semblable parmy nos gents, mais avecques la moderation chrestienne. Sainct Hilaire, evesque de Poictiers, ce fameux ennemy de l'heresie arienne, estant en Syrie, feut adverty qu'Abra sa fille unique, qu'il avoit laissee par deçà *[2] avecques sa mere, estoit poursuyvie en mariage par les plus apparents seigneurs du païs, comme fille tresbien nourrie, belle, riche, et en la fleur de son aage : il luy escrivit (comme nous voyons) qu'elle ostast son affection de touts ces plaisirs et advantages qu'on luy presentoit; qu'il luy avoit trouvé en son voyage un party bien plus grand et plus digne, d'un mari de bien aultre pouvoir et magnificence, qui luy feroit presents de robes et de ioyaux de prix inestimable. Son desseing estoit de luy faire perdre l'appetit et l'usage des plaisirs mondains, pour la ioindre toute à Dieu : mais à cela le plus court et plus certain moyen luy semblant estre la mort de sa fille, il ne cessa par vœux, prieres et oraisons de faire requeste à Dieu de l'oster de ce monde et de l'appeller à soy, comme il adveint; car bientost aprez son retour, elle luy mourut, de quoy il montra une singuliere ioye. Cettuy cy semble encherir sur les aultres, de ce qu'il s'adresse à ce moyen de prime face, lequel ils ne prennent que subsidiairement, et puis, que c'est à l'endroict de sa fille unique. Mais ie ne veulx obmettre le bout de cette histoire, encores qu'il ne soit pas de mon propos. La femme de sainct Hilaire,

*[2] Dans les Gaules.

ayant entendu par luy comme la mort de leur fille s'estoit conduicte par son desseing et volonté, et combien elle avoit plus d'heur *[3] d'estre deslogee de ce monde que d'y estre, print une si vifve apprehension *[4] de la beatitude eternelle et celeste, qu'elle solicita son mary avecques extreme instance d'en faire autant pour elle. Et Dieu, à leurs prieres communes, l'ayant retirée à soy bientost aprez, ce feut une mort embrassee avecques singulier contentement commun.

---

*[3] Il était plus heureux pour elle.
*[4] Un si vif désir.

CHAPITRE XXXIII.

La fortune se rencontre souvent au train de la raison.

SOMMAIRE. — La fortune punit quelquefois comme aurait fait la justice; quelquefois elle produit des événemens bizarres et qui paraissent miraculeux : en médecine, des cures inespérées; dans les arts, des effets inattendus, etc.

Exemples : le Duc de Valentinois et Alexandre VI; le sieur de Licques; les deux Constantins; Clovis; le roi Robert; le capitaine Rense; Jason-Phereus; Protogènes; Isabelle, reine d'Angleterre; Icétès; les deux Ignatius.

L'INCONSTANCE du bransle divers de la fortune faict qu'elle nous doibve presenter toute espece de

visages. Y a il action de iustice plus expresse que celle cy ? le duc de Valentinois, ayant resolu d'empoisonner Adrian [1] cardinal de Cornete chez qui le pape Alexandre sixiesme son pere et luy alloyent souper au Vatican, envoya devant quelque bouteille de vin empoisonné, et commanda au sommelier qu'il la gardast bien soigneusement : le pape y estant arrivé avant le fils, et ayant demandé à boire, ce sommelier qui pensoit ce vin ne luy avoir esté recommendé que pour sa bonté, en servit au pape; et le duc mesme y arrivant sur le poinct de la collation, et se fiant qu'on n'auroit pas touché à sa bouteille, en print à son tour : en maniere que le pere en mourut soubdain; et le fils, aprez avoir esté longuement tormenté de maladie, feut reservé à un'aultre pire fortune.

Quelquesfois il semble à poinct nommé qu'elle *[1] se ioue à nous : Le seigneur d'Estrée, lors guidon de monsieur de Vandosme, et le seigneur de Licques, lieutenant de la compaignie du duc d'Ascot, estants touts deux serviteurs de la sœur du sieur de Foungueselles, quoyque de divers partis (comme il advient aux voisins de la frontiere), le sieur de Licques l'emporta : mais le mesme iour des nopces, et qui pis est avant le coucher, le marié, ayant envie de rompre

---

[1] En 1503. Voyez *Historia di Francesco Guicciardini*, L. VI.

*[1] La fortune.

un bois *[2] en faveur de sa nouvelle espouse, sortit à l'escarmouche prez de S. Omer, où le sieur d'Estrée se trouvant le plus fort le feit son prisonnier : et pour faire valoir son advantage, encores faulsist il que la damoiselle,

> Conjugis antè coacta novi dimittere collum
> Quàm veniens una atque altera rursus hyems
> Noctibus in longis avidum saturasset amorem [2],

luy feist elle mesme requeste par courtoisie de luy rendre son prisonnier, comme il feit [3] : la noblesse françoise ne refusant iamais rien aux dames. Semble il pas que ce soit un sort artiste*[3]? Constantin, fils de Helene, fonda l'empire de Constantinople; et tant de siecles aprez, Constantin fils de Helene, le finit. Quelquesfois il luy plaist envier *[4] sur nos miracles : nous tenons que le roy Clovis assiegeant Angoulesme, les murailles cheurent d'elles mesmes par faveur divine :

---

[2] « Contrainte de renoncer aux embrassemens de son nouvel époux, avant que les longues nuits d'un ou de deux hivers eussent satisfait l'avidité de leur amour ». Catul. *ad Manl. Carmen* LXVI, v. 81.

[3] Voy. les Mémoires de Martin du Bellay, L. II. Il y est dit que cette dame était sœur du *seigneur de Fouquerolles*.

*[2] C'est-à-dire, rompre une lance, comme on parle présentement.

*[3] Un accident produit par art.

*[4] C'est-à-dire, renchérir.

et Bouchet emprunte de quelqu'aucteur, que le roy Robert assiegeant une ville, et s'estant desrobé du siege pour aller à Orleans solennizer la feste sainct Aignan, comme il estoit en devotion sur certain poinct de la messe, les murailles de la ville assiegee s'en allerent sans aulcun effort en ruine. Elle *5 feit tout à contrepoil en nos guerres de Milan : car le capitaine Rense assiegeant pour nous la ville d'Eronne [4], et ayant faict mettre la mine soubs un grand pan de mur; et le mur, en estant brusquement enlevé hors de terre, recheut toutesfois tout empenné *6 si droict dans son fondement que les assiegez n'en vaulsirent *7 pas moins. Quelquesfois elle faict la medecine : Iason Phereus [5], estant abandonné des medecins pour une aposteme qu'il avoit dans la poictrine, ayant envie de s'en desfaire, au moins par la mort, se iecta en une

---

4 Mémoires de Martin du Bellay, L. II, où cette ville est nommée *Arone, sur le lac Majeur.*

5 Pline, *Hist. nat.* L. VII, c. 50. Valère-Maxime : L. I, c. 8. *in extern.* §. 6. Sénèque *de benef.* L. II, c. 19.

*5 La fortune.

*6 Tout d'une pièce, comme une *flèche empennée* qui tomberait perpendiculairement dans l'endroit d'où elle aurait été lancée vers le ciel.

*7 Ou *valurent*, comme on a mis dans quelques éditions, qui rajeunissent le style et l'ortographe de Montaigne. C'est-à-dire, « ne se trouvèrent pas moins défendus ».

battaille à corps perdu dans la presse des ennemis, où il feut blecé à travers le corps si à poinct que son aposteme en creva, et guarit. Surpassa elle pas le peintre Protogenes en la science de son art? cettuy cy[6] ayant parfaict l'image d'un chien las et recreu, à son contentement en toutes les aultres parties, mais ne pouvant representer à son gré l'escume et la bave, despité contre sa besongne, print son esponge, et, comme elle estoit abruvee de diverses peinctures, la iecta contre, pour tout effacer : la fortune porta tout à propos le coup à l'endroict de la bouche du chien, et y parfournit ce à quoy l'art n'avoit peu atteindre.

N'adresse elle pas *[8] quelquesfois nos conseils et les corrige? Isabelle, royne d'Angleterre, ayant à repasser de Zelande en son royaume [7] avecques une armee en faveur de son fils contre son mary, estoit perdue si elle feust arrivee au port qu'elle avoit proiecté, y estant attendue par ses ennemis : mais la fortune la iecta contre son vouloir ailleurs, où elle print terre en toute seureté [8]. Et cet ancien qui ruant *[9]

---

[6] Pline. *Hist. nat.* L. XXXV, c. 10.

[7] En 1326.

[8] Voy. Froissart.

*[8] Ne redresse-t-elle pas; (la fortune).

*[9] Jetant.

la pierre à un chien en assena et tua sa marastre, eut il pas raison de prononcer ce vers,

> Ταυτόματον ἡμῶν καλλιω βουλεύεται.
> La fortune a meilleur advis que nous [9].

Icetes [10] avoit practiqué deux soldats pour tuer Timoleon seiournant à Adrane en la Sicile. Ils prinrént heure sur le poinct qu'il feroit quelque sacrifice : et se meslants parmy la multitude, comme ils se guignoyent [*10] l'un l'aultre que l'occasion estoit propre à leur besongne; voicy un tiers qui d'un grand coup d'espee en assene l'un par la teste et le rue [*11] mort par terre, et s'enfuit. Le compaignon, se tenant descouvert et perdu, recourut à l'autel, requerant pour franchise, avecques promesse de dire toute la verité. Ainsi qu'il faisoit le conte de la coniuration, voicy le tiers qui avoit esté attrapé, lequel, comme meurtrier, le peuple poulse et saboule [*12] au travers la presse vers Timoleon et les plus apparents de l'as-

---

9 Ici Montaigne traduit exactement le vers grec qu'il vient de citer. Ce vers est de Ménandre, et était passé en proverbe. Voyez les commentateurs sur les épîtres de Cicéron à Atticus. L. I, ép. 12.

10 Sicilien, né à Syracuse, qui voulait opprimer la liberté de sa patrie, dont Timoléon était le défenseur. Plutarque : *Vie de Timoléon*, c. 9.

*10 Se faisaient signe du coin de l'œil.

*11 Le jette à la renverse.

*12 Foule aux pieds. Sabouler, *proculcare*. V. Nicot.

semblee. Là il crie mercy, et dict avoir iustement tué l'assassin de son pere ; verifiant sur le champ, par des tesmoings que son bon sort luy fournit tout à propos, qu'en la ville des Leontins son pere, de vray, avoit esté tué par celuy sur lequel il s'estoit vengé. On luy ordonna dix mines attiques, pour avoir eu cet heur, prenant raison de la mort de son pere, d'avoir retiré de mort le pere commun des Siciliens. Cette fortune surpasse en reglement les regles de l'humaine prudence.

Pour la fin : en ce faict icy se descouvre il pas une bien expresse application de sa faveur, de bonté et pieté singuliere ? Ignatius [11] pere et fils, proscripts par les triumvirs à Rome, se resolurent à ce genereux office de rendre leurs vies entre les mains l'un de l'aultre, et en frustrer la cruauté des tyrans ; ils se coururent sus, l'espee au poing : elle en dressa [*13] les poinctes et en feit deux coups egualement mortels ; et donna à l'honneur d'une si belle amitié, qu'ils eussent iustement la force de retirer encores des playes leurs bras sanglants et armés, pour s'entr'embrasser en cet estat d'une si forte estreinte, que les bourreaux couperent ensemble leurs deux testes, laissants les corps tousiours prins en ce noble nœud, et les playes ioinctes humants amoureusement le sang et les restes de la vie, l'une de l'aultre.

---

[11] Voyez Appien : *de Bellis civilibus* ; L. IV.

[*13] La fortune en dirigea.

CHAPITRE XXXIV.

D'un default de nos polices.

SOMMAIRE. — Utilité dont serait dans chaque ville un registre public où chaque habitant pourrait faire inscrire des annonces ou des avis; proposer ce qu'il veut vendre, demander ce qu'il veut acheter, etc. — Peut-être faudrait-il aussi qu'il y eût dans chaque famille un livre où seraient enregistrés tous les petits événemens qui l'intéressent: les mariages, les naissances, les morts, les voyages, les nouvelles bonnes ou mauvaises, etc.

Exemples : Lilio Giraldi; Sébastien Castilion; le père de Michel de Montaigne.

FEU mon pere, homme, pour n'estre aydé que de l'experience et du naturel, d'un iugement bien net, m'a dict aultrefois qu'il avoit desiré mettre en train qu'il y eust ez villes certain lieu designé auquel ceulx qui auroient besoing de quelque chose se peussent rendre, et faire enregistrer leur affaire à un officier estably pour cet effect: comme, « Ie cherche à vendre des perles; Ie cherche des perles à vendre; Tel veult compaignie pour aller à Paris; Tel s'enquiert d'un serviteur de telle qualité; Tel d'un maistre; Tel demande un ouvrier; qui cecy, qui cela, chascun selon

son besoing ». Et semble que ce moyen de nous entr'advertir apporteroit non legiere commodité au commerce publicque; car à touts coups il y a des conditions qui s'entrecherchent, et, pour ne s'entr'entendre, laissent les hommes en extreme necessité.

I'entends, avecques une grande honte de nostre siecle, qu'à nostre veue deux tresexcellents personnages en sçavoir sont morts en estat de n'avoir pas leur saoul à manger, Lilius Gregorius Giraldus en Italie [1], et Sebastianus Castalio [2] en Allemaigne; et crois qu'il y a mille hommes qui les eussent appellez avecques tresadvantageuses conditions, ou secourus

[1] Giglio Gregorio Giraldi, très-savant dans les langues anciennes et dans la mythologie, naquit à Ferrare en 1489, et y mourut âgé de 72 ans. Pendant la plus grande partie de sa vie, il fut misérable et souffrant. Aussi disait-il souvent, qu'il avait à combattre trois ennemis, la nature, la fortune et l'injustice. Ses ouvrages ont été recueillis et publiés en 2 vol. in-fol., Leyde 1696. On y trouve une diatribe contre les lettres et les lettrés. Voyez, au sujet de cet auteur, *Tiraboschi,* et l'histoire littéraire d'Italie, par M. Ginguené; T. VII, p. 284.

[2] Sébastien Castilion, ou plutôt Chateillon, car c'était son vrai nom, naquit en Dauphiné en 1515. Il savait parfaitement l'Hébreu et le Grec, et a donné, entr'autres ouvrages, une version latine et française de la Bible. Calvin lui procura une chaire dans le collège de Genève; mais bientôt ils se brouillèrent, et Castilion fut obligé de se retirer à Bâle, où il vécut et mourut dans la misère, à l'âge de 48 ans.

où ils estoient, s'ils l'eussent sceu. Le monde n'est pas si generalement corrompu, que ie ne sçache tel homme qui souhaitteroit, de bien grande affection, que les moyens que les siens luy ont mis en main se peussent employer, tant qu'il plaira à la fortune qu'il en iouïsse, à mettre à l'abry de la necessité les personnages rares, et remarquables en quelque espece de valeur, que le malheur combat quelquesfois iusques à l'extremité; et qui les mettroit pour le moins en tel estat, qu'il ne tiendroit qu'à faulte de bon discours s'ils n'estoient contents *[1].

En la police œconomique, mon pere avoit cet ordre, que ie sçais louer, mais nullement ensuyvre: c'est qu'oultre le registre des negoces du mesnage où se logent les menus comptes, payements, marchés qui ne requierent la main du notaire, lequel registre un receveur a en charge; il ordonnoit à celuy de ses gents qui luy servoit à escrire, un papier iournal à inserer toutes les survenances de quelque remarque, et, iour par iour, les memoires de l'histoire de sa maison; tresplaisante à veoir quand le temps commence à en effacer la souvenance, et trez à propos pour nous oster souvent de peine: « Quand feut entamee telle besongne, quand achevee; Quels trains

---

*[1] C'est-à-dire: « qui rendrait leur situation telle que, s'ils n'étaient pas contens, c'est qu'ils manqueraient de jugement et de raison ». (*Discours* est dans le texte pour *raison*).

y ont passé, combien arresté *[2]; Nos voyages, nos absences, mariages, morts; La reception des heureuses ou malencontreuses nouvelles; Changement des serviteurs principaulx; telles matieres ». Usage ancien, que ie treuve bon à refreschir, chascun en sa chascuniere : et me treuve un sot d'y avoir failly.

*[2] C'est-à-dire, « quelles personnes sont venues chez lui, avec quels équipages, et combien de tems elles y sont restées ».

CHAPITRE XXXV.

De l'usage de se vestir.

SOMMAIRE. — La nature nous a-t-elle formés pour être vêtus? Il y a des nations, comme des individus, qui se sont accoutumés à vivre ou nus ou presque nus : et cependant la rigueur du froid est extrême dans plusieurs contrées.

Exemples : les Américains; le Fou d'un duc de Florence; le roi Massinissa; l'empereur Sévère; les Égyptiens; Agésilas; César; Annibal; les habitans du Pégu; le roi de Pologne; le roi du Mexique.

OU que ie veuille donner, il me fault forcer quelque barriere de la coustume : tant elle a soigneusement bridé toutes nos advenues ! Ie devisois, en cette saison frilleuse, si la façon d'aller tout nud, de ces na-

tions dernierement trouvees, est une façon forcee par la chaulde temperature de l'air, comme nous disons des Indiens et des Mores, ou si c'est l'originelle des hommes. Les gents d'entendement, d'autant que tout ce qui est soubs le ciel, comme dict la saincte parole, est subiect à mesmes loix, ont accoustumé en pareilles considerations à celles icy, où il fault distinguer les loix naturelles, des controuvees, de recourir à la generale police du monde, où il n'y peult avoir rien de contrefaict. Or, tout estant exactement fourny ailleurs de filet et d'aiguille pour maintenir son estre, il est mescreable *[1] que nous soyons seuls produicts en estat defectueux et indigent, et en estat qui ne se puisse maintenir sans secours estrangier. Ainsi ie tiens que, comme les plantes, arbres, animaulx, et tout ce qui vit, se treuve naturellement equippé de suffisante couverture pour se deffendre de l'iniure du temps,

> Propterea que ferè res omnes, aut corio sunt,
> Aut setâ, aut conchis, aut callo, aut cortice tectæ [1],

aussi estions nous : mais, comme ceulx qui esteignent par artificielle lumiere celle du iour, nous avons es-

---

[1] « Et que, pour cette raison, presque tous les êtres sont couverts ou de cuir, ou de poil, ou de coquilles, ou d'écorce, ou de callosités ». Lucret. L. IV, v. 933.

*[1] Il n'est pas croyable.

teinct nos propres moyens par les moyens empruntez. Et est aysé à veoir que c'est la coustume qui nous faict impossible ce qui ne l'est pas : car de ces nations qui n'ont aulcune cognoissance de vestements, il s'en treuve d'assises environ soubs mesme ciel que le nostre, et soubs bien plus rude ciel que le nostre; et puis, la plus delicate partie de nous est celle qui se tient tousiours descouverte, les yeulx, la bouche, le nez, les aureilles; à nos contadins *2, comme à nos ayeulx, la partie pectorale et le ventre. Si nous feussions nayz avecques condition de cotillons et de greguesques *3, il ne fault faire doubte que nature n'eust armé d'une peau plus espesse ce qu'elle eust abandonné à la batterie des saisons, comme elle a faict le bout des doigts et plante des pieds. Pourquoy semble il difficile à croire *4? entre ma façon d'estre vestu, et celle d'un païsan de mon païs, ie treuve bien plus de distance, qu'il n'y a de sa façon à un homme qui n'est vestu que de sa peau. Combien d'hommes, et en Turquie surtout, vont nuds par devotion? Ie ne

---

*2 Paysans; de l'italien *contadino*, qui a la même signification.

*3 C'est-à-dire : « si nous fussions nés pour porter nécessairement des jupes et des culottes ».

*4 Sous-entendez : « que la nature ait voulu que certaines parties de notre corps fussent plus vêtues que les autres ».

sçais qui demandoit à un de nos gueux, qu'il voyoit en chemise en plein hyver aussi scarbillat *5 que tel qui se tient emmitonné dans les martes iusques aux aureilles, comme il pouvoit avoir patience. « Et vous, « monsieur, respondit il, vous avez bien la face des- « couverte : or moy, ie suis tout face ». Les Italiens content du fol du duc de Florence, ce me semble, que son maistre s'enquerant comment ainsi mal vestu il pouvoit porter le froid, à quoy il estoit bien empesché luy mesme *6 : « Suyvez, dict il, ma recepte de « charger sur vous touts vos accoustrements, comme « ie foys les miens, vous n'en souffrirez non plus que « moy ». Le roy Massinissa [2] iusques à l'extreme vieillesse ne peut estre induict à aller la teste couverte, par froid, orage et pluye qu'il feist ; ce qu'on dict aussi de l'empereur Severus. Aux battailles données entre les Aegyptiens et les Perses, Herodote dict avoir esté remarqué, et par d'aultres et par luy, que de ceulx qui y demeuroient morts le test *7 estoit sans comparaison plus dur aux Aegyptiens qu'aux Persiens ; à raison que ceulx icy portent leurs testes tousiours couvertes de beguins et puis de turbans ;

---

[2] Cic. *de Senectute*, c. 10.

*5 Ou escarbillat, c'est-à-dire, éveillé, gai, de bonne humeur.

*6 Qu'il pouvait à peine supporter lui-même.

*7 Le crâne.

ceulx là razes dez l'enfance et descouvertes [3]. Et le roy Agesilaus observa iusques à sa decrepitude de porter pareille vesture en hyver qu'en esté. Cesar, dict Suetone [4], marchoit tousiours devant sa troupe, et le plus souvent à pied, la teste descouverte, soit qu'il feist soleil ou qu'il pleust; et autant en dict on de Hannibal,

> ... Tum vertice nudo
> Excipere insanos imbres, cœlique ruinam [5].

Un Venitien, qui s'y est tenu long temps et qui ne faict que d'en venir, escrit qu'au royaume du Pegu, les aultres parties du corps vestues, les hommes et les femmes vont tousiours les pieds nuds, mesme à cheval. Et Platon conseille merveilleusement, pour la santé de tout le corps, de ne donner aux pieds et à la teste aultre couverture que celle que nature y a mise. Celuy que les Polonois ont choisi pour leur roy [6] aprez le nostre, qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle, ne porte iamais gants, ny ne change, pour hyver et temps qu'il face, le

---

[3] Hérodote. L. III.

[4] Sueton. *J: Cæsar,* §. 58.

[5] « Qui, tête nue, bravait les pluies les plus abondantes et les plus violens orages ». Silius Italicus; L. I, v. 250.

[6] Étienne Bathory. Et c'est à lui, sans aucun doute, et non pas à Henri III, qu'il faut rapporter ces paroles : *qui est à la verité l'un des plus grands princes de nostre siecle.*

mesme bonnet qu'il porte au couvert *8. Comme ie ne puis souffrir d'aller desboutonné et destaché, les laboureurs de mon voisinage se sentiroient entravez de l'estre. Varro [7] tient que quand on ordonna que nous teinssions la teste descouverte en presence des dieux ou du magistrat, on le feit plus pour nostre santé et nous fermir contre les iniures du temps, que pour compte de la reverence. Et puisque nous sommes sur le froid, et François accoustumez à nous bigarrer, (non pas moy, car ie ne m'habille gueres que de noir ou de blanc, à l'imitation de mon pere,) adioustons d'une aultre piece *9, que le capitaine Martin du Bellay recite [8], au voyage de Luxembourg, avoir veu les gelees si aspres [9] que le vin de la munition se coupoit à coups de hache et de congnee, se debitoit aux soldats par poids, et qu'ils l'emportoient dans des panniers : et Ovide;

> Nudaque consistunt formam servantia testæ
> Vina, nec hausta meri, sed data frusta, bibunt [10].

---

7 Plin. *Hist. nat.* L. XXVIII, c. 6.

8 Dans ses mémoires, L. X.

9 En 1543. Philippe de Comines (L. II. c. 14) parle d'un pareil froid arrivé de son tems (en 1469) dans le pays de Liége.

10 « Le vin glacé retient la forme du vase qui le renfermait : on n'y boit pas le vin liquide, mais on le partage en morceaux ». Ovid. *Trist.* L. III. eleg. 10, v. 23.

*8 Dans sa maison.

*9 Ajoutons un autre trait.

Les gelees sont si aspres en l'emboucheure de sPalus Maeotides, qu'en la mesme place où le lieutenant de Mithridates avoit livré battaille aux ennemis à pied sec et les y avoit desfaicts, l'esté venu il y gaigna contre eulx encores une battaille navale [11]. Les Romains souffrirent grand desadvantage, au combat qu'ils eurent contre les Carthaginois prez de Plaisance, de ce qu'ils allerent à la charge, le sang figé et les membres contraincts de froid [12] : là où Hannibal avait faict espandre du feu partout son ost [*10] pour eschauffer ses soldats, et distribuer de l'huyle par les bandes, à fin que s'oignants ils rendissent leurs nerfs plus souples et desgourdis, et encroustassent les pores contre les coups de l'air et du vent gelé qui tiroit lors. La retraicte des Grecs, de Babylone en leurs païs, est fameuse des difficultez et mesayses qu'ils eurent à surmonter : cette cy en feut, qu'accueillis aux montaignes d'Armenie d'un horrible ravage de neiges, ils en perdirent la cognoissance du pays et des chemins; et, en estants assiegés tout court, feurent un iour et une nuict sans boire et sans manger, la plupart de leurs bestes mortes, d'entre eulx plusieurs morts, plusieurs aveugles du coup du gresil et lueur de la neige,

---

[11] Strabon; L. VII.

[12] Tite-Live; L. XX, c. 54.

[*10] Son armée.

plusieurs stropiez par les extremitez, plusieurs roides, transis et immobiles de froid, ayants encores le sens *[11] entier [13]. Alexandre veid une nation en laquelle on enterre les arbres fruictiers en hyver pour les deffendre de la gelee [14]; et nous en pouvons aussi veoir.

Sur le subiect de vestir, le roy de la Mexique changeoit quatre fois par iour d'accoustrements, iamais ne les reïteroit, employant sa desferre *[12] à ses continuelles liberalitez et recompenses; comme aussi ny pot, ny plat, ny ustensile de sa cuisine et de sa table, ne luy estoient servis à deux fois.

---

[13] Voyez Xénophon. *Expédition de Cyrus*. L. IV, c. 5.
[14] Quinte-Curce; L. VII, c. 3, nº. 10.

*[11] Le sentiment.
*[12] C'est-à-dire, sa défroque, ou sa dépouille.

CHAPITRE XXXVI.

Du ieune Caton.

Sommaire. — I. Il ne faut pas apprécier les autres d'après soi. — II. Aujourd'hui la vertu n'est qu'un vain mot: on n'est vertueux que par habitude, par intérêt ou par ambition. — III. Il est des hommes qui cherchent à rabaisser les personnages éminens par leurs vertus : il faudrait, au contraire, les offrir sans cesse comme des modèles, à l'admiration du monde. — IV. Comment cinq poètes anciens ont parlé de Caton.

I. Ie n'ay point cette erreur commune de iuger d'un aultre selon que ie suis : i'en crois ayseement des choses diverses à moy. Pour me sentir engagé à une forme, ie n'y oblige pas le monde, comme chascun faict; et crois et conçois mille contraires façons de vie; et, au rebours du commun, reçois plus facilement la difference que la ressemblance en nous. Ie descharge, tant qu'on veult, un aultre estre de mes conditions et principes; et le considere simplement en luy mesme, sans relation, l'estoffant sur son propre modele. Pour n'estre continent, ie ne laisse d'advouer

sincerement la continence des Feuillants et des Capuchins, et de bien trouver l'air de leur train : ie m'insinue par imagination fort bien en leur place; et les aime et les honore d'autant plus qu'ils sont aultres que moy. Ie desire singulierement qu'on nous iuge chascun à part soy, et qu'on ne me tire en consequence des communs exemples. Ma foiblesse n'altere aulcunement les opinions que ie dois avoir de la force et vigueur de ceulx qui le meritent : *Sunt qui nihil suadent quàm quod se imitari posse confidunt* [1]. Rampant au limon de la terre, ie ne laisse pas de remarquer iusques dans les nues la haulteur inimitable d'aulcunes ames heroïques. C'est beaucoup pour moy d'avoir le iugement reglé, si les effects ne le peuvent estre, et maintenir au moins cette maistresse partie exempte de corruption : c'est quelque chose d'avoir la volonté bonne, quand les iambes me faillent.

II. Ce siecle auquel nous vivons, au moins pour nostre climat, est si plombé, que, ie ne dis pas l'execution, mais l'imagination mesme, de la vertu en est

---

[1] « Il y a des gens qui ne conseillent que ce qu'ils croient pouvoir imiter ». Cic. *Orator ad Balbum*, c. 7. Ici le texte est altéré. On lit dans Cicéron : *nunc tantum quisque laudat quantum se posse sperat imitari*. L'idée est à peu près la même. On voit par là que Montaigne cite souvent de mémoire, et recompose le latin des passages qu'il a oubliés.

à dire : et semble que ce ne soit aultre chose qu'un iargon de college;

... Virtutem verba putant; ut
Lucum ligna [2];

quam vereri deberent, etiam si percipere non possent[3]; c'est un affiquet à pendre en un cabinet, ou au bout de la langue, comme au bout de l'aureille, pour parement. Il ne se recognoist plus d'action vertueuse: celles qui en portent le visage, elles n'en ont pas pourtant l'essence; car le proufit, la gloire, la crainte, l'accoustumance, et aultres telles causes estrangieres, nous acheminent à les produire. La iustice, la vaillance, la debonnaireté que nous exerçons lors, elles peuvent estre ainsi nommees pour la consideration d'aultruy et du visage qu'elles portent en publicque; mais chez l'ouvrier ce n'est aulcunement vertu, il y a une aultre fin proposee, aultre cause mouvante. Or la vertu n'advoue rien que ce qui se faict par elle et pour elle seule. En cette grande battaille de Potidee[4],

---

[2] « Ils croient que la vertu n'est qu'un mot, comme ils ne voient que du bois à brûler dans un bois sacré ». Horat. epist. 6. L. I, v. 31.

[3] « La vertu qu'ils devraient respecter, quand même ils ne pourraient la comprendre ». Cic. *Tusc. quæst.* L. V, c. 2. — Montaigne applique à la vertu ce que Cicéron dit de la philosophie, et de ceux qui osent la blâmer.

[4] Montaigne a mis, par méprise, Potidée, au lieu de Platée. Cornelius Nepos, dans la Vie de Pausanias, c. 1 : *Hujus illustrissimum est prœlium apud Platæas.*

que les Grecs soubs Pausanias gaignerent contre Mardonius et les Perses, les victorieux, suyvant leur coustume, venants à partir entre eulx la gloire de l'exploict, attribuerent à la nation spartiate la precellence de valeur en ce combat. Les Spartiates, excellents iuges de la vertu, quand ils vindrent à decider à quel particulier (de leur nation) debvoit demourer l'honneur d'avoir le mieulx faict en cette iournee, trouverent qu'Aristodeme s'estoit le plus courageusement hazardé [5]; mais pourtant ils ne luy en donnerent point de prix, parceque sa vertu avoit esté incitee du desir de se purger du reproche qu'il avoit encouru au faict des Thermopyles, et d'un appetit de mourir courageusement pour garantir sa honte passee.

III. Nos iugements sont encores malades, et suyvent la depravation de nos mœurs. Ie veois la pluspart des esprits de mon temps faire les ingenieux à obscurcir la gloire des belles et genereuses actions anciennes, leur donnant quelque interpretation vile, et leur controuvant des occasions et des causes vaines : grande subtilité ! Qu'on me donne l'action la plus excellente et pure, ie m'en voys y fournir vraysemblablement cinquante vicieuses intentions. Dieu sçait, à qui les veut estendre, quelle diversité d'images ne souffre nostre interne volonté ! Ils ne font pas tant

5 Hérodote ; L. IX.

malicieusement, que lourdement et grossierement, les ingenieux à tout *[1] leur mesdisance. La mesme peine qu'on prend à detracter de ces grands noms, et la mesme licence, ie la prendrois volontiers à leur prester quelque tour d'espaule à les haulser *[2]. Ces rares figures, et triees pour l'exemple du monde par le consentement des sages, ie ne me feindrois pas *[3] de les recharger d'honneur, autant que mon invention pourroit, en interpretation et favorable circonstance : mais il fault croire que les efforts de nostre conception sont loing au dessoubs de leur merite. C'est l'office des gents de bien de peindre la vertu la plus belle qui se puisse; et ne nous messieroit pas quand la passion nous transporteroit à la faveur de si sainctes formes *[4]. Ce que ceulx cy *[5] font au contraire, ils le font ou par malice, ou par ce vice de ramener leur creance à leur portee, de quoy ie viens de parler; ou, comme ie pense plustost, pour n'avoir pas la veue assez forte et assez nette pour concevoir la splendeur de la vertu en sa pureté naïfve, ny dressee à cela : comme Plutarque dict que de son temps aulcuns attribuoient la

---

*[1] Avec leur médisance.

*[2] Pour les hausser.

*[3] Je ne dissimulerais point en les rechargeant d'honneur.

*[4] C'est-à-dire : « et il nous siérait même de nous laisser transporter jusques à l'enthousiasme, pour de si hautes qualités ».

*[5] Les détracteurs de la vertu.

cause de la mort du ieune Caton *6 à la crainte qu'il avoit eu de Cesar; de quoy il se picque avecques raison : et peult on iuger par là combien il se feust encores plus offensé de ceulx qui l'ont attribuee à l'ambition. Sottes gents ! Il eust bien faict une belle action, genereuse et iuste, plustost avecques ignominie que pour la gloire. Ce personnage là feut veritablement un patron *7, que nature choisit pour montrer iusques où l'humaine vertu et fermeté pouvoit atteindre.

IV. Mais ie ne suis pas icy à mesme pour traicter ce riche argument : ie veulx seulement faire luicter ensemble les traicts de cinq poëtes latins sur la louange de Caton, et pour l'interest de Caton, et, par incident, pour le leur aussi. Or debvra l'enfant bien nourry *8 trouver, au prix des aultres, les deux premiers traisnants; le troisiesme plus verd, mais qui s'est abbattu par l'extravagance de sa force : il estimera que là il y auroit place à un ou deux degrez d'invention encores pour arriver au quatriesme, sur le poinct duquel il ioindra ses mains par admiration : au dernier, premier de quelque espace *9, mais laquelle espace il

*6 Caton d'Utique.

*7 Un modèle.

*8 Bien élevé.

*9 Le premier de quelques degrés.

iurera ne pouvoir estre remplie par nul esprit humain, il s'estonnera, il se transira. Voicy merveille : Nous avons bien plus de poëtes, que de iuges et interpretes de poësie : il est plus aysé de la faire que de la cognoistre. A certaine mesure basse, on la peult iuger par les preceptes et par art : mais la bonne, l'excessive *[10], la divine, est au dessus des regles et de la raison. Quiconque en discerne la beauté d'une veue ferme et rassise, il ne la veoid pas, non plus que la splendeur d'un esclair : elle ne practique point nostre iugement; elle le ravit et ravage. La fureur qui espoinçonne *[11], celuy qui la sçait penetrer fiert *[12] encores un tiers à la luy ouyr traicter et reciter; comme l'aimant non seulement attire une aiguille, mais infond encores en icelle sa faculté d'en attirer d'aultres : et il se veoid plus clairement aux theatres, que l'inspiration sacree des Muses, ayant premierement agité le poëte à la cholere, au dueil, à la hayne et hors de soy, où elles veulent, frappe encores par le poëte l'acteur, et par l'acteur consecutivement tout un peuple ; c'est l'enfileure de nos aiguilles suspendues l'une de l'aultre *[13]. Dez ma premiere enfance, la poësie a eu

*10 La supérieure, l'excellente. — Il y a *la supresme,* dans l'édition de 1595.

*11 Aiguillonne.

*12 Frappe.

*13 L'une à l'aultre, par l'effet de l'aimant.

cela de me transpercer et transporter; mais ce ressentiment *[14] bien vif qui est naturellement en moy a esté diversement manié *[15] par diversité de formes, non tant plus haultes et plus basses (car c'estoient tousiours des plus haultes en chasque espece), comme differentes en couleur : premierement *[16] une fluidité gaye et ingenieuse; depuis, une subtilité aiguë et relevee; enfin, une force meure et constante. L'exemple le dira mieulx; *[17] Ovide, Lucain, Virgile.

Mais voyla nos gents sur la carriere.

Sit Cato, dum vivit, sanè vel Cæsare maior [6],

dict l'un:

Et invictum devictâ morte Catonem [7],

dict l'aultre : et l'aultre parlant des guerres civiles d'entre Cesar et Pompeius,

---

6 « Que Caton soit pendant sa vie plus grand même que César ». Martial. L. VI, epigr. 32.

7 ... « Et Caton indomptable, ayant dompté la mort ». Manil. *Astronom.* L. IV, v. 87.

*14 Ce sentiment, ce goût.

*15 Les mots *excité, produit*, feront peut-être mieux entendre l'idée de Montaigne.

*16 On peut ajouter pour plus de clarté : *je fus attiré par etc.*

*17 Montaigne revient aux cinq poètes latins qui, par les traits différens dont ils ont peint Caton, ont donné eux-mêmes une idée de leurs caractères, ou plutôt du genre de leur talent.

Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni [8];

et le quatriesme, sur les louanges de Cesar:

Et cuncta terrarum subacta,
Præter atrocem animum Catonis [9];

et le maistre du chœur, aprez avoir estalé les noms des plus grands Romains en sa peincture, finit en cette maniere

... his dantem iura Catonem [10].

---

8 « Les dieux furent pour le vainqueur, mais Caton pour le vaincu ». Lucan. L. I, v. 128.

9 Et tout dans l'univers trembla devant un maître,
Tout... hormis de Caton l'implacable vertu.
Hor. L. II, od. 1, v. 23.

10 « Et Caton leur dictait des lois ». Virg. *Æneïd.* L. VIII, v. 670.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

DU TOME PREMIER.

